



Vers une conceptualisation métapsychologique de l'errance psychique comme dynamique adaptative du sujet

Zaïneb Hamidi

► To cite this version:

Zaïneb Hamidi. Vers une conceptualisation métapsychologique de l'errance psychique comme dynamique adaptative du sujet. Psychologie. Université Nice Sophia Antipolis, 2014. Français. NNT : 2014NICE2006 . tel-00993227

HAL Id: tel-00993227

<https://theses.hal.science/tel-00993227>

Submitted on 19 May 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Université de NICE – SOPHIA ANTIPOLIS
UFR Lettres, Art et Sciences Humaines
École Doctorale LSHS (ED 86)

Thèse de Doctorat présentée et soutenue par

Zaineb HAMIDI

Le 15 mars 2014

Pour l'obtention du titre de Docteur en Psychologie Clinique et Pathologique

**VERS UNE CONCEPTUALISATION MÉTAPSYCHOLOGIQUE DE
L'ERRANCE PSYCHIQUE
COMME DYNAMIQUE ADAPTATIVE DU SUJET**

Sous la direction de **Jean-Michel VIVES**,
Professeur, Université Nice – Sophia Antipolis

Membres du Jury

Rapporteurs :

Michèle BENHAÏM, Professeur, Université d'Aix-Marseille

Brigitte LEROY-VIÉMON, Maître de Conférences, HDR, Université de Montpellier 3

Examineurs :

Serge LESOURD, Professeur, Université de Nice – Sophia Antipolis

Jean-Michel VIVES, Directeur de thèse, Professeur, Université de Nice – Sophia Antipolis

Membres invités :

Claude MIOLLAN, ancien Professeur, Université de Nice – Sophia Antipolis

Frédéric VINOT, Maître de Conférences, Université de Nice – Sophia Antipolis

Résumé : Il est rare dans la littérature de trouver déclinaison de l'errance psychique en tant que concept ou autrement que sur le versant de la psychopathologie. Il s'agira dans cette présente recherche de construire un modèle conceptuel métapsychologique de l'errance psychique, par la croisée des conceptualisations psychanalytiques et phénoménologiques. Nous démontrerons que l'errance psychique est une dynamique qui permet au sujet de s'adapter à ses environnements interne et externe. L'errance psychique naît de l'imprévisible du Réel par lequel le sujet ne peut savoir ce qui l'attend. Par sa confrontation au Réel, dont l'issue est aussi imprévisible, le sujet devra revisiter, déconstruire et restructurer son système représentationnel en remaniant les repères intrapsychiques et ancrages identitaires qui le régissaient jusqu'alors. Les troubles que certains auteurs imputent à l'errance psychique seront en fait dus à l'aspect traumatogène que revêt la confrontation au Réel, potentialisé par la difficulté voire l'incapacité du sujet, dans certaines situations, à trouver manière d'habiter son errance. Les manifestations erratiques discursives et autres que nous révélerons, témoigneront de la position passive ou active du sujet face et dans son errance, mais selon aussi s'il s'en laisse porter ou au contraire qu'il lutte contre cette force. Comme principal symptôme de l'errance dans son entrave, nous interrogerons la dépression en tant qu'affect corollaire de toute crise existentielle qui atteint le sujet ne sachant plus faire avec son errance, c'est-à-dire ne sachant plus faire résonner ses environnements interne et externe et ainsi éprouver cohérence et *mêmeté* à son être.

Mots-clefs : errance psychique, dynamique signifiante, dynamique existentielle, dépression, affect dépressif, identité.

Metapsychological conceptualization of psychic errancy (wandering) as adaptive dynamics of the subject

Abstract: In the psychological or psychoanalytical literature, it is uncommon to find the "psychic errancy" understood as a concept or as a healthy process. This research presents our construction of a conceptual and metapsychological model of the psychic errancy by cross referencing some conceptualizations of phenomenology and psychoanalysis. We demonstrate that the psychic errancy is a dynamic that allows the subject to adapt to his/her internal and external environments. The subject never knows what to expect because the Real is unpredictable, which is the starting point for the psychic errancy. The issues of a confrontation with the Real cannot be known in advance, but the subject will have to overhaul his/her intrapsychic bearings and identity anchors in order to deconstruct, redefine and restructure his/her representational system. Contrary to what most authors claim, disorders are not due to psychic errancy itself. In fact, they are due to the traumatogenic confrontation with the Real, which can be traumatic if the subject is unable to find a way to live within his/her errancy. Here we reveal some discursive erratic manifestations which testify to the subject's positioning either within his/her errancy or facing it. Positioning can be active or passive, and the subject can use the errancy or fight against it. We will examine depression, the main symptom of a hindered errancy, as a corollary affect of any existential crisis: the subject can be depressed if he/she does not know how to live within the errancy, meaning when the subject no longer feels sameness, because of his/her inability to echo his/her internal and external environments.

Keywords: psychic errancy (wandering), signifying dynamics, existential dynamics, depression, depressive affect, identity.

À mon frère, ترقد في سلام

À Laëtitia, repose en paix

Au Dr F. M., « mon » analyste,
sans qui le chemin n'aurait été le même,

À tous ceux qui m'ont aimée ou détestée assez
pour me donner envie de toujours aller plus loin...,
et qui m'ont permis de comprendre que finalement,
être moi, ce n'était pas si mal !

Le langage évoque ce que le discours manifeste et que la parole exprime...

REMERCIEMENTS

Il est difficile de transcrire ici, sans manquer aux formulations conventionnelles, ce que vos écrits, vos interventions et vos parcours ont pu être pour moi d'éclairage des cheminements que j'aurai pu emprunter, comme réconfort quant au fait que j'ai choisi, au moins pour ce temps et malgré les difficultés, la bonne voie.

Mes remerciements vont tout d'abord à **Mme Michèle BENHAÏM** et **Mme Brigitte LEROY-VIÉMON**, pour avoir accepté d'être membres du jury de soutenance de cette présente thèse. Merci également aux autres membres de ce jury à commencer par **M. Serge LESOURD**.

J'espère être parvenue à rester fidèle aux enseignements et références qui sont les nôtres non sans les avoir colorés de mon *être-là*.

Et en écrivant ces quelques lignes, je suis tel l'enfant face au miroir, dont l'expérience de lui-même provoque certes de l'angoisse, mais Ô ! combien de jubilation !

Un style un peu moins soutenu mais d'autant plus sincère pour remercier mon directeur de thèse, **Jean-Michel VIVES**.... Merci de m'avoir supportée (!), soutenue, mais surtout pour votre confiance... et vos petits coups de pression ! Je ne regrette aucun de mes choix de parcours même si ça n'a pas toujours été un long fleuve tranquille... oui, en fait presque jamais... Merci surtout d'être toujours dans l'ouverture ce qui m'aura permis de suivre parfois (souvent !) mes propres pas... J'espère que vous continuerez à ne pas trop me laisser m'égarer !

Merci au **Pr Claude MIOLLAN**... les mots me manquent, vous avez été parmi les premiers *quelques autres* dont j'aurai pu m'autoriser, m'(h)auteuriser... j'espère simplement que j'aurai pu et saurai me montrer si ce n'est digne, au moins à la hauteur...

Merci à **Frédéric VINOT**, après la rue et les porosités architecturales... Nos chemins se croisent encore ! J'espère que j'aurais pu rendre compte autant qu'avancer dans les questionnements qui sont les miens et que tu as déjà pu entendre maintes fois durant ces dernières années !

Je remercie tous les membres de **L'ALI AM – AEFL**, pour les échanges de parole, d'enseignements, la transmission de vos expériences pour éclairer les miennes, pour les petits (et moins petits !) éclats de voix et de rires, pour être toujours dans cette ouverture qui nous enferme parfois... Mais quelle belle aventure !!!

Merci donc à **George, Cécile, Elisabeth et Jean-Louis**...

Merci aux acteurs de **PERFORMANCE**, dont **Jacques et Jean-Pierre**. J'espère que nous organiserons encore des années de conférences, colloques et autre symposium !

Merci aussi aux **PSYCHANARTISTES** que j'ai rejoints depuis peu,... J'espère qu'on ne s'arrêtera pas là !

Un merci particulier à ceux et celles qui traversent ces groupes... il faut vraiment que l'on s'apprécie ou que l'on aime se faire du mal pour se supporter toute la journée !!!

Nora (une si belle rencontre !), **Giovanni** (associé !), **Paul** et **Olivier** (partage du sort commun ?!). Merci d'être des amis en plus de tout le reste !

Merci à mes *translators* : **Catherine, Jurriaan et Ophélie**... *I'm totally bilingual thanks to you!*

Tellement de gens à remercier... les patients, analysants et toutes les personnes qui ont été importantes à un moment de mon chemin de vie, qui m'ont entravée dans mes errances ou qui auront compris qu'*elles* m'étaient bénéfiques et auront été mes phares ; celles que j'aurai semées en route et celles qui se seront accrochées telle une moule à son rocher !
Mais aujourd'hui je prendrai le temps d'une chanson pour vous dire : **THANK YOU !!!**

<p>I was young and didn't have nowhere to run, I needed to wake up and see what's in front of me. There has to be a better way to show I'm grateful: So I thought up this song, to show my appreciation for lovin' me so long. You don't know how much you mean to me...</p> <p>'Cause even though when times got rough, You never turned away, you were right there,</p> <p>And I THANK YOU!!!</p> <p>When I felt I had enough you never turned away You were right there,</p> <p>And I THANK YOU!!!</p> <p>All through my life I knew that you'd be my world, Knowing everywhere I go, things you taught me they would show. So many times and changes, you've seen me through, I'm sure enough couldn't have survived without you.</p> <p>And so I thought up this song to show my appreciation for lovin' me so long...</p> <p>You don't know how much you mean to me...</p> <p><i>Thank you, Boyz II Men.</i></p>	<p>Ma famille, qui me fait parfois suer mais je suis sûre pas autant que je la fait suer !!! Alors c'est de bonne guerre ! (N'empêche, 15 contre un, et vous n'avez toujours pas le dessus !)</p> <p>Marion, Émilie, Violette, loin des yeux mais toujours si près du Cœur !</p> <p>Les LAPCOSiens !!! Une petite famille ! Merci à vous tous et surtout à mes potos ! Vincent, Lelex, Ophélie (ai-je besoin de te dire ?), Éva et Stéph (merci!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!), ma petite Zézette (oui j'ai osé Tania ! Mais tu le mérites ! Merci d'être toi !), Orianne (chouchou !), et tous ceux que je ne nomme pas, anciens et actuels ! Merci infiniment pour tout ! A tous ceux que je ne cite pas, je ne vous oublie pas !!! J.A.M.A.I.S !!!</p> <p>Caouter, ma vieille amie ! Anne mon mentor ! Ma go Claudia (toi-même tu sais !), John, mon maître en toc (et pas antique j'ai compris !), un doctorat et je me sens toujours aussi mononeuronée quand je te parle ! Vivi-Virginie ! (Nu-te-lla pré-si-dent !!! ;))</p> <p>And the last but not the least... Merci d'être mon amie ma Jojo- Jocelyne... (j'ai un air dans la tête qui irait bien avec ces paroles... ça commencerait par « c'est tut tut pouet pouet là voilà... »)</p>
---	--

Mes amis sont tellement formidables que j'ai l'impression de l'être un peu moi aussi !!!

Merci d'être vous !

(Profitez, dès que c'est fini, je recommencerai à vous plaindre de ne pas être moi !!!)

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS	7
AVANT-PROPOS	11
MARCHE OU CRÈVE !	23
INTRODUCTION	29

PARTIE 1 : RÉFÉRENCIEMENT ET MÉTHODOLOGIE

Chapitre 1 VOYAGE INITIATIQUE : PREMIÈRES CONSIDÉRATIONS	41
Chapitre 2 L'ERRANCE PSYCHIQUE COMME MANIFESTATION PSYCHOPATHOLOGIQUE	53
Chapitre 3 L'ERRANCE PSYCHIQUE COMME PSYCHODYNAMIQUE	79
Chapitre 4 MÉTHODOLOGIE	99

PARTIE 2 : CONCEPTUALISATION DE L'ERRANCE PSYCHIQUE

Chapitre 5 PROPOSITIONS CONCEPTUELLES	107
Chapitre 6 MÉTAPSYCHOLOGIE DE L'ERRANCE PSYCHIQUE	141
Chapitre 7 L'ART COMME OUTIL ERRATIQUE	173

PARTIE 3 : L'ERRANCE PSYCHIQUE À L'ÉPREUVE DE LA DÉPRESSION COMME CRISE EXISTENTIELLE

Chapitre 8 CONSTRUCTION IDENTITAIRE ET DÉPRESSION	205
Chapitre 9 LA DÉRIVE ET L'HABITER DANS L'ERRANCE PSYCHIQUE	229
Chapitre 10 DU DÉFAUT DE RE-PÈRE À LA DÉRIVE	256
Chapitre 11 QUAND L'ERRANCE N'Y EST PLUS	275

MARCHE OU CRÈVE...	289
BIBLIOGRAPHIE	315
INDEX DES AUTEURS CITÉS	337
INDEX DES CONCEPTS	289

AVANT-PROPOS

*« Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont, d'un nuage épais, toujours embarrassées ;
Le jour de la raison ne le saurait percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément ».*

Boileau¹.

Et voici toute la difficulté. Comment rendre compte d'un travail de recherche qui a duré et dure encore le temps de son écriture ? Comment donner consistance à une pensée qui voudrait elle-même rendre compte, entre autre, du processus de penser ? Comment matérialiser cette expérience, l'accrocher à la lettre au risque de l'écorcher, la dire dans une chaîne signifiante sans que celle-ci ne se leste de trop de sens ou d'un quelconque savoir, entravant sa dynamique et lui faisant ainsi perdre son essence même ?

Le travail de recherche que j'ai entamé voilà quelques temps déjà, cette expérience dans laquelle je me suis embourbée, il me faut aujourd'hui tenter de m'en dépêtrer, lui donner une forme qui – je le sais déjà puisque là est le propre de notre discipline – restera toujours en formation, à jamais inachevée. Et cette forme qui ne dira jamais tout de mon cheminement, qui laissera derrière elle ses déchets, des bouts d'elle-même, il me faudra la soumettre au regard des autres, de l'Autre afin de lui donner consistance et *ex-sistence* – comme le formule Lacan notamment, qu'elle soit mais en dehors de mon espace, de mon œil, que j'ose la désinvestir assez pour que d'autres la déconstruisent, l'analysent, lui donnent un autre corps par un autre regard et ce afin que je puisse d'autant mieux me la réapproprier.

Ces quelques propos qui amorcent cet *objet-thèse* marquent aussi une fin à venir. Et dès lors que ce processus de séparation est entamé, ce sont toutes sortes de manifestations

1 Boileau, N., extrait de *L'Art Poétique*, 1974.

défensives qui me poussent à la procrastination. Apprendre à faire le deuil de ses pensées, des objectifs non atteints même si d'autres ont vu le jour, le deuil de l'objet imaginaire pour faire quelque chose avec et de cet objet réel ou objet du Réel qu'il faudra alors présenter à d'autres, à l'Autre afin de le parler. Lorsque l'on parle, on parle toujours de soi. Certes, mais l'enjeu est ici bien plus grand puisqu'il s'agira de faire parler, du moins est-ce l'objectif de cette présentation, à partir donc d'un objet investi et qui reflétera quelque chose, faut-il se l'avouer, de ce que j'aurai été.

S'il est un fait constaté par beaucoup, même si l'on pourra observer quelques différences quant à la manière de l'aborder, c'est que le monde a changé et qu'il change encore. Le monde change qualitativement dans toutes ses dimensions : dans sa forme, son positionnement dans le système solaire, mais également dans ce par quoi il se compose, et ce, dit-on, essentiellement lié à l'activité humaine. Aussi peut-on légitimement se poser la question : « est-ce que l'humain, voire l'être humain, a changé ou change ? ». L'être humain c'est « humain : l'être », l'incarner aussi dans une position subjective. À en croire les pessimistes, l'homme perdrait son humanité. Comment pourrait-il perdre ce qui fait sa nature, ce qui le fonde et le construit ? Ne pourrait-on préférer dire que, peut-être, cette essence ne serait plus primordiale, ne serait plus le moteur de son être, de son existence plutôt que d'affirmer qu'il en est dépourvu ? Mais dans ce cas, que serait ce qui pousse l'homme à être ? Si effectivement c'est bien l'humanité qui lui fait défaut, que serait-il alors ? S'il n'est plus humain, qu'est-il donc l'homme sans humanité ? Un « homme sans gravité »² comme le propose Melman, jouant de l'équivoque de ce dernier terme ? Ce qui pourrait être, pourrions-nous dire en résumant grossièrement, un homme si ce n'est sans lien, au moins qui éprouve des difficultés à y être, dans le lien (social), à vouloir « jouir à tout prix ».

Et tous ces constats et constatations, sont-ils valables pour tous ? En tout temps et tout lieu ? Y aurait-il des hommes sur terre fidèles à leur être depuis l'origine ? La réponse que nous pourrions proposer est simple : nous n'en savons rien. Nous supposons, nous affirmons. Au mieux, l'humain reste l'humain mais ses manifestations symptomatiques se sont colorées d'autres nuances selon les humeurs de son époque. Les mœurs certes évoluent, les codes sociétaux également. Et il n'est pas illégitime de penser que c'est là un processus universel. Et il ne serait pas surprenant non plus d'apprendre que de chaque génération, il y en eut qui assurèrent, parfois à regret, que le monde n'était plus ce qu'il fut. Rares sont ceux qui

2 Melman, C., *L'homme sans gravité : jouir à tout prix*, éd. Gallimard (coll. Folio Essai), 2005.

énoncent « le monde change, mais ce n'est pas grave ! ». Non, chacun espère soit que son environnement – virtuellement élargi à notre heure – résonne plus avec ce qu'il voudrait qu'il soit, ou mieux, qu'il y ait une parfaite adéquation entre le sujet et son *Umwelt*³. Pour autant, il semble que cette propension au sentiment de décalage entre soi et le monde dans lequel il se faut évoluer, touche de plus en plus d'individus et se fait de moins en moins tacite.

L'intérêt que nous portons est bien là-dessus : sur le fait qu'un tel sentiment collectif touche autant l'individualité, au point souvent, d'uniformiser le discours. Parmi les personnes que nous aurons rencontrées, dans la sphère intime ou le cadre professionnel, deux principales tendances, non exclusives cependant, se seront révélées : une nostalgie du passé qui vise à tout ancrer aux repères d'antan, ne serait-ce que par comparaison ; et une volonté de s'adapter au nouveau monde. Et ces deux tendances en passeront par tenter une mise en sens du changement : environnementale, sociétale, génétique, psychologique,... ou une croisée de facteurs. Parmi donc ces personnes dont le discours ou le comportement marque une sorte d'anachronisme quant à leur environnement, il apparaît, pour certains, une difficulté d'adaptation. Ils se sentent en disharmonie avec le monde qui les reçoit et parfois avec leur monde interne, ce qui leur échappe bien souvent avant que de leur faire mélancoliquement retour.

Les écrits des sciences sociales font également état de ce changement, de cette entrée dans la postmodernité, ou devrait-on l'appeler post-modernisation puisque nombre d'auteurs situent notre ère comme étant celle d'une transition, d'une dynamique qui entraîne un remaniement des repères et des codes qui nous régissaient jusqu'alors – conscients et inconscients. Nous voyons notre première esquisse de l'errance psychique se tracer : ***une dynamique qui entraîne un remaniement des repères et des codes qui nous régissaient jusqu'alors.***

Ce travail de recherche pourrait venir illustrer cette « errance psychique » que nous tenterons de conceptualiser tout au long de ces pages. Un cheminement, un questionnement, un objectif dont il faudra se détourner puisqu'il ne correspondra plus à nos interrogations, une nouvelle voie, de nouvelles réflexions, de nouveaux points d'horizon à atteindre mais qui s'éloigneront d'autant plus que nous nous en rapprocherons. Puis viendra le moment de se

3 Terme allemand signifiant « environnement », ou, dans sa déclinaison philosophique, « monde propre ». L'étymologie l'origine de « *um* », « autour » et de « *welt* », « monde » : le monde autour, environnant, l'environnement, l'univers concret. L'*Umwelt* (terme de Von Uexkull) est un espace d'expériences immédiates, une « sphère phénoménologique », sur laquelle sont projetées et dans laquelle se déploient la perception et la connaissance du monde d'un sujet en un lieu et en un temps précis et immédiat. L'*Umwelt* serait ce qui est perçu spécifiquement par chacun et constituerait ainsi son monde.

tourner vers, se retourner sur le chemin parcouru afin de comprendre, ou plutôt de saisir ce qui, de soi, du monde, et de leurs interactions, a mené là où l'on en est....

Et tout comme un travail d'*analyse en analyse*, comme dans le cercle en tant qu'infini dont nous parlera longuement Lacan⁴, il n'y aura ni début, ni fin, en tant que l'un et l'autre seront ceux d'un cycle dont on ignore le point de départ et qui ne s'achèvera que pour se fondre dans un autre nouveau cycle, qui comme le Réel, est « toujours déjà là » pour reprendre une formulation de M. Darmon⁵.

D'une marche originaire à l'origine d'une démarche

« Vous le savez, mon travail scientifique s'était donné pour but d'étudier certains phénomènes psychiques inhabituels, anormaux, pathologiques, c'est-à-dire de les rapporter aux forces psychiques qui sont à l'œuvre derrière eux et d'en mettre à nu les mécanismes actifs. Je l'ai d'abord tenté sur ma propre personne, puis sur d'autres, enfin, par un audacieux empiètement, sur l'espèce humaine tout entière ». ⁶

C'est en suivant la proposition de J.-M. Vives⁷, selon laquelle la parole que fait émerger la psychanalyse peut être considérée comme l'expression de l'universel, et à l'instar de Freud sans prétendre atteindre quoi que ce soit de son génie, que je me servirai de ma propre expérience afin de relater au mieux l'émergence dans mes réflexions de ce que je nomme « errance psychique ». Cette expérience aura été, du moins dans ce que j'aurai conscientisé, une des façons que j'aurai eu à décliner, post-analyse, le « sois ce que tu dois être », ma façon d'être-au-monde, au moins pendant un temps.

Pour nourrir mes recherches et mes réflexions plus ou moins directement liées à l'objet de cet ouvrage, je fis partie d'un groupe de travail psychanalytique « Architecture(s),

4 Lacan, J., 1975-1976, *Le séminaire XXIII : Le Sinthome*, édition interne à l'AFI (Association Freudienne Internationale).

5 Darmon, M., lors d'une conférence intitulée « Topologie » en date du 9 avril 2009, dans le cadre des séminaires de l'Association Lacanienne Internationale – Alpes-Maritimes (Association d'Etude de Freud et Lacan), sur le thème : « Le Temps et la Psychanalyse ».

6 Freud, S., 1936, *Un trouble de mémoire sur l'Acropole*, éd. en ligne, 2007.
URL <http://www.megapsy.com/Textes/Freud/biblio103.htm> 1936, *op. cit.*.

7 Vives, J.-M., Table Ronde « Psychanalyse et Universel » lors de la journée mondiale de la philosophie organisée par l'UNESCO et la Revue Insistance, novembre 2010 à Paris.

inconscient, porosités »⁸, puisque « l'art de la construction » (étymologie latine du terme « architecture ») était bien au cœur de mes préoccupations réflexives. Au vu de mon attrait du moment, je m'orientai vers l'architecture nomade pour concevoir une autre façon psychique d'habiter, avec *le désert comme maison et le ciel pour seul toit*. Je tombai au fil de mes explorations sur le site Internet d'un concours international : « *L'Architecture Durable en conditions extrêmes* ». L'un des projets concourant portait le nom de *Touareg City*⁹. Il s'agissait d'un projet architectural conjuguant l'*habiter* saharien fidèle aux principes de ses peuples, et le développement durable, conception moderne et plus occidentale même si elle commence à se répandre et se retrouver dans tous pays. Certains passages auront retenu mon attention, et m'auront révélé certains questionnements qui m'habiteront pendant un temps, sans trouver de réponse jusqu'alors, et qui se turent pour se réveiller en leur « justification » à travers un souvenir.

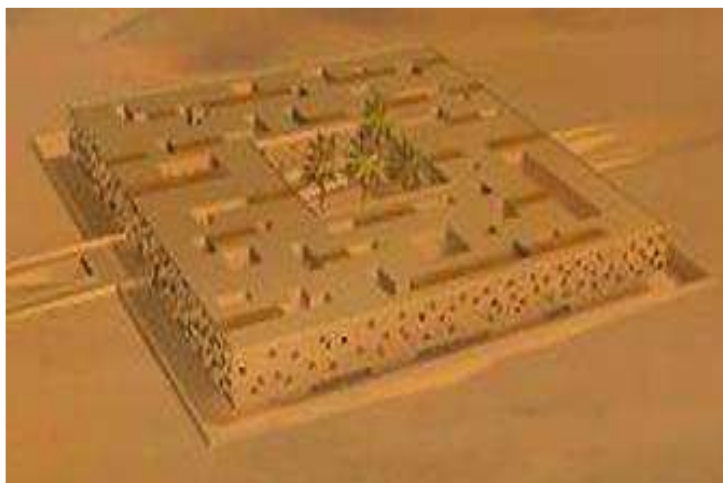


Illustration du projet Touareg City

« Touareg City est un projet "conceptuel" naviguant entre réalité et utopie ». Le projet, si l'on se réfère à la phénoménologie mais aussi à la conception psychanalytique du désir, est ce par quoi le sujet est mis face à ses propres prospective et perspective, en en passant par ce qu'il était, vers ce qu'il sera mais

qu'il peut, imaginairement ou fantasmatiquement, c'est-à-dire, par la représentation, être déjà dans le présent. Cette projection psychique sur le projet architectural devenait alors le fil de mon implication dans ce groupe de travail, et je me posai cette question : peut-on parler d'architecture nomade ?

Le projet *Touareg City* proposait une architecture visant à réconcilier les savoirs, savoir-être, savoir-faire ancestraux des peuples nomades du Sahara, avec la contemporanéité s'inspirant du monde occidental qui peut faire oublier « *le contenu culturel et civilisationnel* »

8 2010-2013 : Groupe de travail proposé de L'Association Lacanienne Internationale des Alpes-Maritimes – Association d'études de Freud et de Lacan (ALI AM-AEFL), et sous la responsabilité de G. Froccia, psychanalyste, avec la participation de C. Bonopéra, et F. Vinot, psychologues cliniciens et psychanalystes.

9 Projet « Touareg City », pour le concours « Sustainable Architecture in extreme conditions », 2008.
URL http://kubik-studio.com/Kubik_Studio/KUBIK_studioArchi.html

ayant précédé et qui semble ne plus pouvoir cohabiter avec les exigences modernes et post-modernes, soit un décalage ressenti par le sujet entre le monde dans lequel il évolue et celui de ses repères.

Ainsi *Touareg City*, la ville Touareg était virtuellement conçue fidèlement aux architectures d'antan, en mêlant savoirs anciens et modernes. La trame de cette ville était « *basée sur l'idée d'un désordre apparent, la favorisation des liens sociaux dans la communauté, l'articulation de l'ensemble autour d'une cour intérieure* » métaphore de l'oasis. Comme on peut le voir dans l'illustration du projet, la ville Touareg – ou plutôt cité – serait « découpée », avec des endroits ouverts, et au moins un lieu de rencontre en son centre. Ce projet visait à réconcilier l'homme du désert et son environnement, non de sable et de dune, mais celui s'occidentalisant jusqu'à menacer, selon les concepteurs du projet et d'autres encore, l'identité saharienne comme « *carrefours de cultures et de savoirs ancestraux* ». Si l'architecture aurait, pour les concepteurs, un « *rôle civilisationnel* », la cité Touareg se voudrait « *acte de civilisation* », aspiration de tout homme, à savoir laisser trace de son passage là où même l'environnement désertique fait oublier toute présence. La persistance, la transmission seraient donc moteur de ce projet « citoyen », mais aussi, voire surtout, intrinsèquement liées à la question identitaire et de l'origine.

Le jour où je fis part de mes trouvailles à mes collègues du groupe de travail, argumentant sur les liens que je trouvais entre l'art de la construction nomade et une certaine structuration psychique sur le même mode, je me surpris moi-même de la passion avec laquelle j'énonçais mes propos. J'avais emmené avec moi des photos trouvées sur la toile représentant le village Berbère dont ma mère tire ses origines, *Foum Zguid*, qui se mêle habilement au contexte, sans choquer, sans trop se démarquer, mais en présence tout de même. Si le choix de ces photos n'était pas un fait inconscient, ce qui l'était par contre, c'était les motivations quant à illustrer mes propos par ces photos. Je parlai des peuplades nomades et semi-sédentarisées. La trace qu'elles laissaient sur le sable était pour moi construction signifiante, fantasmatique, empreinte de symbolique et source *d'imaginarisation* car de Réel pour le non initié. Leur maison était de sable et d'argile, ainsi que leur vaisselle et la plupart de leur mobilier. Selon moi, ces peuples descendants des Touaregs Berbères nomades, malgré leur sédentarisation, gardaient quelque chose du nomadisme au moins dans leur processus de penser et dans leur discours, ce que je tentais de cerner dans une « transfiguration » psychique, mais jusque-là sans réel succès.

L'adverbe « soudainement » ne saurait que trop qualifier la manière dont un souvenir vint illustrer mes réflexions. Et dans le même temps que je « racontais » mon histoire, je la revivais avec une clarté aveuglante même dans tout le mystère qu'elle me renvoyait alors. Une vingtaine d'années plus tôt, en vacances au Maroc, pays de mes origines, nous séjournions dans la ville de sédentarisation de ma famille, Casablanca. Ma mère cette année-là

Foum Zguid (Région de Tata, Maroc), situé près de El Jbel Bani (La Montagne Bani), aux portes du Sahara, ce village est le dernier avant le désert de dunes. Il est connu pour son immense Oasis.



avait planifié un petit voyage, initiatique pour moi, du côté du village de ses origines dans un désert d'argile aux frontières du Sahara. Un voyage de quelques heures sur des routes rocailleuses tracées par le passage d'autres véhicules avant nous, avec une destination inconnue même si j'en avais déjà entendue parler, et que je devinais comme berceau de notre être puisque je n'ignorais pas mes racines berbères. Pour autant, mes parents nous avaient préservés, nous enfants, de la langue berbère, de manière surtout à préserver un moyen de discuter sans que nous ne saisissions rien de leurs conversations – préserver le secret de leur dire. Et à l'arrivée, une cité Berbère au milieu de pierres, de sable et d'argile, entre une montagne et un immense oasis qui venait concurrencer l'infinitude saharienne que l'on devinait au loin.



Douar Oum El Hanch (Douar de la Maison du Serpent) du village Foum Zguid (Région de Tata, Maroc).

Touareg city dans sa schématisation virtuelle ressemblait étrangement à la partie de la cité de Foum Zguid, le Douar Oum El Hanch, lieux de notre séjour et de vie d'une partie de notre famille. Lorsque je tombai sur cette illustration virtuelle je pensai tout de suite au village de mes

origines et fis le lien entre les peuples « nomades » sédentaires et cette architecture nomade que j'essayais de dépeindre. En défendant l'hypothèse que le chemin parcouru et les lieux de sédentarisation provisoire faisaient l'architecture nomade, je me défendais dans le même temps contre l'idée qu'une sédentarisation ancrée s'opposait nécessairement à un refus, un abandon du nomadisme, sans pouvoir me l'expliquer autrement que par un « cela sonne faux ».

De cette aventure désertique que je vécus, je n'en retins que quelques moments : ceux qui vinrent me révéler une certaine étrangeté et me rappeler à mes repères occidentaux qui, sur le moment de cette situation, devinrent pour moi de manière inconsciente ancrages identitaires. Je me rappelai par exemple de ce que je n'avais jamais vécu en France comme la chaleur intenable, même à l'ombre, et de la différence climatique entre la terre du désert et l'ombre de l'oasis, passant du scorpion à l'abeille, d'un lieu désertique hostile à l'accueil de la verdure et du ruisseau en quelques secondes.

Mais le souvenir qui me revint fut celui consternant concernant mon orientation dans la cité. Les maisons étaient construites de telle manière que l'une pouvait donner sur une autre par des cours intérieures, qu'un endroit couvert pouvait faire office, au-delà d'un simple lieu commun, de « rue », de dehors. Nombre de fois m'étais-je perdu dans les couloirs, ne sachant reconnaître ni la maison qui nous hébergeait, ni même, à l'intérieur, ce qui appartenait à celle-ci ou à celle du voisin. Le sol étant le même en intérieur et en extérieur, seule, pour moi, la présence de tapis et de certains ustensiles familiers pouvaient me renseigner sur l'endroit dans lequel je me trouvais, et seulement approximativement. Par exemple, l'on m'enjoignait de sortir prendre l'air, je me retrouvais dans une cour intérieure avec des enfants plus jeunes que moi qui, me taquinant au passage, me montraient où était le « dehors ». De la même manière, on me conduisit dans une cour intérieure où se trouvait un âne, et qu'elle ne fut pas ma surprise de me retrouver dans un endroit couvert, qui appartenait à la maison mais était aussi le croisement de plusieurs couloirs d'habitations et au moins un donnant sur l'extérieur.

Ainsi, était-ce facile pour moi de *me* perdre dans ce lieu, au point que je n'avais qu'une envie, celle d'écourter mon séjour. Alors que j'avais des tas de repères, occidentaux et orientaux, et même berbères, je n'en trouvai aucun qui pouvait me familiariser avec ce lieu auquel j'étais, comme une évidence, extrêmement attachée. Et tous ces repères devenaient ancrages à mon identité, ce qui ne faisait qu'ajouter à l'angoisse de ne pas *me* retrouver *chez*

moi, de ne pas trouver écho à mon être dans le lieu de mes origines, d'où ma consternation. Pendant de longues années, je ne pouvais consentir à y retourner, et j'avais même du mal, dans mon discours, à reconnaître ce qui, de moi, appartenait *vraiment* à ces racines, puisque celles par lesquelles je me soutenais depuis lors étaient profondément occidentales.

Intérieur du Douar Oum El Hanch



Autre anecdote : l'eau du puits était chauffée par le soleil donc imbuvable en l'état. C'est par des jarres posées dans des endroits ombrés stratégiques que l'eau se rafraîchissait. Une voisine nous rendant visite déposa sa jarre près d'une autre. Puis une autre vint et déposa sa jarre près de l'autre, et ainsi jusqu'à ce que cinq ou six jarres se tinrent distinctement anse à anse, sauf pour deux qui se ressemblaient étrangement. On me demanda d'en récupérer une, bien entendu, une des jumelles et bien sûr, je me trompai dans le choix de la jarre. C'est un enfant

qui, amusé de ma « maladresse » tenta de m'expliquer avec des signes, en quoi ces jarres se différenciaient. Jusqu'à présent, ce qui à mes yeux les différenciait ces jarres, était seulement l'appartenance, puisque je n'avais pas la bonne grille de lecture de ces poteries d'argile.

Et c'est en énonçant ce souvenir que ce que je distingue entre points de repères et points d'ancrages s'éclaircit dans mon discours. Si d'un point de vue identitaire, les points de repères permettraient de pouvoir « *se* » retrouver dans un certain lieu même non familier et de s'y adapter en s'y retrouvant, les points d'ancrages eux se veulent dire voire être cette identité, la réduisant à eux seuls. Et dès lors que cet ancrage ne trouve pas d'écho dans l'environnement (interne ou externe), l'angoisse poussera à retrouver un lieu sécuritaire de base, à trouver des avatars en de nouveaux points de repères (qui pourront se faire ancrage dans un autre temps) ou encore, simplement, révélera le sujet à son être rien, à son être pour la mort, par la rencontre d'un Réel que rien, sur le coup, n'aura pu voiler.

Et c'est aussi en énonçant ce souvenir que je me rendis compte que ceux que je désignais comme descendants des Touaregs Berbères, gens nomades appelés aussi « Bleus du Sahara » à cause de leurs turbans, étaient non des descendants mais des membres à part entière de cette ethnie. J'appartenais à un peuple nomade sédentarisé, et non sédentaire. C'est encore pendant ce séjour que ces choses s'inscrivirent en moi sans que je n'en puisse ressentir les effets. J'avais une douzaine d'années.

Cette anecdote, au moment où elle me revint vingt ans après, réveilla quelques représentations sur lesquelles je m'étais construite *identitairement* et qui s'instaurèrent comme ancrage que quelques temps auparavant. Aussi loin que je puisse m'en rappeler, l'évocation de mes origines Berbères et Sahariennes auront souvent convoqué admiration, moquerie ou un certain respect teinté, si ce n'est de crainte, au moins d'une certaine appréhension. Pour ma part, je ne m'y retrouvais pas. Les « occidentaux » étaient majoritairement dans cette première réaction à l'évocation d'un certain exotisme rappelant les Lawrence d'Arabie et autres aventures des héros du désert. Par contre, si dans la communauté arabe le berbère – peu importe d'où – est parfois raillé et vu comme un homme peu « civilisé », « folklorique », ou « barbare », le Touareg Berbère, Bédouin Saharien est vécu comme l'indépendant, celui qui tient à ses racines, qui sait apprivoiser le plus hostile des climats et qui refuse, dans le stéréotype, le confort de la vie matérielle et matérialiste, et surtout occidental. Je pense pour ma part que seule l'absence de relais téléphoniques empêche le nomade de se doter d'un téléphone mobile....

Ces représentations que l'autre a pu me renvoyer, je ne les ai jamais questionnées puisque je ne m'y reconnaissais alors pas. Mais lorsque je revis ce séjour, je me surpris à reconnaître que ces racines Touaregs je les revendiquais inconsciemment non dans l'identification au stéréotype ou au préjugé mais dans sa portée nomade qui me soutenait et me soutient encore, sans pouvoir très exactement la situer autrement que dans une formalisation de « l'errance psychique ».

Cette sédentarisation qui participe de la vie nomade, cette expérience que j'ai vécue à travers la rencontre de mes origines et de leur mystère, et, je suppose, cette quête inconsciente identitaire de ce que j'aurai été pour ce que je dois être qui ne s'acheva consciemment que pour mieux relancer un processus dynamique par son caractère d'inachevable, m'auront mise sur la piste d'un processus d'errance psychique comme dynamique permettant l'adaptation du sujet à son environnement. Si ces liens peuvent apparaître, du moins à mes yeux, peu explicites ou évidents, c'est au fil de la conceptualisation de notre thème que se révélera l'art de la construction psychique telle que le permet l'errance dont le nomadisme est une voix(e).



Du « je » subjectif au « nous » scientifique et dit de modestie, nous choisirons de ne point nous fier aux règles sylleptiques qui nous demandent « d’accorder le verbe selon le sens » dans le discours savant. Notre recherche visera à proposer un autre point de lecture qui commence aussi dès sa forme : accorder le sujet au sens nous paraît d’emblée contradictoire à nos propositions. Par contre, le « nous » que nous employons et tel que nous le développerons ensuite, est le point d’une rencontre entre un sujet et un Autre qui lui fera retour sur sa parole. Le « nous » ne désignera pas seulement donc l’auteur qui ne saurait jamais être dans l’absolu unique et exclusif, mais appellera à un Autre dont ces écrits témoignent. Ainsi, nous risquerons-nous dans une parodie d’Antigone, à ne pas nous plier à la règle afin de ne pas être hors-la-Loi du langage qui nous assigne à ne jamais être par nous-mêmes mais toujours en tension vers un Autre. Nous espérons par ce geste humble, rendre hommage à tous ceux qui nous auront servis de repères dans ce travail qui porte, il est vrai notre empreinte, traces d’un pas que nous aurons pu faire à partir des leurs.

MARCHE OU CRÈVE !

Ben¹⁰ est un « adolescent » de 18 ans décrit par son entourage comme plutôt introverti. Il désinvestit progressivement le lycée : en classe de terminal, il accumule les difficultés à suivre les cours et préfère aller au foyer de l'établissement dormir ou rencontrer d'autres personnes. Il s'enfonce dans un état dépressif sévère qui le conduit à une tentative de suicide, à la suite de laquelle il est adressé à la Maison des Adolescents¹¹, service spécialisé dans l'accompagnement psychosocial des adolescents. La composition pluridisciplinaire de l'équipe facilite une prise en charge de « la personne adolescente globale en situation » par une croisée de perspectives différentes. Ben est accueilli par l'éducatrice qui l'oriente très vite vers une pédopsychiatre, qui à son tour le dirige assez rapidement vers un psychologue, afin d'entamer un travail « psychothérapeutique », une hypothèse diagnostique de psychose maniaco-dépressive étant posée. C'est ainsi que nous nous rencontrons, tout en continuant un travail en collaboration avec la pédopsychiatre qui le suivra pour son traitement médicamenteux (antidépresseurs, antipsychotiques, somnifères), et l'éducatrice qui fera le lien avec ses parents.

Concernant la proposition d'un autre lieu psychothérapeutique, il lui aura été dit qu'il avait besoin d'un espace plus neutre, « démedicalisé », afin de discuter de ses souffrances profondes et conduites à risque découlant. Ce qui nous aura été dit est que Ben était « très en souffrance, pas bien du tout » et que son état était inquiétant. Il avait été envisagé en première intention de l'adresser à un homme qui incarnerait quelque chose du père et de la fonction paternelle. Mais notre approche clinique de l'adolescent, qui apparaît souvent comme peu orthodoxe pour les plus conservateurs des cliniciens, aura poussé instinctivement la pédopsychiatre à nous confier cette prise en charge.

Ben se présente toujours le visage caché par des cheveux longs mal entretenus, qui laissent quelques fois entrapercevoir de nombreux piercings sur l'arcade, sur le haut de l'arête du nez, sur la narine, sous la lèvre inférieure. À sa façon de parler, nous comprenons rapidement qu'il a également un piercing à la langue, ce qu'il confirmera, ainsi que la présence

10 Ce pseudonyme dont nous affublons cet adolescent sera motivé par ce qu'il nous livrera au fil des séances.

11 Maison des Adolescents, service de la Fondation Lenval, hôpital niçois pour enfants, dans lequel nous avons exercé entre 2009 et 2010.

de nombreux autres trous aux oreilles. Son style vestimentaire est invariablement le même et typiquement adolescent : un pantalon « *baggy*¹² » qui lui tombe très bas sur les hanches laissant apparaître ses sous-vêtements, un tee-shirt souvent à l'effigie de groupes de *metal*, et en guise de veste une surchemise bûcheron rouge et noir.

Les expériences de l'adolescent préoccupent particulièrement l'équipe. Il passe beaucoup de soirées, et ce même en semaine, avec ses amis et certains camarades de classe à consommer à outrance alcool et stupéfiants, et tenter diverses expériences sexuelles non protégées sans véritable choix d'objet puisque selon ses termes « *on couche les uns avec les autres, version orgie ou des rapports plus classiques quand on se retrouve seul* ».

La mère de Ben, qui a connaissance des activités de « loisirs » de son fils, s'alarmera plus du fait qu'il se laisse absorber pendant des heures sans pauses par les jeux de rôle en réseau. Son attitude générale rappelle la symptomatologie des « no life », ces personnes souvent jeunes qui désinvestissent la sphère sociale pour celle du virtuel, se coupant peu à peu du monde, ce qui les conduira bien souvent à la dépression. Ben parle très peu, ne se montre pas curieux de ce et ceux qui l'entourent, toujours ses écouteurs dans les oreilles et les yeux rivés sur son téléphone ou l'écran de son lecteur de musique de « la marque à la pomme », ce que l'on peut voir les rares fois où ses cheveux ne lui servent pas d'*écran* protecteur.

Durant les premières minutes de la première séance, Ben se montre tel qu'on nous l'a décrit. Il ne parle que pour répondre de manière très brève à nos questions préliminaires. Marmonnant plus qu'il ne parle, il a la tête penchée vers le sol, et lance parfois des petits regards en notre direction mais sans pouvoir, semble-t-il, soutenir le nôtre et encore moins se soutenir de lui. Ben se détend lorsque nous lui disons avoir l'impression de parler avec le cousin *Machin* de la famille Adams¹³. Il répond plus aisément à nos questions, et aborde sans gêne apparente son comportement sexuel problématique et son rapport aux stupéfiants, ce qui ne sera pas le cas avec ses autres interlocuteurs. C'est très souvent sur le versant de l'absurde – non sans son lot de sarcasme et d'ironie – que nous aborderons avec lui certains de ses actes en en pointant les risques et bénéfices qui en découlent. Dès lors, Ben se montre pertinent et élabore ses réponses. Le sentant plus détendu, peut-être un peu trop, nous décidons de « changer de sujet » et d'interroger ses loisirs. Il dira beaucoup apprécier la philosophie et la littérature mais avouera avoir du mal à lire, empêché par ses autres activités de partage de jouissance, mais aussi par son traitement qui affecte ses capacités mnésiques et de

12 Le pantalon « *baggy* » est un pantalon aux canons larges et à taille basse.

13 Personnage de fiction couvert de poils longs qui ne laisse rien apparaître de son anatomie ni de sons articulés.

concentration. Pour autant, il parvient encore à écrémer des journées et des nuits entières à jouer, même si depuis sa tentative de suicide il a diminué ses rations de virtuel. Ben est conscient du cercle vicieux dans lequel il se trouve : il dort peu et/ou mal à cause de ses activités numériques qui l'empêchent ensuite de trouver un sommeil réparateur, et qui sont devenues pour lui automatiques plus que routinières ; il se coupe du monde social au profit de relations virtuelles qui le satisfont davantage n'étant plus aux prises avec le regard de l'autre ; il sait qu'au plus il demeure dans le virtuel, au plus ses élans dépressifs et idées noires s'intensifient, mais que lorsqu'il en sort, c'est pour des expérimentations sans modération.

Ben est un joueur de « *World of Warcraft*¹⁴ » (WoW), et nous lui demanderons, connaissant ce jeu de réputation, quel personnage incarne-t-il dans cette réalité : levant d'abord un regard étonné, ne s'attendant peut-être pas à une rencontre en cet endroit, il dégagera d'un mouvement de tête ses cheveux, dévoilant un sourire de fierté lorsqu'il déclare avoir atteint un haut niveau en tant que « prêtre ». Nous lui proposerons alors un travail psychothérapeutique « par ailleurs », lui expliquant que ce processus s'ancre du discours nous laissant assez libres dans le choix de son objet conscient. Nous lui précisons aussi qu'il s'agira dans ce cadre non pas de s'absoudre lui-même de ses péchés mais, pour lui, de se réapproprier son histoire et tenter de l'assumer. En partant, il m'avouera en souriant mais un peu gêné : « j'aime bien comme vous me parlez ». Ce sourire qu'il arborait encore en croisant d'autres membres de l'équipe les surprirent, l'un d'eux nous disant « Wow ! Il sourit ! On l'a même vu derrière sa prison capillaire ! ». Cette phrase nous aura confortés dans notre hypothèse de travail : une fuite dans un enfermement pour se préserver de ses souffrances intérieures, avec une once de virtuel à défaut d'un Imaginaire efficace. L'issue de secours pourrait être cette même prison, le virtuel, à condition qu'il soit symboliquement investi. Cet autre écran, ce masque capillaire nous empêchant d'entrevoir quelconque personnage autre qu'insipide – qualificatif qui revient souvent lorsqu'on parle de lui –, servira à Ben de filtre : celui ou celle qui tentera d'aller au-delà de cet écran aura peut-être une chance de le rencontrer.

Ben commence la deuxième séance en nous lâchant d'un air moqueur : « *j'avais pas trop envie de venir mais je suis content d'être là. Je me suis dit que m'emmerder chez moi ou ici, valait mieux que je vienne comme ça je suis moins sur l'ordi !* ». Nous frappe alors le décalage entre son comportement en séance et son attitude ailleurs, qui nous donnera un autre

14 « Wow » en anglais est une interjection marquant la surprise, l'étonnement. Le jeu en question est le plus populaire des jeux en réseau. À la croisée du monde médiéval et du fantastique, il réunit la grande majorité des joueurs en ligne et fait étrangement écho à la saga « Le seigneur des anneaux », avec d'un côté les personnages héroïques gentils réunis sous la bannière de l'Alliance, et de l'autre les méchants de la « Horde ».

point de mire sur son *insipidité* : Ben s'avérera d'une grande timidité, ne réussissant à dissimuler celle-ci que dans une attitude séductrice à condition que l'autre lui suppose ce pouvoir. Il ne saura répondre à ceux l'assignant à une place dans laquelle il ne peut ou ne veut se reconnaître, ce qui est le cas avec les autres professionnels qui le voient comme « *un ado mal fagoté et mal dans sa peau* ».

Il nous parlera du pouvoir attractif qu'il sait exercer sur les autres (Ben est en effet un beau garçon) et du fait qu'il sait se faire objet du désir sexuel de l'autre, sauf avec les adultes. Il nous parlera des films fantastiques qu'il apprécie et de l'univers policier qu'il déteste car selon lui, trop prévisible. Il aura, depuis la séance précédente, repris la lecture d'un livre dont le récit nous aura dirigés vers ce qui deviendra ensuite notre problématique de recherche. Ce livre est intitulé en français *Marche ou crève*¹⁵, ou dans son titre original traduit « La longue marche ». Ce roman dystopique relate un événement organisé chaque année aux États-Unis imaginaires d'Amérique : une longue marche dont les participants, tous adolescents, savent que s'ils abandonnent ou ralentissent, ils seront éliminés, à entendre dans tous les sens du terme. Les règles ne sont pas toutes claires, mais les soldats encadrant cette marche le sont : il ne restera qu'un vainqueur, les autres étant exécutés. Ben nous dira que ce qui lui plaît dans cette histoire est le principe en lui-même et la réalité philosophique qu'elle revêt : marcher ou crever, quoiqu'il arrive, l'issue est la mort. Ce roman faisait écho à un projet qu'il avait pour les mois qui suivraient, à savoir traverser la France d'Est en Ouest à pied et sans trop d'argent façon *Pékin Express*¹⁶. Il lui tenait alors très à cœur « *d'aller errer sur les routes pour [se] découvrir à travers différentes expériences, les rencontres et les imprévus* ».

Au fur et à mesure des séances, nous lui proposons de nous parler de ses parties de jeu virtuel et des rencontres qu'il fait, mais aussi et surtout de ce projet, lui proposant d'imaginer son parcours, tout cela sur fond de discussion philosophique. Ben se montre d'une intelligence impertinente pour son âge, et nos discussions sont donc autrement aussi intéressantes pour nous. En très peu de temps, Ben aura fortement minimisé ses jeux en ligne, ayant opté pour des discussions exclusives avec ses deux meilleurs amis virtuels et planifié une rencontre avec eux ; son projet de longue marche est de plus en plus relégué, parfois de manière conscientisée, au rang d'utopie fantasmatique qui laissera place à un projet concret d'installation dans la ville de ses amis virtuels pour son inscription universitaire. Pour autant, ses parents et l'équipe restent inquiets car ne notent pas de progrès relationnel notable. Ben

15 Bachman, R., alias King, S., 1979, *Marche ou crève* (The Long Walk), éd. Albin Michel, 1989.

16 Émission de télé-réalité dans laquelle les candidats en binôme doivent traverser des terres inconnues sans argent ni moyen de locomotion, en se débrouillant en fonction des rencontres.

tient intentionnellement à rester replié sur lui-même, ses parents et son entourage général étant jugés trop curieux et peu discrets : ses expériences sexuelles et toxicomaniaques avaient été relatées à la famille élargie ; et dans l'équipe tout le monde – hors nous – partageait la même vision de lui. Ce dernier point, il le sut par la pédopsychiatre qui lui avait raconté que nous bataillions avec elle et nos collègues pour qu'elle diminue progressivement le traitement médicamenteux dont il n'avait pas besoin selon nous. Il lui demanda alors de ne la voir que pour traiter de son traitement, en lui disant qu'il ne lui parlait pas beaucoup et ne parlerait pas davantage, et surtout que cela faisait quelques temps qu'il dormait sans somnifères. Elle consentit à diminuer ses prescriptions chimiques, sa prise de position soudaine étant supposée comme progrès, mais se reposant essentiellement sur notre *instinct*.

Ben reprendra assez rapidement la voie du lycée, arrivera à obtenir une moyenne convenable en un temps record, révisant la philosophie à partir du roman *L'Élégance du Hérisson*¹⁷ et les autres matières avec un ami « surdoué » dont il apprend beaucoup et qui lui fera souvent des avances. Il aura également rencontré ses amis virtuels, un garçon et une fille qui se jalourent l'un l'autre, tous deux étant amoureux de lui. Il me dira à ce sujet : « *je remarque que je choisis toujours mes amis en fonction de si je leur plais ou pas. Mais ça m'a valu des problèmes car mon ex fait partie de mon cercle d'amis et du coup tous les autres me gavent à se mêler de ça. À tout faire ensemble tout est confus...* ». Par association, Ben nous parlera d'un film (qui lui aura valu que nous l'appelions ainsi dans cet écrit) dont il nous parlera avec beaucoup d'émotions et de sérieux. Il s'agit de « Ben X »¹⁸, film au sujet d'un autiste léger qui se fait persécuter par ses camarades de classe, ce qui lui rappelle sa propre expérience (fin collège début lycée) : « *j'avais une tête à claque d'intello à lunettes ! Du coup on me claquait ! Alors j'ai arrêté de montrer que j'étais un intello, et les lunettes aussi* ». C'est alors que Ben entrera dans sa sphère virtuelle en attendant la mort, tout comme le personnage du film, afin de se couper de sa famille dans un élan adolescent classique mais tombant dans les dérives à trop vouloir s'éloigner de l'étiquette d'intello sérieux qui lui aura valu de se prendre des coups répétés, ce dont sa famille ne l'aura pas protégé.

17 Barbéry, M., *L'élégance du Hérisson*, éd. Gallimard, 2006.

18 « **Ben X** est un film belge de Nic Balthazar. Le titre est le pseudonyme de Ben, protagoniste du film, un jeune autiste flamand atteint du syndrome d'Asperger qui éprouve de nombreuses difficultés à vivre normalement. En néerlandais, la prononciation de BenX se rapproche de celle de la phrase « (ik) ben niks », signifiant : « (je) ne suis rien ». Le film est tiré de la nouvelle « *Nothing is all he said* » écrite par le réalisateur. Elle s'inspire de l'histoire vraie d'un garçon autiste qui s'est suicidé suite au harcèlement qu'il a vécu en milieu scolaire ». Source Wikipédia,
URL http://fr.wikipedia.org/wiki/Ben_X

Ben se réconciliera avec son côté « intello », continuant de temps à autres ses soirées mais sans expériences sexuelles et sans drogues, ce qui le désignera comme l'empêcheur de jouir en rond, ce dont il s'amusera. Il parviendra à moins en vouloir à ses parents « *de ne pas être à la hauteur de [ses] espoirs* », il planifiera son déménagement et aura « *remis les pendules à l'heure* » avec ses amis anciens et actuels concernant une amitié qu'il désire dorénavant platonique.

La dernière rencontre, Ben est heureux de nous annoncer qu'il a de fortes chances d'avoir son bac malgré deux trimestres de notes catastrophiques et d'absentéisme, mais surtout que son traitement est réduit à son minimum. Nous remarquons à ce moment qu'il s'est coupé les cheveux assez pour lui dégager le visage et que nous voyons qu'il n'a plus son piercing central. « *C'est un signe, je les ai tous faits accompagné, et quand je me suis dit que je ne voyais plus trop l'ami avec qui j'ai fait celui-là, je l'ai perdu !* ». Il n'aura à notre sens plus besoin d'autant de marques, ayant trouvé certains repères. Il nous raconte la fin de son livre et la longue marche qu'il a enfin pu terminer : le héros raconte sa propre mort au moment d'avoir trouvé son *alter ego* et où il s'intéresse à quelqu'un d'autre que lui-même. Le rapport de Ben à la mort est transformé : « *c'est une fin atroce* ». Il dira aujourd'hui ne plus vraiment avoir le temps de s'ennuyer et il remettra son projet *Pékin Express* pour la fin de ses études ou la fin de sa vie. Sans nous en dire beaucoup plus, il conclura avec un ton taquin qu'il ne s'est pas tant « *emmerdé* » que cela avec nous. Il ne revint plus en séance.

Après quelques semaines, nous le croisons sortant du bureau de la pédopsychiatre, accompagné de sa mère et de son ami « surdoué » (nous le reconnaissons à la description qu'il nous en avait fait). Il nous adresse un bonjour réservé et nous sourit tout en nous invitant du regard à regarder à notre tour son ami. Nous nous présentons à lui et à sa mère que nous ne connaissons pas. Elle nous remercie, et son ami aussi – ce que nous ne comprenons pas. Ben agit avec nous en cet instant comme avec tout autre, timide et peu bavard. Nous nous autorisons quelque humour déplacé que nous tairons ici mais qui le fit éclater de rire : sa mère sera étonnée de le voir ainsi, et surprise de ce que nous nous autorisons même en sa présence. En partant il nous lance « *je déménage, j'ai eu mon bac !* », puis nous chuchote « *et c'est mon ami... il vient avec moi* », nous lui répondons simplement « *je suis fière de vous* ». Il arbore à nouveau son sourire de fierté et part sans se retourner. La pédopsychiatre nous dit alors : « *je ne sais pas où il va, c'est vraiment inquiétant* ».

INTRODUCTION

Cette présente thèse ne se veut pas révolutionner la psychanalyse, et encore moins bouleverser les apports freudo-lacaniens que certains auront placés en certitudes parfois, ce qui ne peut que desservir, à notre sens, la cause clinique et la praxis psychanalytique. Il ne s'agit pas de livrer un savoir absolu, un point inéluctable et indubitable mais bien au contraire de provoquer la parole, inspirer une dialectique, ce qui est l'enjeu majeur de la prise en charge psychothérapeutique et de la cure. Et c'est là aussi l'objet de cette thèse.

C'est donc par les points de rencontre plus que par les divergences entre les concepts principaux de la philosophie existentialiste, de notre praxis psychanalytique et pratique clinique psychopathologique que nous tisserons le fil de ce qui a lien d'abord, mais dans l'après-coup, à notre propre *expérience de vie*¹⁹.

Si nous nous sommes souvent intéressés au psychisme dans sa dynamique identitaire, ce n'est toujours que dans l'après-coup que, souvent, nous nous en sommes rendu compte. Derrière certaines analyses, parfois de surface, durant nos années « pré-thèse », se cachait une autre interrogation qui ne se révéla que bien plus tard sous la forme des questionnements et hypothèses qui seront formulés dans cet ouvrage. Notre premier intérêt portait sur ce que nous appelions « psychotisation *et* pervertisation *de groupe* »²⁰, ou comment le sujet pouvait perdre sa parole singulière pour adopter des traits de discours le confondant dans une masse, jusqu'à rendre taiseuse son identité. Nous jouions là sur l'équivoque du terme « identité », ce qui est original et unique, ce qui est conforme ou commun. Par la suite, nous nous penchions sur la construction identitaire lors de la petite enfance et surtout à son apogée – adolescence – dans ses manifestations et liens à l'Autre entravés et réparés²¹. Lors de notre stage de professionnalisation²², le milieu pédopsychiatrique nous aura révélé une autre façon d'être-au-

19 Voir dans « Avant-propos », la partie intitulée « D'une marche originaire à l'origine d'une démarche ».

20 Travail de recherche de Maîtrise entamé en 2006, sous la direction de J. Paymal, Maître de Conférences, Département de Psychologie, Université de Nice – Sophia-Antipolis.

21 Mémoire de Maîtrise intitulé « Le monde Imaginaire comme médiateur de la rencontre de l'autre », soutenu en juin 2007, sous la direction de C. Miollan, Professeur émérite, Département de Psychologie, Université de Nice – Sophia-Antipolis.

22 Stage professionnel de Master 2 Psychologie Clinique et Pathologique, effectué en service pédopsychiatrique fermé pour adolescent, Fondation Lenval, Nice. Sous l'encadrement de Mlle C. Robin, Psychologue Clinicienne et la direction de J.-M. Vives, Professeur, Département de Psychologie, Université de Nice – Sophia-Antipolis.

monde, dans le délire plus ou moins construit, dans le « pulsionnel », dans l'inadaptation à la *réalité commune*. Nous rencontrions encore en pédopsychiatrie et ensuite, les ancrages alimentaires communément appelés « troubles du comportement alimentaire » allant du surpoids lié à une mauvaise hygiène alimentaire²³, aux problématiques anorexiques, hyperphages et boulimiques. Enfin, nous nous engageons dans un projet de recherche universitaire portant sur les « dimensions psychologiques de *l'habiter* chez la personne SDF »²⁴, et dans un projet hospitalier de recherche clinique dont nous pouvons seulement dire qu'il porte sur l'évolution de l'enfant en psychothérapie et ses facteurs prédictifs²⁵. Et là encore s'agissait-il d'existence, de sa façon (psychique) d'être-au-monde et à l'A(a)utre²⁶. Ces deux projets auront influencé l'axe de nos réflexions mais non même : l'une du côté du cynisme incarné par Diogène, l'autre s'étayant des théories de l'attachement développées par J. Bowlby.

À la question « pourquoi les personnes *SDF* refusent-elles d'intégrer les foyers de nuit ? », nous avons d'abord répondu selon une logique qui s'imposait à nous de prime abord et que nous avons ensuite confrontée à la clinique : si ces personnes refusaient de rejoindre la nuit les foyers d'accueil, c'était selon notre hypothèse que cela ne correspondait pas ou plus à leur choix de vie, ne correspondait plus à ce qu'ils voyaient d'eux-mêmes ; ou, point non incompatible avec le premier, ces personnes refusaient « l'aide » de ceux qui les avaient d'abord exclus. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce qui nous aura orientés vers cette voie plutôt que celle du versant pathologique, y compris pour ce qui concerne l'errance psychique. Mais nous marquons d'emblée une distinction entre l'errance physique et une possible errance psychique (qui, entravée ou en écho, serait à l'origine de la première), avec là encore une différenciation entre ce que l'on remarque d'errance dans un délire ou positionnement fonctionnel psychique non pathologique.

23 Rencontres en tant que Psychologue Clinicienne bénévole dans le service « Nutrition Santé » de la Fondation Lénval pour les ateliers « Manger, Bouger » pour enfants et adolescents en surpoids.

24 Projet de recherche universitaire sur les « Dimensions psychologiques de *l'habiter* chez la personne SDF », subventionné par la DDASS, sous la direction de J.-M. Vives et la responsabilité de F. Vinot, Maître de Conférences, Université de Nice – Sophia-Antipolis, avec la participation de Mlles Z. Hamidi et I. Roche, Psychologues Cliniciennes.

25 Projet Hospitalier de Recherche Clinique « Facteurs prédictifs de l'évolution de l'enfant en prise en charge psychothérapeutique », sous la direction du Pr. M.-J. Hervé, pédopsychiatre, CHU de Montpellier, avec la participation pour l'antenne de Nice, du Pr. M. Myquel, ancienne chef de service de pédopsychiatrie de la Fondation Lénval, et Z. Hamidi, Psychologue Chercheur.

26 Cette écriture tente de formaliser l'Autre, altérité radicale, abstraction, construction subjective, projection imaginaire qu'un autre, alter ego, incarnera, renvoyant au sujet sa propre parole dont il pourra revisiter l'habitation. De plus le (a) inscrira d'emblée la division de l'Autre, qui manque tout autant de l'objet @ mais qui aura cette capacité de leurrer le sujet quant à sa complétude, Autre absolu donc que s'il est représenté comme tel par le sujet.

Concernant les enfants que nous « incluons » dans la recherche hospitalière clinique, il nous semblait, quant à leur symptomatologie (troubles du comportement de tout type), qu'au-delà d'une insécurité de base comme peut la définir Bowlby et dans laquelle pourraient se situer certains enfants, les parents eux-mêmes ne parvenaient pas à « s'adapter » à leur enfant et ainsi à se « *défocaliser* » de leur problématique propre. Ne distinguant pas ou plus ce qui pouvait relever de leurs propres angoisses et fixations, cette relation « morbide » à leur enfant entravait la dynamique développementale et psychique de celui-ci. Bien entendu, le « choix forcé » du sujet-enfant n'était pas exclu dans les probables facteurs de ses symptômes.

Marche ou crève... la double injonction de la condition humaine. Vis jusqu'à la mort ou meurt sans avoir vécu si t'est insurmontable la souffrance à être. Quoiqu'il arrive, l'issue sera la même : marche et crève. Le « ou » exclusif devient inévitablement un « et » inclusif. Qu'a-t-on alors à y gagner ?

Dans nos années lycées, nous aurons été confrontés à des sujets philosophiques qui nous aurons quelque part amenés jusqu'ici :

- « doit-on forcément comprendre son passé pour construire son avenir ? » ;
- « à quoi sert de vivre ? » ;
- « le savoir contribue-t-il au bonheur ? » ;
- « pourquoi cherchons-nous la vérité ? » ;
- « le présent existe-il ? », ...

Si alors répondre à ces questions nous donnait l'impression de faire du bel esprit dans la résolution dialectique de la problématique débusquée, lorsqu'elles s'imposent sans trouver d'écho ou voie de réponse, elles assourdissent le sujet à tout le reste et parfois jusqu'à lui-même.

Lors de notre parcours professionnel, nous avons rencontré nombre de personnes confrontées à ce conflit du « marche ou crève » durant leur parcours de vie. Celui-ci aboutit très souvent à un processus questionnant qui peut s'avérer stérile s'il n'est pas dialectisé, conduisant ainsi à une aporie telle qu'elle plongera le sujet dans un état de stase dépressive, coincé dans une chaîne signifiante interrogative de laquelle il émergera toujours à la même place à laquelle il finira par s'identifier, s'ancrer, se réduire,.... Se dire dans l'exclusivité de cette unique place, ne pouvant en occuper d'autres.

En 2009, nous avons travaillé auprès d'adolescents dans un service de la fondation Lénval, nous avons rencontré des personnes sans domicile fixe dans le cadre d'un travail de recherche universitaire, nous avons débuté dans la formation et l'analyse de pratique de professions du domaine médico-social et nous avons également commencé une étude pour un projet hospitalier de recherche clinique auprès de tout jeunes enfants et de leurs parents. S'il est évident que nous rencontrerons toujours des similitudes lorsque nous aurons à faire avec le psychisme, il nous est apparu des mouvements psychiques apparemment différents, les uns comme moteur, d'autres comme symptômes psychopathologiques, mais qui, à leur analyse, se recoupaient et nous firent penser à un même processus se déclinant différemment mais témoignant d'une même réalité²⁷ psychique.

Cette injonction tautologiquement paradoxale du « Marche ou Crève » et l'angoisse qu'il convoque se rencontrent, nous l'avons dit dans toutes les sphères et étapes de vie : le nouveau-né expulsé de l'antre maternel, le tout-petit qui grandit dans la rencontre de ses limites et des renoncements auxquels il faudra consentir pour d'autres épreuves encore ; l'enfant qui apprend le monde et tente en vain d'en débusquer les secrets ; l'adolescent qui se rend compte qu'une fin est à prévoir et qui perd ses repères infantiles au profit d'autres qu'il ignore avoir à construire ; l'adulte qui se cherche et se demande s'il a fait les bons choix ; la personne âgée qui regarde en arrière tout ce qu'elle a accompli et ce qu'elle ne pourra pas ou plus faire ; la personne qui se retrouve exilée dans un nouveau monde ; celui ou celle qui perd un de ses repères fondamentaux et qui s'effondre sur le plan narcissique ; l'adolescent qui doit se trouver une orientation ; l'adulte qui veut se trouver une reconversion ; le parent qui ne sait comment se comporter devant les difficultés de son enfant ; l'enfant qui ne sait entrer dans une communication efficace avec son parent,...etc..

Mais cette dialectique du « Marche ou crève » ne s'exprimera pas selon les mêmes modalités et intensités selon la situation et/ou la personne, ni selon qui s'en fera le témoin.

Dans la même période où nous recevions Ben, nous étions engagés dans d'autres institutions. Les points de rencontre entre la clinique de l'adolescent et celle de la personne sans domicile fixe sont nombreux. Mais force nous aura été de constater que dans toutes les institutions que nous avons traversées et de manière très fréquente pour ne pas dire systématique, certains signifiants insistaient, persistaient toujours à la même place, jusqu'à la logique dépressive qui ne s'exprimait pas toujours et nécessairement sur le versant

27 Nous entendrons la réalité comme ce qui reste du Réel passé dans le prisme de l'Imaginaire par le Symbolique, représentation fantasmatique du Réel.

psychopathologique : repères et amarres ; être soi-même ou ressembler aux autres ; se trouver ou se perdre ; être original ou se conformer aux attentes de l'Autre ; être expérimenté (savoir-faire) ou avoir de l'expérience (savoir-être).

Le cas précédemment relaté pourrait être analysé de manière très simple : le cas d'un adolescent qui se perd dans sa construction identitaire, alternant phase de grande dépression et état maniaque incarné dans le rapport problématique aux écrans. Mais ce qui nous aura marqués dans cette rencontre, ce n'est pas tant les piercings, le discours, la tenue vestimentaire, bref la symptomatologie somme toute classique chez un adolescent en mal de cadre et de repères, mais l'évolution rapide de cet adolescent qui aura à notre sens quitté l'institution en jeune homme, et surtout notre divergence radicale d'opinion sur l'interprétation des symptômes de Ben et de son être-au-monde.

Pour un même mouvement psychique, les uns voyaient une psychopathologie inquiétante, et nous un mécanisme salutaire. Ce qui nous surprenait d'autant plus était cette unanimité contre laquelle nous argumentions en vain jusqu'à ce que nous demandions de lui laisser au moins une chance d'être autre chose que ce que nous voulions qu'il soit. Aussi le cas de Ben nous aura poussés à nous poser tout un tas de questions non plus seulement philosophiques mais pour le repositionnement de notre praxis :

- Quand sort-on de l'adolescence ou peut-on dire que l'on en est sorti ?
- L'expérience sexuelle dans le passage à l'acte n'est-elle pas tentative non sublimée de satisfaire la pulsion épistémophilique et de questionner son savoir via le corps, une des rares choses dont le sujet puisse être sûr ? Dernier repère quand tous les autres s'écroulent ?
- Qu'est-ce que l'instinct clinique et quelle part lui donner dans notre pratique, si celui-ci existe ?
- Peut-on repérer les mouvements psychiques et positionnements subjectifs à partir des points d'identifications, d'ancrages et de repères discursifs, peu importe l'objet du discours ?
- Jusqu'où pouvons-nous nous permettre l'originalité dans la prise en charge au risque de ne plus se référer au structuralisme psychique mais d'« inventer » d'autres repères conceptuels ?
- Jusqu'où le rapport-au-monde du praticien peut-il colorer son être praticien et ainsi « orienter » le travail en cure ou psychothérapeutique et l'être-au-monde du patient ?

- L'immobilisme psychique n'est-il pas à situer sur un continuum donc au même plan que le mouvement ?
- La dynamique psychique pourrait-elle être corollaire de la Rencontre et de l'Altérité respectivement en tant qu'inattendue et imprévisible ?
- Le « marche ou crève » n'existe-il pas dans sa dimension psychique sous forme de déplacement et de stase, de dynamique et d'enfermement, de transfert et de diagnostic, ou encore de pulsion de vie et de pulsion de mort ?
- Le virtuel pourrait-il être à considérer comme une nouvelle dimension topologique ? Du moins que permet-il que *RSI*²⁸ ne puisse pas ?

Nous disions que le livre « *Marche ou Crève* » non en lui-même mais tel que raconté par Ben nous aura amenés à la problématique de notre travail de recherche. Il s'agit dans ce récit de cent jeunes qui vont consentir à une marche funèbre pour tous sauf un, sans savoir lequel d'entre eux sera sauf. « *Marcher pour marcher* » nous dira Ben, et ce juste pour savoir si l'on va survivre et apprendre à se connaître. Si dans son existence Ben se sera perdu et aura tenté de se retrouver à partir du passage à l'acte, agi par du pulsionnel, se serait-il trouvé sans en passer par ces « déviances » ? Aurait-il pu se construire de ses expériences sans en passer par ces expérimentations ? Pour citer un célèbre personnage historique, *Hannibal*, chef de « L'Agence tout risque » : alors que lui et ses collègues doivent toujours en passer par toutes formes de rencontres, de surprises, de lutte et d'inattendu, laissant l'issue de leur histoire toujours incertaine, ils ont toujours un objectif systématiquement dévié, un plan d'attaque organisé mais très vite obsolète, devant très souvent improvisés de manière synchronisée et en raccord entre eux. Hannibal a l'habitude de dire pour conclure les épisodes, étant arrivé à un résultat satisfaisant, « *j'aime quand un plan se déroule sans accroc !* ». Une expérience – fut-elle de vie – ne se décrit pas qu'en fonction de la résultante mais d'abord et surtout de la manière dont on l'a traversée.

C'est à partir de la croisée des regards entre phénoménologie et psychanalyse que nous tenterons de répondre aux questions ouvertes par notre rencontre avec Ben, et ce afin d'éprouver notre problématique :

28 Les registres de la topologie psychique Réel, Symbolique, Imaginaire noués *borroméennement* et tels que décrits par J. Lacan.

- **l'errance psychique, si elle peut s'exprimer sur le versant psychopathologique, reste fondamentalement un processus nécessaire à la dynamique psychique et à l'existence du sujet.**

Nous ferons ainsi plusieurs hypothèses de travail afin d'éprouver notre construction théorique et conceptuelle par nos analyses cliniques :

- L'errance psychique est un mécanisme dialectique et dialectisant qui vient notamment lutter contre la fixité, l'immobilisme et l'enfermement psychique. Elle peut se repérer à partir des effets discursifs, témoins des positionnements psychiques manifestés dans la manière qu'aura le sujet d'user du langage et de s'y inscrire, mais aussi par toute expérience de vie et ses suites ;
- L'identité qui joue un rôle fondamental dans le sentiment de persistance du Moi, de « mêmeté d'être »²⁹ (Dolto, 1984), ne pourrait tenir sa fonction que si elle se fonde de point de repères non figés et traces des expériences passées, et non de points d'ancrage témoins de failles narcissiques colmatés. Ainsi se fonde-t-elle de l'errance psychique ;
- La dépression qui peut se décliner à travers une symptomatologie psychopathologique n'est pas à considérer comme maladie mentale mais comme crise existentielle devant aider le sujet à remettre de la cohérence entre sa vie intérieure et son rapport au monde. Aussi sera-t-elle l'illustration paradigmatique de l'expression et du processus d'errance psychique, dans son rapport au sujet et à l'A(a)utre, et de leur rencontre.

Comme nous venons de l'annoncer plus tôt, la clinique de la précarité nous aura renvoyés du côté de la philosophie cynique de Diogène ; et dès lors que l'on parle d'expérience, quelle qu'elle soit, nous vient à l'esprit la phénoménologie. En même temps que ce courant de pensée, il nous faudra nécessairement en passer par l'existentialisme, dont le pan de l'absurde nous renseigne autrement sur la dynamique signifiante ou comment relancer la « machine » à penser.

La philosophie – et la mythologie qui l'inspire, s'en inspire et la métaphorise – n'est-elle pas discipline épistémophile par excellence ? Qui se sert du caractère intarissable de la source de l'énigme de l'origine pour repousser au plus loin les limites de la connaissance de l'Homme sur l'Homme ? C'est bien là le propre de la philosophie, soif de savoir que rien ne pourra jamais étancher, qui pousse à « se connaître soi-même », dynamise le sujet en quête de

29 Dolto, F., *L'image inconsciente du corps*, éd. du Seuil, 1984, p.50.

lui-même et de son essence ; et c'est là aussi un concept majeur de notre recherche : la pulsion épistémophilique.

Notre sujet de thèse croisera donc l'interrogation sur ce qui fait que l'Homme est Homme, sur son expérience à humain, l'être, et cela pour tenter d'en cerner les enjeux psychiques, à partir de l'entrave de cette expérience, quand le sujet ne se sent plus en phase avec ses mondes interne et externe, ou plus lui-même jusqu'à essayer de se fuir ou tenter de se retrouver dans les méandres de son être, ce que l'on retrouve notamment dans les états dépressifs et épisodes mélancoliques. Il s'agira de tenter une formalisation opérante de la dynamique existentielle (autre raison de croiser les regards philosophique et psychanalytique) en une conceptualisation métapsychologique de l'errance psychique qui, contrairement à ce que l'on pourrait postuler de prime abord, permettrait de s'adapter à ses *Umwelt* physique et psychique, en perpétuel mouvement (réel donc/ou représentationnel). Plus précisément, puisque nous postulons l'existence d'une dynamique psychique adaptative, *i.e.* **dont la fonction serait de permettre au sujet d'opérer les réajustements notamment identitaires qui lui assureront un maintien du sentiment de « mêmété d'être »**, il s'agira à partir de ses effets et par ce présent travail, de saisir les mécanismes en jeu dans ce phénomène/processus psychique. Les hypothèses avancées ne seront pas posées comme issues possibles mais comme moyen d'arriver à quelque proposition pour tenter de dépasser ou de faire autre chose de l'aporie « Marche ou Crève », qui nous a ouvert à cette recherche.

L'expérience est le fait vécu de celui qui dans le même temps l'éprouve et le sonde : mettre à l'épreuve, confronter ce que l'on « éprouve » à quelque chose qui permettra, par cette confrontation, de révéler certains éléments qualitatifs. Lorsqu'il s'agit de s'éprouver, faire l'expérience de soi-même, le résultat est le même : l'on se révèle comme ce que l'on est, ou du moins comme ce que l'on n'est pas, ce qui est d'ailleurs plus aisé.

Cette expérience nous pouvons la saisir comme celle de la rencontre du Réel, l'impensable, l'inattendu, qui nous obligera pour tenter de le voiler, à chercher au plus profond de soi quelque référence, point d'ancrage familier auquel nous pourrions attacher cet inconnu qui impose plus de sens que ce que notre système représentatif peut en supporter³⁰. Mais le sujet, à ce moment, ne rencontrera que le vide – vide de sens, de limites, de cohérence et de justification quant à son être. Toute expérience, traumatique en tant qu'elle fait effraction dans le monde psychique du sujet mais sans pour autant faire trauma, laisse le sujet sans mot pour

30 Selon la proposition de J. Leclerc dans *Art et psychanalyse : pour une pensée de l'atteinte*, éd. XYZ, 2004.

la dire. Il y a un avant et un après en ce sens que le sujet n'est plus dans le même rapport à son savoir insu qu'il ne pouvait l'être auparavant. Quelque chose ce sera dévoilé, même pour un temps éphémère, et le sujet l'aura pour un temps même infime su, aura su ce qu'il n'aurait dû « ça-voir ». Ce moment, temps de l'indicible, ne dépourvoit pas le sujet de son statut mais le laisse sans recours face à ce qui a plus de sens que les mots pour le dire. Peut-être l'expérience de Freud face à l'Acropole d'Athènes³¹ est-elle de cet ordre, puisqu'elle convoque l'étonnement empreint de doute chez la personne qui la vit mais aussi chez le spectateur de la scène, qui s'étonne de l'étonnement de l'autre.... Et c'est ce moment très précis auquel nous voulons tracer quelque contour, puisque le dire sera tout aussi impossible que le penser avec exactitude ou autrement que par le recours à l'image et l'imagé. Cet instant de la rencontre, certes déstructurant, déconstruisant, est, selon l'hypothèse principale de cette thèse, cela même qui rendra possible toute reconstruction stable et fiable.

Nous mentionnons la psychopathologie clinique comme source de référence à ces présents travaux. Nous aurons évidemment recours à la clinique psychopathologique, à notre expérience dans le milieu psychiatrique, pédopsychiatrique, et également dans le milieu médicalisé qui peut faire émerger ou révéler – ce que nous aurons à préciser –, si ce n'est *une* pathologie, au moins une « fragilité », une « faille » dans le fonctionnement psychique. Pour tenter de formaliser ce qui peut relever de l'indicible, nous avons donc choisi le référentiel philosophico-phénoménologique comme point de repère qui rejoindra, à terme, l'horizon psychanalytique. Cette croisée disciplinaire, loin d'être la seule dans cet ouvrage, présentera donc l'intérêt d'ouvrir à la dialectique mais risquera de nous perdre dans nos tentatives d'éclaircissement.

D'autres auteurs ont tenté de rapprocher les concepts phénoménologiques de ceux de la psychanalyse. Si des ponts sont effectivement possibles, ces deux champs n'en restent pas moins distincts, et c'est sous le primat de la praxis psychanalytique qu'est placée la construction de cette présente recherche. Pour autant, cette praxis ne pourra se trouver qu'enrichie de l'apport d'un autre éclairage. Ainsi, B. Leroy-Viémon³² nous dirige-t-elle vers la voie d'une dialectisation « psychophénoménologique », que l'on peut entendre aussi comme une dialectisation qui *saisira* le psychisme au moment de la rencontre.

31 Freud, S., 1936, *Un trouble de mémoire sur l'Acropole*, éd. en ligne, 2007.

URL <http://www.megapsy.com/Textes/Freud/biblio103.htm>

32 Leroy-Viémon, B., « Les enjeux phénoménologiques de la rencontre clinique », dans *Du malaise dans la culture à la violence dans la civilisation*, Cliniques méditerranéennes : Psychanalyse et Psychopathologie freudiennes, n°78-2008, éd. érès, pp.205-223.

Nous pourrions dire à l'instar de l'auteur, que la phénoménologie s'intéresse aux modalités d'apparition des objets, ce que l'on nomme « phénomène », en se focalisant sur l'expérience de ces objets en tant que vécu immédiat « *en s'en tenant aux actes où se dévoile leur présence* »³³, avant même ou, dirons-nous, en deçà du temps de mise en sens par l'appareil psychique. L'expérience vécue est un temps hors langage, et « *le lieu princeps où se déploie la présence phénoménale en acte, sorte de 'forme-en-formation'* » (Maldiney)³⁴ qui peut aller jusqu'à se stabiliser dans une représentation de chose ou de mot (Freud)³⁵ pour donner à cette dernière tout son crédit, toute sa force de conviction »³⁶.

Nous reviendrons plus en détail sur ce détour phénoménologique dans le corps de l'ouvrage en ce qu'il permet d'autant mieux de se pencher sur l'objet de notre discipline, « *l'homme global en situation* », tel qu'il nous apparaît et au moment où il le fait, « *l'homme banal, l'homme concret, celui qui a une histoire de vie, un quotidien. Celui qui vit dans un monde d'hommes et de femmes où il doit réussir à trouver sa place ; celui qui se sent unique et, qui, d'une certaine façon, a une conscience, un vécu qui n'est jamais totalement communicable à l'autre* ».³⁷

33 *Idem*, p.209.

34 Maldiney, H., *Regard, Espace, Parole*, éd. L'Âge d'Homme, 1973.

35 Freud, S., 1912-1917, *Métapsychologie*, éd. Gallimard, (coll. Poche), 1986.

36 Leroy-Viémon, *op. cit.*, p.209.

37 Chabrier, L., *Psychologie Clinique*, éd. Hachette Supérieur (coll. Psycho), 2006.

PARTIE 1

RÉFÉRENCEMENT ET MÉTHODOLOGIE

CHAPITRE 1.

VOYAGE INITIATIQUE : PREMIÈRES

CONSIDÉRATIONS

JE SUIS VENU, JE VOIS, JE VAINCRAI

« Je vois des itinéraires chantés s'étendant sur tous les continents, à travers les siècles. Je vois les hommes laissant derrière eux un sillage de chants (dont parfois, nous percevons un écho). Et leurs sentiers nous ramènent, dans le temps et dans l'espace, à une petite zone isolée de la savane africaine où, au mépris des dangers qui l'entouraient, le premier homme a clamé la stance par laquelle s'ouvre le chant du monde : 'JE SUIS !' ».

B. Chatwin³⁸.

Si tout voyage initiatique vise un déplacement que l'on fait hors de ses repères habituels, à la rencontre du monde de manière à en débusquer ses mystères, toute rencontre aboutissant sur la connaissance et le dévoilement de soi fera du chemin parcouru une initiation. Ainsi en est-il de ce chemin que l'on nomme « Évolution ».

« Faut-il comprendre ou oublier son passé pour construire son avenir ? ». À ce sujet de philosophie nous pourrions proposer comme approche problématique : ***tout devenir n'est possible que parce que rien ne le prédétermine, parce que rien, au préalable, n'y prédestine.*** Par contre y a-t-il toujours un phénomène déclencheur au devenir. Cette proposition pourrait être illustrée par les mouvements subis ou vécus de certaines populations.

38 Chatwin, B., 1987, *Le chant des pistes*, éd. Grasset, 2000.

1. L'errance dans ses déclinaisons ontologiques : petit

aperçu

Pouvons-nous dire qu'à l'aube de l'humanisation, les premiers êtres ancestraux étaient portés par quelque chose d'une errance ? Ce qui a poussé les premiers hominidés à quitter le territoire qui les a vus naître pour en conquérir et peupler d'autres était-il du fait de la nécessité de mouvement ? L'hypothèse que nous avancerons quant à cela est que les premiers hominidés antérieurs à *homo habilis* sont allés à la découverte de l'ailleurs non dans quelque attente ou objectif mais du fait de l'expérimentation dans une logique mécaniciste : « je marche donc je peux marcher » avant d'en arriver à « je marche parce que je peux marcher » et enfin ce qui serait de l'ordre de l'élévation du besoin au désir, « je peux marcher donc je marche », et ainsi éprouver leur être par leurs capacités. Le mouvement anticiperait sa conscientisation et sa représentation. **Ce n'est que dès lors qu'un système représentationnel est construit que le terme d'errance peut être posé.** Si une personne marche sans cesse sans jamais se rendre compte de son fait, peut-on dire que ce fait fasse existence pour elle ? Qu'il aura des effets ? L'expérience singulière de celui qui la vit ne pourrait se réduire à celle du spectateur témoin de sa propre difficulté à appréhender et interagir avec l'expérimentateur régi par une pulsion somatique archaïque qui échappe au langage. Pour tenter de le dire autrement, c'est souvent parce que nous ne percevons pas le déplacement dudit errant comme motivé par autre chose que de l'*instinct* ou du pulsionnel, avec tout ce que cela comporte d'imprévisible et de non motivé justement, ou parce que le comportement de l'autre nous échappe et avec lui nos propres capacités d'adaptation que nous le qualifions d'errant. Lorsque le mouvement incessant ou sans but, organisé ou motivé... est saisissable, « représentable » par celui qui la vit et dans le même temps par l'autre témoin des effets de cette errance, nous pourrions le qualifier de tel ou tel, sinon il s'agira de son propre mouvement qui agira comme qualificatif de celui de l'autre par projection. Ainsi, les premiers hominidés non *habilis*, c'est-à-dire non doté d'une certaine capacité, non de réflexion mais de création, ne pourrait être, dans la dimension psychique des déplacements énoncés, légitimement et de manière pertinente « responsables » de toutes les incidences que nous supposons à ces mouvements.

Ce qui précède sera précisé dans le développement de notre recherche, aussi nous intéresserons-nous, pour l'heure, à ce qui permettra l'initiation de l'être : l'espace, le temps et ce qui les fera exister dans une articulation qui nous permettra de les saisir, l'Histoire – paradigmatique du récit.

L'Homme a d'abord été nomade et ce jusqu'au mésolithique (dont la datation change en fonction du lieu d'évolution des hominidés)³⁹ : il suivait le gibier sauvage en fonction de ses migrations. Avant de se sédentariser complètement au Néolithique (environ 10 000 avant J.-C.), l'Homme a adopté le semi-nomadisme, qui est toujours vivant aujourd'hui notamment sous la forme du nomadisme pastoral ou du nomadisme marin. Notons au passage que le terme n'est pas « semi sédentaire », mais semi-nomadisme faisant primer le mouvement même limité sur l'immobilité. Le semi-nomadisme désigne le fait que certains éleveurs, puisque les conditions de vie du lieu de sédentarisation ne permettent pas un élevage lui-même sédentaire, doivent partir à la recherche de nourriture et d'eau pour leurs troupeaux ou pour eux-mêmes. Dans le cas du nomadisme pastoral, selon les cultures, c'est parfois tout le village, tout le clan qui suit le mouvement. Dans le cas du nomadisme marin, les pêcheurs et leur famille s'établissent sur des bateaux et vivent donc à la cadence des pullulations poissonnières et de la demande des villes avec lesquelles ils commercent.

Une des idées qui semblent régir les communautés nomades est celle que la vie se fonde de la non permanence de l'âme et de son esprit, et qu'elle ne peut donc tenir au matériel. Le nomadisme reste, au moins à l'heure actuelle, le mode de vie privilégié de sociétés tribales ou claniques. Une des raisons majeures, politique au sens « noble » du terme, est que ces sociétés résistent aux tentatives de sédentarisation des territoires fixes auxquels ils sont parfois rattachés « juridiquement », qu'ils traversent ou avec qui ils traitent. La fixité entraîne inévitablement des changements de mœurs, au risque des traditions et représentations, expressions de soi, changements identitaires que ces tribus refusent. Éleveurs et/ou guerriers, des peuples nomades persistent sur tous les continents : Bédouins (terme arabe signifiant « nomade ») des pays arabes du Moyen Orient au Maghreb, les Massaïs pasteurs nomades, les Aborigènes d'Australie contraints au nomadisme, les Brésiliens *Awá-Guajá*, ou encore les Mongols, peuple nomade le plus nombreux (environ un million de personnes),... *etc..*

39 Informations croisées provenant de sites Internet (Le guide du routard, Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, Encyclopédie Larousse, base de données Wikipédia,...) et de nos propres connaissances.

Et au sein des sociétés même les plus sédentarisées, de nouvelles formes de nomadisme apparaissent en fonction des phénomènes à la mode, pour « rester dans le *move* »⁴⁰. À l'origine de ce phénomène peut être placé le nomadisme contraint de certains groupes qui sont très mal vus par les sédentarisés⁴¹ : les Aborigènes délogés par les premiers colons, les Tziganes dont on ignore l'origine et ainsi le droit de se sédentariser en un lieu, et tels d'autres groupes encore. Mais très rapidement, peut-être aussi par économie psychique (il est plus facile d'accepter ce qui n'est pas dérangeant...), aux représentations négatives et péjoratives associées à cette non fixité, succède un air de liberté qu'inspire la non attache, fut-elle contrainte mais qui appelle dans les représentations des sédentaires, justement le contraire, une liberté gagnée d'avoir à subir l'errance : se mettre en mouvement car nulle part chez soi, nulle part chez soi donc pouvoir se sentir chez soi partout d'autant plus que leur habitat est ceci même qui leur permet de se mouvoir. Ces *voyageurs* particuliers ont cette particularité d'user d'une langue propre qui partage quelques mots avec la langue des pays dans laquelle ils évoluent ou qu'ils ont traversés, ce qui intimera résonnances pour les sédentaires mais dans un *Unheimliche*.

Donc de ces formes de nomadisme qui existent depuis quelques temps déjà, en apparaissent de nouvelles que l'on qualifie de « modernes ». Les *Snowbirds* par exemple sont ceux qui quittent, aux premières neiges, le Canada ou le nord des États-Unis afin de gagner le Sud, très souvent pour la *Sun Belt* Floridienne. Ce semi-nomadisme est du même ordre que celui des communautés qui quittent la résidence principale pour d'autres en fonction de la saison voire du climat, que ce soit pour le loisir, le travail ou par nécessité (élevages, conditions extrêmes, période de scolarisation ou de commerce...). Ainsi voit-on des musiciens ou des adeptes de certaines musiques (techno, rock,...) courir le pays au rythme des festivals. Ces nomades modernes se retrouvent exclusivement dans les pays dits développés. Un autre nomade plus individualiste est celui qui aura « choisi » un mode de vie professionnelle l'obligeant à voyager en fonction des besoins des lieux d'intervention (militaires, techniciens du nucléaire, ouvriers miniers ou pétroliers, constructeurs de grosses structures spécifiques,... et même les commerciaux ou cadres d'entreprise, prestataires de service à domicile, et certains professionnels du tourisme, des chercheurs,...). Le travail nomade, toutes formes confondues, concernerait plus de 14% de la population mondiale, là où le nomadisme « classique » n'en concernerait plus que 1,5%.

40 Anglicisme venant du verbe « move » : se déplacer. Cette expression pourrait être traduite par, au-delà du simple effet de mode, *rester adapté à son environnement spatial et temporel en suivant ses codes sociaux et sociétaux*.

41 Nous préférons à « sédentaire » le terme « sédentarisés » pour appuyer sur le fait que cette sédentarité est un choix forcé dont nous serons amenés à parler plus loin.

Dans tous les cas, le mouvement reste une nécessité pour l'être humain, même si le nomade reste vu par le sédentaire comme non civilisé et non légitime a évolué à ses côtés au vu des rythmes et modes de vie très souvent considérés incompatibles. Même si le nomadisme moderne touche de plus en plus de personnes, le nombre de communautés nomades tend à disparaître, souvent paradoxalement pour défendre son patrimoine nomade. En effet, nombreuses sont ces communautés qui pour faire vivre les leurs font de leur mode de vie une attraction touristique et s'ouvre au « progrès » pour ne pas avoir à le subir⁴² : en collant aux stéréotypes et autres représentations fantasmatiques exotiques qui plaisent à l'étranger, l'autochtone s'éloigne des valeurs et principes qui le fondaient sans les avoir toujours au préalable métaphoriser pour en garder une trace structurante. Au contraire, et c'est ce que nous verrons dans la dimension psychique de cette perte, cette trace sera marque et fera trauma. De plus, rappelons que les États sédentaires tentent de « civiliser » les nomades pour des raisons diverses : économiques, juridiques, parfois religieuses,... *etc.*. Un des risques majeurs poussant à l'adoption d'un mode de vie « progressiste »⁴³ est la dégradation du milieu lui-même, les dérèglements climatiques et autres changements pour beaucoup liés à l'activité de la population humaine sédentarisée, comme la *domestication* de l'environnement (et du même coup de la flore, de la faune... et du nomade) hostile pour l'un, mais favorable à l'autre, et ce rapport à l'environnement tend ensuite à s'inverser. De plus, les nomades restent en lien et parfois dépendants des échanges notamment commerciaux avec les autres populations, d'où la nécessité d'adopter des modes de communication voire de fonctionnement commun. Le troc perd de sa valeur au profit du capitalisme, le partage se restreint pour laisser place à la capitalisation, l'artisanat devient moins rentable que la production de masse, le traditionalisme moins que l'aménagement touristique, l'import plus que l'export. Les nomades pour beaucoup choisissent aussi de se *soumettre* à un certain confort voire une certaine facilité parfois par nécessité de survie et d'autres fois par simple conformisme.

Avec tous ces changements de mode de vie, une contamination mutuelle s'opérant, certains peuples sédentarisés sont encore vus comme « nomades » par les peuples sédentaires car quelque chose de leurs traditions persistent, au moins celle de la tradition orale, qui, nous le verrons, est d'une importance fondamentale pour une certaine dynamique psychique. D'ailleurs, dans la littérature, nombreuses fois sommes-nous tombés sur l'amalgame entre le Bédouin (nomade) et le Berbère (autochtone d'abord d'Égypte puis de l'Afrique du Nord et

42 Serfati, J., *Nomade et Nomadisme*, article en ligne,
URL http://www.routard.com/mag_dossiers/id_dm/35/nomades_et_nomadisme.htm

43 Par opposition aux peuples nomades qui sont dits « primitifs ».

Vers une conceptualisation métapsychologique de l'errance psychique comme dynamique adaptative du sujet du Moyen-Orient) qui, certes, était nomade en ses origines, ce qui n'est plus le cas de nos jours pour toutes les ethnies berbères.

La sédentarité est elle aussi née d'une nécessité. D'abord, certaines espèces sont faites pour demeurer en un même lieu : sur la terre aride, humide, verdoyante,... dans l'eau douce, de mer, calme ou avec du courant,... Et même, certaines espèces ne migrent qu'au grès du vent ou pas du tout (les huîtres ou les moules...). Néanmoins, transporter, déplacer ces populations vivantes est de l'ordre du possible puisque une adaptation – au moins celle du milieu – reste envisageable. La sédentarité est caractérisée par une nécessité nulle ou faible de mouvement, et par extension elle est le propre de ce(ux) qui reste(nt) fixé(s) à un lieu privilégié ou dans une certaine (position) *assise*. Si dans l'Histoire de l'Homme l'accession à l'état debout a élargi considérablement son champ d'action et de possibles, il a augmenté dans le même temps son risque de chute que la marche peut, elle, pallier. Pour certains, le meilleur moyen encore de ne pas tomber est de s'assurer une assise sécuritaire et d'éviter tout mouvement même si la sédentarité engendre son lot de maux comme l'obésité, la dépression ou encore ces nouvelles psychopathologies appelées « addictions » au virtuel qui maintiennent tout de même la possibilité d'un certain mouvement. D'ailleurs, cette virtualité et le progrès informatique ont vu naître ce que l'on appelle le nomadisme numérique, désignant une mobilité permise puisque tout ce dont on a besoin est disponible grâce aux médias numériques que l'on peut, en plus, synchroniser entre eux.

D'un point de vue plus anthropologique, la sédentarité est caractérisée par le choix forcé ou volontaire d'avoir un habitat principal fixe. C'est donc au Néolithique qu'est apparue cette nouvelle forme de vie, due au besoin minime de chasse lui-même cause et conséquence : lors du déplacement des peuples, le nomadisme n'avait cours que lorsque les richesses du lieu d'accueil étaient épuisées. Aussi les premières civilisations sédentaires furent celles ayant trouvé les portes de forêts luxuriantes contenant des points d'eaux intarissables. Dans un second temps, l'homme découvrant peu à peu des moyens de produire lui-même ce dont il avait besoin (irrigation, récolte, élevage), n'éprouva donc plus l'obligation de se déplacer pour sa survie. C'est à force d'expériences que dans les premiers temps de l'Homme ses capacités de représentations, d'anticipation puis de création se sont développées, lui permettant dans le même temps de domestiquer les environnements dans lesquels il évoluait. Fort de ses acquisitions techniques, mécaniques, et autres, il aura alors pu se lancer dans la conquête d'autres territoires parfois des plus hostiles. Et à chaque nouvelle avancée, à chaque nouvelle

rencontre, c'est l'humanité toute entière qui repoussait ses propres limites. C'est toujours ces mêmes aspects qui pousse l'Homme à s'aventurer non là où nul homme n'a osé aller auparavant, donc non plus seulement là où l'humanité n'a encore laissé trace, mais dans une échelle individuelle, là où « je » ne suis jamais allé ou où « je » n'ai encore pas tout saisi. Mais cette action, cet acte n'engagera pas le sujet de la même manière. Selon cette hypothèse que « là où j'agis je ne pense pas », là où le corps agit l'être, le processus de penser est entravé, tu, anesthésié ou biaisé par l'expérience du corps. Nous ne disons pas que la pensée est absente mais qu'elle se fixe selon des modalités que nous exploiterons ultérieurement. C'est quand le corps n'est plus engagé dans une *nécessité* de mouvance (*instinctive* ou pulsionnelle), que l'activité de penser peut alors se développer. Réciproquement, lorsque la psyché se fixe, le corps peut-il prendre le relai dans un agir ou dans la meilleure des issues, en un acte. L'errance psychique qu'il s'agit de cerner par cette recherche ne serait ni de l'un ni de l'autre, mais tout autant l'un et l'autre. L'errance psychique, puisqu'il n'y a pas de justification et d'intentionnalité à être, à soi l'être⁴⁴, et que rien ne prédestine à son devenir, laisse toute *liberté* au sujet de se dire dans le mouvement qui lui *sied*, puisque être et puisque le dire du sujet ne sont que mouvements, dynamique existentielle et dynamique signifiante.

Mais les habitants des pays développés vivant à des rythmes de plus en plus élevés adaptent donc leur outil. Ainsi en va-t-il pour l'alimentation qui se développe en format de plus en plus individuel, de manière à pouvoir être transportée partout et consommer en tout lieu mais surtout de manière rapide. Aussi le repas, qui est d'une importance fondamentale pour tout peuple au moins pour son caractère de commémoration totémique et de transmission, d'échanges intergénérationnels directs *id est* oraux, a perdu toute fonction sociale pour être réduit à un strict besoin primitif. « *À l'origine du nomadisme était la contrainte d'aller chercher ailleurs ce dont on ne disposait plus sur place. Aujourd'hui nous transportons ailleurs ce que nous avons sur place* »⁴⁵ : le nomadisme au profit de la consommation, consume donc ce qui en fait son essence : la désaliénation. Aussi pourrions-nous considérer que ce qui est ici appelé nomadisme, serait plus de l'ordre de la mobilité voire de l'agitation, ce qui colore de manière morbide l'errance psychique.

Pour conclure et résumer tout ce qui précède, nous dirons que si le sédentaire rêve de l'aventure nomade, des savoirs et modes de vie fantasmatiquement originaire, le nomade lui

44 Le « l' » est à lire ici en tant que pronom personnel.

45 CTLG Design & Corporate, Paraître ou ne pas être, newsletter d'Avril 2010, URL http://www.ctlg.fr/pdf/newslettre05_fr.pdf

Vers une conceptualisation métapsychologique de l'errance psychique comme dynamique adaptative du sujet
rêve de la facilité qu'il suppose à la vie sédentaire ou à l'inverse lutte pour retrouver ou ne pas perdre ce qui *représentationnellement* fonde ses racines.

2. Du nomadisme comme acte et de l'errance comme dynamique ?

Si la **migration** rejoint le nomadisme comme acte ou réponse nécessaire, elle implique un changement de repères avec lesquels l'être devra apprendre à conjuguer, repères fragiles et provisoires puisque la migration revêt quelque chose de la non permanence. Le **voyage**, même s'il peut emmener loin, longtemps et demander parfois une certaine adaptation et souplesse dans son fonctionnement représentationnel et ses modalités d'expression, implique un retour possible et prévu, et donc une adoption de nouveaux repères qui est en amont envisagée comme provisoire. Mais le plus souvent **organisé**, c'est avec ses repères propres que les nouvelles situations seront appréhendées, d'où parfois l'effet de sidération. Ainsi, partir à l'aventure reste de l'ordre du voyage, là où s'égarer, se perdre, s'enfuir parfois, fait retomber dans une dynamique erratique sans rien d'autres pour s'y soutenir que soi-même. Le chemin parcouru pourra toutefois se trouver initiatique révélant ses trésors et autres décors enfouis, puis être revisité dans un « voyage » dans sa définition spirituelle, à savoir un *déplacement* introspectif et rétrospectif, imaginaire et fantasmatique.

L'**Exode**, relatée dans la Bible par le deuxième livre du Pentateuque du même nom, désigne et décrit la sortie des Hébreux d'Égypte guidés par Moïse. L'on a ensuite étendu l'emploi du terme à toute émigration collective et massive, entraînant un abandon de son environnement familial pour un lieu plus sécurisé et sécuritaire – parfois non encore trouvé ou imaginairement défini. Le départ ainsi sera lié à une menace plus ou moins sérieuse pour l'intégrité physique (et psychique). L'**exil** quant à lui est à différencier de l'exode du seul fait qu'il peut toucher des groupes restreints ou un individu, et qu'il est, à la base, une condamnation par un autre avec interdiction de retour, au moins pour un certain temps, au risque, en cas de transgression, d'une condamnation plus lourde, parfois la peine de mort. Toujours par extension, ce terme est utilisé lorsque toute personne est contrainte, ou se sent

contrainte, à vivre hors de son environnement familial, ce qui est de plus toujours rappelé du fait même que le lieu d'accueil porte le nom de cette contrainte.

La **fugue**, elle, est un mouvement particulier de fuite, aussi comme l'art musical peut l'entendre. En effet, le contrepoint vocal permis par certaines compositions donne l'illusion auditive qu'une voix fuit l'autre et que l'autre poursuit la première. Nous nous porterons en faux devant l'affirmation qu'une fugue serait un départ « impulsif », c'est-à-dire sans canalisation pulsionnelle et sans but (autre que celui de la pulsion s'entend), puisque ce départ est motivé par l'angoisse d'un danger et que les pulsions sont alors dérivées vers un comportement de fuite.

Tous ces mouvements impliquent en leur définition même une adaptation, une survie possible. Le fait de pouvoir se retrouver, se ressentir dans une *mêmeté d'être* n'est pas exclue. En effet, même s'il s'agit d'acte « forcé », l'issue n'est pas fatalement la mort et une « transposition » de son être dans un nouveau plan de l'espace demeure possible. Le « voyage » est étymologiquement traduit par « ressources » ou « provisions » : l'on peut donc entendre que ce qui peut emmener à perdre ses repères peut aussi être ce qui les révèle ou permet d'en construire de nouveaux. **L'errance quant à elle, ne présage aucune issue, ni bonne, ni mauvaise, ainsi tout est nécessairement possible.** Ce qui surtout semble de prime abord différencier l'errance des autres mouvements est le fait que celle-ci soit dépourvue de projet, à entendre aussi comme *pro-jet* (jet par-devant soi). L'errance psychique sera dépeinte comme se motivant elle-même d'un projet qui restera méconnu, inconscient et parfois révélé à travers des *actes*, le nomadisme pouvant alors incarner l'un d'entre eux.

Pour l'anglophone, le nomade peut s'écrire comme le *no-made*, le non-fait. Comment pourrions-nous, nous, entendre cette équivoque ? En premier lieu nous pourrions dire que ce qui est non fait reste donc à faire ou à finir.

Si l'on se réfère à la première acception du terme « faire »⁴⁶, l'on est renvoyé d'emblée à la dimension de l'être et de l'existence : « donner l'être, l'existence à ». Cette déclinaison rejoint très vite celle de la création, des dons de vie et de naissance. Faire c'est construire et donner une (sa) forme définitive à une chose, mais aussi sa manière d'être. Le non fait pourrait alors être ce qui n'existe pas, n'est pas encore dans sa forme aboutie, ce qui est à créer par opposition à ce qui est déjà là. Si faire est commettre ou réaliser, et le fait le

46 Dictionnaire du Centre National de Ressources textuelles et lexicales (CNRS).
URL <http://www.cnrtl.fr>

résultat, le non fait est-il un objectif non atteint ou un acte manqué ? Il nous semble que le non fait serait plus à entendre du côté du « pas encore » et du « en train de ». Le non fait révélerait en même temps qu'il relèverait du caractère de *gestaltungen*, de forme en formation donc d'une dynamique qui ne saurait s'arrêter que dans la mort. Le non fait ne serait donc pas tant de la non existence que de la non fixité.

Autre équivoque anglophone cette fois phonétique : *no-mad*, le non fou. Nous pourrions de la même façon que précédemment décliner cette non folie à partir de la signification de ce dernier terme. L'adjectif « fou » qualifie celui qui semble avoir ses facultés mentales pathologiquement perturbées ou celui qui exulte et s'exalte de manière trop intense voire violente. Même dans la définition philosophique ou artistique, est toujours connoté le fait que ce qui est fou échappe à la raison et au sens, de manière volontaire ou non. C'est ainsi que le fou du roi est celui qui, par l'absurde, doit divertir la cour. Une autre nuance à apporter à ce terme, est que le fou est l'insouciant, celui qui échappe au contrôle et qui s'en défait dans le même temps qu'il s'éloigne des normes morales et sociales, au risque de ne jamais pouvoir emprunter et empreindre les voies de la sagesse. Alors ce non fou qui ou que serait-il ? Le non fou ne serait pas à opposer *stricto sensu* au fou. Il ne s'agirait pas de dire que le non fou est sain ou encore qu'il se plie au sens, à la sagesse, à la raison, mais plutôt qu'il les questionne. Le non fou serait celui qui tenterait de dialectiser ses passions en les interrogeant et ainsi, questionnant la folie ou le sens qui parfois se rejoignent, tente ou réussit à s'en préserver, à ne pas s'y réduire, tout en se maintenant dans leur croisée.

Questionnement et mouvement.... Voilà qui pourrait littéralement résumer en deux mots le contenu de cette présente recherche et décrire toutes d'entre elles. Et qu'il s'agisse de nomadisme, de voyage, d'errance, de fugue..., il y a toujours cette idée de *mouvement* que nous questionnons. Et à l'opposé du mouvement, l'on retrouvera le statique, la fixité. Les réalités que chaque terme recouvrira trouveront leur écho dans les processus psychiques.

Le **nomadisme** est le mode de vie de celui ou de ce qui n'est pas assigné à une place, à un lieu, un état fixe, qui n'est pas permanent dans sa posture voire dans son être, et ce d'abord par nécessité. Ainsi, si l'environnement est instable et peu prompt à se laisser domestiquer, faut-il s'y adapter en le quittant au moins provisoirement, ou se changer soi – donc ses repères internes – pour qu'une évolution en adéquation avec l'*Umwelt* soit possible. De manière générale, le nomade est celui qui n'a pas de demeure, du moins fixe. Étymologiquement, le nomade est celui qui, le menant paître, vit au rythme de son troupeau, et historiquement parlant, celui qui suit le gibier, ce qui lui permettra de survivre.

La **sédentarité** renvoie au fait ou au besoin d'être assis, sans déplacement, ou de l'inutilité d'un mouvement. La sédentarité est le fait également de ce qui se déroule dans un petit espace délimité, ou de ce qui est attaché à un objet d'*habitat* (objet d'investissement faut-il entendre). Le sédentaire est celui qui, l'envoyant paître, vit au rythme du hors temps. Le **déplacement** auquel la sédentarité s'oppose pourrait grossièrement être décrite comme un mécanisme qui visera à projeter une représentation, un affect ou un désir sur un objet de substitution. Ainsi la sédentarité consisterait à ancrer un objet à un espace sans possibilité de projection ou de transposition, même métaphorique. Sans **mouvement** ou mouvement limité, l'objet se réduira à un point spatial et temporel fixe ne pouvant donc être investi que sur un seul mode voire parfois ne pouvant plus être désinvesti sans un risque mélancolique.

Comme nous le postulons dans le titre, nous sommes tentés de rapprocher le nomadisme d'un acte questionnant l'être sujet, acte qui sera « autorisé » par un processus dynamisant que serait l'errance. La **dynamique** est ce par quoi le mouvement est opéré, la force qui le régit en vue d'un objectif précis ou en perspective des modifications qui sont en train de s'appliquer et de la manière dont elles se font. L'**errance** peut se colorer de plusieurs spécificités : ainsi peut-elle être le fait de celui qui marche sans cesse ou de celui qui œuvre sans but ou au hasard jusqu'à parfois s'égarer. L'errant est aussi celui qui, ne sachant vers où ou dans quoi s'engager, tergiverse et hésite, ne prenant pas position ou positionnement.

Un acte, pour le dire brièvement, est l'expression effective du pouvoir (capacité et possibilité) d'un sujet et de son existence concrète. L'acte se manifeste à partir des faits du sujet, ce dont il est responsable. Un acte est, par conséquent, témoin du fonctionnement psychique du sujet au moment d'agir cet acte. Interroger le nomadisme comme acte c'est lui supposer cette possibilité de venir témoigner de la dynamique psychique dans laquelle se trouve le sujet, mais aussi considérer que le nomadisme est une expérience signifiante. Pour autant, le nomadisme (psychique) dont nous parlerons, ne pourra lui-même être appréhendé que par ses propres manifestations. Ces actes signifiants viendront exprimer – parfois de manière tacite ou détournée – « là où en est » le sujet.

3. Conclusion

Nous venons de voir qu'il ne peut y avoir de déterminisme psychique que lorsque dans un après-coup, le sujet remonte son cheminement jusqu'à rejoindre au moins asymptotiquement ce qu'il aura été. Pris dans une dynamique, ni le sujet ni l'A(a)utre ne pourrait présager de l'issue ou de son devenir. Et c'est en cela que réside le devenir, en un indéterminé toujours en formation qui ne saurait trouver de fin que dans un futur antérieur.

Nous avançons que l'errance psychique est une dynamique permettant au sujet de remanier les repères et ancrages desquels se fondaient son émergence et ses mouvements. Ceci suppose donc que l'errance ne peut être nommée comme telle que si un système représentationnel est d'ores et déjà constitué. Pour autant, l'errance en tant que dynamique est un mouvement primal et fondamental de toute vie subjective. Et la manière de dire cette errance, d'y poser ou non du sens, de s'en laisser porter ou de lutter contre, les effets de l'errance seront eux-mêmes à entendre comme erratiques, comme faisant partie intégrante de l'errance psychique, témoignages de ce qu'elle est, dans ses déclinaisons et de ce qu'elle influence le sujet, ce que nous expliciterons dans les chapitres suivants.

Si l'errance psychique ne peut être, en tant que dynamique, observable, elle se laisse d'une certaine manière mettre en forme par le récit. L'agencement des repères spatio-temporels et l'émergence du sujet dans une chaîne signifiante ainsi créée dira quelque chose de la manière d'habiter ou de dériver du sujet dans l'errance. L'errance psychique en elle-même, dans sa portée discursive s'incarnera en un questionnement que nous décrirons.

Nous verrons également dans les prochains chapitres que le nomadisme sera la façon de savoir faire avec son errance. Le sujet ne peut se constituer en une entité immuable et seule la trace immatérielle laissée dans le psychisme rappelée par certains objets investis ou l'ayant été pourra servir de repère ou d'assise, si tant est qu'elle soit portée dans un dire lui-même libre pas tant dans le choix des signifiants le constituant que dans leur articulation, expérience toujours singulière même dans une répétition mortifère, ce que nous verrons illustrés par des vignettes cliniques. Ainsi avons-nous commencé à dresser un lien ténu que nous aurons à consolider entre dynamique existentielle – expérience de vie – et dynamique signifiante. L'acte en un certain sens pourrait être considéré comme le point de rencontre de ces dites dynamiques et ce qui se dépose de cette rencontre en une expérience signifiante comme ce que nous entendrons du nomadisme. Par tous ces points nous comprenons que l'errance psychique n'a pas de fin : ni issue ni projet, donc aucun prédéterminisme malgré quelques

repères qui pourraient ne laisser entrevoir que là où en est le sujet et un possible lieu parmi d'autres où il pourrait se trouver enfin.

CHAPITRE 2.

L'ERRANCE PSYCHIQUE COMME MANIFESTATION PSYCHOPATHOLOGIQUE

Le verbe « errer » tire son origine de plusieurs racines⁴⁷ : du latin *iterare* – répéter – qui donnera *itinerare* – voyager ; du latin *errare* signifiant faire erreur. Ses définitions sont tout aussi diverses : voyager, marcher sans cesse et/ou sans but, tergiverser ou hésiter, s'égarer, se tromper ; mais aussi « aller à l'aventure » ou « flotter çà et là ». Lacan dira qu'il s'agira, pour le sujet qui erre, « de faire erreur et de le répéter »⁴⁸.

L'errance, dans sa dimension psychique, mettrait en jeu les dispositions inconscientes, cognitives et affectives du sujet. Hésitation, voyage, égarement, aventure ou flottement, autant de mouvements au sein du système représentationnel image-image, signifiant-signifié, auxquels la dimension temporelle, dans sa continuité, sa suspension ou encore sa perturbation, sera intrinsèquement liée voire déterminante. Cette idée d'un mouvement qui, comme nous l'a rappelé J.-M. Vives⁴⁹, est toujours orienté et adressé, se retrouve dans différents travaux faisant état d'une « errance psychique ». Pour autant, ceux-ci ne précisent que très rarement la réalité que cette notion recouvre, et les argumentations descriptives se sont faites rares.

L'errance psychique explicitement citée aura été quelquefois retrouvée dans une transposition parfois vulgaire ou simpliste d'un mouvement erratique physique à la dimension psychique. Elle se verra dépeinte également sous un versant morbide, pathogène, symptomatique,... ou au contraire impliquée dans le maintien du sujet et de la dynamique psychique.

47 Toutes les définitions, sauf mention contraire, seront issues des dictionnaires en ligne Larousse et Dicopsy.free, et du CNRTL.

48 Termes empruntés à Lacan, J., 1973-1974, *Le Séminaire XXI : Les non-dupes errent*, éd. hors commerce de l'Association Freudienne Internationale, Leçon XV, 11 juin 1974.

49 Communication privée.

1. L'errance psychique : de l'égarement à l'exil

*« And I don't want the world to see me
'Cause I don't think that they'd understand
When everything's meant to be broken
I just want you to know who I am »
Iris, Goo Goo Dolls⁵⁰.*

L'errance de l'égaré

L'errance psychique pourrait avoir à faire avec une perte de place ou une perte de conscience *id est* une perte de raison plus ou moins chronique et intense, une perte du sentiment d'être soi ou une mise à défaut de l'Autre et de ce qui tenait jusqu'alors de vérité.

Février 2012, à la une : « Marseille : l'agresseur d'un contrôleur était en 'errance psychique' »⁵¹. Un contrôleur de gare s'est fait agressé par un jeune homme dont il vérifiait le titre de transport en lui rappelant l'interdiction de fumer sur le quai. Le dit agresseur, un jeune homme de 19 ans, avait, selon les témoins un visage marqué par le trouble mental et les traitements médicamenteux. Lors de son passage devant le tribunal correctionnel, ce que l'on retint de son parcours furent les hospitalisations et autres suivis en milieu psychiatrique. Le jeune homme dit ne « *plus bien* » se rappeler de cette agression. Son avocate pour sa défense, dira qu'il était au moment de l'agression, en **errance psychique**, état confirmé par une expertise psychiatrique le plaçant dans un état de non discernement et de non contrôle de lui-même. Cet égarement serait dû à une fragilité psychique du fait d'une consommation excessive d'alcool et de cannabis, d'un sommeil perturbé et de l'arrêt du traitement médicamenteux. Cet égarement s'incarnera dans **un voyage sans but pendant lequel le jeune homme perdit le contrôle de lui-même**. L'errance psychique de l'agresseur aura

50 *Iris*, chanson des Goo Goo Dolls, sortie en 1998, extraite de la bande originale du film « La cité des Anges ». Traduction « *Et je ne veux pas que le monde me voit ; Parce que je ne pense pas qu'ils comprendraient ; Que quand tout est censé être brisé ; Je veux juste que tu saches qui je suis* ».

51 Article de Luc Leroux, disponible à l'adresse Internet suivante :

URL <http://www.laprovence.com/article/a-la-une/marseille-lagresseur-dun-controleur-etait-en-errance-psychique>

provoqué celle de l'agressé qui aurait « *subi un fort retentissement psychologique* » selon le procureur. Selon le discours du jeune homme inculpé, cette comparution devant un juge l'aurait motivé à reprendre sa vie en main, soutenu par son père et par un traitement plus adapté (et plus important).

L'errance psychique pourrait être une réaction défensive suite à une rencontre traumatique ou venir d'une rupture de l'équilibre psychique.

Autres éléments qui auraient été à la cause de cette errance, l'alcool et le cannabis – ce dernier étant soupçonné d'avoir déclenché une schizophrénie (nous comprendrons que si déclenchement il y a bien eu, ce sera celui de la décompensation et non de la pathologie en elle-même) sont aussi connus comme produits pouvant anesthésier la psychisme ou au contraire pouvant en perturber l'homéostasie.

Que peuvent nous révéler ces éléments rapportés par les médias et colorés d'un sensationnel devant attirer l'attention et la fascination du lecteur ? Un « grand adolescent » comme l'indique le journaliste, avec une personnalité fragile et une identité peu consolidée ou dont la construction a été comme suspendue, un trouble pathologique grave nécessitant une prise en charge médicamenteuse accentuant les désordres psychiques en perturbant le rythme de sommeil du jeune homme (venant alors à leur tour perturber d'autant plus l'équilibre psychique du sujet), une consommation d'alcool et de cannabis ajoutant encore à la problématique de perte de contrôle de soi et l'éloignement d'une attitude adaptée. À lui seul, ce cas relaté par un autre à destination d'autres encore qui ne pourront être que fascinés par tant de « démence », nous montre à voir l'errance psychique comme égarement (à la norme), comme une perturbation de l'équilibre, une perte des repères de conduites « morales » et une impossibilité de contrôle de soi.

La définition de l'errance qualifiée de psychique l'apparenterait à quelque chose d'un effondrement des repères internes du sujet et des compromis psychiques qu'ils permettaient. Le sujet en errance psychique serait *l'égaré*, le fou, que le nomade n'est pas. Dans le verbe « égarer », il y a encore l'idée d'un mouvement, d'une dynamique voire d'une action, et l'idée de détournement – dirons-nous de détour – par rapport à une voie ou un but fixé. L'égaré ne (re)trouve pas son chemin ou, métaphoriquement, il est celui qui n'aura pas choisi le bon et qui souvent l'ignore. Ainsi pourra-t-il aisément s'éloigner du droit chemin ou celui de vertu et tomber, aux yeux de celui qui détient la boussole, dans la mauvaise voie pouvant le mener à être l'exemple à ne pas suivre, celui qui s'est trompé de sentier, moralement condamnable et psychiquement condamné.

L'égaré en errance est le sujet de la folie : dans le pire des cas, le sujet est agi par des pulsions qu'il ne contrôle plus ; dans le meilleur, il agira sans anticipation des possibles et/ou réelles conséquences de ses actions. Le sujet pourra donc se perdre jusqu'à en être oublié, par lui-même et l'autre, avec qui plus aucun échange de parole ne sera possible.

L'égaré ne sera pas toujours sur le versant du pathos. S'écartant d'une certitude fondée en vérité, il pourrait n'être égaré qu'aux yeux de celui qui le juge tel, égaré comme le fut Galilée ou encore Christophe Colomb, errants en leurs heures et dénicheurs de secrets bien gardés. Et l'égaré dans ce cas sera celui qui, transgressant un interdit, au moins de pensée, se retrouvera en place de tabou. Dans ses racines étymologiques, l'égaré sera celui à qui l'on « fait attention », tant donc celui à qui l'on prête attention, dont on doit prendre soin que celui dont il faut se méfier et donc toujours avoir à l'œil. L'égaré ne le serait ainsi pas tant que cela, ou seulement par inattention à l'œil qui le voit et qui pourrait ensuite lui servir de phare.

Ainsi Ben aura-t-il été dans cette position : à vouloir s'éloigner des repères infantiles lui assurant une assise devenue inconfortable, s'éloignant de la voie classique et vertueuse qu'il suivait jusqu'alors et voulu par ses parents, il aura essayé de se rencontrer en s'éloignant de ce qu'il était mais sans trouver la voie pour ce qu'il devait être et qu'il était déjà. Refusant de rebrousser chemin, il se sera entêté à l'extrême avant de consentir à faire le bilan de la route parcourue : questionnant la folie et la raison, il se sera défait de ses ancrages revisités en balises à la fin de son voyage devenu initiatique. Une errance psychique qui aura d'abord été de l'ordre d'une perdition, s'avèrera finalement un voyage initiatique structurant.

D'un défaut d'Autre ou la problématique de l'exilé

Bien souvent avons-nous rencontré au cours de nos lectures, la notion d'« errance psychique » corrélée à une errance physique ou en lien étroit avec la question de l'exil. Nous aborderons ici les différentes lectures proposées par les auteurs.

À partir de la clinique de *mères en errance*, S. Tuil proposera l'errance comme manifestation d'une « *emprise de la logique utopique* »⁵². L'auteur constate :

... à partir de récits de vie de mères (...) d'origine étrangère ou française,

52 Tuil, S., « Mères en situation d'errance et de précarité ou l'emprise de la logique utopique », dans la revue *Dialogue*, 3/2004 (no 165), pp.95-104.

URL <http://www.cairn.info/revue-dialogue-2004-3-page-95.htm>

[que ces femmes] parlent de leur insatisfaction à vivre ici, dans le lieu et la ville où elles résident actuellement, et en viennent très rapidement à évoquer un autre lieu – leur pays ou leur région d'origine – comme l'endroit où elles aimeraient retourner tout en [lui] expliquant l'impossibilité de réaliser ce souhait. Au fil des entretiens, ce lieu investi sur le mode de l'idéal resurgit à la manière d'un leitmotiv, empêchant tout investissement des lieux et des personnes qui constituent leur vie actuelle, obérant tout projet d'avenir, sinon celui d'un éventuel retour, un jour, là-bas.... On perçoit une *indécidabilité*, une incapacité à faire un choix entre lieu de la réalité et lieu idéal.

Il nous semble ici que l'objet consciemment (sur)investi, à savoir un lieu d'origine idéalisé, est une construction fantasmatique mais sous le primat de l'imaginaire d'un lieu Idéal qui leur permettrait de soutenir leur être et les conflits intrapsychiques qu'entraînent leurs problématiques. Ce qu'elles regrettent métaphoriquement est le moment d'une adéquation entre réalité interne et externe qu'elles fantasment parfois avoir connu : expérience fantasmée d'un lieu imaginaire en réponse au manque symbolique de l'objet imaginaire. Ces femmes, insiste Tuil, ne projettent pas de rejoindre ce fameux lieu dont l'investissement mélancolique empêche tout autre, notamment celui du lieu de vie, et fait avorter tout devenir. C'est dans ce paradoxe que résiderait selon l'auteur l'errance psychique, mais surtout dans l'impossibilité pour ces femmes de choisir de déposer leur parole à partir de ce lieu Idéal ou à partir de la réalité de leur souffrance. Le paradoxe, à notre sens, n'en a pas vraiment un : si l'ancrage à un passé originaire et imaginaire empêche toute représentation de soi dans le présent et ainsi à venir, ne suffirait-il pas de requalifier ce lieu en dévoilant son aspect signifiant pour qu'il puisse être un nouveau point de départ ? Ce lieu Idéal représenterait-il le lieu de leur construction identitaire ? Ou celui dans lequel s'ancrerait de manière signifiante leur problématique ? Aussi traumatique ce lieu aura-t-il été, pourquoi est-ce lui qui représente le seul endroit possible où déployer sa parole et exister ?

Cette problématique se retrouve dans le cheminement de Ben : lui aussi rêve d'un ailleurs qu'il pense être le mieux pour son être, non en un lieu mais dans un mouvement, et c'est peut-être là la différence fondamentale entre l'errant et l'exilé. Le deuxième idéaliserait un objet qu'il fantasme être celui de la perte, objet qu'il investira sur un versant mélancolique, là où le deuxième se sera perdu sans connaître la nature de la perte ni ses coordonnées ou le moyen d'une retrouvaille. Cela étant nous voyons que l'un et l'autre pourront se rejoindre, l'exilé pouvant désinvestir le lieu idéalisé et se retrouver sans lieu où chercher ni savoir que trouver, ignorant alors ce qui a été perdu. Et dans les deux cas, c'est l'insoutenable *surprésence* du manque qui entraînera l'effondrement narcissique et le mouvement erratique. Par exemple, si

certaines de ces mères rencontrées par Tuil s'ancreront dans un lieu fixe, dans une nostalgie de cette terre originaire, d'autres seront prises dans une mouvance qu'elles espèrent salvatrice car les conduirait aux coordonnées d'une jouissance dont elles pourront se satisfaire.

Qu'il soit lieu recherché ou lieu perdu, S. Tuil le renvoie au « lieu de l'utopie » tel que nommé par R. Kaës :

Lieu qui est un non-lieu parce que référé au « fantasme inconscient du continent perdu et de la contrée idéale ». Il peut être aussi qualifié d'« originaire en ce qu'il concerne une origine à jamais perdue et sans cesse recherchée avec le désir fou de s'y établir pour toujours »⁵³ (Kaës, 1978, p.855). Le lieu réel ne parvient jamais à rejoindre le non-lieu qu'est le lieu idéal, et le lieu de l'utopie n'est pas soumis aux normes du possible. Mais c'est là, selon nous, le paradoxe de l'espace utopique : c'est parce qu'il existe un lieu impossible – un lieu dont on ne peut être qu'absent physiquement –, que ce lieu peut précisément être investi psychiquement, sur le mode de l'idéalité. C'est parce que cet ailleurs mythique, idéal, utopique, demeure impossible, qu'il rend possible un certain investissement. Cet investissement fait illusion pour le sujet et pour son entourage, mais ne peut jamais aboutir à une véritable installation qui offrirait un sentiment de stabilité et de sécurité.

Ce lieu utopique serait un « non-lieu ». L'ajout de la négation peut avoir à faire avec la caractéristique même du lieu de déterminer l'espace en renvoyant à l'appartenance ou à l'habitation. Le lieu utopique est donc indéterminé, confondu avec l'illimité de l'espace : il peut ainsi être ici et ailleurs, partout et nulle part à la fois. L'utopie est d'abord une île imaginée par l'humaniste anglais Thomas More (1478-1535), un endroit dont le système sociopolitique serait idéal, dans lequel chacun de ses membres trouverait sa place et son compte. L'île permet de métaphoriser le lieu idyllique isolé et préservé du reste du monde. Elle représente paradoxalement la terre où l'on « échoue » et celle où l'on trouve refuge. L'eau entourant l'île sera une défense contre les intrusions, mais pourra aussi empêcher toute fuite, étouffant quelque peu le sentiment de liberté dont le désir sera attisé par un horizon ne marquant aucun repère ni limite. Ce lieu utopique remplit inconsciemment ces mêmes caractéristiques d'échouage mais aussi d'échec, de défense, d'enfermement, de liberté.... Et l'investissement mélancolique basé sur la construction d'une relation imaginaire privilégiée à cet objet-non-lieu modifiera le rapport du sujet à sa réalité mais aussi à son environnement. Dépourvu de symbolique, ou celui-ci étant quelque peu tu par la force nostalgique d'ancrage à

53 Kaës, R., « L'utopie dans l'espace paradoxal : entre jeu et folie raisonneuse », dans *Bulletin de psychologie*, 31, n° 336, 1978, pp.853-879.

cet objet inconnu et/ou idéalisé, ce lieu relèvera d'une construction délirante ou *de Réel*, lieu d'une rencontre traumatique, déstructurante si le sujet ne peut rien en faire.

Tuil poursuivra en insistant sur une déclinaison étymologique du verbe « errer » qui place l'errance dans la lignée du principe de répétition. En effet le latin *iterare* aura donné « itinéraire » et « itération », à entendre dans le sens que lui donne la psychologie à savoir une répétition mortifère, parfois du même, mais dont le résultat quoiqu'il arrive est nul. Citant Freud, Tuil avance que l'errance répondra au « caractère double de la répétition » : l'errance sera un moyen « de s'en *aller vivre ailleurs* » autant qu'une « tentative désespérée *de s'en aller vivre ailleurs et autrement* » dans un espoir vain de changement. L'errance pour l'auteur dominera le sujet pris dans l'impossibilité de choisir entre un ailleurs où mourir (« logique de mort ») et un ailleurs de changement (« logique de vie ») ce qui offre le bénéfice « *de suspendre la réalité du temps et de l'espace, suspension qui évoque le sentiment d'éternité* », qui viendrait pallier le sentiment d'enfermement, de manque de liberté. Ce bénéfice à l'errance psychique trahit alors sa nécessité au moins en tant que mécanisme de défense contre elle-même.

L'errance psychique résulterait d'un défaut de lieu psychique où le sujet pourrait se confronter et dépasser ses conflits intrapsychiques traumatiques. Pour Tuil l'errance psychique est une défense « *contre la séparation et [le] vécu d'impuissance – (...) un moyen fictif, illusoire, qui entretient un sentiment de toute-puissance et d'éternité où "l'espace et le temps, les limitations contraignantes de l'histoire du sujet sont abolis. N'être nulle part et n'être personne, c'est être partout et pouvoir être n'importe qui."* »⁵⁴... ou le monde Imaginaire. Ainsi le sujet en errance sera paradoxalement engagé dans un désir de trouver un lieu pour se dire mais également se maintenir dans cette errance puisque Imaginairement, il peut y être même par la négative, tout ce qu'il veut. Nous voyons alors que si Tuil avance d'abord que l'errance est une démonstration symptomatique du pathos, elle peut toutefois être ce qui permettra de lutter contre l'effraction du Réel.

Dans cette dimension topologique et selon Boudreault l'errance, serait le fait de « *[se retirer] du monde symbolique, c'est-à-dire du sens du monde, pour rythmer [son] existence aux battements du monde pulsionnel (Freud, 1971⁵⁵)* »⁵⁶. L'auteur place les conduites à risque, suicidaires et addictives des adolescents en errance dans un lien (d'abord physique) à un

54 Goldberg, F., « Le grand écart », dans la revue *Adolescence*, n° 23, pp.101-112, 1994, p.106.

55 Freud, S., 1929, *Malaise dans la civilisation*, éd. PUF, 1971.

56 Boudreault, P. W., *Retours de l'utopie: recompositions des espaces de mutations du politique*, éd. Presses de l'université Laval, Canada, 2003, p.172.

« *vide politique, mais aussi en parallèle, [à] l'impuissance à s'accrocher à un ordre symbolique rassurant* ». Le jeune en dérive décrocherait de cet Autre politique et du social, mais comme le propose Dolto, « *déserte également son monde intérieur* »⁵⁷.

Au-delà du sens classique, à quoi pourrait renvoyer ce « politique » ? Il renvoie certes à l'organisation de la cité, à la citoyenneté. D'un point de vue psychique, le citoyen serait le sujet de l'inconscient, celui qui a droit de cité et de « citer » (parler pour être sa propre preuve) même sans connaître les recoins et les fondements de son être-au-monde. Le sujet serait le partisan et membre actif des « conduites de l'État », celui qui prend donc parti, se positionne influencé par et influençant son lieu d'existence. Ces jeunes dont nous parle Boudreault ne seraient plus que soumis à cet État et ne sauraient y prendre une place active, sinon celle du versant dévastateur : le sujet ne pouvant plus y vivre, tentera de *désserter*, et n'y parvenant pas, il tentera alors de le dévaster. Dans ce dernier cas, le jeune errant n'arriverait-il pas à un compromis ? Prendre effectivement une part active à la cité qu'il détruit ? Mais comme dans tout symptôme, par-delà le bénéfice secondaire, réside une part mortifère et le risque de se perdre. Le sujet-citoyen sera celui qui se pliera aux devoirs de la démocratie, *id est* en premier lieu l'acceptation de ce qui aura été décidé et le renoncement à tout le reste, de manière ainsi à pouvoir jouir de certains droits. Mais le principe même du citoyen, et du sujet, est bel et bien – et peu importe comment – **d'habiter**. Cette proposition de Boudreault nous permet d'entrevoir que dans le cas de Ben, refusant d'être cité par l'Autre, le sujet aura choisi de renoncer à la démocratie détruisant cet Autre au moins par l'image à laquelle il se sera cru assigné. Détruisant la forme, il aura risqué d'attaquer le contenu et son essence même afin de déconstruire son histoire à défaut de pouvoir la lire, la traduire et la construire autrement.

Piret marquera comme Boudreault l'errance psychique du sceau du social. Lors d'un colloque⁵⁸, B. Piret proposera l'errance psychique comme résultante autant que frêle défense contre le traumatisme psychique et ses effets qui viendront entacher le psychisme dans sa forme même. L'auteur énoncera le cas d'un patient « *en grande souffrance psychique, totalement désespéré et désorienté* », ce qui lui semble relever de ce que certains auront dépeint de l'errance psychique. Piret précise que l'errance psychique aura ceci de particulier que « *la notion même de lieu et de déplacement [y semblerait] abolie* ». En citant d'autres auteurs, Piret nous permet de deviner la réalité que recouvrirait selon lui le processus

57 *Idem*, selon une proposition de Dolto, F., *La cause des adolescents*, éd. Robert Laffont, 1988.

58 Piret, B., « Approche psychanalytique du traumatisme : de l'irruption du Réel à l'errance psychique », lors du Colloque *Les formes de transmission du traumatisme* organisé par l'association Appartenance, mars 2007.
URL <http://www.p-s-f.com/psf/spip.php?article297>

erratique. Par exemple A. Cherki⁵⁹, que nous citerons également par la suite, distingue l'errance du nomadisme : la première ne saurait être revendiquée comme mode de vie, puisque y manqueraient « *le déplacement et les étapes qui font lieux de manière cohérente, dans le cadre d'un projet orienté* »⁶⁰, ne serait-ce que celui de se déplacer. Le lieu serait donc défini par le fait d'y être, au moins un temps de l'investir, et l'errance serait donc dépourvue de ce rythme qui confère une cohérence et par-là un sens au déplacement. Dans ce terme de « sens », nous pourrions entendre raisonnement, orientation, empirisme,...etc.. Sans sens, ce déplacement rimerait avec une « *désorientation psychique* »⁶¹. Le psychisme aurait-il une orientation et dans ce cas, laquelle serait-elle ? En nous penchant sur la définition de « orienter », même si à l'oreille cela paraît évident dans l'après-coup, nous découvrons qu'elle est toute simple : « tourner vers l'orient » et plus exactement en direction de Jérusalem, ville sacrée. Et l'étymologie ne nous épargne pas non plus cette surprise : l'orient est le point cardinal qui phénoménologiquement correspond au Soleil Levant, et se fonde de l'or, aussi en se partageant une même représentation par sa couleur, son éclat, sa valeur, son « brillant ». Depuis la nuit des temps, le soleil levant représente quelque chose de l'ordre d'une puissance occulte qui porte toute l'ambivalence du sacré : on ne peut s'en passer pour sa survie, mais à trop forte dose elle peut être son péril, d'où sa position d'hors atteinte. Et le Soleil Levant ne va pas sans sa ligne d'horizon. Nous nous rappelons une histoire entendue dans notre enfance d'un homme qui, fasciné par le Soleil Sacré car à l'origine de la vie, se mit en marche pour le rejoindre. Sa marche dura des jours et des nuits, et l'homme n'entendait pas toutes ces voix, ne voyait pas toutes ces silhouettes qui le mettaient en garde le prévenant qu'il marchait vers sa mort. Allant droit devant, aveuglé par ce soleil qui ne laissait rien d'autre que lui exister, l'homme avança dans une étendue d'eau et marcha jusqu'en son fond. Et là, les lueurs du soleil ne se faisant plus voir, il s'éveilla aux ténèbres des profondeurs mais trop tard. Le psychisme pourrait-il trouver écho métaphorique en cette définition ou cette histoire ? Le psychisme « orienté », serait-il tourné dans sa dynamique vers le sacré qui le compose ? Ou plus simplement vers son origine ? Ou encore, serait-il dirigé ou guidé par les pulsions tournées elles vers leur but de satisfaction ?

L'histoire de cet homme contée dans notre enfance pourrait aisément se revêtir d'une dimension psychique : voulant rejoindre le lieu de la toute-puissance, dévoiler le secret de l'origine, le sujet pourra se perdre dans les méandres de son être mais dans un « *empêchement*

59 Cherki, A., « Figures de l'errance », dans *Psychanalyse-Traversées-Anthropologie-Histoire*, n°5/6, pp 67-72, éd. ARAPS, 1998.

60 Piret, B., *op. cit.*.

61 Termes de Douville, O., « D'une position traumatique de l'étranger », dans *Cahiers Intersignes n°1 : Entre psychanalyse et Islam*, 1990.

subjectif »⁶² dont parle A. Cherki. Aurait-il consenti à quelque détour, qu'il aurait peut-être survécu, son regard se portant sur le reflet du secret, et moins aveuglé peut-être même aurait-il pu *jouir* d'autres rencontres que celle qu'il s'était fixé. De la même manière si le sujet se laisse agir par ses pulsions non canalisées, non sublimées, ce qui revient à marcher droit vers le soleil, les conséquences pourraient s'avérer dangereuses.

Piret adoptera « la notion de *mise en suspens de la subjectivité* »⁶³ pour parler de l'errance psychique. Cherki, ce que nous verrons plus loin, fait correspondre l'errance avec un processus dysfonctionnant et emploiera d'autres termes comme « *exil en suspens* »⁶⁴ quand J.-J. Rassial parlera de « *panne du sujet* »⁶⁵. Pour ce-dernier, ce serait le sujet dans sa fonction qui, dans l'errance psychique, serait défaillant. Il nous semble que cette défaillance pourra être due : à une « panne » de langage dont l'effet sujet ne pourrait se produire ; ou à un sujet, produit du langage, qui ne saurait camper sa fonction de faire coupure et lien à son savoir insu.

Abordant l'errance psychique à partir notamment du témoignage de sujets traumatisés de guerre, Piret pointera l'importance du lien social dans les problématiques d'errance psychique et en quoi celle-ci, conséquence du traumatisme, constituerait un moyen de défense contre le traumatisme. L'auteur prendra l'exemple de ces sociétés touchées par les guerres et dans lesquelles « *chaque voisin, chaque frère même pouvait s'avérer du jour au lendemain appartenir au camp de l'ennemi ou du délateur* »⁶⁶, ce qui engendrera la destruction du lien social, puisque l'autre ne saurait ainsi plus incarner de manière certaine et sécuritaire le lieu de l'Autre indispensable à l'émergence et au maintien du sujet. La parole du sujet se retrouverait sans adresse et sans lieu de déploiement, et lorsque la parole ne se déclinera pas directement à partir du corps même, le sujet se préservera en s'exilant de lui-même, absentéisme psychique selon l'auteur, pour ne pas être condamné à errer, et ce tant que le sujet n'aura retrouvé « *le sentiment que son existence est supposée par le regard de l'Autre* »⁶⁷.

62 Cherki, A., « Exclus de l'intérieur - empêchement d'exil », dans *Psychologie clinique* n°3 « L'exil intérieur », éd. L'Harmattan, Printemps 1997.

63 Piret, B., *op. cit.*. La typographie est celle de l'auteur.

64 Cherki, A., *op. cit.*.

65 Rassial, J.-J., *Le sujet en état limite*, éd. Denoël, 1999.

66 Piret, B., *op. cit.*.

67 *Ibidem*.

Pour aller plus loin dans ce sens, nous explorerons la lecture psychanalytique que fait C. Gaborit des aventures de Robinson Crusoé *écrites par lui-même*⁶⁸. Elle proposera comme cause de l'errance une rupture de lien et d'absence de parole signifiante, et en jeu dans celles-ci, serait un refus – ne fut-ce qu'occasionnel – de la métaphore paternelle, un « *refus des signifiants de l'Autre* » et de la dépendance à cet Autre qu'une acceptation – *Bejahung* – imposerait. Selon Lacan, les trois temps qui participeront à l'élaboration du Nom-du-Père et de son acceptation (ou refus) consisteront pour le sujet : à se faire objet cause du désir de la mère ; se faire interdire cette position par le père ; entendre le non et nom du père par sa présence symbolique dans le discours de la mère, donc sa présence au-delà de son absence. Dans le premier temps donc, le sujet s'identifiera non pas seulement à l'objet qui pourra combler le manque de la mère mais à une absence. Ensuite il se verra frustré de la mère par la présence du père, et s'identifiera au manque lui-même – une position que l'on pourrait qualifier de mélancolique (venir en place du manque à défaut de pouvoir le combler), pour qu'enfin même l'absence du père face *effet*. Le sujet advient donc d'une absence, d'une frustration et du signifiant d'un autre, tiers représenté ensuite par ce qui le porte même dans son absence, à savoir le langage. Et si le sujet consent à se soumettre au langage et à sa Loi, il s'inscrira dans « *le registre de la loi avec l'interdit portant sur le désir de la mère, le registre de la chaîne signifiante avec la possibilité de parler en son nom propre, enfin le registre de la position sexuée* »⁶⁹. C'est par son positionnement dans ces trois temps que le sujet « choisira » son mode d'expression et d'inscription dans le langage, son rapport au monde et à l'A(a)utre. Mais en premier lieu le consentement est celui à la filiation et à un « *héritage symbolique qui nous est inconnu et que l'on appelle la dette* »⁷⁰.

Ce prélude nous fera saisir la place que donne l'auteur à l'errance psychique dans la vie subjective. Nous disions que Gaborit s'était inspirée des aventures de Robinson Crusoé pour décrire l'expérience de vie psychique de jeunes en errance physique ou amoureuse. Plus exactement, ce qui l'aura intriguée est le titre de l'autobiographie, précisément cet ajout « *écrit par lui-même* » que l'on retrouve dans la version originale. Cette formule signe pour Gaborit le refus de se dire à partir des signifiants de l'Autre et aussi de ne pas être dans la responsabilité de sa vie puisque refusant par là même « *[d']écrire [son] histoire avec ce qui [lui] vient de l'Autre et [qu'il ne peut] que méconnaître* »⁷¹. Nous préférerons considérer

68 Gaborit, C., *Robinson, ou comment vivre sans liens*, dans la revue Cliniques méditerranéennes, 2/2005 (no 72), pp.53-61.

URL <http://www.cairn.info/revue-cliniques-mediterraneennes-2005-2-page-53.htm>.

69 *Ibidem*.

70 *Ibidem*.

71 *Ibidem*.

comme insistait Lacan que la responsabilité qui importe est celle de sa position de sujet à laquelle nul ne peut déroger. Pour autant, Robinson, comme les jeunes rencontrés par Gaborit dans sa clinique, sera dans une sorte de refus non vraiment des signifiants de l'Autre mais de la dépendance à l'Autre qu'ils impliquent. Accepter d'« être » c'est accepté le fait « d'être » parlé par l'Autre, ce que le sujet en errance comprend comme une assignation à une place qui le définirait exclusivement. Le sujet ne consentira pas au troisième temps de la métaphorisation paternelle, à savoir accepter le signifiant du Nom-du-Père comme phallus, celui-ci restant incarner dans la présence du père avec lequel il rivalisera ; ce qui le placera inévitablement dans « *des jouissances partielles dans lesquelles la rencontre sexuée n'est plus primordiale* »⁷², partielles puisque le « non » du père, lui, sera entendu. Cette position le placera sans lieu Autre de rencontre, et ainsi le condamnera à émerger dans une chaîne constituée toujours des mêmes signifiants et qui ne saurait l'engager dans une parole signifiante. Dans une logique mathématique cette fois, cette chaîne signifiante sera vouée à répéter certains de ses éléments qui ne sauraient être mis en acte, et n'aura qu'un déploiement limité, même si elle parviendra, pendant un temps, à leurrer le sujet sur le fait qu'il est *causa sui*. Ce leurre sera également permis par le fait que le mythe du sujet lui-même restera inaccessible, maintenant le sujet dans une quête – ou plutôt une errance, le sujet ignorant qu'il tourne en rond. Le mythe, nous le verrons, sera allégorique des processus psychiques, des tenants et aboutissants de la condition humaine. Et l'autre aura également cette impression de pouvoir entrer en lien avec le sujet, au moins pendant un temps. Cette particularité pourrait se retrouver dans ces personnalités dites « limites » - et notamment *anorexiques* – qui semblent lorsque nous les rencontrons capables d'élaborations qui finalement s'avèreront très souvent stériles, non opérantes, aucun effet, aucun déplacement n'étant remarqué.

Nous oserons ici une précision connue mais qui ne nous semble pas si évidente : si la chaîne signifiante permet au sujet d'émerger et ainsi le détermine, c'est la parole qui dira cette chaîne, en tant que forme, qui dévoilera le rapport du sujet à son savoir, avec cette particularité que dans le même temps qu'elle se déploiera, elle permettra au sujet d'avoir partiellement accès à son savoir et modifiera ce rapport.

Gaborit notera qu'enfermés en eux-mêmes, ces sujets « *non référés au phallus* » mais « *à rien d'autre qu'à leur jouissance* » ne peuvent s'engager dans une parole véritablement signifiante, puisque ne sachant « *à quoi consentir et à quoi renoncer* ». L'errance psychique se situerait à ce point : le sujet ne pouvant consentir à cette aliénation au langage, aura quelque difficulté à s'inscrire non dans la filiation mais dans la « dette », ne pouvant alors

72 *Ibidem*.

recevoir l'héritage qui en découle, *id est* une parole signifiante par laquelle il pourrait exister et se savoir exister. L'errance psychique consisterait pour le sujet à ne pas pouvoir s'engager dans le lien social, puisque y être en son nom propre impliquerait l'avoir hérité du Nom-du-Père. Gaborit désigne comme symptôme de ce positionnement problématique dans l'Autre l'utilisation massive du téléphone portable dont le corollaire serait le questionnement du lieu de l'Autre par la question « *t'es où ?* ». Oserons-nous ajouter que l'élision de la lettre, absence marquant le *langage* des nouvelles générations, viendrait en lieu et place de l'élision du père de la réalité au profit du Nom-du-Père qui n'aura eu lieu ?

Toujours est-il que ces sujets en errance psychique qui viennent à la rencontre de l'analyste, si l'on suit la proposition de l'auteur, viendront questionner le lieu de l'Autre et ce faisant expérimenteront l'élaboration de leur propre histoire, une fiction originale à partir des signifiants de l'Autre.

Nous avons dans nos expériences cliniques beaucoup de « cas » qui pourraient venir ici attester de ce qu'avance C. Gaborit. Pour n'en citer qu'un :

Une femme, mère de deux enfants, vient nous rencontrer sous prétexte qu'elle ne sait plus comment se comporter avec son ex-conjoint dont elle s'est séparée après plusieurs années de violences conjugales à son encontre. Elle se plaint du fait que malgré l'injonction du juge aux affaires familiales, « le papa » comme elle le nomme, ne vienne pas rendre visite à ses enfants. Si elle ne correspond pas au profil stéréotypique de la « femme battue », c'est par ce qui transparaît dans ses discours et attitude qu'elle le rejoint. Les violences survenaient toujours lorsqu'elle « cherchait à savoir », et questionnait le lieu où il se trouvait. Ces questions revenaient quant à elles toujours quand elle se sentait méprisée, ne pas exister dans cet Autre qui lui renvoyait à chaque fois une image de « chieuse » et de « déchet », ce qui laisse apparaître de manière plutôt évidente la dimension sadomasochiste de leur relation. Nous tentons de lui renvoyer cette injonction presque paradoxale de « je crée le déchet » et « je suis le déchet », la renvoyant de manière régressive à la croyance d'être ce que l'on se crée et à la question de l'être et l'avoir. Cette dernière se déclinera, dans son discours, sur le versant « d'être et d'avoir été », ce qui permet un discours entendu par les professionnels du social qui la rencontre comme sortant d'une parole empreinte de victimisation. Pour autant, c'est bien à ce statut de victime, même dans l'après-coup, qu'elle cherche confirmation, répétant sans cesse « je ne suis pas une victime, du moins plus maintenant ».

Si le père dont elle nous parle s'incarne dans la personne du père de ses enfants, il s'origine de son propre père avec lequel elle aura entretenu un rapport incestuel, ce père étant surprotecteur et dans le même temps très rigide, donc dans une toute-puissance pourrions-nous dire maternelle.

Ce père trop présent n'aura pas permis d'être symboliquement substitué par un Nom dans le discours, et la seule chose qui se répètera par contre est le « non », entendu comme un « non » à sa position de sujet. Ainsi aujourd'hui ne cherchera-t-elle plus à savoir, dans tous les domaines se disant « *c'est comme ça, je n'ai pas le choix* », évitant au possible d'être confrontée à sa propre responsabilité (de sujet) mais également, ce qui nous aura été suggéré en supervision institutionnelle, au savoir troué qui la renverrait nécessairement à son propre trou dans le savoir ; ce qui lui imposerait de faire ses choix et d'en assumer toute la portée. Ne sachant « à quoi consentir et à quoi renoncer », elle choisira de ne pas choisir non en laissant ainsi pléthore de possibilités (Imaginaires)⁷³ mais en se faisant objet du désir de l'autre, à défaut de savoir désirer pour elle-même, ce qui la restreindra dans ses possibilités d'existence.

Nous ne pousserons pas plus loin l'analyse de ce cas illustrant autrement l'incidence d'une métaphorisation du signifiant paternel qui ne serait pas « complète », entraînant le sujet dans un positionnement erratique quant à la place par laquelle il pourrait se dire.

2. Du lieu de l'exil au lieu de la perte

Les travaux de Tourn⁷⁴ situent l'exil à l'origine de l'errance psychique. Si l'exil physique est un éloignement contraint d'un lieu d'attache, pourrions-nous entendre l'exil psychique en tant qu'être hors soi, non dans l'existence mais dans le fait de se sentir étranger à soi-même ? L'exil, selon Tourn, est une « *réalité pouvant affecter de manière radicale l'histoire intime du sujet* » (p.9), et ainsi sa construction identitaire jusqu'à son fonctionnement psychique tout entier. Nous ne retiendrons des propositions de Tourn que celles qui, décrites sous le versant de l'exil, pourraient être généralisées à toute situation de crise identitaire, et ainsi dépeindre l'errance psychique selon la coloration donnée par l'auteur.

73 J. Van Dormael, réalisateur, fait dire à son personnage principal, Nemo Nobody (dans sa traduction littéraire *Personne Personne*) dans son film de 2009 *Mr Nobody*, « *tant qu'on ne choisit pas, tout reste possible* », relatant bien dans ce film la dimension imaginaire et toute son influence dans les mécanismes erratiques tels que nous les concevons.

74 Tourn, L., *Travail de l'exil, deuil, déracinement, identité expatriée*, éd. PUF (coll. Septentrion), Paris, 1997.

Là encore, nous trouverons comme amorce de la problématique erratique la dimension de la perte. L'exilé aura à conjuguer avec la perte d'un lieu (de vie, de repère,...) qui convoquera les mêmes processus que tout travail de deuil. Cependant l'idéalisation massive du lieu perdu placera imaginativement ce dernier au rang de « *paradis perdu* » (p.11) qui existerait encore mais sans le sujet exclu, et là débiterait la « *nostophilie* », processus actif qui ancre et tourne le sujet vers le lieu imaginativement idéalisé qui détiendrait le secret de son être-au-monde dont il se sentira dépossédé. Le sujet en errance qui ne consent pas à la perte, se retrouve face à un désir dont l'objet bien qu'indéterminé, ne serait perdu, inaccessible, que parce qu'il se situerait dans un lieu lui-même perdu et désormais inaccessible. Mais le sujet couvrera l'espoir et aura la conviction de pouvoir y revenir. Et en attendant ce retour providentiel, le sujet se fourvoyant dans un « *mythe de retour* » possible, serait dans un constant et permanent état provisoire de passage, non dialectisation du temps : « *pour garder le passé intact, le présent doit rester immobile* »⁷⁵,... éternité. Cette « *nostophilie* » comme l'appelle Tourn, nostalgie d'un état, façon d'être-au-monde perdu, pourrait nous rappeler en son contraire l'épistémophilie : là où celle-ci tourne le sujet vers l'ailleurs et l'inconnu, la première tiendra son intérêt pour le monde fixé vers le passé, lieu de la perte, l'empêchant d'investir son *Umwelt* tant physique que psychique. Tourn dira que l'exilé, durant le temps que durera son errance « *n'est pas présent à l'espace qu'il habite dans la réalité* » (p.110).

Selon Tourn l'identité se fonde de « *mythes fondateurs* » mais qui seront attaqués, *désymbolisés* lorsque le sujet aura à trouver d'autres échos extérieurs à ses repères internes. L'identité est ce qui permet au sujet de se sentir un et unique, en continuité avec lui-même et ainsi avec les autres. Lors de l'abolition de ses repères identitaires, le sujet sera face à tout ce qu'il n'est pas et plus. C'est alors que le sujet se tournera vers l'Autre incarné dans les mythes fondateurs dont il aura hérité, qu'il essaiera de se faire *causa sui* ou *sui generis* avant d'être capable de se reconstruire une filiation. Les temps de l'exil qui correspondent donc aux temps de toute crise identitaire, renvoient selon Tourn « *aux liens complexes entre événement historique et événement subjectif* » dont nous parlerons plus après avec Imberty. Dans toute crise identitaire, les repères identificatoires sont atteints et le sentiment de « *continuité psychique* », de cohérence, de mêmeté d'être, l'est tout autant. Cette atteinte plonge le sujet dans les mêmes étapes psychiques plus ou moins longues : l'instant de la séparation avec ses repères d'antan ; le temps d'errance dont l'issue sera incertaine ; le moment de la découverte d'une autre façon d'être-au-monde. Mais avant de pouvoir en arriver à ce dernier temps, le sujet regrettera ou se mettra en quête de l'objet qu'il aura perdu et qui l'aura perdu dans le

75 Tourn, L., *op. cit.*, p.108.

même temps. Et le temps d'errance étant indéterminé et sans prospective, il confèrera un sentiment d'infinité angoissante ou d'éternité jouissive. Pendant son temps d'errance, le sujet *ici* se rêvera *ailleurs* sans que ni l'un ni l'autre ne soit clairement défini puisque sans repère, toute limite semble abolie. Et sans lieu pour se dire, le sujet sera en défaut de place d'où exister.

Dans ses différentes interventions et divers ouvrages également sur la problématique de l'exilé mais de guerre cette fois, A. Cherki, psychanalyste, fait souvent allusion à l'« errance psychique ». Ainsi, dira-t-elle⁷⁶ :

(...) on est tous d'accord pour dire qu'il ne s'agit pas de guérir le symptôme, mais probablement de replacer les gens qui viennent nous voir, qui sont dans l'**errance psychique**, de leur redonner la possibilité de devenir un peu sujets ; et j'irai plus loin : sujets de leur histoire. Et je pense même que c'est par là que ça passe pour eux la possibilité de se trouver confrontés à être acteurs ou pas de ce qu'est leurs vœux et ce dans quoi ils sont dans la société. (...) les lois de l'économie, c'est quoi ? Ça veut dire transformer les sujets en objets (...) de production et éventuellement de consommation (...). Qu'est-ce que ça fait comme dégâts ? Ça fait que soit les gens sont tétanisés et sont dans une infinie violence, soit alors ils retournent une certaine violence contre les autres, *etc.*. Et tout ça vient du fait que quand on transforme les gens en objets, effectivement, on veut un peu moins d'humain ; on veut qu'ils soient un peu moins humains...

Si A. Cherki ne nous dit rien de ce qu'est l'errance psychique, elle nous en donne néanmoins une déclinaison symptomatique. Le sujet en errance serait celui qui dépourvu de son histoire, que l'on tenterait de déshumaniser, ne saurait plus être sujet. Un sujet qui s'ignorerait tel pourrait donc risquer de tomber dans l'errance ne sachant plus quoi être. Dans l'errance, le sujet pourrait subsister, aussi pourrions-nous nous demander qu'est-ce qui fait le sujet ? Le sujet ainsi défini serait-il « mal barré » ? Divisé par le langage mais ne sachant plus faire avec cette division qui le fera pourtant exister ? Dont la parole ne sera plus engageante ? Ou tel que le propose Cherki, le sujet serait alors l'individu, celui qui ne peut être divisé et qui ne peut alors qu'être objet ? Cherki nous parle de l'objet de consommation : ce sujet serait-il celui qui risquera de se faire consommer, consumer, instrumentaliser, existant sans désir si ce n'est le seul désir de l'autre ? Mais un lien non explicitement établi se dresse, le sujet en errance psychique serait « *tétanisé* », dans une fixation psychique, et « *dans une infinie violence* ».

76 Propos recueillis lors de la table ronde de l'Inter-Associatif Européen de Psychanalyse en 2004.

Cette violence, Cherki en parlera souvent lorsqu'elle citera l'errance psychique, notamment lorsqu'elle l'abordera sur le versant du traumatique. Ainsi peut-on trouver en résumé d'un de ses ouvrages⁷⁷ ce questionnement auquel elle tentera dans son écrit de répondre :

Comment les descendants des guerres, des violences coloniales, vivent-ils quand défont les représentations historiques et familiales ? L'exclusion, la destruction de l'autre, le déni de l'altérité, et ses conséquences d'*errance psychique* avec son cortège de honte et de violence sont au cœur de ce travail, au plus près d'une écoute singulière.

Le mythe du sujet concernerait la filiation à son ascendance – son histoire – mais aussi à l'Autre qui dans le cas cité par Cherki, nierait du moins ne reconnaîtrait pas cette histoire. Le traumatisme dont nous connaissons les enjeux sur la temporalité psychique du sujet, viendrait marquer le psychisme de l'écho de la violence subie par le « traumatisé ». Dans ce résumé, qui s'inspire des propos de l'auteur, l'errance psychique aurait comme symptôme donc la violence et l'affect associé y serait la honte. De quoi le sujet pourrait-il alors se sentir honteux si ce n'est de sa position inévitablement passive face à l'assaut traumatique ?

Pour en revenir à la temporalité psychique, Cherki dans un article⁷⁸ dira que les pathologies dites limites prendront la forme d'errance psychique :

... dans un espace et surtout dans un temps fragmentés, dans un ici et maintenant où le présent a du mal à se construire un passé pour créer un devenir. La répétition s'impose en place de remémoration, signant la panne de la subjectivation. Se dérobe alors la possibilité d'énonciation subjective.

Cet « *état d'empêchements subjectifs* » comme le nomme Cherki quelques phrases après, ne sera pas sans nous rappeler « la pathologie de l'immédiateté », propre à la mélancolie et autre atteinte traumatique, développée par Bin Kimura, qui pour le dire rapidement enfermerait le sujet dans une seule et même configuration du monde et ainsi de lui-même (*Gestaltung*), là où un étayage non sur l'immédiateté mais sur le mythe originaire (qui échappe au sujet) permettra une conception du monde comme forme en formation (*Gestaltungen*) donc dans l'ouverture à toute ses potentialités. En effet, le sujet en errance psychique décrite par Cherki, sera saisi d'une fixation dans la temporalité, une impossibilité de projet (au sens heideggérien du terme). Le sujet n'existant que dans le présent, se retrouve dans une incapacité à penser

⁷⁷ Cherki, A., *La frontière invisible - Violences de l'immigration*, éd. Broché, 2006.

⁷⁸ Cherki, A., « Retard de mémoire » dans la revue *Psychologie clinique*, sur le thème des « Ruptures des liens, cliniques des altérités », n°16 (hiver 2003).

l'avenir, le faire exister, mais aussi à se faire exister dans une dynamique entre futur antérieur toujours éclairant le passé qui « nous fait » dans le présent tourné vers l'avenir et le devenir-sujet toujours à créer. Pour le dire autrement en reprenant une proposition de T. Paquot, le sujet ne serait plus dans un « *présent comme futur passé* »⁷⁹ mais dans un présent permanent, répétition du même instant traumatique abolissant toute possibilité d'avoir été, d'advenue et de devenir.

Pour aller plus loin dans cette idée, S. Gury dans la recension des collectifs *Transhumances*, écrit que :

Alice Cherki se propose quant à elle de travailler sur l'empêchement de l'élaboration de l'exil psychique chez les personnes prises dans les tourments de l'Histoire coloniale mais aussi chez leurs descendants qui restent enfermés dans une *errance psychique* à distinguer du sens des moments logiques freudiens : identification au déchet, trouble profond de l'image de soi et recours à une identité originelle.⁸⁰

L'errance psychique du sujet serait une non mise en sens, une non symbolisation ou une entrave à celle-ci du moment traumatique tel que défini par Freud. Si nous reprenons les propos précédents, le sujet en errance serait donc dans un des deux premiers temps de la restructuration psychique ou de sa tentative : soit donc dans l'identification au déchet, au rien, mais qui pourrait revêtir si l'on en suit la jouissance lacanienne la robe de l'objet @ (mélancolie) ; soit le sujet ne pourrait se dire qu'au travers d'une image de soi défailante qui ne pourrait paradoxalement rien en dire. Dans tous cas de figure, le sujet ne saurait parvenir à s'étayer du mythe originaire dont nous parlerons ultérieurement. Là encore, le sujet présent, pourrait alors toujours émerger, même si les propos de Cherki tournent l'errance psychique du côté du pathologique. Pour notre part, nous préfererons dire que l'errance psychique a à voir et à faire avec le pathos....

79 Propos de T. Paquot, membre du jury de soutenance de thèse de C. Verguet, *La fabrique ordinaire du patrimoine. Étude de cas en milieu urbain : le quartier de la Libération à Nice*, dirigée par J. Candau, Professeur des Universités, soutenue publiquement le 13 février 2013, Université de Nice – Sophia-Antipolis.

80 Gury, S., « Transhumances V », Actes du colloque de Cerisy 2003, *Résistances au sujet – Résistances du sujet*, Presses universitaires de Namur, 2004 », *Le Portique* [En ligne], 15 | 2005, mis en ligne le 11 mai 2005.
URL <http://leportique.revues.org/index500.html>

3. L'errance psychique : symptôme psychopathologique

Tous les termes dont peuvent user les auteurs comme Pestre, Duez ou encore Benslama, pour désigner quelque chose d'une errance (respectivement *non-lieu* et *entre-deux* ; *ambiguïté* ; *exil* et *dépropriation*), témoignent des « *intrusions du réel dans la psyché* »⁸¹, et de leur portée traumatique. Si l'on considère que l'une des issues possibles du traumatisme est l'errance, le sujet « traumatisé », comme nous l'inspire Duez⁸², entrera dans une lutte entre l'impossible du réel intérieur et d'être soi et l'impossible d'un rapport au monde, interne ou externe. Ces impossibles, le sujet tentera de les expulser dans un élan obscène, venant rencontrer la pudeur de l'Autre avec qui il pourra alors partager ce Réel qui l'empêche d'être sujet et d'être vu comme tel. Selon Duez, « *ces rapports d'impossibilité contraignent les sujets à une gestion symbolique par l'interdit, en même temps que, sous la forme du symptôme, ils l'obturent* ». Le sujet en errance se retrouverait ainsi dans une impasse psychique que rien, en l'état, ne permettrait de dépasser ou de contourner, là serait alors son errance.

Autre impasse que celle définie par D. Scotto di Vettimo et C. Miollan⁸³ qui désigneront l'errance comme une oscillation entre un état psychique conférant au sujet une place dans le monde, et un autre dans lequel le sujet ne se reconnaîtrait pas et vivrait le monde comme entité distincte et sans lien avec lui. Ne pouvant s'ancrer dans l'un ou l'autre, le sujet, effet du langage et du Réel, ne saurait habiter le psychisme ni l'exprimer et ainsi se sentira « *étrange et étranger à lui-même* ».

Détournant les propos de F. Perrier (1994) qui disait que « *le psychotique fait parler le savoir de son manque, faute d'être apte à en crier la vérité* », B. Jacobi avancera que « *le sujet en situation d'extrême précarité crie, hurle, son savoir sur le manque, faute d'être apte à en dire la vérité* »⁸⁴. Ainsi l'errance de ce sujet pris dans le Réel, seul lieu où chaque chose est à sa place et où le sujet tentera d'en trouver une pour se dire ou se crier en silence, cette errance donc ferait vivre au sujet une « *épreuve de tonalité psychotique d'une très incertaine délimitation* » puisque s'il ne peut rien mi-dire de la Vérité sur son désir ou son manque, il ne

81 *Ibidem*.

82 Duez, B., « De l'obscénité à l'autochtonie subjectale, in *Ruptures des liens, cliniques des altérités*, sous la direction de Douville, O., Wacjman, C., éd. L'Harmattan, 2003.

83 Scotto di Vettimo D. et Miollan C., « *Entre honte et psychose : réflexion sur un savoir supposé* », *Adolescence* 2005/2, Tome 23, pp.339-351.

84 Jacobi, B., *Précarité psychique, lien social*, dans la revue « *Cliniques méditerranéennes* », 2/2005 (no 72), pp.89-102.

URL <http://www.cairn.info/revue-cliniques-mediterraneennes-2005-2-page-89.htm>

Vers une conceptualisation métapsychologique de l'errance psychique comme dynamique adaptative du sujet
saura non plus mettre mot, parole sur son savoir même su. Pour reprendre par les termes de C. Pitici⁸⁵ ce qui précède, le sujet en errance sera caractérisé par un « *indéterminé* ».

L. Simmat-Durand,⁸⁶ citant un cadre socio-éducatif de L'ASE, annoncera l'errance psychique (des mères toxicomanes) comme une « *errance de leur problématique* », et restera dans cette idée d'indétermination. Leur problématique, leur conflits intrapsychiques voire interpersonnels ne sauraient (re)trouver d'attache (représentationnel), et les conflits en eux-mêmes ne sembleraient pas présenter de logique subjective, du moins de repères permettant de les entendre et de s'en saisir, comme il peut en être le cas dans la logique psychotique. Il s'agira alors comme dans le cadre d'affects flottants telle que l'angoisse, que ledit conflit s'ancre à un objet intrapsychique ou externe au sujet afin qu'il puisse s'exprimer dans une tentative parfois vaine de le symboliser, d'en faire quelque chose. Il nous semble qu'il en est ainsi des pathologies dites limites, qui relevant de l'*ego psychology* nous tourneront vers une défaillance moïque donc identitaire, ce qui nous aura permis de faire le lien entre « errance psychique » et « identité » et par-là avec les problématiques dépressives et « mélancolico »-adolescentes. Et en cas d'atteinte de l'identité, le recours aux constructions mythiques originaires ne serait plus possible ou efficient, ce qui pourrait expliquer le recours alors à toute autre source de représentation, de signification, à défaut de signifiante, véhiculées au travers des discours culturels, culturels, sociétaux, sociaux, religieux,... auxquels, plus qu'adhérer, le sujet collera.

J.-P. Pinel⁸⁷ ira dans le même sens en parlant d'une « *errance subjective* » dans laquelle le sujet sera dans un « *déracinement identificatoire en une modalité d'exil infini. Tout se passe comme si le « je » en manque d'étayage, d'appartenance et d'ancrage s'était constitué à partir d'un vide pathologique inélaborable* ». Le sujet en errance ne pourrait alors pas s'approprier ses expériences qu'ils vivraient « étrangement » puisque ne disposant pas d'espace psychique suffisamment défini et organisé pour qu'il puisse y déployer sa parole. Aussi le sujet en errance psychique tentera souvent par la mouvance du corps d'évacuer ses expériences ou de trouver un espace qu'il pourra habiter. L'espace de l'errance serait pour

85 Pitici, C., *De l'enfouissement psychique à la scène d'amarrage : actualisation de l'indéterminé chez l'errant*, thèse de doctorat de psychologie clinique, sous la direction d'A. Ferrant, soutenue et présentée publiquement en mars 2006.

86 Étude de Simmat-Durand, L. sur les « Signalements et placements des enfants de mère toxicomane », URL halshs.archives-ouvertes.fr/.../L_SIMMAT_MATERNITES_A_RISQUE.pdf

87 Pinel, J.-P., « Les adolescents en grandes difficultés psychosociales : errance subjective et délogement généalogique », dans *Connexions*, 2011/2 n° 96, pp.9-26.

reprendre les termes de L. Pestre⁸⁸ un « *nulle part psychique* » respectant la logique du « ni » : « ni ici, ni là-bas, ni ailleurs », donc « nulle part », ou « *ni ici, mais là-bas ou ailleurs* »⁸⁹.

Dans une autre discipline que la nôtre, F. Mahy⁹⁰ décrira la tentative de domestiquer l'espace, en faire son domicile, comme défense contre l'errance psychique manifestée par les errances de la narration (nous dirons dans l'énonciation). L'errance serait l'état du sujet en proie à « *ses peurs, ses doutes et ses souffrances* ». Cela même qui selon nous, permet de faire émerger et avancer le sujet et peut servir à réajuster son être-au-monde selon ses *Umwelts* interne et externe.

L'errance psychique comme psychopathologie

Lors de nos recherches sur les occurrences de notre thématique, nous serons tombés sur la thèse de F. Mathieu⁹¹, qui nous aura surpris par les similitudes qu'elle présentait avec notre propre travail : le questionnement à partir de la population SDF, la bibliographie, certaines propositions hypothétiques... Mais à la lecture de cet écrit, il nous sera apparu que nous aurions au final, malgré les nombreux points de convergence, une divergence fondamentale sur la nature et la fonction de l'errance psychique qui ne recouvre pas la même réalité psychique et clinique. L'errance psychique, « *manteau cloacal* » que propose Mathieu serait « *une maladie psychique profonde, singulière, et non réductible à d'autres entités nosographiques* » qui pourra toutefois être compensée et non bruyante. Pour résumer les propos de l'auteur, l'errance psychique aurait à voir avec une désocialisation⁹² dans le sens d'une « *exclusion de la psyché de l'autre* »⁹³, une perte des repères et des limites tant du sujet que dans son environnement. Un point de rencontre de nos travaux respectifs situe l'errance

88 Douville, O., Wacjman, C. et al., *Ruptures des liens, cliniques des altérités*, éd. L'Harmattan, 2003.

89 Bika, G., « Les logiques de survie des réfugiés de guerre Clinique de la reconstruction post-traumatique dans un pays d'asile. *Contributions des méthodes projectives (Rorschach et TAT)* », thèse de doctorat en Psychologie, sous la direction de P. Roman, Université Lumière Lyon 2, soutenue publiquement le 4 juillet 2011.

90 Mahy, F., « Errances identitaire, urbaine et narrative : « La ronde » de Le Clézio », dans *MOSAÏQUE*, revue des jeunes chercheurs en SHS Lille Nord de France-Belgique francophone – 5, octobre 2010, p.72.

91 Mathieu, F., *L'errance psychique des sujets SDF : le manteau cloacal, l'effondrement scénique et la séduction*, thèse de psychopathologie et de psychologie clinique, sous la direction de Bernard Duez, soutenue publiquement le 4 novembre 2011.

92 Quesemand-Zucca, S., « L'effroi de la perte », dans « *Poubelle égarée au bord d'une autoroute...* », Que dit aujourd'hui la psychanalyse de la précarité ?, 2009, p.35. Citée par F. Mathieu.

93 Mathieu, F., *op. cit.*, p.409.

en écho de l'adolescence puisque dans les deux cas le sujet se retrouverait dans un « *moment d'entre-deux, de quête identitaire et objectale* »⁹⁴. Reprenant les propos d'O. Douville et de C. Pitici, Mathieu avance l'hypothèse que l'errance serait une défense contre les déliaisons pulsionnelles et manifesterait une « *incapacité de gérer une situation à un moment donné* »⁹⁵. Le sujet en situation de crise perdrait toute maîtrise, toute ressource et possibilité de se préserver et « *l'errance comme mouvement erratique ne serait que la conséquence de cet état de confusion. L'errant serait alors en quête d'un ailleurs, en quête d'un lieu, d'un bon espace, qui lui fournirait les repères et les outils nécessaires à sa survie psychique* ». À cette dernière phrase, nous entendons une contradiction : l'errance serait une maladie psychique qui pousserait le sujet à trouver « *les repères et les outils nécessaires à sa survie psychique* ». Avant de continuer avec les propositions de F. Mathieu, nous préciserons que l'errance psychique ne sera pas pour nous un état mais un processus dynamique, et si elle peut en effet se manifester sur le versant pathologique, elle restera fondamentale à la survie psychique, justement en maintenant le sujet dans sa fonction et dans son essence : effet de langage, produit du Réel, le sujet permettra d'avoir accès à son savoir insu et ainsi maintenir un lien adapté sinon adaptatif avec ses *Umwelts* interne et externe.

Mathieu dira que « *L'errance psychique est une configuration subjective qui prend son origine dans une incapacité à se loger dans l'objet primaire, c'est-à-dire à se sentir contenu dans sa préoccupation et dans sa fonction de rêverie* »⁹⁶. Entravant les processus psychiques primaires, l'errance psychique perturberait l'équilibre et le fonctionnement psychique tout entier. Des mécanismes narcissiques régressifs ainsi que des ancrages massifs sur l'extérieur tenteront de lutter contre l'errance psychique. Nous postulons, nous, que l'errance psychique sert à l'inverse une lutte contre les ancrages quels qu'ils soient afin de replacer le sujet dans une dynamique tournée vers le mouvement et l'extérieur, *l'ailleurs* à partir de *l'ici* – l'investissement de *l'ici* devant nécessairement se déplacer dans sa qualité, faisant passer *l'ici*, le présent, l'immédiateté du point de l'ancrage au point de repère d'un chemin déjà parcouru ou d'un lieu déjà visité, et *l'ailleurs* d'Idéal au projet. Les divergences fondamentales de nos propositions respectives semblent aussi avoir affaire avec nos référentiels : si F. Mathieu s'était essentiellement des théories freudiennes, nous avons opté pour une approche psychanalytique « plus » lacanienne, croisée d'une utilisation séculière de la phénoménologie

94 Mathieu, F., *op. cit.*, p.36.

95 Pitici, C., *De l'enfouissement psychique à la scène d'amarrage : actualisation de l'indéterminé chez l'errant*, thèse de doctorat de psychologie clinique, sous la direction d'A. Ferrant, soutenue et présentée publiquement en mars 2006, pp.158-159.

96 Mathieu, F., *op. cit.*, p.166.

pour nous départir du réflexe tentant de la psychologisation et surtout de la « psychopathologisation » de ce qui nous intéresse.

Mathieu dira que le sujet errant tourne autour d'un vide interne laissé par la perte de l'objet à la vaine recherche d'une place où s'ancrer. Vaine puisque le sujet rechercherait insatiablement un objet à investir qui ne saurait atteindre « la dignité » de l'objet *contenant et préoccupé* perdu. L'auteur avancera que seule l'envie envahissante de l'objet pourrait être tue, rendant moins errante les déambulations du sujet. Ayant une psychodynamique propre, l'errance psychique serait « *une organisation à part entière structurant "l'être-au-monde" des individus qui en sont victimes* »⁹⁷. Comme facteur d'errance, Mathieu situe la possibilité d'un ancrage aux traumatismes précoces qui auraient poussé le sujet à désinvestir son environnement et ainsi toute possibilité d'étayage extérieur, justifiant ainsi la proposition de S. Lesourd : « *l'errance, comme le montre le terme "d'erre" dans son utilisation maritime, c'est quand le sujet a quitté un appui et continue sa route sans avoir trouvé d'autres appuis* »⁹⁸. Mais l'erre ne serait-elle pas à considérer comme un élan qui pourra aussi dévier le sujet de l'orientation initialement propulsée en cas de rencontre (in)opportune ?

Selon un autre écrit⁹⁹ de F. Mathieu, l'errance s'organiserait « *comme une quête, comme une relation mythique à l'objet perdu, à l'objet jamais connu, ou à l'objet soudainement retiré alors qu'il commençait à être intériorisé* ». Les sujets ainsi en errance « *se sont alors organisés autour d'un vide fondamental et l'errance constitue un mouvement de fond* ». L'impact psychique de l'errance serait une désocialisation, le sujet ne pouvant tisser de lien à l'autre et ne parvenant plus à assumer une demande, ce qui serait, selon Mathieu « *symptôme d'une vie psychique qui tente de se défaire des liens pour amoindrir l'avidité d'objet* ».

Nous voyons que l'errance pourrait être entendue comme une sorte de débraillement psychique, une mise en désordre fonctionnel, un déshabillage identitaire. Elle pourrait tout aussi bien refléter le caractère illisible du psychisme, ce qui nous échappe et auquel nous pouvons attribuer tous les effets que nous remarquons sans rien pouvoir en dire, colorant ainsi la nature saine ou pathogène de l'errance psychique. Mais l'errance psychique, du fait même

97 Mathieu, F., *op. cit.*, p.409.

98 Lesourd, S., « Errance, solitude et post-modernité », dans *Errance et solitude chez les jeunes*, sous la direction de Dupont, S. et Lachance, J., éd. Téraèdre, 2007, p.23.

99 Mathieu Franck *et al.*, « La pratique du Squiggle urbain. Réflexions sur l'accompagnement des personnes sans domicile fixe », *Perspectives Psy*, 2011/2 Vol. 50, pp.146-154, p.148.

Vers une conceptualisation métapsychologique de l'errance psychique comme dynamique adaptative du sujet de ce qu'elle peut convoquer chez celui qui la vit ou qui tente de la cerner, pourrait-elle être de l'ordre du questionnement permanent, forme langagière de la pulsion épistémophilique ?

4. Conclusion

Si pour Lacan le sujet erre du fait d'une erreur qu'il répète, nous ajouterons en reprenant la définition du terme « errer », que l'errance est un incessant voyage psychique potentiellement initiatique ou traumatique selon les auteurs et selon que ce voyage soit agi ou subi.

Nous avons vu que l'errance psychique pourrait se décliner sur un versant psychopathologique, c'est-à-dire entraînant son lot de symptomatologie chez le sujet qui ne sait y trouver sa place, y faire son trou. Pourtant les auteurs confondront souvent ce que peut être l'errance avec ses conséquences, mais également cause et origine, *id est* ce qui déclenche le symptôme et ce qui situe le sujet dans l'erre du temps (psychique).

Ainsi l'errance serait due à un défaut d'Autre, lieu de déploiement d'une parole singulière qui fera le sujet en le disant, carence souvent liée à une rencontre traumatique qui rompt l'homéostasie psychique, ce qui occasionnerait une rupture du sentiment d'être soi manifestée alors sous différentes modalités et appelant des mécanismes de défense diversifiés. Ainsi le sujet égaré dans son errance finirait par dériver, se laisser dériver voire agir par les obstacles qui ainsi l'objectiveront et le feront se mouvoir parfois par le corps. Par rencontre traumatique il faut entendre toute intrusion du Réel dans la psyché qui dans sa non symbolisation ne fut-elle que partielle, peut faire trauma. C'est ce que nous voulions démontrer dans ce chapitre, que ce n'est pas l'errance en elle-même qui relève du pathogène mais ce qu'elle permet de confrontation à l'imprévisible et l'inattendu. Loin d'être dans une problématique de « l'œuf ou la poule », nous tombons entre Réel et errance dans une dialectique moëbienne, ce que nous montrerons dans les prochaines pages. Aussi, les repères symboliques et ancrages imaginaires seront dus à l'errance mais aussi par leur chute inévitable, la conforteront.

L'errance est donc cause de l'effondrement narcissique voire de l'effacement du sujet qui ne sait y habiter ou tente au contraire de l'habiter, mais aussi de son émergence et de son maintien, ce que nous allons maintenant aborder. Plus exactement, le sujet en errance sera mis à demeure de choisir entre s'y faire ou s'y défaire, et lors d'un choix, c'est la deuxième option qui risque bien plus de s'actualiser.

CHAPITRE 3.**L'ERRANCE PSYCHIQUE COMME
PSYCHODYNAMIQUE**

L'errance psychique, même si elle paraît déstructurer(ée), n'est pas à considérer comme mort psychique ou du sujet. Bien au contraire, elle lui permettrait de se maintenir, et lui donnerait au moins une possibilité de ré-émerger dans cet espace infini qui le confine et semble le condamner. Si l'on considère le mythe d'Ulysse, thème que nous aborderons plus précisément dans la partie suivante, ce n'est pas l'errance qui lui fait perdre ses repères mais le Réel-Poséidon, et l'errance due à son erreur, malgré ou grâce à tous les obstacles qu'elle lui imposera, lui permettra d'avancer dans sa quête, toujours plus riche et plus fort d'enseignement sur ses potentialités, sa condition d'Homme et ce qui les fonde, même s'il ne pourra jamais nommer cette essence.

Malgré une vision peu optimiste de l'errance psychique et de ses issues, même lorsque celle-ci est décrite sur le versant du pathos, elle convoque au moins par la tentative, quelque chose de l'ordre de l'abréaction. Un colloque à Toulouse en 1996¹⁰⁰ aura tenté de pointer l'aspect ambivalent plus que clivé de l'errance psychique, processus qui risquera l'advenue et le devenir du sujet en les permettant. Le résumé des actes de ce colloque retrace bien cette idée que « *l'errance en effet, c'est la souffrance mais c'est aussi la démarche même de la vie* ». Et ce sont des facteurs additionnels qui dévieront l'errance psychique vers les déliaisons psychopathogènes, errance qui est essentiellement une « *rupture nécessaire qui met en place l'altérité et permet la découverte* ». Cette rupture sera celle d'avec tous les ancrages devenus néfastes, pesants ou désormais caduques, ancrages identificatoires ou traumatiques aux objets psychiques investis ou présents psychiquement par leur désinvestissement subi, volontaire et plus ou moins soudain. Mais ces ancrages ne se déferont pas en première intention et de prime abord pour d'autres, et laisseront ainsi une place vide dans laquelle le sujet pourrait mélancoliquement s'engouffrer au risque d'être ce qui la comblera en laissant certes quelque lacune mais non assez pour ne pas perdre le sujet dans un fantasme d'auto-

100 Aïn, J. (sous la direction de), *Colloque Errances, entre dérives et ancrages*, éd. Toulouse Érès, 1996.

Vers une conceptualisation métapsychologique de l'errance psychique comme dynamique adaptative du sujet engendrement/auto-dévoration. Les auteurs diront de l'errance qu'elle est un passage, ce que nous nommerons processus, et que lorsqu'elle se fige en un état, que nous nommerons ancrage, le deuil de l'objet-ancrage perdu ne saurait se faire, ce qui laisserait place aux débordements pulsionnels et autres atteintes psychiques suscités. L'errance psychique que nous concevons serait bien de celle de cette dynamique pointée par les auteurs, une psychodynamique de « transionnalité ».

1. L'errance psychique comme mécanisme de défense et processus d'adaptation

H. Xardel-Haddab¹⁰¹ reprendra les conceptualisations de Cournut et de Smadja, et aux décours de sa réflexion, elle abordera le sujet en lutte contre les déliaisons pulsionnelles ou le débordement de ses pulsions agressives par des conduites auto-calmanes (dont le moi sera sujet et objet) destinées à ramener l'homéostasie somato-psychique. Ces conduites résideraient à ramener le calme en neutralisant la déconstruction interne, donc parfois les processus de penser, afin de relancer ou maintenir intact les processus de symbolisation. Cette contradiction de lutter contre les processus à préserver conduirait le sujet à l'errance psychique dans un « *désert mental* », puisque la dynamique serait sauve mais le lieu de déploiement et de symbolisation lui serait figé. La mise en représentation serait donc compromise est c'est là la caractérisation de l'errance psychique : une tentative de représenter le vide de représentation, et de faire avec cette possibilité de ne pas être là. Mais cette aporie par la tentative de la subvertir révélerait au sujet son mythe fondateur, selon Helm¹⁰², la Vérité sur son désir, lisant tout en maintenant à distance, par la symbolisation, le Réel sur lequel mythe et Vérité se fondent.

101 Xardel-Haddab, H., *Névrose, psychosomatique et fonctionnement limite. Approche clinique projective : du destin des pulsions agressives*, thèse pour obtenir le grade de docteur en psychologie clinique et pathologique de l'Université de Nancy II, sous la direction du Pr C. de TYCHEY, présentée et soutenue publiquement le 18 septembre 2009.

102 Helm, Y., *Malika Mokeddem : envers et contre tout*, éd. L'Harmattan, 2000.

L'errance psychique comme processus de transitionnalité

Errer serait « *se retirer du monde symbolique* »¹⁰³. Afin de découvrir une certaine Vérité Intérieure, le sens doit laisser place à l'expérience. Là où ôter le sens ferait émerger le Réel, par là aussi le sujet pourra reprendre une dynamique signifiante lui permettant de revenir faire face à certaines réalités, internes ou externes. En effet, la confrontation au réel enjoint le sujet à tenter d'en saisir quelque chose en créant selon sa pensée et son esprit, une articulation dynamique et incessante des signifiants qui s'offriront à lui, afin de ramener ce qui déborde le système représentationnel à du familier. L'intrusion du Réel dans la psyché déloge le sujet du lieu de sa parole. Cette rencontre de Réel J. Leclerc¹⁰⁴ l'appelle crise¹⁰⁵, événement dont « l'atteinte », permettra au sujet de se sentir être au risque de s'annihiler. Le sujet sera convoqué au lieu du (de son) vide représentationnel auquel le Réel le renvoie. Le dévoilement de ce vide dans la représentation, le mettra face à son sort d'être-pour-la-mort, la possibilité de pouvoir ne pas être là. Cette atteinte du sujet et du vide entraîne un dessaisissement provisoire de soi, une perte de limites et de repères, qui pourrait être *tuché* si elle ne mène pas à la création. Cet effet de dessaisissement est assimilable aux phénomènes psychotiques pendant lesquels le sujet s'ignore sujet, inconscient de lui-même, renvoyant pour un temps l'inconscient à ce qu'il est : un savoir sans sujet. Cette atteinte par le Réel pourrait permettre une relance de l'articulation signifiante puisque la dynamique psychique se fonde par l'activité qui conduit le sujet à tenter de réduire l'objet de la *Darstellung* (présentation) à un produit d'élaboration psychique, une représentation, en ramenant l'inconnu à du connu.

C'est à cela que permet d'accéder la création, une nouvelle mise en articulation de ce qui pourrait d'abord entraver la dynamique psychique, une symbolisation des éléments traumatisants qui auront marqué l'effondrement du sujet dans son être et son identité. Mokkedem¹⁰⁶ par exemple, qui questionne l'être femme dans les pays arabo-musulmans dont elle s'origine, semble avoir tenté de se construire par la rébellion plutôt que la soumission à des signifiants auxquels elle ne pouvait s'identifier ; rébellion qui en passera par la tentative de s'écrire avec les mots et la manière de son peuple. Cet auteur nous apprendra par la bouche d'un de ses personnages qui n'est autre que son aïeule, que le sédentarisme c'est la mort puisqu'il dépossède le sujet de sa quête, celle de l'objet du désir, du moins du signifiant qui

103 Boudreault, P. W., *op. cit.*.

104 Leclerc, J., *op. cit.*.

105 Du grec *krisis* : apparaître sous son véritable jour, dans l'expérience du vide et de sa finitude

106 Helm, Y., *Malika Mokkeddem : envers et contre tout*, éd. L'Harmattan, 2000.

l'incarnerait : pour ne pas effectivement mourir, le sujet doit s'enclaver du / s'ancrer au nomadisme des mots, « *comme tout exilé* »¹⁰⁷. Celui-ci arrive dans un désert de signifiants avec son lot d'angoisse, désert dont il faut saisir l'équivocité : un espace sans limite de signifiants qui ne renvoient qu'à eux-mêmes puisque le sujet les ressent comme étrangers ; un horizon infini où manque cruellement les signifiants métaphores de l'être-sujet de l'exilé. Tout signifiant, que signifiant, déserté du signifiant... Lieu de l'Autre. Ainsi, ce désert sera lieu d'accueil où la parole du sujet pourra à nouveau se déployer par une errance qui relancera la mise en articulation et en résonance des signifiants qui l'entourent. Tant qu'il y a du mouvement, le sujet existe.

L'une de nos premières confrontations à l'errance dans sa dimension psychique est notre rencontre avec la notion d'« *errance de la pensée* » énoncée par J. Leclerc¹⁰⁸. Sous cette appellation qui intervient dans le chapitre 4 intitulé « *la représentation prise au dépourvu* », connotant l'idée de manque et de surprise, l'auteur s'appuyant sur les dires de Freud fait référence à des représentations qui seraient dépourvues de but. Freud, dans sa *Tramdeutung* postule l'existence d'une pensée qui n'aurait pas de représentation de but et qui pourrait confronter le sujet à un état d'ébranlement psychique. La pensée est le témoin de la vie psychique, produit de l'ensemble des facultés et activités psychologiques affectives, cognitives, et intellectuelles. Elle est la connaissance discursive liée à la capacité de l'Homme de connaître, raisonner, juger. La pensée notamment nous permet de nous représenter l'absent et l'inexistant. Elle renvoie également tant à la mémoire qu'au souvenir, tant à l'imagination qu'au rêve, tant à la rêverie qu'au fantasme. La pensée est l'idée directrice, le sens profond par lesquels le sujet s'exprime à travers ses créations. Elle est donc conception, à entendre dans son équivocité : ce qui est perçu et ce qui est produit.

Ainsi derrière la pensée est un système de représentations, chacune ayant un but, celui de parvenir à l'appréhension du monde et de soi tels qu'ils se présenteraient. L'existence d'une représentation elle-même dépourvue de but n'est pas abordée par Freud, mais J. Leclerc en fait l'hypothèse. La représentation-but vise à la satisfaction du désir, et détermine le psychisme dans son fonctionnement. Dans sa dimension inconsciente, elle guiderait tout autant l'association qui n'en serait plus si libre. Une représentation sans but serait alors aussi déterminante pour le psychisme, mais marquée du manque et puisque sans projet ne serait-ce que de satisfaction, elle serait sans objet déterminé. Il nous semble ici voir une référence à une

107 Mokkedem, M., 1990, *Les Hommes qui marchent*, éd. Grasset, 1997.

108 Leclerc, J., *op. cit.*.

représentation qui ne se voudrait qu'elle-même comme but et comme objet, indéterminée et qui ne déterminerait rien d'autre que l'existence d'une dynamique psychique. Cette représentation pourra alors venir se déposer sous n'importe quel signifiant et sur n'importe quel signifié, les agençant par un glissement perpétuel d'un élément à l'autre, puisqu'aucun ne pourrait l'ancrer, puisque cette représentation ne saurait les représenter que par la négative, que dans ce qu'elle ne les représente pas.

La quête de l'errance psychique ou l'errance de la quête psychique

J. Bril distingue la Quête, recherche qui, même sans objet déterminé, mène vers la création, et emmènera ainsi l'être sur un plan supérieur, et l'errance qui semble n'avoir qu'elle-même comme but, et qui sera alors le seul moyen pour se fuir elle-même : « *errer, ce sera ainsi fuir sa propre errance, psychique, et se retourner sans espoir dans le cercle infernal des questions insolubles* »¹⁰⁹. L'errance psychique rimerait avec un questionnement permanent puisque sans réponse saisissable ni par l'éprouvé ni par la symbolisation. K. Scwerdtner¹¹⁰ discrimine aussi une « *errance psychique créatrice* » d'un autre versant de l'errance, selon la proposition de Gutton, celui de la destruction. Gutton¹¹¹ pourtant n'établit pas véritablement de rupture entre errance créatrice et destructrice. Il postule que l'errance psychique, comme dans sa modalité d'errance de l'esprit, favorise le développement des capacités et potentialités psychiques, mais qu'elle peut prendre une tonalité pathologique lorsque *agie*, elle envahit les modalités temporelles compromettant alors les capacités de penser. Certains philosophes diront que la marche entrave les capacités réflexives, et entraînant une décharge cathartique, pourrait être la cause d'un débordement. Et si Rousseau avançait que la pensée vient en marchant et Nietzsche de préciser que seule la pensée née en marchant pouvait revêtir quelque valeur, d'autres comme ces auteurs soutiennent que l'errance *agie* entraverait les capacités de réflexion et anesthésierait les processus de pensée.

109 Bril, J., *La traversée mythique, ou, Le fils accompli*, éd. Payot, 1991, p.20.

110 Scwerdtner, K., *La femme errante*, éd. Legas, 2005, p.14.

111 Gutton, P., Slama, L., « Essai de Psychopathologie de l'errance », dans la revue *Adolescence* n°23, *Errances*, Bayard Éditions, 1994, p.55. L'errance de la pensée est « l'association libre » caractéristique de la cure psychanalytique.

Dans la même distinction A. Ronchi¹¹² s'appuyant également sur des propositions de Gutton, fait l'hypothèse d'une errance structurante et d'une autre désorganisatrice :

À l'*errance psychique* permettant une bonne capacité de développement s'oppose l'errance agie qui, lorsqu'elle envahit le temps et compromet la capacité de penser, peut être considérée comme une errance pathologique. Il existe de nombreux intermédiaires entre les moments d'errance passagers et l'errance plus ou moins installée.¹¹³

Ici l'errance désorganisatrice serait agie physiquement, prendrait *corps* pour se manifester dans l'espace géographique, à défaut de pouvoir s'écrire dans l'espace interne.

A. C. Bisson de Moguillansky dans son article que nous traduirons par « *Errance adolescentes : exil et "desexil"* » (sortie d'exil)¹¹⁴, traitera dans la langue hispanique du concept d'« errance » qui n'existe originellement pas :

« *Errancia* » est un néologisme du mot français errance, dépourvu de traduction exacte. En espagnol, « errer » revêt deux signifiés : *itinerar*, « marcher en vaguant d'un lieu à l'autre », « acte de divagation de la pensée, de l'imagination, etc.. », [Cf. association libre], et aussi « ne pas deviner juste, manquer, se tromper », qui renvoie à « échouer ». Ces errances, alors qu'elles se rapportent aux divagations de l'imagination, semblent être propres à une adolescence normale ; mais aussitôt qu'elles se transforment en action, en « errance agie », la capacité de penser est compromise et nous nous trouvons devant une errance pathologique (au moins selon P. Gutton)¹¹⁵.

L'acceptation du manque, *bejahung*, entraîne celle de l'erreur possible et des interrogations à jamais insatisfaites, mais engagera toutefois le sujet dans une quête de Vérité qui ne pourra que se mi-dire, comme le démontre Lacan tout au long de ses enseignements. Ainsi nous ferons l'hypothèse que le but de la quête est la quête elle-même dans ce qu'elle permet de découverte, c'est-à-dire de création de ce qui est déjà là et qui détermine, mais

112 Ronchi, A., *L'adolescent « voyageur » : rompre, explorer, exister*, thèse pour obtenir le grade de Docteur en Médecine, présentée et soutenue publiquement en mars 2005 à la faculté de Médecin de Bordeaux.

113 Gutton, P., Slama, *idem*.

114 Bisson de Monguillansky, A. C., *Errancias adolescentes: exilios y desexilios*, dans Psicoanálisis APdeBA, « *Las errancias adolescentes* », Vol. XXIII, n°2 - 2001 329, Capital Federal Argentina. Traduit par nos soins.

115 *Ibidem*. Version originale : *Errancia es un neologismo que ocupa el lugar de la palabra francesa errance, carente de traducción exacta. En castellano, errar tiene dos vertientes de significado: itinerar, "andar vagando de una parte a la otra", "divagar el pensamiento, la imaginación, etc." I y también no acertar, fallar, equivocarse, de la cual deriva fracasar. Estas errancias, mientras se refieren a las divagaciones de la imaginación parecen ser propias de una adolescencia normal; pero en cuanto se transforman en acción, errance agie, queda comprometida la capacidad de pensar y nos encontramos ante una errancia patológica (al menos según P. Gutton).*

jamais dans son entièreté, ce que le sujet aura été. Cette création – psychique entendons-nous – ne se ferait pas *ex nihilo*, mais à partir du vide liée à une/la perte.

Pour O. Falque, l'errance, « *destination manquée* », engage le sujet à « *s'égarer dans le monde* »¹¹⁶ en quête d'un objet adéquat sous les traits duquel se cacherait l'objet comblant. L'errance psychique serait ainsi liée à une signifiante flottante et la vie pulsionnelle qui manque toujours inlassablement et immanquablement l'objet, au service de la dynamique psychique et du désir.

Falque écrira que l'errance témoigne, en tant que symptôme, de la désagrégation des liens de filiations en même temps que disparaissent les figures d'autorité jugées légitimes ou fiables, qui pousse le sujet à ne pouvoir considérer sa dynamique que dans un ici et maintenant, ce que Bin Kimura appelle « *pathologie de l'immédiateté* ». L'errance psychique dans ce cas serait nourrie par la conviction du sujet de pouvoir atteindre l'objet du désir et sa Vérité, au détriment de ce que ce pouvoir doit être, à savoir une *tension vers* un objet à jamais perdu. Reprenant Anzieu, l'auteur propose comme alternative à l'errance la « *décroyance* », *id est* la désidéalisaiton qui permettrait alors de dialectiser errance et croyance, en un passage d'un Lieu Idéal que le sujet veut atteindre à un Idéal du Lieu vers lequel il pourrait tendre. Le sujet se mettrait alors en quête non de l'objet cause du désir, mais d'un objet pouvant le satisfaire pour un temps en une jouissance minimale.

Cette jouissance et la manière de s'en défendre restent un fait structurel. Au décours de nos lectures, un des nombreux synonymes des « *borderlines* » attira particulièrement notre attention. Il s'agit des personnalités dites « *erratiques* ». Reprenant la définition de cet adjectif, nous pourrions ainsi décrire la « *structure* » – non réellement définissable puisque ces personnalités semblent errer d'une structure à l'autre en empruntant les symptômes – comme étant une a-structure, non dans le sens d'une absence mais de non fixation, de non inscription. Ainsi, l'état-limite, par ses symptômes, se retrouverait là où on ne l'attendrait pas, toujours intermittent, toujours inconstant, laissant parfois également le clinicien dans l'errance.

À partir de l'analyse des *borderlines*, personnalités dites *erratiques*, J. Kristeva, reprise par S. Barzilai¹¹⁷, marque l'errance psychique du sceau de l'abjection¹¹⁸. Cette abjection serait un

116 Falque, O., *Dieu, l'adolescent et le psychanalyste : fonctions du religieux et processus d'adolescence*, éd. L'Harmattan, 1998.

117 Barzilai, S., *Lacan and the matter of origins*, California, Stanford University press, 1999.

118 Kristeva, J., 1980, *Pouvoirs de l'horreur. Essai sur l'abjection*, éd. du Seuil, (coll. Tel quel), 1983, pp.15-16.

effondrement des repères structuraux du sujet, et non plus seulement identitaires. Ainsi l'errance psychique ne serait plus tant un effet ou un fait de structure, mais un effet de la déconstruction, voire de l'annihilation des frontières structurelles. Selon Kristeva, « *ce qui est abject... conduit [le sujet] vers la place où le sens s'effondre* »¹¹⁹. La condition du *borderline* serait marquée alors par l'apparition « *de bouts de discours chaotiques* »¹²⁰, faisant se désagréger les fonctions du langage. L'abjection serait « *ce qui désordonne le système identitaire ; ce qui ne respecte pas les frontières, les positions, les règles* »¹²¹. Cette abjection serait une ambiguïté due à l'impact de la rupture ou de l'écroulement des limites de soi. Le sujet *atteint*¹²² par l'abject, est en possession d'un pseudo-objet, abstrait, voire inexistant, qui n'est ni du sujet, ni de l'extérieur, ni *ici*, ni *ailleurs*.

Celui par lequel l'abject existe est [...] un jeté [un exilé] qui (se) place, (se) sépare, (se) situe et donc erre, au lieu de se reconnaître, de désirer, d'appartenir ou de refuser. [...] Au lieu de s'interroger sur son « être », il s'interroge sur sa place : « Où suis-je » plutôt que « Qui suis-je ? ». [...] Il a le sens du danger, de la perte que représente le pseudo-objet qui l'attire, mais ne peut s'empêcher de s'y risquer au moment même où il s'en démarque. Et plus il s'égare, plus il se sauve.¹²³

Pour le dire selon ses termes, le sujet en errance se trouverait là où le signifiant serait présent, mais où son règne serait menacé par ce qui, du Réel, est irréductible au langage. Cependant la *défaite* (à entendre comme dénouement, dénouage et échec) de la chaîne signifiante n'en serait que relative et, « *un semblant de socialisation* » pourrait être maintenu. En quoi voyons-nous là une errance non pathogène ? Parce qu'amenant le sujet au point de Réel irréductible au langage, le sujet pourra au moins tenter de décliner sa parole, dans la possibilité alors offerte de le faire autrement. Quoiqu'il en soit, même si le risque pour le sujet de se effondrer devant le Réel est inévitable, cette abjection, qui rejoint l'atteinte ou la *tuché*, mettra le sujet face au rien représentationnel moteur de la vie psychique et de sa dynamique.

D. Bonnecase servira nos propos lorsqu'il parlera du romantisme littéraire. « Éthique du sujet »¹²⁴, le romantisme naîtra d'une « catastrophe » causant « *l'effondrement de son monde avec ses valeurs, ses idéaux, ses mythes, etc.* »¹²⁵, et s'écrit à partir d'une dérive

119 *Ibidem*.

120 Kristeva, J., « Within the Microcosm of "The Talking Cure", in *Interpreting Lacan*, ed. Joseph Smith and William Kerrigan, New Haven, 1983.

121 Kristeva, J., 1980, *idem*.

122 Cf. « l'atteinte » conceptualisée par J. Leclerc, *op. cit.*

123 Kristeva, J., *idem*, p.15-16.

124 Bonnecase, D., *S.T. Coleridge: poèmes de l'expérience vive*, éd. Ellug, Université de Grenoble, 1992, p.11.

125 *Idem*.

puisque « *la désorganisation éprouvée au plus profond de l'être, risquant à tout instant de provoquer une errance psychique et morale, mais toujours l'angoisse et l'effort pour l'abréagir* »¹²⁶. La catastrophe est un bouleversement soudain, parfois radical, du déroulement d'un événement qui entraîne une destruction voire la mort de ce qui était jusqu'alors. Et parce que l'auteur mentionne que l'errance psychique serait angoissante, il met en exergue la potentialité de celle-ci à pousser à la symbolisation, dynamique existentielle du sujet.

2. D'une ambivalence de l'errance psychique ?

Certains facteurs sociétaux, culturels ou culturels pourraient impacter l'errance psychique et l'aider dans sa fonction structurante ou au contraire l'en dévier. O. Douville *et al.* rappellent que le sujet « moderne » se retrouve dans des « *configurations sociales et économiques contemporaines dans lesquelles [il] est engagé au risque d'une quête sans fin et effrénée à l'objet supposé le compléter* »¹²⁷ : les sociétés capitalistes fondent leur discours sur la promesse de l'existence, pour ceux qui s'y plient, de l'objet du besoin et du désir confondus. Pour autant, ces discours, loin de venir combler le manque, le dévoile, et permet donc *a minima* un semblant d'articulation signifiante. Paradoxalement, et c'est peut-être en cela que le sujet se retrouve dans l'errance, s'y loge, s'y reconnaît, et y existe, c'est que même le « discours » capitaliste des sociétés ultra-libérales qui enjoint le sujet à jouir, se fonde sur le langage dont la structure même introduit du manque, donc du désir et du sujet, qui appelle même de manière étouffée au lien social et à l'Autre.

O. Douville aura commencé par considérer que l'errance psychique était la traduction pathologique d'une errance physique elle-même née d'un échec du lien social. Il nuancera quelque peu ses propos, en supposant des fonctions psychiques à l'errance¹²⁸. L'auteur admet la possibilité que l'errance soit une réponse, une construction sinthomatique du sujet victime d'exclusion, qui viserait à mettre à distance l'angoisse, l'aidant ainsi à surmonter, ou au moins supporter sa condition. Prenant l'exemple de l'adolescence, période erratique par excellence, il montre que l'errance psychique trahie par une réalité comportementale, consiste en des

126 *Ibidem*.

127 Douville, O., Wacjman, C. *et al.*, *Ruptures des liens, cliniques des altérités*, éd. L'Harmattan, 2003.

128 Douville, O., « Les fonctions psychiques de l'errance », dans la revue *Psychologie Clinique*, 2010/2 n°30, pp.80-93.

erremments entre les représentations déjà établies et celles en cours, entre les identifications aux figures parentales et autres discours. L'errance qui « inquiète », pathologique, menaçant le sujet de sa perte, serait en fait, selon les termes de l'auteur, un empêchement, une stérilisation, une catastrophe de l'errance. L'adolescent ne pouvant plus s'égarer dans une exploration libre de tout assignement à une place, serait fixé, figé dans une situation psychique intenable, que seule une mise en marche physique pourrait pallier : l'errance « *est le monde d'une rencontre difficile, souvent manquée et parfois non. Elle n'est réussie cette rencontre que si on arrive à comprendre par où elle est manquée* »¹²⁹. Pourrions-nous dire, croisant les propositions antérieures, que dans le cas d'une rencontre réussie, la destination de l'investissement intrapsychique elle, serait inévitablement manquée ? Ce qui conduirait alors le sujet à tenter de retrouver des nouvelles coordonnées de jouissance, qui ne seront pas atteintes, maintenant le sujet par et dans une quête qui, à chaque rencontre, bonne ou mauvaise, le mettra face à ses potentialités avortées ou révélées d'être-au-monde ? Mais peut-être cela supposerait-il, qu'un Autre se fasse entendeur de ce que le sujet adresse sans espoir qu'un Autre entende donc sans attente qu'un Autre lui réponde.

Sur fond de *psychogéographie*, c'est-à-dire d'investissement projectif du psychique dans un lieu, l'auteur avance encore que le sujet en errance physique, serait en mouvement permanent dont le point de capiton serait un épuisement, et l'objectif une rencontre, bonne dans le sens qu'elle permettrait au sujet de faire retour sur lui-même. Cet épuisement serait primordial avant même la symbolique du lieu d'arrêt. C'est parce qu'il ne peut aller plus loin que le sujet se pause. Douville définit l'errance comme une tentative de trouver de nouvelles figures d'altérité, et suppose qu'elle est sublimation puisqu'elle se soutient d'un vide qui permet la création, à condition d'y être dans un constant passage et non de s'y ancrer, ce qui est notre hypothèse principale. Notre point de divergence serait quant au fait de rapprocher errance et fugue. Si la fugue est initialement poussée par la fuite d'une menace de son intégrité psychique, l'errance psychique est d'abord motivée par la quête d'un objet préalablement perdue. Elle serait en cela inhérente à la pulsion de vie, que certains définissent comme étant une pulsion nomade (nous reviendrons sur ce point ultérieurement). Aussi la fugue pourrait-elle dans un déplacement de motivation rejoindre, donc dans un second temps (psychique) l'errance et toutes ses possibilités. Si un lien semble évidemment renvoyer l'un à l'autre, errance et fugue ne sauraient être confondues.

129 *Ibidem*.

Ces propositions peuvent aisément trouver écho dans le psychisme : si effectivement l'errance peut porter le sujet vers des endroits où il ne serait plus échu mais déchu de sa parole¹³⁰ (mauvaise rencontre), il peut aussi le mener en des mises en sens qui l'exclurait de son discours, l'énonçant alors en son absence. L'errance phénoménologique telle que reprise par l'auteur, serait une « *impossibilité d'être fixé quelque part* », une liberté de mouvance permettant dans le même temps de pouvoir se *retrouver* en tout lieu, mais toujours de manière neuve et nouvelle, quand bien même ce lieu serait familier. Ainsi le sujet même épuisé, ne saurait se poser dans une position dépressive, voire mélancolique. En effet, si la mélancolie se caractérise par l'immuabilité d'un Moi fixé à la trace laissée par la perte, l'errance permettra de s'en défaire ou au moins d'en faire autre chose qu'une amarre ou une bitte d'amarrage. La dépression quant à elle, même si elle est de nos jours davantage considérée comme un symptôme entravant la dynamique psychique voire une pathologie, serait à entendre comme phénomène fondamental de l'existence permettant au sujet de se défaire de ce qui l'ancre à une place l'empêchant alors de se décliner dans toutes ses autres possibilisations (possibilité de rendre possible) qui le révéleraient à lui-même.

Un habitat c'est « *ce qu'on déplace avec soi pour se loger au lointain* »¹³¹. Pouvoir transporter ses points de repères, lieux de vie psychiques, dans tout endroit en fonction du mouvement du besoin ou du désir, et de s'y retrouver « chez soi », présent à soi-même et à l'Autre, est le fait du nomade qui saura alors substituer aux signes de son environnement illisibles pour le non initié, vides de toute présence et de sens, des repères signifiants et symboliques qui lui accorderont, même dans la sédentarité, la possibilité de s'égarer sans risque de *se* perdre.

De l'errance identitaire au nomadisme psychique ou le besoin d'ailleurs

Non sans lien avec « notre » errance psychique, nous aborderons pour finir le questionnement duquel se fonde et se nourrit l'identité. Nous l'avons dit précédemment, l'identité sera au cœur de la problématique psychique erratique. Aussi l'errance identitaire sera un symptôme d'une errance psychique entravée puisque celle-ci doit permettre la mise en

130 Selon la proposition de Ouaknin, M.- A., *C'est pour cela qu'on aime les libellules*, éd. Du Seuil (coll. Points Essais), 2001.

131 Douville, O., Degorge, V., « Quelle vie psychique se fige et se reprend dans la vie adolescente ? », dans *Clinique psychanalytique de l'exclusion*, éd. Dunot (coll. Inconscient et Culture), 2012, p.123.

écho et l'adaptation entre le sujet et ses *Umwelts* intrapsychique et extérieur. De par le lien de l'identité et du sexuel, Izcovich corrèle l'errance identitaire à un « *défaut d'inscription de la castration* »¹³². Plutôt que de défaut, nous préférerons nuancer en parlant de « désinscription provisoire du langage ». Quoiqu'il en soit, la résultante immédiate serait l'abolition des contraintes et de leur acceptation : au lieu d'être déterminé par le Réel du sexuel qui s'ancre notamment dans le corps à l'adolescence, le sujet se perd dans une liberté « absolue » de choisir la position qu'il adoptera, l'appartenance qu'il voudra, pouvant donc s'étayer sur un aspect et son contraire – l'un ou l'autre, l'un et l'autre, ni l'un ni l'autre – sans que cette contradiction ne soit jamais questionnée pas même par quelque justification. Peu importe la position choisie par le sujet, elle sera toujours soutenue de signification et de certitude que rien ne semblerait pouvoir ébranler, puisque sa position ne se fonderait pas du Réel mais de l'Imaginaire qui tentera de le voiler. Ainsi le sujet se tiendra d'autant plus éloigné de la Vérité de son désir qu'il croira l'atteindre, si tant est que ce sujet soit encore celui du désir ou désirant. Car comment pourrait-il se manifester, exister, le désir dans un monde où, ensemble ou seul, « tout devient possible » ? Le sujet qui n'évolue que dans un Imaginaire où toutes les places sont possibles et auquel le discours capitaliste fait écho, ne saurait avoir à faire avec le manque ou le Réel sans cesse voilé, évitant les rencontres et ainsi l'être et l'existence.

Dans son « petit dictionnaire de la vie nomade »¹³³, Bonardel cite K. White qui introduit dans le champ de la poésie, la notion de *géopoétique* en :

répondant ainsi à un besoin d'air, d'espace mental et de vitalité créatrice confisqués par la pensée sédentaire oublieuse du "dehors", et incapable de préserver le "sens du passage" sans quoi s'étiolent la vie et le langage, toujours trop savant à défaut d'être vivant.¹³⁴

Selon lui, l'esprit qui s'évade, nomadisme mental et intellectuel, liée selon nous au processus d'errance psychique, mènerait à la création et par là à « *une nouvelle géographie mentale, et un nouveau langage de communication* »¹³⁵. La mise en sens, l'ancrage d'un signifié à un seul signifiant réduit au rang de signe, empêcherait à éprouver l'être vivant, au sens d'en faire l'expérience et de sa mise à l'épreuve. White parle d'un « *espace atopique* » pour renvoyer à la dimension psychique de ce lieu, d'un lieu à créer par le cheminement de la pensée, et aussi à l'ouverture à la possibilisation, la capacité et la possibilité de rendre

132 Izcovich L., *L'identité sexuelle et l'impossible*, dans la revue « L'en-je lacanien » 2008/1, N° 10, pp.81-92.

133 Bonardel, F., *Petit dictionnaire de la vie nomade*, éd Médecis-Entrelacs, 2006.

134 White, K., *Une apocalypse tranquille*, éd. Grasset, 1985, p.89.

135 *Idem.*

possible. Le lieu du sujet ne serait pas celui qui accueille sa parole donc lui précéderait mais créé par celle-ci, dans son sillon, par le fait même qu'elle soit et qu'elle se déploie.

Serait-ce en ce lieu, sillon, trace, preuve qu'une parole fut, que le sujet ferait une halte ? Ce terme, comme nous le rappelle Bonardel, est porteuse de plusieurs connotations renvoyant au Réel, à son intrusion et à la défense contre celle-ci. En effet, qu'il s'agisse d'un « halte là ! » injonctif, interdictif, marquant l'intrusion, ou que le sujet fasse une « halte » imposée ou volontaire, cette halte appelle à une suspension ou une fixation temporelle. Suspension lorsque le sujet se hâte dans sa halte ou fait halte dans sa hâte de parcourir son histoire et d'y découvrir ce qu'il aura été, pour un temps donné dans un temps précis dépendant du temps d'où il regarde ; fixation lorsque l'*Ici* où il s'érige est déterminé autant qu'il détermine le *Maintenant* d'où le sujet pose et porte un regard sur lui-même. Suspension ou fixation, « ou » à entendre dans le *vel* et non dans l'exclusif, ainsi la dynamique pourrait-elle se conserver, se maintenir dans un espace de fixation non enclos et permettant tant l'intrusion que la fuite, ce dernier terme entendons-le dans ce qu'il permet de mise en perspective et d'écho musical. Quoiqu'il en soit, la halte souvent commandée par l'angoisse, préviendra le danger auquel se risquera le sujet dans une confrontation au Réel pouvant ôter tout *vel* au « ou », faisant perdre l'accent au « où » du lieu de l'essence subjective. Le questionnement du sujet ne portera donc plus sur le lieu où il se trouve « où suis-je ? », mais sur le doute quant à exister « ou suis-je ? », exprimé en une hésitation entre être ou rien, doute qui n'amène pas de possibilité de réponse car si le « je » de mon discours ne suit pas la dynamique subjective qui lui fera éprouver son existence, « je » ne suis rien.

Pour revenir sur la *géopoétique*... La racine grecque de la poétique nous emmène vers la capacité de créer et d'inventer. Nous dirons alors que lorsque l'espace est celui du sujet, lieu intrapsychique, la *géopoétique* sera tant la création par le cheminement dans un espace, que la création de cet espace par le cheminement signifiant. Comme limite à cet espace sera l'horizon dont la signifiante première est bien « limite », ce qui sépare Ouranos de Gaïa non sans rappeler à cette autre coupure qui les aura séparés et toujours les lie. L'horizon sépare et lie, borne à la vue et au regard, elle se garde toujours à distance repoussant l'étendue de l'espace à conquérir. L'horizon révoque et convoque ce qu'elle met à distance tout en étant le lien, le pont. L'immobile se confine dans un lieu étroit et ne sait pas que l'horizon n'est là que pour rassurer... et angoisser. Et là encore tombant sur la perspective, les points de fuite viennent tracer l'horizon et en prendre leur essence, leur essor et leur *escence*¹³⁶, à savoir leur

136 Terme emprunté à J.-M. Vives, « Prenez vos rêves pour la réalité », Séminaire de l'A.E.F.L., Nice, novembre 2010, paru dans *L'inadmissible, L'inconscient, le malentendu*, Actes n°16 de l'ALI-AM – AEFL.

commencement et leur mouvement. Les points d'horizon nous paraissent immobiles mais nous apparaissent dans ce qu'ils sont, fuyants dès lors que nous voudrions nous en saisir ou nous y loger. La mort du sujet – son coma du moins – serait alors l'issue d'un nomadisme sans halte ou d'un sédentarisme absolu, tuant l'horizon dans ce qu'il est, le sujet se perdant dans le monde imaginaire, celui de la représentation, de l'image, duquel l'imagé et la limite seront exclus : d'une relation duelle intrapsychique sans tiers, où tout est possible, telle la mystique, où tout paraît vivant, dynamique, mais d'une dynamique figée par la mort qui pétrit le sujet dans ce qu'il avait de plus vivant, dans son existence, dans l'être.

Tout comme White, Deleuze prônait une dynamique errante qui différerait de celle du sujet pris dans l'imaginaire, mais qui viendrait de ou irait avec « *une relation immédiate avec le dehors* »¹³⁷ : se débarrasser des carcans moïques pour que le sujet accède, par l'expérience de ce qu'il est et qu'il existe, à ce qu'il aura été et ce qu'il aura à être mais toujours dans la confrontation à ce qu'il n'est pas ou plus que permet la rencontre de l'Ailleurs.

Du mythe à la dynamique existentielle : ce que permet l'errance psychique

Imberty proposera comme forme qui pourrait être détruite le mythe que nous entendrons comme celui du sujet, l'histoire énigmatique de ses origines sur laquelle il se fonde et qui ne se laissera pas saisir par celui qui tente de la conquérir et de la visiter. L'auteur approche le mythe en tant que forme duelle dialectisée entre un « *devenir événementiel* », suite linéaire des événements successifs, et un « *devenir potentiel* »¹³⁸, c'est-à-dire les symboles qui se grefferont, dans le récit – forme du mythe. Le devenir événementiel alors inscrit dans un espace-temps psychique que le récit ne pourra jamais rejoindre, renvoie le sujet à sa Vérité originaire (toujours ailleurs) de laquelle le mythe prend son essence. C'est cette dualité qui souffrirait dans l'errance de n'être pas dialectisée : devenirs potentiel et événementiel ne s'articuleraient plus, ne « formant » plus une forme harmonieusement rythmée, ce qui entraverait la dynamique psychique par une non absence ou au contraire une *surprésence* de l'absence. La dialectisation est ce qui permettrait selon nous de passer à une

137 Deleuze, G., « Deleuze et Guattari s'expliquent : table ronde », dans *L'île déserte et autres textes*, éd. de Minuit, 2002.

138 Imberty, M., *La musique creuse le temps - de Wagner à Boulez : musique, psychologie, psychanalyse*, éd. L'Harmattan, 2005, p.342.

forme triadique qui pourra dévoiler tout le potentiel du sujet. Sans elle, le récit mythique s'annulerait dans le même temps qu'il se construirait, défiant la finitude temporelle, et maintenant le sujet dans un « *"refus du temps" et un "refus de l'histoire" au profit de l'éternité du mythe* », ce qui revient pour le sujet à sombrer dans l'illusion de l'immortalité. Non en tant que survivre par-delà le temps et l'espace, mais en dehors d'eux, parce que ceux-ci n'ayant illusoirement plus de prise, ils n'existeraient plus. Mais la pareille est le sort réservé au sujet qui n'est plus rythmé ni ne rythmerait plus « sa » dynamique psychique. Dans les chapitres ultérieurs, nous entendrons la dynamique existentielle comme cette dialectisation de la dualité entre « devenir événementiel » et « devenir potentiel », liée aux trois formes triadiques que nous définissons à la fin de ces propos.

Imberty dira l'errance psychique à partir du « *sentiment de l'absurdité du désir (du vouloir-vivre, selon Schopenhauer) [qui] a sans doute à voir avec l'envie que Mélanie Klein¹³⁹ décrit comme envie dévorante et dangereuse pour l'objet désiré* », ce qui convoquera inévitablement de l'angoisse chez le sujet et les défenses contre celle-ci, qui viseront « *à perdre l'objet de telle sorte qu'il reste objet de désir, mais hors de portée du sujet, indéfiniment inaccessible* ». Seule restera la représentation de l'objet perdu qui l'anéantira dans le même temps, et cette absence, ce néant, deviendra « *le seul but de la quête du désir, quête ainsi toujours recommencée vers un idéal hypothétique toujours plus éloigné. Le sujet est alors condamné à vivre dans un temps sans limite, à poursuivre cette quête sans but, il est condamné à l'errance psychique* ». Selon l'auteur, cette errance serait un « *fantasme du temps* » développé par le désir de possession absolue qui détruirait tant l'absence de l'objet que l'objet lui-même, mais ce désir tel que défini précédemment marquerait de vide le temps de la quête ainsi éternelle car rythmée d'absence, donnant au sujet un avant-goût de « *l'infini de la mort* »¹⁴⁰.

Si la forme telle que nous l'avons définie est toujours en formation, l'on pourrait en dire qu'elle est alors « une absence de forme », ce à quoi s'oppose Imberty¹⁴¹ (p.341). Se basant sur une analyse de l'œuvre wagnérienne, donc de la forme musicale, il dira de celle-ci qu'elle est à entendre comme une :

... potentialité et latence du temps musical, et non comme donnée manifeste et contenu esthétique *a priori* de l'œuvre. Forme multiple, qui réside toujours dans le renvoi de ce que j'entends dans une lecture linéaire, à quelque chose d'autre qui ne s'actualisera peut-être jamais tout à fait, forme qui n'est plus plénitude et cohérence,

139 Klein, M., *Envie et gratitude et autres essais*, éd. Gallimard, 1968.

140 Imberty, M., *op. cit.*, p.342.

141 *Idem*, p.341.

mais à la fois suprême harmonie dans l'intégration du temps continu, et manque d'incomplétude, négativité qui réveille en l'homme cette sensibilité à ce qui demeure et à ce qui s'estompe dans le devenir.

Potentialité et latence... les principes mêmes de ce que nous supposons de l'errance psychique. **L'identité**, telle est l'une de nos hypothèses principales, **est de l'ordre de la *gestaltungen*** : constituant l'ensemble des repères internes du sujet, elle est toujours en formation et ne cessera de s'agrémenter au fil des expériences de vie, de se mouvoir, de se réajuster, permettant ainsi une adaptation à l'environnement changeant, mais au risque qu'elle ne soit plus en adéquation pour un temps avec les repères externes avec lesquelles elle était jusqu'alors en écho. Il faudra qu'un déplacement dans le sens psychanalytique du terme s'opère, pour restaurer le sentiment d'appartenir au monde en retrouvant résonance avec lui. Ce temps de suspension, de latence dirons-nous, dans la continuité entre repères internes et externes dévoileront certes comme dans toute crise le sujet tel qu'il est, un être-pour-la-mort, mais le révélera surtout dans toute sa potentialité.

La latence rythme toute vie : végétale, animale, psychique,... Elle renvoie inévitablement à une suspension du temps, de la vie, au moins de manière illusoire, souvent de façon temporaire. Elle se manifeste par des témoins silencieux, par une apparente inactivité mais qui aura des effets remarquables après-coup. La latence est un temps d'arrêt ou temps de réaction : la latence n'est donc pas un moment de rien, mais **le temps transitoire qui permet de passer d'une phase à une autre, d'une expérience à sa symbolisation et qui peut parfois prendre la forme d'un temps mort**. Ce qui est donc latent pourra apparaître, et de ces apparitions traitent la phénoménologie : temps d'une expérience qui marquera le décalage entre ce que nous étions et ce que nous serons pendant que ce que nous sommes nous échappe tant que nous l'éprouvons. La latence ne serait donc pas marquée de manque mais de virtualité : ce que nous ne voyons pas existe peut-être, potentiellement. Mais le virtuel existe sans se manifester et est supposé exister : le virtuel possède toutes les conditions nécessaires à son actualisation mais ne s'actualisera pas, là où le potentiel devra être agi pour exister.

La potentialité définie par la philosophie caractérise ce qui n'existe pas en acte mais en puissance. C'est en l'agissant que le potentiel se révèle et tant qu'il n'est pas agi, il reste latent. Mais si le contexte, l'environnement peuvent faire exister le potentiel, ils peuvent aussi le taire, l'empêchant de se libérer, de se manifester. Cette définition de la potentialité nous aura tournés du côté de la philosophie lorsque du côté de la psychopathologie, le rien, la non manifestation d'un acte ou d'un processus qualifiait trop souvent le sujet du côté déficitaire. Nous pensions alors, et c'est le postulat de notre praxis, que ce que nous ne voyons pas existe

peut-être et qu'il faudra alors faire preuve de créativité pour faire émerger toutes les potentialités du sujet, notamment quand celui-ci est pris dans une exigence dépressive qui maintient tuées ses autres possibilités d'existence. Dans une logique mécaniciste la potentialité peut se libérer par une force – que pourrait être le mouvement erratique – qui ferait exister le potentiel en fonction des rencontres qui pourront aussi s'avérer mauvaises.

Nous pouvons préciser notre proposition : l'errance psychique, mouvement né de la force de vie, de la dynamique existentielle incarnée dans la pulsion épistémophilique, met le sujet face aux rencontres parfois mauvaises mais pouvant toujours le révéler à sa puissance, *id est*, ses possibilités d'ex-istence, toutes ses façons possibles d'être-au-monde.

La puissance du sujet est sa capacité à agir et produire des effets notamment sur l'autre, sa force créatrice notamment sur son être. La puissance du sujet sera donc sa force psychique, ses ressources, sa potentialité, sa virtualité, tout ce qu'il peut « activement » être, le sujet *puissant* étant celui qui participe au présent à son pouvoir être.

Cette puissance, donnée donc singulière puisqu'appartenant au sujet, pourrait si l'on en suit la philosophie être active et renvoyée à une capacité dans le présent d'être (en acte) d'une certaine manière ; ou passive qualifiant alors ce qui peut devenir autre chose que ce qu'il est mais en étant agi par un autre. La volonté de puissance telle que définie par Nietzsche sera celle du sujet voulant pouvoir se passer de tiers pour activer tout son potentiel qu'il voudra alors exercer sur l'autre. La puissance du sujet sera ce qui lui permettra de résister à la force contraire de la curiosité témoin de vie, à savoir l'incuriosité. Celle-ci est un désinvestissement massif de l'environnement externe, le sujet dépourvu d'intérêt pour l'inconnu, ne s'ancrera qu'aux choses dont il sera sûr, dont il aura toute connaissance. Selon l'étymologie latine, *incuriositas* signifie « négligence »... ne pas prendre soin (de soi). Nous entendrons alors que le prendre soin de soi devra en passer par l'errance psychique, soit aller vers l'inconnu.

Pour en revenir à la citation d'Imberty, il est à considérer à la forme un niveau manifeste et un contenu latent. Mais comme il ne peut y avoir de dyade sans **tiers**, limite qui sépare et qui lie dans le même temps deux éléments, nous ne parlerons que de triade. Les triades qui nous intéresseront et qui seront à éprouver seront :

- contenu manifeste / contenu latent // **contenu virtuel**
- présence / absence // **potentialité**
- signifiant / signifié // **être-au-monde**

Ces trois formes triadiques composeraient selon nous les niveaux non hiérarchisés de la chaîne signifiante et de ses possibilisations pour le sujet, telle qu'elle sera liée à l'errance psychique et à la dynamique existentielle. Le tiers sera ce qui permettra de passer de la

linéarité à la discontinuité par incorporation et intégration du manque qui ne pourra pas être considéré comme du rien mais comme élément permettant le « jeu » par lequel tout mouvement restera possible. C'est le « jeu », l'espace vide entre un élément et un autre, qui permet leur articulation et l'expression d'une certaine linéarité mais simultanément intègre à cette linéarité une absence dont le contenu pourtant tu se révèle à qui y prête attention. Peut-être parce qu'il s'intéresse à une œuvre qui s'écoute, l'auteur « entend » quelque chose d'une « lecture », de ce qui n'est pas dit mais qui pourrait s'exprimer par son absence, ce qui ne saurait être saisi mais pour autant « entendable ». Le temps continu est tel paradoxalement parce qu'il y a du rythme, présence d'absence, qui capte le sujet en se faisant écho de son propre rythme. La forme ainsi définie évoquera tant l'éternité que la finitude, toute deux s'exprimant en offrant au sujet un aperçu de ce qu'il est, ce qui lui échappera toujours. C'est bien parce que quelque chose de l'insaisissable persiste que la forme qui tente de s'en saisir sera par essence toujours en formation... éternité.

L'agencement de ces triades donnera la tonalité du discours, et, dans le défaut ou la surprésence d'un de ces éléments, sera permis un déplacement par l'exploration de l'instance absente, le questionnement sur ce qui l'empêche, la tait ou l'annihile, ou encore sur ce qui permet l'envahissement d'une autre ou son surinvestissement, de manière là encore à pousser le sujet vers un ailleurs qu'il aura à créer. Pour illustrer nos propos nous pourrions par exemple reprendre le virtuel.

Slavoj Žižek se reposant sur Deleuze dira du virtuel qu'il est un devenir « qui *existe sans être* ». Le Réel, insaisissable, résistant donc à l'Imaginaire et au symbolique, ne peut-on pas dire qu'il existe sans être ? Le devenir est virtuel puisqu'il ne pourra jamais s'actualiser : ce que je deviens, je finis par l'être tant et si bien que je ne peux jamais devenir, mais toujours être ; ce qui dans le passé aura été prédit comme futur n'était qu'une potentielle possibilité de soi. Le virtuel rate alors sa mission de reproduire la réalité ou un pan d'elle, puisque n'en révèle qu'une facette, et n'est pas une expérience. Le virtuel est seulement en puissance, et pas en acte, c'est-à-dire qu'il est sans effet dans l'actuel. D'ailleurs, effet de Réel, il cesse d'être dès sa mise en acte. Pour Gilles Deleuze est virtuel ce qui n'a pas d'existence actuelle, mais un « état potentiel susceptible d'actualisation ». Le virtuel s'oppose à l'actuel (ce qui existe de manière concrète et tangible) et non au Réel. Le Réel, impossible, imprévisible, inattendu, se retrouve donc dans le virtuel, qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. Le possible, lui, est latent et attend une écriture. Le virtuel, et c'est là sa différence fondamentale d'avec l'Imaginaire, c'est la potentialité du Réel qui ne pourra jamais s'actualiser autrement que dans le traumatique. Le

virtuel c'est un Réel sans effet, qui n'en a que lorsqu'il se concrétise. L'adolescent, comme Ben ou d'autres, aura refuge dans le virtuel puisque l'Imaginaire n'assure plus sa fonction de voiler le Réel. Il lui faudra donc y faire face mais délesté de son aspect traumatogène. Si dans l'Imaginaire le sujet peut y être tout ce qu'il y veut, dans le virtuel il est ce qu'il veut être. Y être ou l'être, habiter ou mise en demeure....

Par la question du virtuel se dessine celle de la potentialité. Le potentiel tout comme le possible n'existe pas dans l'actuel, pour autant seul le possible peut être conçu, envisagé, prévisible. Le potentiel lui est inenvisageable dans ses modalités d'actualisation. Nous ne pouvons donc que le supposer, faire le pari qu'il est, tout comme nous faisons le pari du sujet.

La double fraction que nous notons renvoie à l'invisible, voire à l'inalysable et c'est pourtant l'ensemble qui témoignera de la façon d'être-au-monde du sujet, qui est tant un élément de l'ensemble que ce qui en est produit.

3. Conclusion

L'errance psychique n'est pas à considérer comme mort psychique mais comme possibilité pour le sujet d'émerger en tant que tel. L'errance psychique est une dynamique plus qu'un processus qui risquera l'advenue et le devenir du sujet tout en les permettant. C'est bien par l'errance que la découverte est possible, bien parce qu'il y a de l'inassimilable que peut être la création. La chute des repères voire la rupture homéostatique offrira la possibilité de pouvoir faire autrement, ce que vise le processus de la cure. L'errance psychique consiste donc à avancer, se mouvoir sans savoir à quoi s'attendre mais aussi à savoir, pour le sujet nomade, se laisser surprendre et se faire fort de la surprise. L'errance se vit intensivement pour le sujet à un moment précis : celui de l'expérience de délaissement de ses ancrages pour d'autres à construire, à ce moment de transitionnalité qui est telle une suspension du temps donnant au sujet le sentiment d'une angoissante éternité, et après lequel il ne sera plus le même du fait de la réarticulation signifiante qui tentera de figurer cet instant, d'où la proposition d'une errance adaptative. C'est par une mise en sens identitaire que le sujet pourra ressentir ce sentiment de mêmeté d'être, Imaginaire voilant ce Réel moment toujours inaugural.

Il s'agira pour le sujet de se dérober au Symbolique et pour un instant toucher à quelque chose de sa Vérité, le rien qui le fonde mais duquel il se fonde, qu'il tentera de dire et de penser, relançant une dynamique psychique toujours dans un même mouvement spirale. Le « désert mental » cité par Xardel-Haddab devra alors être entendu comme désert de signifiant, à considérer paradoxalement comme plein de vide et vide de plein : vide de sens d'en avoir trop ce qui déborde le sujet ; plein de sens vide, du fait du trou dans le savoir.

Ainsi dans le dire ou dans la penser retombera-t-il, le sujet, sur l'indicible et l'irreprésentable, qu'il figurera en un mouvement créatif en dévoilant ce qu'il aura découvert de ce qu'il aura été, pour un devenir, une advenue auxquels et dans lesquels il ne s'attend pas, ce qui fera de son discours et de ses représentations – articulée en une identité –, des formes en formation jamais formées que dans une déformation permanente. Le propre de l'errance n'est ni de faire ni de défaire mais de loger et de maintenir la dynamique psychique dans un passage permanent entre déconstruction et restructuration, en passant par tous les processus d'aliénation et de séparation, d'agencement et de désordre. L'errance psychique est donc une dynamique et aussi ce qu'elle permet, ce qu'elle risque, ce qui se/s'en perd et/ou se/s'en dépose, dans une forme rappelant celle que nous supposons de la chaîne signifiante : une triade triadique dont les impossibles rapports feront éprouver au sujet son existence que nous approcherons à partir de certains pans philosophico-phénoménologiques.

CHAPITRE 4.**MÉTHODOLOGIE****1. Points de butées et hypothèses de travail**

Nous aurons eu et aurons encore à faire des choix, et un des premiers qui ce sera imposé à nous aura porté sur les thèmes conceptuels de recherche. La littérature pullule de références à l'errance qu'elle soit physique ou identitaire, mais ce que nous espérions trouver concernant l'errance psychique nous échappait encore. Les différentes terminologies que nous avons rencontrées, hors quelques exceptions, ne correspondaient pas à ce que nous supposions de l'errance psychique. Nous avons alors tenté de comprendre ce qui, dans notre cheminement, nous avait conduits à nous éloigner des sentiers battus. Et à cet égard, nous avons approché l'hypothèse, à partir de la clinique de la population SDF, que l'errance psychique était le versant négatif d'une quête existentielle, la déclinaison psychopathologique de celle-ci. Mais nous restions sur nos positions de départ et n'arrivions pas aux mêmes conclusions que l'essentiel des auteurs que nous avons lus. En effet, nous avions connaissances de certaines « marches » erratiques salutaires et gardions à l'esprit la philosophie de Diogène qui aura fortement influencée notre décision de prendre les choses, pourrions-nous dire « à l'envers ». Par notre sympathie pour la méthodologie philosophique et notre intérêt pour la phénoménologie, nous nous serons posé cette question : « que serait une vie psychique sans errance ? » ou le (pré)déterminisme psychique. Force nous aura été de constater que le « pourquoi ? » ne rencontrerait jamais le lieu ni l'objet de son origine. Pourquoi et pour quoi s'est-on un jour demandé « pourquoi ? » ? À cette question nulle réponse, et le questionnement restera sans fin. Même le paranoïaque englué dans ces certitudes questionnera les incertitudes qu'il mettra inlassablement en sens. Une vie sans errance serait une vie ayant un but, un objectif visé. La vie est inéluctablement vouée à laisser sa place à la mort, mais là n'est pas son projet, c'est son issue. La vie n'a aucune justification et l'homme est doué de raison : curieuse rencontre qui poussera le sujet à tenter de découvrir ce qui n'existe pas. Se poser la question d'une errance inexistante, du moins absente, nous

aura permis de comprendre que notre questionnement ne se réduisait pas à une lecture psychopathologique de certains symptômes mais qu'il était l'objet même de sa recherche : le questionnement. C'est ainsi que nous avons choisi de tenter une rencontre entre dynamique existentielle et dynamique psychique, et de comprendre, puisqu'elles sont distinctes, ce qui pouvait les dialectiser.

Souvent l'errance psychique est vue certes comme une perte de repères mais également liée voire déterminée par d'autres phénomènes dans la littérature, ce que nous avons vu au chapitre 2 de cette présente recherche. L'errance psychique comme processus fondamental de la vie psychique, puisque liée à la dynamique existentielle, ne nous est pas apparu aussi explicitement énoncé. Là sera notre première difficulté : soumis aux signifiants, il nous aura fallu tenter de ne point trop nous en égarer mais assez pour les éprouver. Exercice d'équilibriste que celui de faire dialoguer plusieurs disciplines des sciences humaines. Une « formation » (à entendre dans une dynamique) psychanalytique, un diplôme de psychologie clinique et pathologique, une passion pour l'art et la façon-d'être-au-monde philosophique, nous avons tenté de provoquer leur rencontre par une utilisation séculière voire profane de la phénoménologie (et parfois de nos propres référentiels), au risque d'en compromettre les déclinaisons conceptuelles. Si une mise en lien, un rapport étroit peut être défini entre différents concepts, ceux-là ont toujours une existence par eux-mêmes au travers des définitions que l'on peut en donner. C'est aussi à cela que nous nous serons essayés : donner nos propres saisissements, éprouver notre praxis par le regard d'autres moins profanes et tenter, nous l'espérons, de rejoindre ceux qui œuvrent dans le questionnement afin d'accompagner au mieux « l'Homme global en situation ». Au mieux signifie « comme il le peut », lui, le sujet. Aussi l'errance psychique que nous défendons sera le moteur de tout mouvement psychique, et travailler sur le transfert, du côté du « praxicien » devra s'appuyer sur ce processus qui naît de l'indéterminé, de l'indéterminisme psychique, du fait que rien n'est « joué » d'avance.

Quelle serait alors les spécificités processuelles, pulsionnelles, les mécanismes en jeu, les répercussions, les conditions d'apparition et les manifestations, le « but » de l'errance psychique dans ses modalités saines et pathologiques ? C'est tout au long de ce travail, à saisir dans toutes ses acceptions, que nous tenterons d'esquisser le profil conceptuel de l'errance psychique.

Nous serons donc amenés à illustrer nos écrits par quelque détour mythologique (dans la définition du mythe que nous avons précitée), et là encore risquerons-nous de « faire

dire » plutôt que de refléter un point de vue. L'errance serait à définir comme l'on pourrait le faire de l'adolescence : un processus avec son lot de mécanismes psychiques impliqués dans le développement psychologique et le maintien de la vie psychique ; une expérience, en tant que *ex-periri* – traversée d'un danger - que chacun vivra singulièrement dévoilant, éprouvant les limites, potentialités et possibilisations de chacun. Une hypothèse que nous ferons est que l'adolescence serait une modalité erratique particulière en cela qu'elle est nommée et reconnue puisque liée au corps dans ses modifications visibles. L'errance psychique pourrait grossièrement être alors considérée comme une généralisation à la vie psychique du phénomène adolescent. Et cela peut-être serait une justification possible de la proposition de certains auteurs que l'on ne sort pas de l'adolescence, période de l'avènement identitaire.

L'errance ne relèverait alors pas tant d'une difficulté à habiter, mais serait ce qui permettrait au sujet d'asseoir ses repères où il le « décide ». L'errance psychique sera intrinsèquement liée à la souffrance, entendue dans sa terminologie phénoménologique - effort du Moi pour lutter contre l'élément cause de douleur – souffrance du manque à être. Ne serait sain ou pathologique que ce que le sujet en ferait de cette errance psychique, « choix forcé » par les facteurs environnementaux internes et externes. Ce serait une poussée – erres – qui dévierait ou orienterait le sujet « bon gré, mal gré », « bon an, mal an ».

Rappelons notre problématique de recherche : **l'errance psychique, si elle peut s'exprimer sur le versant psychopathologique, reste fondamentalement un processus nécessaire à la dynamique psychique et à l'existence du sujet**. Nous préciserons que ce sont ses manifestations qui pourront relever d'une symptomatologie. Afin de nous en servir pour tisser le lien entre phénoménologie, existentialisme, psychopathologie clinique et psychanalyse, nous adopterons cette problématique de travail : **l'errance psychique est un processus efficient de la dynamique psychique, tirant essence de la dynamique existentielle**, avec le postulat que *le concept d'errance psychique peut être formalisé de manière opérante pour la praxis psychanalytique*.

Les hypothèses que nous éprouvons seront guidées par les hypothèses de travail qui suivent :

- Dans son mouvement processuel, l'errance psychique visera, du moins emmènera le sujet à se repositionner dans son contexte psychique, historique, environnemental et situationnel.
- L'errance psychique permettra au sujet de s'adapter aux environnements internes et externes changeants tout en lui offrant un sentiment de « mêmeté d'être » (termes de F. Dolto)

Vers une conceptualisation métapsychologique de l'errance psychique comme dynamique adaptative du sujet par la « construction » de repères, traces mnésiques et psychiques de ce qu'il aura été. La lecture de ces repères et leur investissement permettront à l'errance psychique de maintenir sa dynamique, l'entraveront ou l'empêcheront.

2. Approche méthodologique pluridisciplinaire : pertinence et limites

Si nous opterons pour le choix de pencher vers un éclairage « phénoménologico-existentialiste » de nos analyses, notre tentative de conceptualiser l'errance psychique se veut métapsychologique. Il nous apparaîtra donc utile de dresser d'abord un profil phénoménologique qui évoluera dans un cadre psychanalytique et psychopathologique. Loin d'être précurseurs en la matière, nous nous appuierons sur d'autres auteurs, notamment B. Leroy-Viémon, qui auront réussi, nous semble-t-il, à dialectiser apparitions et après-coups, à la différence que nous croiserons des approches conceptuelles plutôt que les disciplines dans leur spécificité et convergence. Nous nous efforcerons tant que faire se peut de ne pas tomber dans la « psychanalyse existentielle » proposée par Sartre ou la « psychophénoménologie », en nous gardant de jumeler deux méthodologies et praxis nécessairement distinctes. Là sera notre point faible puisque nous mettrons en écho des conceptions essentiellement différentes.

Si la phénoménologie s'intéresse « à la manière d'apparaître »¹⁴² d'un événement, elle vise par sa méthodologie à révéler les choses elles-mêmes dans les actes « *qui témoignent de leur présence* »¹⁴³. L'analyse phénoménologique se fera par l'expérience vécue, « *lieu princeps où se déploie la présence phénoménale en acte, sorte de "forme-en-formation"* » (Maldiney, 1973) *qui peut aller jusqu'à se stabiliser dans une représentation de chose ou de mot* (Freud, 1912-1917) *pour donner à cette dernière tout son crédit, toute sa force de conviction* »¹⁴⁴. L'expérience vécue, que nous pourrions appeler psychanalytiquement « rencontre », révélera dans l'après-coup le sujet à d'autres potentialités d'existence, qui ne seraient pas de l'ordre de la représentation, mais d'abord bien de la présentation.

142 Leroy-Viémon, B., « Les enjeux phénoménologiques de la rencontre clinique », dans *Du malaise dans la culture à la violence dans la civilisation*, Cliniques méditerranéennes : Psychanalyse et Psychopathologie freudiennes, n°78-2008, éd. érès, pp.205-223, p.209.

143 *Ibidem*.

144 *Ibidem*.

Point de croisement de la phénoménologie et de la psychanalyse est l'effet de la rencontre qui confrontera le sujet à un « *indicible* qui le porte à l'action »¹⁴⁵, la mise en acte dirons-nous, et la possibilité de rendre possible un autre rapport au monde et à lui-même, qui serait dans une topique qui « précède » celle de l'Imaginaire ou du Symbolique. Cette rencontre permettra au sujet d'être confronté à son existence, dans un moment de contact avec la « Vie » en tant que vécu¹⁴⁶. Comment rendre compte de cet instant de rencontre qui échappe à tout système représentationnel au moment de son émergence ? Comme le propose l'auteur, « *l'expérience de la rencontre se signale par cette temporalité propre qui s'ouvre et se déploie dans une suspension du temps ordinaire. (...) Cette temporalité se distingue du temps chronologique, du temps reconstruit de l'histoire de vie et de l'a-temporalité de l'inconscient modélisé par la psychanalyse* »¹⁴⁷. Le senti, l'éprouvé de cette rencontre, selon les termes d'E. Strauss¹⁴⁸, sera ensuite mis en représentation et en mots, perdant quelque chose du phénomène dont le sujet gardera trace – repère de ce qu'il aura été dans cette mise en tension de son être qui, à la rencontre (du Réel), sera mis au défi de devenir ou d'advenir à nouveau « toujours déjà là ».

La suspension du temps que reprend l'auteur se manifestera dans le discours du sujet qui révélera sa manière-d'être-au-monde colorée par les rencontres qu'il aura faites dans sa dynamique psychique. Et là retombons-nous sur « l'objet » de la psychologie clinique « *l'homme global en situation* »¹⁴⁹. L'association libre prônée par la psychanalyse aura cette qualité de pouvoir révéler l'être-au-monde du sujet et ses suspensions qui se seront, comme tant de manifestations psychiques, métaphorisés. Les moments de doute, d'hésitation, exprimés par le sujet dans une conscientisation ou par des interjections seront autant de témoignages de « petites » rencontres qui pourront donner accès à celles qui auront marqué d'un tournant décisif l'orientation existentielle du sujet. Cet accès permis par la méthode psychanalytique ne doit en rien laisser croire en l'existence d'un déterminisme inconscient contrairement à ce que l'on peut trouver dans de nombreuses références, souvent critiques de la psychanalyse d'ailleurs. Puisque la relation transférentielle est de l'ordre d'une « *communication d'inconscient à inconscient* »¹⁵⁰, pour reprendre Freud, celle-ci sera marquée par des temps de rencontre entre deux sujets, deux modalités d'existence qui révéleront l'autre à ce qu'elle aura été au moment de cette rencontre. Aussi le clinicien sera-t-il « formé » à

145 *Idem*, p.211. Typographie de l'auteur.

146 Selon l'idée de Kimura, B., 1998. *L'entre. Une approche phénoménologique de la schizophrénie*, éd. Jérôme Millon, 2000.

147 Leroy-Viémont, B., *idem*, p.211.

148 Strauss, E., 1935, *Le sens des sens*, éd. Jérôme Millon, 1989.

149 Chabrier, L., Cariou, M., *Psychologie Clinique*, éd. Hachette supérieur (coll. Psycho), 2006, p.29.

150 Freud, S., 1923, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, éd. Petite Bibliothèque Payot, 2001.

« y » être, dans ce temps de rencontre et d'en révéler la présence à défaut de pouvoir donner forme à son essence. Là nous voyons qu'une dialectisation entre dynamique existentielle et articulation signifiante est possible, permise par ce processus d'errance psychique que phénoménologie et psychanalyse pourraient dans leur spécificité révéler. Il nous restera à savoir si les signifiants s'articulent de manière « déterminée » ou s'ils se rencontrent dans leur errance.

PARTIE 2

CONCEPTUALISATION DE L'ERRANCE PSYCHIQUE

CHAPITRE 5.

PROPOSITIONS CONCEPTUELLES

Ne vaudrait-il pas mieux faire à la mort, dans la réalité et dans nos pensées, la place qui lui revient et laisser un peu plus se manifester notre attitude inconsciente à l'égard de la mort, que nous avons jusqu'à présent si soigneusement réprimée. Cela ne nous semble pas être un progrès, plutôt sous maints rapports un recul, une régression, mais cela présente l'avantage de mieux tenir compte de la vraisemblance et de nous rendre la vie de nouveau plus supportable. Supporter la vie reste bien le premier devoir de tous les vivants. L'illusion perd toute valeur quand elle nous en empêche. Rappelons-nous le vieil adage : '*Si vis pacem para bellum*. Si tu veux maintenir la paix, arme-toi pour la guerre'. Il serait d'actualité de la modifier : *si vis vitam, para mortem*. Si tu veux supporter la vie, organise-toi pour la mort.

S. Freud¹⁵¹.

L'Homme se pose souvent des questions sur les principes fondamentaux de la condition humaine. Ainsi en est-il sur ce qui gouverne sa vie psychique, ce qui la fonde et ce qui l'étaie. Mais aussi sur ce qui l'empêche, et c'est bien souvent le dysfonctionnement qui dit ce fonctionnement. L'Homme qui se pose des questions sur les principes de sa condition, apprendra sur ce qu'elle est en cherchant à y répondre et non en y répondant. L'être ne nous est accessible qu'au travers de ses potentialités. C'est par l'expérience de la recherche de l'être qu'il saura sur son être. La quête nous apprendra bien plus que l'objet de notre savoir qui nous est inaccessible. C'est par une errance que la découverte (de sa potentialité créatrice) est possible. Celui qui se donne comme mission de se questionner plutôt que de trouver réponse pourra comprendre que la réponse n'est pas dans la conclusion mais bien dans le cheminement de la recherche. Ainsi le chercheur approchera au plus près de ce qu'il recherche à mesure qu'il le remettra à distance par d'autres interrogations nées de cette rencontre perpétuelle avec ce qui se dérobe toujours. À l'instar de Jacques Lacan lorsqu'il aborde la direction de la cure dans ses écrits, l'analyste ne poussera pas tant l'analysant à trouver ses réponses qu'à les chercher. Et comme Lacan et tout analyste puis analysant à son tour, notre but n'est pas de trouver mais de chercher, toute découverte se faisant par ailleurs.

151 Freud, S., 1915, « Considérations actuelles sur la guerre et la mort », dans *Essais de psychanalyse*, éd. Payot & Rivages, 2001, p.46.

L'errance psychique, ce que nous tenterons de démontrer, met le sujet qui ne sait à quoi s'attendre face aux rencontres imprévisibles, inattendues, le poussant ainsi à éprouver ce qu'il est dans ses limites et potentialités, et dans une issue salubre, de s'adapter en faisant de ces rencontres une fois symbolisée une expérience nouvelle, enrichissement qui sera mis à l'épreuve à chaque confrontation à l'inconnu tout en servant au sujet de repère familier. Le sujet cherchera à savoir à son sujet et il ne trouvera de réponse à l'énigme qu'il est et qui le fonde que l'éprouvé de son être qui le maintiendra ainsi dans un questionnement permanent.

Nous verrons ainsi dans ce qui suit aussi bien le positionnement du clinicien, du moins le nôtre, pour aider à ce maintien dans un mouvement questionnant seul moyen de découvrir quelque chose de soi, que ce en quoi consiste l'interrogation quasi oraculaire que le sujet portera sur son existence et la réponse delphique qu'il s'en construira.

1. La dynamique existentielle à l'épreuve du Diogénisme : l'errance empirique contre la pensée rationnelle.

Un des précurseurs de la psychologie humaniste existentielle est Frankl, psychiatre et philosophe de l'Autriche du début du XX^{ème} siècle, qui aura connu les camps nazis. Il crée la « logothérapie », psychothérapie qui se fonde sur la volonté de trouver un sens à la vie et « *tant sur la raison de vivre que sur les efforts pour en découvrir une ; et ces efforts constituent une force motivante fondamentale chez l'être humain* »¹⁵². Il est intéressant de voir comment les « psychologies » positives ou du bien être auront détourné la logothérapie vers une technique pour « découvrir un sens à sa vie », là où Frankl parlait de la recherche de sens par l'Homme. L. Bourdages¹⁵³ résume la théorie de Frankl qui suppose que « *l'homme est depuis toujours aux prises avec trois aspects tragiques de l'existence : la douleur, la mort et la culpabilité* ». L'homme ne saurait plus de nos temps faire avec « la frustration existentielle » de par la chute des valeurs (universelles) laissant place à la mise en sens (propre à chacun). Le manque à être pourra se dire à travers « *un sentiment de vide, de non-*

152 Frankl, V., 1959, *Découvrir un sens à sa vie*, traduction de *Man's Searching for Meaning*, éd. De l'Homme, 1988, p.110.

153 Bourdages, L., *La Persistance au Doctorat : Une histoire de sens*, éd. Presse de l'Université du Québec, 1996, pp.35-36.

sens et par l'ennui » – ce qui est retrouvé dans tous les états dépressifs – et pourra être tu par des tâches à accomplir qui donneront « du » sens à la vie, mais jamais « le » sens de sa vie :

Ce dont l'homme a besoin, ce n'est pas de vivre sans tension, mais bien de tendre vers un but valable, de réaliser une tâche librement choisie [afin d'en être et de s'en sentir responsable¹⁵⁴]. [...] Ce n'est pas l'homéostasie qu'il lui faut, mais ce que j'appelle une noodynamique, c'est-à-dire une dynamique existentielle dans un champ de tension polarisé où l'un des pôles représente un but à atteindre et l'autre la personne qui vise ce buté.¹⁵⁵

Cette tension dont parle l'auteur sera permise par diverses expériences de l'ordre de la création, de la rencontre et de l'humour, caractéristiques fondamentales du *Diogénisme* qui tendrait de prime abord à s'opposer à la logothérapie. De ces caractéristiques, nous en avons fait celles de notre praxis, moyens pour rétablir leur capacité du côté du sujet et amener celui-ci à (re)devenir acteur de son existence. Mais avant d'en arriver à l'idéologie, il nous faudra donner une précision quant à la « frustration existentielle » : en croisant les regards existentialiste et psychanalytique, nous dirons qu'elle est le manque imaginaire d'un objet réel, de Réel, et qui permettra au sujet d'éprouver par son manque à être la réalité de son existence, la *concrétude* de sa réalité. Cet éprouvé, mise à l'épreuve, poussera le sujet à tenter de le mettre en sens. Selon Strauss¹⁵⁶ : « *le maintenant du sentir n'appartient ni à l'objectivité ni à la subjectivité, mais aux deux ensembles. Dans le sentir se déploient, pour celui qui le vit, en même temps moi et monde. Dans le sentir, le sentant se vit soi-et-le-monde, soi-avec-le-monde, soi-au-monde* ». En d'autres termes, le sujet *ek-siste* et vit activement son être-au-monde. La volonté de sens décrite par Frankl viserait à se saisir du rien éprouvé, du vide vécu et d'en faire une création, de se la représenter, ce qui ne pourra se faire sans une perte, ramenant alors du trou dans le savoir. Est-ce dès lors que nous pourrions parler de création *ex nihilo* ? En tout cas, à partir de ce vide, le cynisme créerait également non en tentant de le cerner en une représentation mais en l'éprouvant.

Si nous reprenons le terme de « noodynamique » pour comprendre ceux de « dynamique existentielle », nous tombons dans la nosographie de la philosophie métaphysique qui tente d'étudier l'intellect et la pensée humaine, tel Platon. La noodynamique serait selon J. Soulas¹⁵⁷, « *l'expression physique d'une thermodynamique noétique* » de l'Invisible. Nous lions les sources du sens de Frankl aux expériences de « tension » précitées :

154 Rajouté par nous.

155 *Idem*, p.111.

156 Strauss, E., 1935, *Le sens des sens*, éd. Jérôme Millon, 1989, p.140.

157 Soulas, J., Physique noétique - Tome VI, *La thermodynamique de l'Invisible. De la matière évanescence à la matière BioMacroNoétique... immortelle*, éd. Publibook, 2005 (livre numérique).

- la création, « *pathos* », qui est un engagement et une mise en œuvre. La création naîtrait de la souffrance et/ou de la passion ;
- l'expérience, « *eros* », qui est une rencontre, un lien relationnel. L'expérience naîtrait de l'amour et/ou du désir ;
- l'attitude, « *ethos* », qui est l'être-au-monde lié à son être(naître)-pour-la-mort. L'attitude naîtrait du caractère et/ou du psychisme.

La noodynamique serait donc une dialectisation de ces trois facteurs-sources de sens, afin donc que le sujet puisse poser du sens sur ce qu'il rencontre et ainsi puisse potentialiser ce que l'auteur nomme « *son Dieu inconscient* ».

Aristote évoquait la triade « *eros, pathos, logos* », et avec Frankl, l'amour se substituerait à la parole et/ou à l'intelligence. Faudrait-il alors entendre le *Dasein* comme nouage et ces registres comme topiques ? Le quatrième faisant symptôme ou sinthome ? L'Amour s'adressant au Savoir, le Savoir éprouvant l'Amour¹⁵⁸....

Si nous avons jusqu'à présent employer « être-au-monde » pour définir une des manières d'exister du sujet, l'origine de cette expression se trouve dans le « *dasein* ». Ce terme vient d'une contraction de l'allemand « *da sein* », qui est traduit par *être-là*, mais qui signifierait plus « là être ». Heidegger, suivant la *daseinanalyse* de Binswanger, introduit la notion de conscience dans la définition du *dasein* : être-là, façon-d'être-au-monde tout en étant-conscient-de-son-existence, de-son-être-là, de-sa-façon-d'être-au-monde. La conscience en ce cas n'est pas dans la capacité à mettre en mots et en représentations, mais dans l'éprouvé du *dasein*. Le cynique est conscient de cette conscience, à la différence de tant d'autres Hommes qui, la plupart du temps, méprisent et ignorent cet éprouvé, cause de frustration. B. Kimura¹⁵⁹ nous permet de saisir le lien entre psychisme, existence et *dasein* : « *être là n'est pas tant unanimement être, mais précisément être là, c'est s'y trouver en ce "où l'on en est de soi"* ». La tonalité dans laquelle l'être-là se trouve a valeur révélatrice ». Le *dasein* serait le fait d'exister plutôt que synonyme d'existence. Kimura écrira dans ce sens que « *être-son-propre-être-là équivaut donc à exister son propre monde et à vivre son temps propre* » (« il est essentiel à son être-là,..., de savoir le temps » disait Lacan¹⁶⁰), et que « *vivre le temps [c'est] vivre des relations tout à fait immédiate à lui. Ce temps vécu se distingue du temps éprouvé dans le sens où dans le temps vécu le temps lui-même ne devient pas nécessairement le contenu de l'expérience de la conscience* ». Le *dasein* pourrait ainsi

158 La majuscule aux termes « Amour » et « Savoir » les marquent comme concepts et non seulement dans leur dimension respective d'affect et de discours.

159 Kimura, B., *Écrits de Psychopathologie Phénoménologique*, éd. PUF, 1992, pp.51-146.

160 Lacan, J., 1954-55, *Le Séminaire II : Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, éd. Du Seuil, 1978, p.190.

échapper au moment où il émerge à toute représentation consciente sans pour autant être de l'ordre de l'inconscient. Kimura ajoute que nous avons tous des espoirs et des *projets* qui n'auraient de sens que « *que si nous vivons, dans notre existence présente, le temps s'écoulant vers le futur, comme notre être anticipé dans l'avenir* », avec un « devant soi » et un « derrière soi ». En tension ici vers l'ailleurs qui n'est pas encore et qui est à créer, voilà ce qui définirait « être là ». L'ici du manque à être sera un espace vide permettant justement cette création, un ailleurs du savoir, de la connaissance sur son être.

Si la logothérapie s'intéresse à la volonté de l'homme à trouver un sens à sa vie, au pourquoi de cette recherche, le cynisme cherche à faire avec la non justification de l'être et cherche donc à éprouver la vie puisque la prouver par du sens est impossible. Nonobstant cette recherche de sens est un exercice vain et le sujet retombera nécessairement sur le manque à être source d'errance (ne pas savoir d'où il vient, ni le pourquoi de son être donc non plus ce qui l'attend) qui poussera à la recherche.... Le cynisme ne sera pas un palliatif mais un moyen de faire avec la « frustration existentielle » en faisant l'expérience de l'existence et en faire quelque chose. Là est le point de rencontre entre logothérapie et cynisme : faire création du trou dans le savoir mais pas dans le même objectif. L'Homme recherche à le combler pour connaître le sens de la vie, le cynique à en dynamiser l'errance pour éprouver son être.

En suivant Kimura, la mise en sens dans l'après-coup ne saurait être (potentiellement) créatrice et dynamiquement signifiante que si le temps est vécu par le sujet dans un rapport immédiat à lui. Pour autant ce temps vécu restant subjectif, il est à resituer dans les trois temps de la loi. Kimura situe sa théorie dans le « voir », Diogène dans le « comprendre » et Frankl dans le « conclure ». Ces temps logiques agiront l'un renvoyant à l'autre sans réelle logique autre que celle du sujet et des rencontres qui le surprendront dans son errance.

Le diogénisme ou la double genèse : méthodologie d'une praxis

Nous avons parlé plus tôt de l'*Umwelt* tant psychique qu'environnemental auquel il faudrait préférer la notion de « *socius* », que nous pouvons pareillement désigner sous

l'expression « représentation du monde ». La « psychopathologie de groupe »¹⁶¹, selon les propos de Freud, s'intéresse à :

L'individu en tant que membre d'une tribu, d'un peuple, d'une caste, d'une classe sociale, d'une institution, ou en tant qu'élément d'une foule humaine qui, à un moment donné et en vue d'un but donné, s'est organisée en une masse, en une collectivité.¹⁶²

Il s'agit d'étudier le sujet en lien avec ses semblables car en dehors de lui, existerait-il ? L'espace psychique n'est pas clôturé : il est ouvert et communique avec d'autres. Le *socius* est le réseau, le plus souvent inconscient, d'appartenances et de références sociales, la perception et la connaissance du monde (autant que leurs représentations) par les codes sociaux et culturels. Par lui le sujet est et reste en lien avec ses semblables. Le *socius* est, pourrait-on dire, la société, le monde (social), inscrit en représentations psychiques (plus que mentales). Le *socius* est l'ensemble des schèmes, des règles et des interdits organisateurs des liens sociaux, des relations aux autres, transmis de manière transgénérationnelle ou acquis empiriquement. Selon Adler, l'important pour comprendre le psychisme d'un individu, ses comportements, « *ce n'est pas ce qu'un homme pense de lui-même (ou ce que d'autres pensent de lui), mais sa prise de position d'ensemble au sein de la société humaine ; voilà ce qui détermine et dirige tout ce qu'il est en ce monde et tout ce qu'il y veut* »¹⁶³. Le caractère d'un homme serait une « *prise de position psychique, la manière selon laquelle un individu fait face à son milieu* »¹⁶⁴. Le *socius* est une formation représentationnelle de compromis entre le monde psychique interne et le monde externe, la façon dont le sujet fera lien entre sa psyché et le monde, entre son *dasein* et ses *Umwelts*. Le *socius* ne serait pas immuable et s'orienterait autant qu'il influencerait le positionnement psychique selon les rencontres, les ancrages et leurs représentations.

Le *socius* serait donc le tiers-limite entre *dasein* et *Umwelt*, représentation du monde en lien avec soi, de soi au monde. La dynamique existentielle serait-elle d'essence universelle ou subjective ? Si la logothérapie et la noodynamique peuvent nous renseigner sur la dynamique existentielle, il nous semble qu'en tentant de la définir et de la mettre en formulation elles viennent l'annuler. Dire ce qu'est une dynamique, c'est la figer dans un sens, en en faisant un courant soumis à une force et non plus une force en elle-même. Ainsi,

161 Freud, S., 1921 *Psychologie collective et analyse du moi*, éd. électronique (coll. Les classiques des sciences sociales), 2002, p.10. D'après l'ouvrage du même nom, éd. Petite Bibliothèque Payot, 1968.

URL http://www.psychanalyse.com/pdf/Psycho_collective_analyse_moi_freud_livre_telechargement.pdf

162 Freud, S., *Idem.*, p.7.

163 Adler, A., *La connaissance de l'homme*, éd. Payot, 2004, p.120.

164 Adler, A., *Idem.*, p.185.

comme subversion de la pensée platonique, trouve-t-on « naturellement » la pensée, ou plutôt la façon de penser diogénique, qui vise à définir l'existence dans l'éprouvé de sa dynamique plutôt que dans une mise en sens l'altérant.

Tout comme l'errance, Diogène est vu souvent sous deux aspects clivés : provoquant et dans la monstration, la souillure et la luxure, bref un versant négatif du cynisme ; et un côté positif qui s'incarnerait dans le maître à penser, le guide spirituel, l'original. C'est en mettant en balance et dans l'ambivalence ces deux aspects qu'en naîtra un troisième, tel pour l'errance, d'un « contact » en tant que rencontre qui ne serait pas toujours du Réel « effractant » mais parfois bonne surprise. Tout comme l'errance comme dynamique ne pourrait être qualifiée de bonne ou mauvaise, Diogène crée, provoque la rencontre de soi en poussant à l'aporie du discours, de la démonstration, de l'expérimentation, au profit de l'expérience, de la découverte et de la création qui pourra s'avérer discursive. Nous oserons dire de Diogène qu'il tenait ainsi une position psychanalytique de ne jamais répondre de là où l'autre l'attendait, et de surprendre cet autre pour l'encourager au décalage. Nous exposerons donc les principes de la théorie cynique qui orientent notre praxis pensée pour accueillir l'errance du sujet mais aussi la relancer dans un élan dynamisant et adaptatif à la réalité dans laquelle il évolue. Le versant de l'absurde, outil cynique, montre à quel point l'errance stimule, soutient et incite l'ensemble des fonctions psychiques si tant est que le sujet sache s'en « servir » à bon escient, ni dans la dérive, ni dans le contre-courant. L'absurde et la théorie cynique dans sa généralité, nous permettent de voir comment la symbolisation et l'errance se servent et se desservent l'une l'autre. En effet, Diogène dans son positionnement singulier illustre parfaitement la position erratique du sujet tant en l'incarnant qu'en éprouvant celle de l'autre. Il montre dans son discours toujours en tension et en intention vers l'A(a)utre comment le sujet se positionne toujours dans et par un rapport à l'A(a)utre, rapport tout aussi impossible que celui du S1 et du S2 mis en évidence dans le discours analytique, à la différence que nous placerions le sujet en position de semblant et que le déchet objet de convoitise serait incarné par l'Autre auquel le cynique s'adresse. Aussi Diogène nous dévoile-t-il comment défaire tout sujet (du verbe ou de l'adresse) de ses jougs sociaux afin de le replacer dans une errance puisque les ancrages identitaires voire les repères du sujet défailliront.

Nous verrons par quelques exemples la mise à distance du Symbolique et de l'Imaginaire pour faire place au Réel pacifié dans sa manifestation virtuelle ou dans une

Vers une conceptualisation métapsychologique de l'errance psychique comme dynamique adaptative du sujet
virtualité discursive faisant émerger le sinthome qui fait tenir le rouage nodal et dévoile le discours mis comme tel par la parole elle-même erratique.

Dans les définitions de ce que nous appelons « diogénisme », *penser à la manière de Diogène*, nous retrouverons la philosophie de Diogène, l'empirisme, le cynisme et le désir d'un retour à l'état naturel. Nous entendrons le diogénisme comme double genèse perpétuelle du monde et du sens. Il s'agira, comme nous le verrons, de créer le monde pour le déconstruire, dynamique sans fin, qui ira de façon *digénique*¹⁶⁵ avec la mise en sens et la mise en éclat de cette construction. Pourquoi « double genèse » ? Car la déconstruction sera tout autant création que son antonyme.

Si aujourd'hui le cynisme est vu souvent et communément comme un « *mépris des conventions sociales, de l'opinion publique, des idées reçues, généralement fondé sur le refus de l'hypocrisie et/ou sur le désabusement, souvent avec une intention de provocation* »¹⁶⁶, il était à ses origines, une façon d'être au monde *comme une autre*. Cette idéologie nous l'ancrons à *un penser* par l'absurde, qui rejoindra asymptotiquement la façon de penser psychanalytique dont le moteur sera l'errance psychique : se laisser surprendre, se faire fort de l'inattendu afin que le sujet puisse être autrement que ce que chacun, dont lui, attend qu'il soit. Si H. Bergson définit l'élan vital¹⁶⁷ comme une « *force créant de façon imprévisible des formes toujours plus complexes* », dont le sujet pourra tirer bénéfice selon ses capacités d'adaptation, il suppose qu'elle est intentionnelle, c'est-à-dire qu'elle a un projet, et qu'elle est un effort, une tension vers son but qui peut donc être avorté, détourné, partiellement atteint,...etc. Nous placerons l'errance psychique dans une démarche quelque peu différente : ce n'est pas tant l'errance psychique qui crée la rencontre du moins la provoque, que le Réel qui l'impose. C'est bien parce que tout ne peut être saisi qu'une part d'imprévisible contraint à l'errance psychique, au-delà d'une force qui pousse au mouvement, dynamique engendrée par l'élan vital en tant qu'il pousse à la vie, ou plutôt à vivre. Le sujet, même s'il le confond avec ce qu'il attend, ne sait pas ce qui l'attend. Vivre ce n'est pas être en vie ou penser la vie, comme le démontre Diogène, mais être activement la vie éprouvée.

Vivre¹⁶⁸ c'est n'être pas mort. La vie, comme la mort, ne peut être représentée autrement que par son expérience. La vie se ressent par les impressions d'être en vie, de vivre. Ces

165 Le digénisme se rapporte la création (de vie) appelant la participation obligatoire des deux sexes.

166 Dictionnaire virtuelle en ligne, Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales en ligne.

URL <http://www.cnrtl.fr>

167 Concept de Henri Bergson, exposé dans *L'Évolution créatrice*, 1907.

168 CNRTL

URL <http://www.cnrtl.fr/definition/cynisme>

impressions peuvent être données par son dynamisme, le fait d'être animé, donc une évolution, une non fixité. La vie inscrit donc dans la temporalité quiconque en est animé. Un début qui convoque une angoissante fin. La vie est témoinnée par ce petit moment de suspension spatio-temporelle ou de fixation, cristallisation d'une énonciation dont on ne peut saisir, parfois, que le dit. La vie est insaisissable en ce sens que tout ce qui n'est pas dit sans être inexistant est méprisé par l'entendement. La vie, dans sa durée, est le temps de son utilisation, de ce que l'on en fait. Façon de vivre, manière de remplir le temps de l'être... la vie serait donc un creux à remplir. Dans son humanité, chacun tentera de conjuguer au mieux avec ce Réel de la non justification de l'être. Comment mettre en mot ce qui ne peut être mis en mot, ce qui n'est pas et nous fonde ? Vivre, c'est être-au-monde, à l'autre, à soi, même dans l'absence. Diogène donc aura fortement influencé, dans la lecture que nous en faisons et que nous proposons, notre praxis psychanalytique et psychopathologique : ne théorisons pas, éprouvons, faisons l'expérience et mettons-la (nous) à l'épreuve.

Diogène, fils d'un banquier de Sinope faussaire, a plus marqué l'air du cynisme que son maître Antisthène, fondateur de l'école cynique. Plusieurs histoires parfois mythiques circulent sur sa vie, son œuvre, et auront marqué l'idéologie cynique. Il est dit que son père fut emprisonné ou qu'il fut entraînant Diogène dans une marche vers Athènes et par là vers la discipline cynique.

L'école cynique veut et opère un bouleversement des repères et notamment des principes moraux qui fondent hypocritement les mœurs des gens dits civilisés. Le mépris et la provocation ne seraient pas en première intention mais viendraient comme outils cyniques dont se délectent tout de même quelque peu leurs auteurs. L'école cynique vise d'abord l'enseignement de valeurs nobles que seraient spontanéité, humilité et désinvolture, aux puissants et « maîtres » tels que décrits par Hegel. Ces dites valeurs sont pour nous des positionnements qui rejoignent l'éthique :

- La spontanéité, non dans son caractère immédiat mais en tant qu'originalité : si le sujet-patient est soumis à l'association libre, tel est le cas aussi pour l'analyste qui doit proposer au sujet une restitution de son message mais tel qu'il [l'analyste] l'a lui-même entendu, non de sa place de théoricien mais de celui d'analysant « accompli ». De l'authenticité de l'un se colorera l'originalité de l'autre, des principes éthiques de l'analyste et de sa façon-d'être-au-monde dépendra le degré et la qualité d'*auteurisation* du sujet-patient.

- L'humilité est également un facteur déterminant puisque rejoindra le supposé savoir, place de laquelle l'analyste ne devra pas répondre. En effet, le manque à être est le

noyau de tout agencement psychique et l'analyste devra ainsi toujours questionner ce qu'il ne sait pas à propos du sujet qui lui, construira ses propres réponses, plutôt que de répondre de là où il pense savoir, la connaissance ou la vérité ne pouvant jamais être toute. L'analyste n'en saura jamais plus que le sujet même si celui-ci venait à être objectivé, risque si l'analyste en fait effectivement un objet de connaissance ou d'étude.

- La désinvolture est ce qui nous démarque d'autres praticiens, non dans la posture mais dans sa conscientisation. S'autoriser, s'*auteuriser* selon les conseils de J. Lacan, de soi-même et/puis de quelques autres, signifie pour nous se détacher des modèles d'enseignement, d'identification, en les éprouvant certes par la rencontre clinique, mais aussi en se départissant de ses propres carcans moïques et autres ancrages identitaires. C'est ainsi que la subversion discursive sera *a minima* présente et susceptible de provoquer une rencontre.

Les cyniques s'ils semblent jouir de la vie et de leur attitude, parviennent à subvertir tout discours. Le cynisme est souvent dépeint comme ancrage à la matérialité et volonté d'une certaine marginalité. Nous dirons qu'il est une tentative vers un conformisme à soi, soi-même devenant le repère de sa représentation du monde : devenir son propre repère afin de s'adapter aux Umwelts interne et externe changeant voire d'oser ces changements, but de la cure. Il ne s'agira pas non plus d'un idéologisme égocentré mais d'une manière de montrer que la mise en sens du monde et de son fonctionnement n'est pas plus fondée que sa mise en représentation ou sa perception empirique. Ainsi, provocation et mépris ne seraient que des modalités de la démonstration cynique... par l'absurde.

Pourquoi « cynisme » étymologiquement lié au « chien » ? Parce que refusant les perversités de l'humain, ils préféreraient l'être-au-monde du chien ? Ou par rapport au lieu d'enseignement d'Antisthène, le *Cynosarge* (chien agile) ? Intellect ou existence « naturelle » pousseront le cynique à défendre certaines valeurs, théories cyniques¹⁶⁹ mises en acte par Diogène qui prône donc l'expérience (signifiante) plus que la rationalisation (mise en sens) :

– L'autosuffisance : le cynique est celui qui, plus que survivre, peut ne vivre que du minimum mais qui ne le fera pas nécessairement car l'on peut cyniquement rejeter le cynisme... ou l'art du paradoxe. Le cynique se défera de tout afin de se confronter au seul véritable manque qui est le manque fondamental à être. Pour être (au monde) il suffit de soi. Le cynique ne sera donc pas celui qui se suffira à lui-même, mais qui existera d'abord par lui-même et existera le monde à partir de lui.

Du point de vue de la prise en charge clinique, il s'agira du côté de l'autosuffisance, de la faire rimer avec la question identitaire et les masques sociaux : se défaire donc du regard de

169 Selon Onfray, M., 1992, *Cynismes*, éd. Grasset et Fasquelle (Coll. Poche), 2007.

l'autre, non dans l'indépendance mais dans l'autonomie, se forger son propre regard sur soi puis sur le monde, faire l'expérience de soi par soi afin de s'inscrire dans La Loi et d'être-au-monde dans sa propre singularité. Pas dans l'expérimentation mais dans une expérience qui ne se fonde d'aucun postulat, d'aucune hypothèse, d'aucune attente de découverte en dehors d'elle-même.

Paradoxalement, Diogène même vêtu de haillons et vivant dans une jarre vivait de ce que les passants et ses auditeurs voulaient bien lui donner, même si ce quelque chose est du « rien ». Car c'est bien là où mène inévitablement le manque à être : le lien à l'autre et la dette. Et même dépourvu de tout, le sujet ne peut être qu'en tension vers et en appel à un Autre.

– Contrairement aux idées reçues, le cynique prône également les valeurs de la vertu. Mais aux longs argumentatifs, discours vidés de sens d'en avoir de trop, il propose d'atteindre la sagesse par l'autosuffisance. Vivre enseignerait plus que les discours sur le vivre. L'expérience empirique contre la rationalisation théorique. Si le mot est le meurtre de la chose, que serait un enchaînement de mots doublé d'une mise en sens ? La vie est subversive en elle-même, vivre est assez absurde et paradoxal pour être logique en soi, nul besoin de théoriser pour devenir sage. Le cynisme se veut vie éthique et éthique de vie et « l'absence de vanité », *atuphia*, permettra d'atteindre le titre de philosophe et sa liberté.

L'on retrouve là l'éthique, consistant à ne pas céder sur son désir et assumer la responsabilité de son être sujet, ce qui est justement le manquement de beaucoup de nos patients et analysants. Ne pas lâcher son désir ni sur son désir et s'en faire fort afin de se maintenir dans une dynamique existentielle et psychique et activement être (soi).

– Le chien n'est pas vaniteux : son existence n'est pas vaine et nul désir de se sentir utile au monde donc de reconnaissance. Le chien est le chien, il vit selon les principes de la Nature, aux fondements universels. Le chien est chien, et d'aucun dirait qu'il ne l'est pas tant tout chien est chien. Il n'est de chien singulier que par son appartenance à un maître. Et là encore, qui fait l'autre ? Ainsi, si l'environnement sociétal change, l'humain également, mais pas le chien. La seule société, communauté à laquelle le cynique se veut appartenir est la communauté humaine. Citoyen du monde, il se sentira partout chez lui, les repères qu'il aura choisis étant transposables à toute situation puisque intrapsychiques ou qu'il sera lui-même son propre repère. Le cynique ne transgresse de règles que celles qu'il suppose être nées de la corruption des âmes. Le cynique, tout comme Antigone, transgresse la règle pour ne pas être hors-la-loi. Positionnement éthique donc que campe le cynique, incarnant la liberté qu'il prétend atteindre ; mais la liberté étant un moyen et non une fin, elle est à entendre comme « libération ».

Assumer et défendre sa singularité non dans la revendication, mais en l'incarnant, en étant soi au monde, soi à l'autre, ce qui appelle à un renoncement à être objet de l'Autre et s'autoriser, s'*auteuriser* d'abord de soi avant les quelques autres qui offriront une autre expérience de son identité sans pour autant que celle-ci soit essentiellement différente. Être soi-même ne réside pas dans le sentiment de mêmeté d'être et de cohérence de soi. Les limites et potentiels ne peuvent être que découverts et poignent lorsque le sujet ne « s'y » attend pas (n'attend pas lui-même dans ce « là » qu'il crée) et se surprend. C'est quand le sujet erre, c'est-à-dire qu'il se situe hors points de quelconque rationalisation, que la rencontre le révèle à lui-même dans l'ordre du *dasein* qui sera ensuite érigé en représentation (qui sera dans une autre rencontre questionnée).

Fin philosophe, Diogène démontrait plus souvent les apories et impasses des courants de pensée philosophique que les principes cyniques par la démonstration théorique. Accéder à la vérité du sentir, de l'éprouvé, de la mise à l'épreuve, subvertir les discours par l'absurde, comme nous l'avons mentionné, voilà le point de rencontre entre l'expérience de soi cynique et l'expérience de soi par le discours.

L'absurde, ce à quoi l'on ne peut que se rendre sourd, vient, ce que nous montrerons plus après, relancer la mécanique signifiante, la machine à penser[ées]. Et Diogène en usera souvent, selon ses biographies (il semblerait qu'il ait eu ou ait inspiré plus d'une vie...), et sa cible privilégiée était selon les dires, Platon. L'absurde pourrait être « aller dans le sens de » jusqu'à montrer l'impasse du cheminement. Diogène aura donc déplumé un poulet dont il aurait coupé les ergots pour en faire un homme selon Platon, *id est* un « bipède sans cornes et sans plumes ». Il ne s'écria pas, « voici un homme » mais « voici l'homme de Platon » montrant qu'une vérité ne peut l'être qu'aux yeux de celui qui l'énonce et qui ignore donc l'issue ou les effets qu'aura sa parole au moment où elle se déploie.

Nous ne pourrions conclure cette illustration sans citer la libération de Diogène et son cynisme témoin de son émancipation. Vers la fin de son histoire, Diogène voyageant en bateau fut enlevé par des pirates pour être vendu comme esclave à Corinthe. Il dit alors à son ravisseur qu'il fallait le vendre à quelqu'un qui cherchait un maître puisqu'il savait gouverner les hommes. Le maître et l'esclave, l'esclave n'étant pas toujours celui que l'on croit. Un riche habitant admirant l'esprit de Diogène l'acheta comme esclave pour l'affranchir. Le cynique poussera aussi l'autre jusqu'au paradoxe. Ce serait à Corinthe que Diogène libre aurait rencontré Alexandre Le Grand, venu satisfaire sa curiosité. L'empereur puissant et

maître de la moitié du monde aurait voulu témoigner son admiration à cet autre maître de l'esprit cette fois. Et là encore, vivant de ce que les autres veulent bien lui donner, il répondit à l'Empereur qui lui adressa un « *que désires-tu que je te l'offre* », par une demande « *Que tu t'ôtes de mon soleil* ». Refusant reconnaissance et autorité, cette réponse est digne de tout cynique. Mais Diogène par cette parole, inverse les rôles, joue des repères et force le pas-(de sens)-de-côté dans un rapport à l'immédiateté qui frôle le hors-sens. La parole cynique suspend le temps en permettant un rapport à l'autre et au savoir du monde dans l'instantanéité. Nous avons rencontré quelques auteurs qui disent que selon Lacan, Diogène serait un pervers, puisque exhibitionniste, ou un psychotique puisque Diogène se serait décrit comme un être normal. Mais Lacan nous dira que Diogène démontre, et non exhibe¹⁷⁰. Et Diogène dira non qu'il est normal, refusant les normes, mais un simple être humain. Ce qui pourrait faire du mouvement cynique, le premier chaînon d'une dynamique subversivement dialectique.

Diogène, « maître » antique du cynisme, révèle le côté absurde tant de l'existence que du raisonnement logique. Dans un contre-pied au sophisme, le cynisme montre que tout raisonnement, fut-il logique et menant à des conclusions légitimes et pertinentes, emmènent inévitablement à une impasse dialectique que seule la subversion pourrait résoudre. Le cynique poussera l'autre aussi jusqu'au paradoxe. L'analyste emmènera le sujet jusqu'à sa propre impasse, impuissance du discours, aporie de l'être et du manque qui le fonde dont se joue le cynique.

En exemple de ce qui vient d'être énoncé sur l'absurde et son emploi au service d'une dynamisation psychique, nous livrerons quelques petites séquences cliniques et les effets de nos interventions, au moins immédiats les autres ne pouvant être imputés aux seuls facteurs que nous leur supposons.

- Sophie, âgée de quatorze ans, arrive à la Maison des Adolescents suite à une hospitalisation en pédopsychiatrie pour anorexie sévère. Sa sortie était conditionnée notamment par un suivi dans notre structure. La pédopsychiatre et l'équipe qui en avait la charge nous aurons prévenus de leur scepticisme quant à l'authenticité du discours de la jeune fille qu'ils n'avaient pas connus « suffisamment ». Elle vient la première fois accompagnée par ses parents. Nous leur proposons de se présenter avant qu'ils ne nous disent les raisons de leur venue. Ses parents se présentent comme Monsieur et Mme X, elle nous tendant la main nous dira « *Bonjour je suis anorexique* », à quoi nous répondons spontanément « *Bonjour*

170 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le désir et son interprétation*, leçon du 10 juin 1959, éd. interne à l'ALI.

anorexique, je suis Mme Hamidi », en relevant une anorexie comme identité, réponse à une problématique et non une problématique en elle-même. Sophie nous regarde d'abord étonnée puis se tourne vers ses parents comme en demande de sens, le père sourit, la mère fait écho à l'expression de sa fille. Nous relevons alors son étonnement et son silence par un « *oui ?* » et là l'adolescente nous dira ne pas s'appeler « anorexique mais Sophie ». À notre reformulation « *Tu n'es pas anorexique mais Sophie* », elle nous rétorquera qu'elle est aussi anorexique mais « *presque* » guérie. Chez elle, tout était « *presque comme avant* », elle mangeait « *presque de tout* » et « *presque sans effort* ». Pour le coup, nous n'entendions que trop la femme « pas-toute » voire même le désir de Sophie de ne pas faire exister La Femme en s'affamant. « *L'infâme* » de son physique, terme qu'elle emploie, elle le met sur le compte de ses yeux « *presque globuleux* ». Entre le désir de l'équipe d'hospitalisation de connaître plus cette jeune fille « sortie trop vite »¹⁷¹, écho au « *presque* » marquant un manque laissant sur sa faim, nous avons pris le parti et fait le pari d'un retour salubre à l'hôpital pour finir ce qui avait été commencé. Ainsi lui avons-nous simplement demandé à la deuxième séance : « *Pourquoi tu fais croire que ton anorexie est un "problème"* [c'est ainsi qu'elle en parlait] *pour toi juste pour ne pas retourner à l'hôpital, alors que tu ne penses pas que l'anorexie est un problème mais que tu ne l'assumes pas juste pour ne pas retourner à l'hôpital ? Presque plus anorexique, presque guérie, faut choisir là !* ». Elle nous répondra « *presque* » soulagée que ce n'est pas un problème mais un choix de vie que d'être anorexique. Sophie se fera hospitalisée une semaine plus tard, pour trois mois, et sortira en forme(s). Auparavant, Sophie ne se situait plus dans une errance puisqu'elle avait « choisi » l'inscription symptomatique comme façon d'être-au-monde, ce qu'elle n'assumait pas face à l'Autre qui lui renvoyait quelque chose d'une anormalité. La mettre face à ce paradoxe de vivre une vie invivable puisque cachée (l'existence de soi par rapport à soi dépendant toujours du regard d'un Autre) aura eu cet effet non de la déplacer dans son symptôme ou par rapport à lui mais d'être dans sa monstration ne pouvant alors plus nier le décalage entre sa propre représentation d'elle-même et celle que lui renvoyait son entourage.

- Nous recevons en cabinet une femme qui n'a qu'une confiance très limitée en les hommes, beaucoup dans son entourage ayant commis des adultères et autres méfaits tout autant peu glorieux. Son mari, très respectueux selon ses dires, finira tôt ou tard par la décevoir et la tromper puisque « *les hommes sont tous des salauds !* ». Bien entendu son père

171 Souvent un contrat est établi entre les patients anorexiques hospitalisés et le pédopsychiatre qui en a la charge, contrat fixant un poids minimal à atteindre pour les permissions et un autre un peu plus élevé pour la sortie. Dans le cas de Sophie, elle aura atteint rapidement le poids de sortie qui n'aura pas permis une prise en charge telle que souhaitée par l'équipe hospitalière.

aura failli à son rôle de soutenir une fonction paternelle rassurante et préservant d'une toute-puissance maternelle, ce qui se reflète également sur sa représentation de la femme qui a tout pouvoir sur ces messieurs « *en remuant le bas des reins comme les canards* ». Ayant deux enfants dont un garçon entrant dans la puberté, nous demandons à Madame si ce n'est pas trop dur de savoir qu'un de ses enfants sera un salaud, elle s'exclame aussitôt « *ah non ! pas mon fils ! Je ne l'éduque pas comme ça !* ». Sa colère n'étant donc pas tant dirigée contre les hommes mais contre leurs mères qui n'auront pas su les élever autrement, Madame dira toujours que « *tous les hommes sont des salauds, mais pas tous* » précisera-t-elle. Dire l'absolu pour le pacifier de quelques nuances permettra par la suite à Madame de faire avec ses propres contradictions et ambivalences envers les personnes qui l'entourent et en premier lieux les figures parentales. Madame tergiversait plus qu'elle n'errait entre la confiance en quelques hommes qu'elle aura choisis comme repères et celles qu'elle n'aura pu accorder à l'homme à qui incomber la fonction paternelle et qui aura modelé sa représentation de toutes les figures masculines.

- Un homme venant pour une problématique de « *non satiété sexuelle* » qui le « pousse » à multiplier les conquêtes, se plaindra constamment de sa mère. Il en a assez de sa mère qui en fait trop et veut diriger sa vie... Nous lui demandons un jour depuis quand connaît-il sa mère (« *depuis toujours* ») et si elle a toujours été comme il la décrit (« *depuis tout autant* »). Nous lui invectivons que depuis le temps qu'il n'a pas appris à la connaître, il ne trouvera pas plus de réponse auprès des autres femmes, et qu'il ne lui restera plus qu'à changer de mère ou de partenaires. Il nous avouera la séance suivante qu'il a eu beaucoup de maîtresses mais qu'un amant le tenterait bien. Notre réponse aura été de demander des nouvelles de sa mère. L'ancrage de cet homme au désir de sa mère l'empêchait de s'éprouver autrement, et une première « coupure » lui aura au moins permis de s'éprouver narcissiquement non pas par lui-même, repère encore peu fiable, mais par un *alter ego* lui ressemblant étrangement.

Nous avons rapproché dans un temps antérieur absurde et psychanalyse, nous fondant sur le langage et l'équivocité¹⁷². Dans certaines situations, par exemple lorsque le sujet se meut dans une plainte l'engloutissant, lorsqu'il questionne son identité, l'absurde comme outil psychanalytique lui permettra de voir ces dites situations d'un angle nouveau. La dérision permettra de créer ce manque de sens, de révéler le hors-sens qui fondent tout procédé

172 Hamidi, Z., 2011, « L'absurde ou l'ab-surdité de l'inconscient », paru dans *L'inadmissible, L'inconscient, le malentendu*, Actes n°16 de l'ALI-AM – AEFL ; ou dans *Oxymoron*, 3, mis en ligne le 19 janvier 2012, URL <http://revel.unice.fr/oxymoron/index.html?id=3291>.

logique. Plutôt qu'une démonstration magistrale avec le risque de tomber dans une parole moralisatrice voire d'évangile, ou d'attendre que le sujet par ses tours et détours arrive jusqu'au point d'aporie le remettant dans une errance structurante, l'absurde mettra le sujet face à l'expérience possible de ce hors sens, dans une dimension psychique dont l'issue sera incertaine et ainsi le poussera, s'il consent à s'y risquer, à découvrir une autre modalité d'existence quant à la « réalité » énoncée.

« Il n'y a pas de métalangage »¹⁷³. Le dire est oublié devant le dit. Il ne reste que le semblant du dire *in-existent*. L'équivocité repose sur l'homophonie, le pas-(de côté)-de-sens, la grammaire (le changement du rapport du sujet au Réel) et la logique (c'est-à-dire les passes et impasses de l'impossible [à dire]). L'équivoque on peut l'entendre dans toutes phrases, tous mots, toutes syllabes et dans la lettre. Même s'il n'y pas de lapsus auditif, il peut y avoir de la confusion....

– « *Maman, je n'aime pas papa,*

– *Bon, ce n'est pas grave, mange au moins les légumes... ».*

Ab-surdité... Le préfixe latin *ab-* indique l'éloignement, la séparation ou l'achèvement. Au-delà de ce à quoi l'on est sourd, à distance de la surdité même ou de ce quelque chose que l'on entend. Raisonnement par l'absurde, ab-surdité des mots.... L'on pourrait rebondir sur l'absurdité de beaucoup d'expressions, de mots, de phrases. Et vite régler l'histoire en en racontant l'origine. Mais connaître le pourquoi n'éclaire en rien sur le « pourquoi pas », dont on ne peut rien dire et qui participe pourtant de l'origine. Ab-surdité de l'inconscient.... Il ne s'agira pas d'entendre l'inaudible à tout prix, mais dans un au-delà de cette surdité, en entendre quelque chose.

Le terme « absurde » est un adjectif que l'on a dérivé ensuite en substantif. Si l'on se réfère aux dictionnaires classiques, l'absurde est ce qui dans l'immédiateté de la parole, du comportement, de la situation, **semble** contraire au sens commun, à la raison. L'absurde c'est ce qui ne devrait pas exister parce qu'impossible. A. de Musset dit que « *L'homme absurde est celui qui ne change jamais* »¹⁷⁴. Il est impossible qu'un homme ne change pas.

En philosophie, plus qu'un concept, l'absurde est un courant transversal retrouvé chez les cyniques et certains existentialistes. L'absurde, le raisonnement par l'absurde, défiera le raisonnement sensé par lequel il ne se laissera pas saisir. Il échappera aux règles (imaginaires) et/ou aux lois (symboliques) du langage et du savoir, selon que l'absurde sera non-sens – raisonnement par la négative – ou hors-sens comme dans le délire.

173 Lacan, « L'étourdit », Paru dans *Scilicet*, 1973, n° 4, pp.5-52, p.6.

174 A. de Musset, *Revue des Deux Mondes*, 30 sept. 1832, p.112.

L'existentialisme pointe le *non-sens* du monde qui échappe aux systèmes représentationnel (représentations et leurs représentants signifiants) et d'intelligibilité de l'Homme. La condition même de l'Homme est absurde puisque à part celle que l'on se construit imaginativement, et à part servir la survie de l'espèce, il n'y a pas de raison d'être, dans son existence propre. Pourquoi tel spermatozoïde pour tel ovule, créant un être particulier et pas un autre, pourquoi cette rencontre-là, personne n'en sait rien. L'énigme de l'origine.... Toutes les sciences qu'elles soient dures, molles, humaines ou inhumaines, tournent autour de ce point de mystère. L'absurde ne sait pas plus qu'autre chose saisir ce non-sens, alors il se décline à partir et autour d'un point d'aporie qui le révèle. Là où la psychanalyse viserait en un déplacement du sujet qui pourra alors dialectiser les événements et éléments conflictuels, l'absurde se nourrira de ses éléments et son objectif est justement de ne surtout pas tenter de résoudre ce conflit par essence irrésoluble, mais d'en faire quelque chose en l'état. Il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir et savoir vivre et tirer profit de son paradoxe sans tomber dans quelque – sinon perversion – au moins perversité. Et l'absurde va encore plus loin puisqu'une autre de ses visées est d'aboutir sur un autre point d'aporie, de non-sens, ce qui maintiendra la dynamique de l'absurde, existentielle, psychique. C'est ainsi et pour cela que l'absurde vise l'absurde.

Beaucoup nous opposeront que l'objectif du raisonnement par l'absurde est de démontrer une théorie en montrant que sa négation conduit à une contradiction. Non, l'absurde tend à démontrer qu'un raisonnement « sensé », que tout raisonnement sensé mène à une contradiction. Diogène n'a pas expliqué à Platon qu'est-ce qu'un homme, il n'a pas tenté de démontrer qu'un homme peut avoir des plumes et des cornes. L'existentialisme pose ses réflexions sur la non-justification de l'existence, la phénoménologie se base et se porte sur l'expérience et le moment de l'expérience, la psychanalyse sur les effets après-coup de sa façon d'avoir été au monde. Ce n'est pas le signifiant qui compte mais ce que l'on en fait, ce qu'il *nous* représente : ce qu'il présente du sujet et représente pour le sujet. Convergence entre cynisme et psychanalyse : leurs discours partent de celui d'un autre pour renvoyer à celui-ci son propre message (tout aussi inversé), leur discours se fondent sur ce qui est donné à voir tout autant que sur ce qui est tu afin d'en divulguer l'inaudible, manque qui répondra et soutiendra l'errance psychique.

En mettant le signifiant à l'épreuve par l'absurde et dans un effet de transfert, le sujet rencontrera ou revisitera son symptôme non plus seulement comme compromis mais comme le lieu même aporétique du conflit intrapsychique qui l'anime et dont au moins un signifiant ne couvrira absurdement plus le même signifié, offrant au sujet la possibilité de rejouer ce qui

se tenait jusqu'alors comme réalité. Ainsi présentons-nous l'absurde comme ce qui crée de l'insignifiance, de l'a-signifiance, déloge donc le sujet de ses assises et le pousse au décalage.

Nous avons abordé jusque-là le thème de l'absurde sans en avoir précisé la portée clinique et l'intérêt que nous pouvions tirer d'un tel concept philosophique. Nous avons pu dévoiler quelque chose de cet absurde dans notre rencontre avec Ben, mais nous indiquerons une observation quant à notre pratique. Il n'est pas rare, du côté du sujet-patient souffrant d'un défaut d'errance psychique – c'est-à-dire du côté d'une fixation signifiance, que celui-ci se range, dans son discours, dans une position cynique (tel que communément défini sur le versant de l'obscène et de la provocation), comme pour appeler une réaction d'un Autre qui pourrait lui servir de relance dans un appel désirant et à désirer. Aux mêmes fins mais du côté du sujet-praticien, quand tenter de contourner un point de butée semble impossible ou reste vain, nous nous rangeons « volontiers » dans un discours absurde (tel que philosophiquement défini), afin d'en faire quelque chose, d'en user de cette aporie telle qu'elle se présente, de pousser le sujet à l'analyser pour tenter d'y répondre à défaut de pouvoir la résoudre. C'est dans cette tentative vaine de résolution que le sujet fera l'expérience de ses potentiels et limites qui seront d'abord ceux de sa pensée.

Nous disons que la méthode cynique par l'absurde peut rencontrer voire intégrer la méthodologie psychanalytique. L'absurde n'est pas un retournement mais un détournement du langage. Il n'y a donc pas d'antagonisme entre absurde et psychanalyse, mais une rencontre possible en bien des points. La dynamique subversive, là serait peut-être leur rencontre. Absurde et psychanalyse révèlent bien un manque à être, le trou dans le savoir, le vide qui fonde le langage. Ni la psychanalyse ni l'absurde ne raisonnent sur l'impossibilité de raisonner. S'ils le font, ils s'égarent. Ils ont en commun de représenter l'irreprésentable dans ce qu'il est, *id est* irreprésentable... et de proposer des biais pour s'en accommoder. Parce que disons-le clairement, l'accepter est tout aussi impossible que l'appréhender, sauf dans la disparition de son être sujet, de son être-là, de son être-au-monde. Naître au monde dans ce qu'il n'est pas puisque ce qu'il est nous échappe. Nous évoluons dans le leurre que tout va bien, qu'il n'y pas d'angoisse et pas de mort, jusqu'à ce que le Réel nous rattrape. Comme le montre si bien J. Leclerc avec sa comparaison théâtrale et du feu qui se déclare alors que tous regardent et/ou jouent une pièce, le leurre représentationnel de la mise en scène apparaît sous son véritable jour à la rencontre du Réel, lorsque nous caressons ce non-sens ou que celui-ci nous frôle. Le non-sens de la vie et de l'existence a été métaphorisé par Sartre qui en a fait un

enfer¹⁷⁵ (huis-clos) : être obligé de vivre, de surcroît à partir et avec des gens (leurs signifiants) que l'on n'a pas choisis et que l'on ne peut Réellement choisir, sans jamais connaître le pourquoi de l'être-là, ni le pour quoi. Et grâce à l'apport de Diogène, nous pourrions nous enrichir du « pourquoi pas ».

Dans l'errance psychique, s'ouvre la possibilité lors de rencontres, ne serait-ce que celle de son propre désir, de s'éprouver soi-même comme lors de la construction identitaire où l'enfant puis l'adolescent peuvent se (re)connaître face et dans l'A(a)utre au moins par ce qu'il n'est pas. Diogène illustre bien cela en provoquant le désir et en choisissant malgré ses monstrations de « s'y » et s'en satisfaire plutôt que de le satisfaire.

L'existence comme dynamique questionnante selon M.-A. Ouaknin

La frustration existentielle, le manque à être, poussent l'Homme à chercher un sens à sa vie si ce n'est la justification de l'être. La volonté de sens dont parle Frankl rejoint la « *quoibilité* » élaborée par M.A. Ouaknin¹⁷⁶. Pour cet auteur, l'homme serait une question sur lui-même, à son sujet. Cette pensée platonicienne, que l'Homme est une énigme pour lui-même qu'il tente de résoudre, éclaire encore autrement la question de l'errance psychique. Ouaknin en effet nous permettra de voir le lien entre parole et errance psychique mais également le rapport de cette dernière au désir. Ouaknin portera donc ses réflexions sur le « pourquoi », adverbe interrogatif outil et moteur du philosophe mais aussi de l'homme quelconque qui se questionnera nécessairement sur l'orientation donnée et à donner au chemin qu'il aura à tracer. Et pour s'orienter, se dirigera-t-il dans sa trajectoire vers la source de son élan (de vie). Ouaknin dira de la *quoibilité* qu'elle est le caractère fondamental de l'Homme, et ce lié à sa capacité à se laisser surprendre, à s'étonner, ne détenant de Vérité que celle de son désir qu'il ne pourra jamais saisir toute. Le questionnement incessant qui anime l'Homme et le fait tel provient du manque, celui-là même qui pousse au désir. Ouaknin proposera au désir la même acception qu'A. Didier-Weil en en plaçant l'étymologie du côté de la *dé-sidération*. Le sujet sidéré serait soumis aux pouvoirs des astres, c'est-à-dire selon l'astrologie, au destin. La prédétermination qualifierait ainsi son cheminement voire son être

175 Sartre, J.-P., 1943, *Huis-clos* (suivi de « Les Mouches »), éd. Gallimard, 2000.

176 Ouaknin, M.-A., *op. cit.*.

au monde, et le désir serait ce qui détacherait le sujet de cette aliénation, lui offrant la redécouverte de « *sa liberté et de sa subjectivité* ». C'est par le manque que naît le désir (de s'en défaire) et l'aliénation du sujet à l'A(a)utre supposé savoir donc détenteur de Vérité sur l'objet du désir et de sa cause, et par la rencontre du manque dans l'A(a)utre qu'il se sépare de celui-ci se retrouvant alors face à son propre manque le poussant à l'aliénation,.... Entre la rencontre du manque, l'aliénation et la séparation retombe-t-on sur les trois temps de la loi¹⁷⁷ qui rythment le désir qui aliène autant qu'il met à distance le sujet de sa quête de lui-même. Mais dans ce mouvement dans lequel nulle réponse ne sera trouvée, le sujet se maintiendra « *l'être ouvert à la possibilité de ses possibles et de son futur* »¹⁷⁸. La seule réponse possible au quoi serait d'ordre divin : « *eye asher eye* », c'est dans l'être, humain l'être que le sujet pourra s'éprouver dans sa propre résolution. Ainsi pas de réponse définitive et une énigme restant à jamais ouverte puisque se confondant avec ses réponse et résolution, ce qu'illustrera la parole dans sa fonction erratique.

Ouaknin nous dirigera du côté de la parole comme paradigmatique du processus erratique. La parole naît de l'errance, la nourrit et y répond soit en y positionnant le sujet, soit que celui-ci s'y positionne par elle en tant que moyen et manifestation de sa façon de faire avec l'errance, et par-là d'être-au-monde.

Pour aller dans le sens des propos de A. Ouaknin, nous dirons que le sujet qui recherche « Le » moment qui l'aura institué, dévoilant ainsi ses mystères, tombera sur « un » moment fondateur, rencontre du Réel. Ne sachant ce qui l'attend, le sujet tentera de découvrir toute connaissance lui permettant si ce n'est de prédire l'imprédictible, au moins de faire face à tout événement inattendu. Mais la rencontre de cet événement marquera toujours un changement entre le sujet et le rapport à son savoir, ce qui le poussera inéluctablement à être autrement. Les œuvres d'art par exemple, en ce qu'elles viennent inscrire autre chose que ce qu'elles ont écrit, témoigneraient d'une de ces rencontres ou tenteraient de la provoquer. Le décalage qui ouvre au trou dans le savoir et qui pousse dans la rationalisation à la mise en cohérence et en continuité de soi mettra également le sujet face à une potentielle dialectisation erratique entre ce qu'il était et ce qu'il sera devenu.

Toute création, en tant que produit nouveau, sera témoin ou cause dudit changement, et les créations de sens, de non-sens ou la présentation au hors-sens telle que dans la cure ou par l'absurde le seront tout autant. La parole est alors engageante en tant qu'acte et produit de

177 Didier-Weil, A., les trois temps de la loi, éd. du Seuil, 1995.

178 Ouaknin, M.-A., *op. cit.* p.51.

création ; elle engage le sujet qui parle à faire l'expérience de lui-même, naître, se construire puis se reconnaître à entendre comme naître à nouveau avec soi-même et par l'Autre. La parole, toujours adressée à un Autre, humanise le sujet le faisant appartenir à une communauté dont il partagera les conditions d'existence. La parole servira donc de repère et moyen de se repérer ne serait-ce que par le questionnement. Et la première interrogation de l'être porte sur sa justification. Destin, destinée, chemin, avenir, prédiction,...etc. sont autant de signifiants qui font écho à cette question primordiale « qui suis-je ? ». Le désir permet de passer de la prédestination à la rencontre inattendue, de l'anticipation à la prospective. La parole est donc énonciatrice ; et « obscure », elle serait alors, selon l'étymologie grecque, le radical de l'« énigme ». Énigme et parole sont donc racinement liées. La question que nous posons et qui ne trouvera pas de réponse est duelle : la parole humanise-t-elle ou parlons-nous car nous sommes humains ? Nous parlons parce qu'il y a un manque constitutif à /de l'être. La parole naît d'une énigme et l'énigme est elle-même une parole qui porte comme toute autre l'indicible, l'inaccessible, à savoir, son origine. Le sujet ne sachant d'où il vient, où il va ni ce qui l'attend parle. À défaut de pouvoir justifier de son être, le sujet s'éprouve par la parole et dans l'existence. Si nous reprenons le mythe d'Œdipe, dont la faute aura été (comme tous les adeptes de l'oracle de Delphes) d'en avoir trop su et surtout d'avoir pensé pouvoir maîtriser ce trop de savoir, nous voyons comment la parole, illustration de soi, sert la prophétie elle-même née de l'énigme et marquée de son sceau. Laïos voulait connaître l'avenir de son fils et la parole de l'oracle aura effacé tout autre possible devant l'inexorabilité de sa prédiction. Œdipe fit de même et se perdra en pensant pouvoir se désengager de la parole provoquée. Et la parole résolvant l'énigme du Sphinx scellera le destin d'Œdipe. Et toutes les paroles qui auront été prononcées par l'oracle, le Sphinx ou même Laïos en soif de connaissance sur sa descendance, seront toute illustration du chemin/destin d'Œdipe : l'homme, sa faute, l'énigme, sa résolution. Ainsi la parole est-elle bien un besoin de répondre à l'énigme qui pousse à l'errance psychique mais également de borner par quelque scansion cette dynamique erratique ; elle est également passion (pathos), épreuve de soi et son issue. C'est par la parole que le sujet peut créer du lien et s'en mettre à distance, car toute parole, encore une fois, est création. Mais la parole est aussi un engagement dans une promesse qui ne saurait être tenue, puisque l'expression d'une pensée s'accompagne d'un effet de perte qui rend toute communication impossible, toute aliénation à elle vaine, toute connaissance de soi incomplète.

Ouaknin, à partir de la phrase « *c'est pour cela qu'on aime les libellules* » analyse la parole comme étant une dynamique questionnante tentant de remonter vers le moment fondateur de

l'existence. Une affirmation est posée, mais telle une énigme. Donc telle une énigme, elle questionne. Un énoncé qui affirme, qui semble naître de lui-même, doit être considéré comme réponse à une question posée mais insue. Un énoncé sans question à son origine serait, selon Ouaknin, un jugement, c'est-à-dire un acte injustifié et illégitime à se tenir là comme Vérité, peut-être de l'ordre de « *l'assertion de certitude anticipée* »¹⁷⁹. Cette question posée serait sans objet défini, pouvant ainsi s'ancrer sur n'importe quel thème pour tenter de trouver sa résolution. « Sans objet défini » ne veut pas dire sans objet ou au contraire pouvant s'accommoder de n'importe lequel. Il s'agirait plutôt pour cette question de reposer sur un objet que le sujet ne saurait ni ne pourrait définir, tombant ainsi toujours à côté. L'énoncé serait une mise en sens, un « parce que » répondant à un « pourquoi ».

La parole « *ouvre sur un questionnement* » : cet énoncé de départ « c'est pour cela que », semble répondre à une question qu'elle convoque. Cette dynamique est figurée par le jeu du « Jéopardy » dont le but est de trouver la question qui aurait pu donner lieu à la réponse donnée. Cependant une nuance existe entre une réponse quelconque et l'énoncé tel que formulé par Ouaknin. En effet, commencer par « c'est pour cela », appelle certes une question mais aussi et surtout emmène à une énigme, le « cela » ne renvoyant à rien de définissable. Et c'est bien là ce qui permet nombre de réponses possibles. Pour l'explicitier autrement, nous pourrions avancer que derrière le dit se cache un dire répondant « *à une question oubliée, cachée, et maintenant secrète, qu'aucun temps ne pourra venir révéler* »¹⁸⁰, et comme le dit H. G. Gadamer « *toute définition est une réponse à une question vers laquelle il faut remonter pour comprendre la réponse elle-même* »¹⁸¹. « Vers laquelle » et non « jusqu'à laquelle », ce qui est un impossible. Pour entendre et comprendre le dire derrière le dit et ainsi renvoyer le sujet à sa propre parole, faudrait-il remonter à la question dont il découle et à laquelle il se veut répondre. C'est d'ailleurs dans cette démarche de remonter à la question qu'émergera le sujet existant dans son être-au-monde inhérent à la dynamique qui l'a vu naître, ce en quoi consiste d'ailleurs le jeu de la cure. La formulation « c'est pour cela » est paradoxale puisqu'elle débute un énoncé qui devrait être précédé d'un développement, d'un cheminement, le « c'est pour cela » emmenant à la conclusion. Par la parole, tout commencerai par la fin, le constat, l'effet, l'après-coup, à partir desquels il faudra « deviner » une origine, remonter le courant jusqu'à une source potentielle. L'errance psychique se nourrit de cette dynamique questionnante et naît de son énigmatique origine, ou plutôt du

179 Lacan, J., 1945, « Le temps logique ou l'assertion de certitude anticipée », dans *Écrits*, éd. du Seuil, 1966.

180 *Ibidem*, p.41.

181 *Ibidem*.

défaut d'origine. L'errance psychique comme toute dynamique prendra source d'un manque à combler ou à fuir.

Parce qu'elle questionne, interroge, la parole est toujours incomplète, ne portant pas l'élément qui lui permettrait de disparaître dans sa complétude. M. Blanchot dit à propos que « *la question replace dans le vide l'affirmation pleine, elle l'enrichit de ce vide préalable* »¹⁸², vide permettant le déplacement, et l'ouverture à des univers de discours et de possibles. La pensée, dynamique de penser du sujet, serait de cette essence questionnante, nourrie par ce vide qui en même temps la fonde, et permet l'adaptation aux situations diverses dans la fidélité de son fonctionnement subjectif. Aller de question en réponse et réciproquement est un « fait » subjectif. La réponse, l'énoncé ne devra jamais, pour éviter la fixation, la suspension du processus de pensée, se tenir comme absolue, exclusive et vraie. La question pouvant être déclinée selon des nuances infinies, les réponses en sont d'autant plus infinitisées qu'elles l'étaient à leur départ par le vide qui traduit l'insaisissable. Et c'est dans cette infinitisation imposant une errance dynamique et signifiante que la parole portera quelque chose du sujet dont il pourra se saisir pour aussitôt s'en départir pour « autre chose ». De cette errance rendant la parole libre dans sa mouvance, s'agenceront tous les éléments psychiques en adéquation avec l'être-au-monde « immédiat » du sujet.

L'énoncé, avant que de se dire, n'est pas prévisible... il est contingence sans possibilité de prédétermination, de préinscription. Et cet énoncé, quand bien même s'érigerait-il en certitude, ne peut être fixé qu'en un jugement, qui, encore une fois, serait alors dépourvu de question, privant le sujet de son errance, donc de sa dynamique existentielle. La réponse emmène jusqu'au plus près d'une Vérité traduite dans une question entourant son mystère, et ne doit pas venir comme un aboutissement, une fin comblant le trou du savoir.

L'homme est, selon Ouaknin, un « quoi ? », ce qui rejoint la proposition platonicienne que la définition de l'homme est d'être une énigme pour lui-même. Ce questionnement, ce « quoi ? » n'a donc aucune réponse, et n'en attend pas d'autres qu'une recherche, que le processus de penser. « *Je pense donc je suis* » disait Descartes, alors que là encore faut-il que je sois pour pouvoir penser. « *Là où "je" suis, je ne pense pas* », nous détournerons cette formule de Lacan pour dire qu'effectivement être dans un suivisme – de l'A(a)utre, d'un élan même vital, d'un courant,... – « sidéré », ne permet pas l'expérience de l'être. Dériver n'est pas errer. Là le désir maintiendra tant l'errance que le sujet dans celle-ci. L'errance implique un acte ou tout du moins une implication du sujet qui tentera de faire quelque chose de ce

182 Blanchot, M., 1969, *L'entretien infini*, éd. Gallimard, 2009.

qu'il ignore au lieu de l'Imaginaire. Et lorsqu'il rencontrera une parole dans laquelle s'énoncer il pourra fantasmatiquement s'éprouver ; et si cette parole est de l'A(a)utre et devient lieu où se reconnaître, le sujet existera symboliquement, et pourra s'ériger en repère pour lui-même. L'existence humaine est une dynamique questionnante, et son secret réside dans l'errance psychique parmi l'univers des possibles et des discours que ceux-ci engendrent. Ce sont les modalités et les coordonnées de cette errance qui « formaliseront » le fonctionnement psychique dont témoigne le sujet. Ainsi « *Tout homme "sain" l'est dans la mesure où cherchant une réponse en lui-même et ailleurs qu'en lui-même, il trouve à la poser le courage de vivre dans l'espoir de la résoudre. (...) L'homme malade est celui chez qui la recherche lassée altère l'authenticité de la question dans l'attente de la réponse* »¹⁸³. L'homme, pour exister dans une adaptation de son être au monde, ne doit pas « s'attendre à » une réponse résolvant le mystère de l'origine, mais « s'attendre » lui-même, dans une constante reconstruction comme le propose H. Maldiney¹⁸⁴. Dans cette recherche de la question en amont de son énoncé, le sujet devra donc en passer par la déconstruction de tout sens, de tout savoir préalablement établi ou en tension de l'être. Il s'agira d'inverser le cours d'une quête explicative vers une quête désirante nécessitant de remonter au plus près d'une question originaire et ainsi de porter un nouveau regard sur le monde et sur soi. Cet inversement est dû à la possibilité et puissance créatrice de l'interprétation permettant de révéler au moins une nuance polysémique d'un mot, et ainsi pléthore de possibilités quant au discours.

La différence entre le « vouloir-dire » et le « pouvoir-dire » se retrouve refléter dans la clinique par l'analyste incarnant la dynamique questionnante : « que voulez-vous dire ? », « qu'est-ce que cela vous évoque ? », l'une demandant le sens posé, l'autre demandant de s'en départir pour autre chose. Aussi l'analyste lui-même devrait se garder de tout diagnostic, de toute révélation, sauf s'il s'agit à travers eux d'ouvrir à tous les autres possibles que cela pourraient être. Lorsque l'on tombe sur une certitude, une évidence, il s'agit, afin de relancer la machine erratique, de les confronter à leurs opposés, de manière à les mettre en dialogue et en rapport, en lien dans une distance radicale qui dessinera un cadre de possibles dans lequel pourra se mouvoir à sa guise le sujet.

Toujours suivant les propositions de Ouaknin, nous avançons que tout objet d'investissement est préalablement imprégné de signification. Pour autant, le rapport de signification est bien une relation impossible. Signifiant et signifié ne sauraient entretenir de

183 Ouaknin, M.-A., *idem*, p.52.

184 Maldiney, H., *Penser l'Homme et la folie*, éd. Millon, 1991, pp.433-434, et tout au long de l'ouvrage.

lien autrement que par une distance radicale, l'un ne pouvant tout dire de l'autre, l'autre ne se laissant pas exclusivement dire par l'un. Ainsi cette signification, toujours trouée, incomplète, viendra questionner l'interprète qui questionnera à son tour le sujet énonciateur afin de saisir les tenants de la mise en sens. Ouaknin marquera là la différence fondamentale entre « être » et « exister », le premier verbe renvoyant à un état passif d'acceptation, de duperie, le deuxième impliquant le sujet de manière active dans une démarche interprétative et questionnante. L'être serait la réponse à l'existence : de l'être faudrait-il partir pour toucher à l'existence, *id est* toutes les possibilisations de l'être-au-monde, toutes les possibilités d'être pour le sujet et tous les univers de discours d'où il pourra se dire. L'existence est l'épreuve de l'être éprouvé. Aussi devrait-on considérer le monde, les œuvres, et toutes manifestations d'une quelconque structuration psychique comme une proposition, une réponse possible parmi d'autres, si tant est qu'ils autorisent à un autre point de vue, à une dynamique poussant le sujet à remonter vers la question qui les aura constitués. En effet, si ces objets ne s'ouvrent pas à l'interprétation en se présentant comme des objets finis et non comme « forme [toujours] en formation », alors le sujet qui s'y soumet rythmera son être au temps du savoir enfermé dans l'objet et enfermant le sujet au détriment de son existence et des autres possibilités que permettrait l'ailleurs de la mise en sens. Le sujet sera, selon son investissement et son ancrage à l'objet, soit pris dans l'immédiateté, annulant toute chronologie et temps psychiques possibles, soit – et ceci est le cas le plus courant – le sujet sera pris dans l'immédiateté de l'objet, annulant tout déplacement spatio-temporel en dehors du cadre que définit cet objet, leurrant le sujet sur une possible liberté de mouvance. Il s'agira alors pour se préserver, que le sujet « décide » de ne jamais considérer la certitude, ni même l'évidence, de ne jamais être mais toujours devenir, de ne pas expérimenter mais faire l'expérience de « *comment et jusqu'où il serait possible de penser [et d'être] autrement* »¹⁸⁵. Le sujet devra se préserver de toute identification totale au sens qu'il se donne et/ou à l'image qu'il se construit. Il s'agit dans le cadre de notre praxis de toujours déloger le sujet de ses certitudes en favorisant par la parole la dynamique erratique, en évitant les fixations et mouvements cycliques qui appellent un maintien ou un retour au même, ouvrir à l'Imaginaire voire au fantasme afin que de celui-ci émerge le désir. L'errance psychique et la dynamique questionnante ne sont pas à confondre mais l'une en appelle à l'autre. La dynamique proposait par Ouaknin est celle de l'être : l'être humain est une énigme qu'il tente de résoudre. L'errance psychique telle que nous la posons est certes intrinsèquement liée à la précédente mais en ce sens qu'elle l'incite : ce n'est pas parce que le sujet se pose des

185 Ouaknin, M.-A., *idem*, p.166.

questions sans réponse qu'il erre mais bien parce qu'il est dans l'errance que ses interrogations resteront vaines. Puisque rien n'est sûr, puisqu'aucune certitude ne peut tenir dans son absolu, toute réponse obtenue, tout produit créé, ne sera qu'un possible parmi d'autres. Mais le temps de leur concrétisation, le sujet se maintient dans le leurre d'une résolution puisque le possible devient fait et que les autres possibilités s'évanouissent pour un temps. L'après-coup révèle cette dite résolution dans son caractère leurrant ou au moins partiel, ce qui poussera le sujet, dans certaines conditions que nous explorerons notamment à travers les cas cliniques qui suivront, à se maintenir dans l'expérience de l'être plutôt que de se figer dans l'étant qui ne peut être que relatif.

Quoiqu'il en soit, de tous ces passages par la signification, résultera une trace, une représentation dont le Moi se constituera de manière à éviter au sujet un vécu de morcellement, d'incohérence et ce afin de conserver un lien entre ce qu'il aura été et ce qu'il devient. Le sujet dans l'existence sera sa possibilité, une proposition d'être parmi d'autres à débusquer en révélant la question qui anime le sujet (désir) lors d'un moment fondateur révélateur d'une institution originaire. L'origine est par essence énigmatique, mystère qui condamne le sujet au questionnement permanent si tant est qu'il s'engage dans une errance psychique salutaire s'il sait s'y loger. Ce questionnement s'incarne dans l'identité, dans l'angoisse, le désir,... bref tout l'agencement psychique témoigne de la façon d'être au monde du sujet, réponse à son « comment être là ? » à défaut d'en connaître le pourquoi.

La frustration existentielle liée au manque fondamental à l'être fait naître dans son sillon tant le désir (de combler le manque) qui poussera donc à la recherche, que la parole, tentative de pacification du désir et des tensions pulsionnelles dirigeant la recherche de satisfaction. L'errance psychique se situerait au milieu de tout cela comme la dynamique par laquelle le désir sera non un état de fait mais un processus, de même que l'être de parole sera un *parlêtre*. C'est par la parole que l'être est et se vit, par l'expérience de l'usage de cette capacité à se dire que n'ont pas les autres animaux, que le sujet pourra atteindre quelque chose de sa Vérité tant recherchée. L'errance psychique, force dynamisée par l'inaccessibilité de l'origine et l'imprévisibilité du devenir, se manifestera à travers le discours, c'est-à-dire que dans la façon du sujet de s'inscrire dans le langage et d'en user, aurons-nous les témoins dévoilés du positionnement du sujet dans son errance. La manière dont le sujet questionnera son être, son devenir ou ce qu'il était, ou son mépris de ce questionnement nous indiquerons alors comment situer notre praxis dans un respect du temps subjectif mais dans l'objectif de rétablir le sujet dans une errance qui lui sera salutaire, *id est* d'armer le sujet des repères

internes qu'il aura à se construire afin de ne pas (trop) dériver et se perdre dans une vaine quête ou de disparaître coupé de toute dynamique questionnante dont il serait le sujet.

2. Anatomie de l'errance psychique : premier profil

Dans sa quête de lui-même, le sujet cherche quelque chose dont il ignore tout. Qu'il cherche l'objet qui le fonde ou qu'il se fasse objet de sa quête, cet objet lui reste inconnu tant par sa nature que dans son lieu. Mais poussé par une force de vie, dynamique existentielle, il cherche, du moins questionne-t-il. Le nomadisme dont nous parlions serait déclinaison métaphorique de la dynamique existentielle. Un lien difficile à dépeindre sépare et noue l'errance psychique de la dynamique existentielle, et c'est dans le point de jonction des termes de nomadisme et de pulsion que nous ferons ce lien.

La pulsion, force toujours orientée, tirerait sa constance de l'errance psychique et son mouvement de la dynamique existentielle. Si la pulsion rate inmanquablement son but, c'est qu'elle ne peut s'ancrer à aucun objet : l'objet dont elle use pour la satisfaction, objet du désir, ne saurait incarner l'objet cause du désir, imaginaire et originairement perdu. Tirant sa force de l'errance psychique, ce sera donc de son destin que de revenir à sa source pour repartir vers son objectif, revenir, repartir, *...etc..* Nomadisme de la pulsion condamnée à la sédentarité par le retour à sa source ou pulsion nomade qui se meut pour ne pas tarir, tirant toujours origine du corps. Toute pulsion suivra le même schéma que l'existant : naître ici pour grandir vers l'ailleurs et mourir si sa force motrice venait à se figer.

Pour revenir au sédentarisme, il permet, assure et témoigne d'une certaine assise. Si l'on considère l'appareil psychique, le sédentarisme aurait à voir avec l'instance moïque, et plus précisément avec l'identité. Le sédentarisme ainsi serait une sorte de défense contre le décor changeant, conséquence du nomadisme qu'impose les motions pulsionnelles à la dynamique psychique, mais à défaut de pouvoir établir une fixation sans risque d'annihilation, il tenterait de l'inscrire dans un mouvement cyclique, visant un retour à un état antérieur mais n'atteignant souvent qu'un retour au même. L'identité sera de ces réponses à une question secrète et méconnue posée, « qui suis-je ? », qui ne pourrait trouver de solution que dans un passé déterminé « j'aurai été », qui n'est plus actuel dès lors qu'il est évoqué. Tout événement vécu sera symbolisé et intégré en tant que repère identitaire dans ce qu'il aura révélé du/au

Vers une conceptualisation métapsychologique de l'errance psychique comme dynamique adaptative du sujet
sujet de constance, potentiel et limite. La symbolisation se fera essentiellement sur fond de
langage (signifiant), de discours (acte) et de parole (mise en acte).

Organisation morphologique de l'errance psychique

S. DeKoven Ezrahi¹⁸⁶ s'intéressant à la littérature et au poète D. Pagis¹⁸⁷, veut montrer que la question de l'errance est à la base des actes créateurs du poète. Celui-ci écrivait d'abord de manière explicitement autobiographique, avant de passer quelques années plus tard à une écriture plus romanesque mettant en scène un personnage imaginaire nommé *Dan*. Selon Ezrahi, Pagis aura « créé » un personnage à qui il ressemblait, au point que sa proximité identitaire avec *Dan* lui aurait permis de se réapproprier quelque chose de sa propre histoire et de l'intérioriser, la symboliser. Pagis incarnerait dans ses personnages et décor des *realias*¹⁸⁸ propre à sa culture subjective, repères psychiques, qu'il pourra ainsi découvrir à travers ses écrits, tel un acte d'interprétation dans la cure.

Ainsi déterminé par ces *realias*, l'écrivain et tout sujet *écrivain* sa vie en la liant de manière moëbienne à son environnement, ne se dira, ne s'exprimera et n'existera qu'à partir de ces objets subjectifs. Symbolisés, ces objets repères pourront être substitués, comme signifiants, à d'autres. Pris dans leur dimension réelle, ou plutôt de réalité, ces objets perdraient pour un temps leur qualité de repère au profit du statut d'ancrage. Ce qu'ils représentent, refoulé, inconscient, tu, ne viendra plus déterminer le rapport du sujet à son désir et au langage ; le sujet ne saura plus se dire ou exister à partir donc en dehors d'eux pour un autre lieu signifiant. Pour reprendre Kristeva, le sujet, pour se dire dans son fonctionnement psychique, passera du questionnement moteur de sa dynamique existentielle « qui suis-je ? » à son lieu d'émergence dans un rapport à lui-même et au monde soumis à l'immédiateté, représenté par une question « où suis-je » : seul l'*ici* lui sera habitable, et la possibilité d'un *ailleurs* sera bannie. Le sujet passera de l'acte d'existence à la désignation voire à l'auto-désignation niant l'Autre qui le ferait se lire autrement. Ce « *changement existentiel* », comme en parle Ezrahi, sera à peine voilé. Kristeva dira que le discours poétique n'est que déclinaison de celui du

186 DeKoven Ezrahi, S., *Booking passage: exile and homecoming in the modern Jewish imagination*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 2000

187 D. Pagis, 1930-1986, poète Israélien.

188 *Realias* : du latin *realis* – « vrai chose », objet culturel ou unité lexicale qui désigne une réalité particulière à telle ou telle culture.

borderline qui, même s'il est empreint de subjectivité et naîtrait d'une perte, celle-ci serait perte à créer et avoisinerait ainsi la psychose. Nous dirons nous que si ces *realias* subjectifs restent dans une position de repères, le discours poétique serait du côté d'un acte, discours qu'une interprétation pourrait révéler dans sa nature signifiante, mais qu'en position d'amarre ou de bitte d'amarrage, ils ancreraient le sujet « immédiat » dans une sémiotique ne le laissant plus émerger dans une chaîne signifiante en fonction des changements de ses *Umwelts*, donc sans possibilité de réagencements psychiques.

Il est ici à noter la proximité de ce point avec la problématique de l'exilé qui, changeant de lieu de vie, devra trouver d'autres repères soit en écho à ceux existants, soit produits de création. Et dans le temps de la non encore découverte, les repères identitaires d'antan pourraient se figer en « carte d'identité » empêchant souvent le sujet de trouver de nouvelles coordonnées d'existence lui rappelant ce qu'il aura été pour ce qu'il doit et est en train de devenir.

Pour dresser un profil à cette force psychique qu'est l'errance, nous nous appuierons sur le modèle proposé par B. Chatwin, journaliste et écrivain. Dans son *Anatomie de l'errance*¹⁸⁹, Chatwin profile à partir de ses expériences la force qui l'aura poussé à se déplacer et à écrire, le deuxième fait nécessitant le premier. L'auteur se questionne sur le besoin de déplacement chez l'homme, en interrogeant sa propre histoire de vie. Reprenant un titre et les propos de R. Burton, *L'Anatomie de la mélancolie* (1621), il place le mouvement erratique comme défense contre cette-dernière. *L'anatomie de l'errance* est un ouvrage présentant quelques idées de l'auteur et résumant le prochain livre qu'il comptait rédiger. Si l'auteur aura pensé développer dans un écrit ses hypothèses sur ce qui pousse l'homme à se mouvoir plutôt qu'à se poser, il l'aura d'abord vu dans sa forme « intolérante » :

... une sorte d' 'Anatomie de l'errance' qui développerait l'affirmation de Pascal sur l'homme assis tranquillement dans sa chambre. La thèse était à peu près la suivante : en devenant humain, l'homme avait acquis, en même temps que la station debout et la marche à grandes enjambées, une « pulsion » ou instinct migrateur qui le pousse à marcher sur de longues distances d'une saison à l'autre. Cette « pulsion » est inséparable de son système nerveux et, lorsqu'elle est réprimée par les conditions de la sédentarité, elle trouve des échappatoires dans la violence, la cupidité, la recherche du statut social ou l'obsession de la nouveauté. Ceci expliquerait pourquoi les sociétés mobiles comme les tsiganes sont égalitaires, affranchies des choses, résistantes au changement, et aussi pourquoi, afin de

189 Chatwin, B., 1996, *Anatomie de l'errance*, éd. Grasset, 2005.

rétablir l'harmonie de l'état originel, tous les grands maîtres spirituels – Bouddha, Lao Tseu, saint François – ont placé le pèlerinage perpétuel au cœur de leur message et demandé à leurs disciples, littéralement, de suivre le Chemin (p.26).

Intolérance car trop de sens et de détails ne laisseraient pas de place à l'imagination : une explication à partir d'une intuition, d'une rationalisation réduirait ce qui est de l'ordre de l'expérience à une production de l'esprit dont le contenu resterait confus. De même, lorsqu'il propose d'intituler la problématique de sa réflexion « *Alternative nomade* », il se heurte à la même difficulté que nous avons rencontrée à savoir rationaliser « *un sujet qui fait appel à des instincts irrationnels* » (p.105). En effet, lorsqu'il regarde sa propre condition et celle de chacun pris isolément, il se rend compte qu'il pourrait avoir à porter de main ce dont il a besoin pour vivre, sans nécessité de se déplacer, avec la garantie de trouver chaque chose à sa place et de se prémunir de tout éventuel imprévu. Force lui sera de constater qu'une envie et un besoin irrépressible de se mettre en mouvement le condamnera à activement et physiquement être. L'auteur verra en son appartement « *un endroit pour accrocher son chapeau* » (p.37), alors que le changement de lieu, le déplacement, conditionne ses créations et productions d'écriture. Le chapeau est cet instrument certes qui protège tel un couvercle, mais incarne aussi le repère d'un ailleurs, ce que l'on met pour sortir d'un lieu couvert vers un ailleurs ouvert. Il a alors double fonction de venir représenter tant l'ici sécurisant que l'ailleurs de la découverte. Limite entre soi et le monde, il sert, comme d'autres outils, à maintenir un lien virtuel entre dedans et dehors. Chatwin dira vouloir partir quand il est chez lui et vouloir rentrer chez lui quand il est au loin. Différer la satisfaction sera permis par les repères symboliques intériorisés ou incarnés dans des objets fétiches (comblant Imaginairement) ou souvenirs (comblant Symboliquement). Les nomades transportant leur habitat ou faisant de leur environnement leur habitation, ne seront pas soumis aux mêmes tiraillements, et, si tel était le cas, ils seraient compensés par leur itinéraire figé, seul moyen d'ailleurs pour le sédentaire de pouvoir les rencontrer sans hasard, sans errance.

Chatwin considère que le déplacement de l'homme relève d'un besoin primaire, vital, d'un désir ensuite. Les peuples qui auraient conservé quelque chose du nomadisme évolueraient paradoxalement dans des civilisations immuables non à cause d'un environnement inchangé et inchangeable, mais grâce à un mode de penser qui préserve les repères des temps jadis. Le changement pour conserver le même, là où la répétition détruirait tout repère « ancestral » au profit de témoins de l'actuel. L'auteur prendra l'exemple de Tombouctou habitée par des personnes aux mœurs culturelles, cultuelles et sociétales différents dans une ville qui est et restera identique à ce que ses autochtones ont connu d'elle.

Le nomade ne craindrait donc pas le changement et peut-être serait-ce par cette sérénité que le sédentaire lui suppose le secret d'un vivre bien chez soi, et vivrait lui une nostalgie d'un paradis qui semble être perdu pour le civilisé. C'est par ses déplacements que l'homme pourrait spirituellement s'enrichir et se préserver de la folie. L'environnement permet de se soustraire aux mouvements de repli sur soi et de ruminations introspectives caractéristiques de la mélancolie et autres mouvements dépressifs, comme si la dynamique psychique avait besoin du mouvement du corps dans l'espace pour se nourrir et perpétuer. La dynamique autant que le mouvement serviroient, comme nous le montrerons dans un chapitre ultérieur, à la connaissance du monde et de ses possibilités de lien à lui par l'expérience et l'appropriation de ses limites et potentiels. L'appropriation d'ailleurs est indispensable et indissociable de la possibilité d'évoluer dans un environnement aussi bien instable et figé que changeant et fiable.

Revenons à la fonction fétiche ou souvenir des objets extérieurs investis par le sujet. Chatwin fera dire à *Maximilien Tod* que les objets permettent de retracer la chronologie de la vie d'un homme dont l'histoire importe peu puisque la somme de ses objets, ou dans de rares heureux cas « *la somme de l'absence de biens* » (p.93), le constitue. Il ne s'agira pas là d'avancer que les collections et biens divers peuvent tout dire de leur propriétaire ou l'œuvre de son auteur, mais qu'en observant ce que le sujet aura conservé, quelque chose de ce qu'il est, intimement, en ses racines, pourraient transparaître. Les choses possédées, loin de la perversion décrite par Freud, configurent simplement selon Chatwin un espace indéfini en lieu de vie. L'homme s'appropriant un objet, s'approprie un endroit où s'établir au moins psychiquement, et à partir duquel il pourra entrer en lieu avec ses semblables, et renoncer pour un temps à convoiter l'objet du désir de l'autre. Si l'amoncellement de propriétés viendrait menacer à terme la dynamique psychique et l'existence du sujet, s'en départir totalement le vouerait à la folie puisque sans lieu, sans identité, le sujet se perdrait dans une jouissance sans borne. Ces objets fabriqués, produits, acquis, viendraient compenser ce paradis perdu qui nous offrait nombre de découvertes et notamment de soi par les créations qu'elles engendraient, paradis dont le sujet se serait lui-même banni en commençant une vie sédentarisée, et qu'il recherchera notamment dans son origine qu'il situe bien souvent dans son enfance. Les objets en question seraient métaphores inconscientes ou non de nos racines, à savoir les fondements que nous allouons à notre être-au-monde et/ou à notre identité. Rappelons que selon Heidegger, s'approprier un objet c'est devenir un autre à son contact.

Le livre *Anatomie de l'errance* « fini » ne paraîtra pas de son vivant puisque l'auteur n'aura jamais pu en être satisfait. Ces notes auront été publiées à titre posthume. Alors qu'il désespérait de ne pouvoir formaliser sa pensée erratique, il découvrit lors d'un reportage, une carte postale d'une vieille dame illustrée d'un paysage de Patagonie, avec une requête « *allez-y pour moi* ». Chatwin décidera de partir alors vers cette destination inconnue, faisant son désir de celui de cette inconnue. Il retracera les réflexions tirées de son périple, dont certaines figureront dans cette anatomie de l'errance, disant bien ce qu'elle est, une force poussant à l'expérience de vie et de l'existence, insaisissables par le discours.... Chatwin montrera, comme d'autres à travers leurs œuvres, le lien entre dynamique existentielle et errance psychique : **c'est bien parce que je ne sais pas où je vais que je me questionne sur d'où je viens et que je peux découvrir qui j'aurai été pour devenir ce que je dois être. C'est bien parce que je ne sais pas d'où je viens que je me questionne sur où je vais en découvrant ce que j'aurai été pour être ce que je deviens.**

Si la parole permettra au sujet dans son errance de construire des repères lui évitant de se perdre et, dans un engagement actif, d'éprouver cette errance, elle aura cette autre fonction de l'y maintenir, puisque toute parole porte et transporte en son sein une Vérité qui ne pourra jamais être que mi-dite laissant donc tout son mystère à l'énigme que l'Homme est pour lui-même et qu'il résout en s'y confrontant, par la découverte de soi dans ses modalités d'être-au-monde.

3. Conclusion

C'est par la recherche que le sujet pourra faire l'expérience de lui-même, car ne sachant ce qui surviendra, il sera mis face à ses limites (représentationnelles) et potentiels (créatifs). Rappelons que chaque objet ou sujet porte en lui-même ce qui le limite, un noyau de Réel qui échappera à toute tentative de symbolisation et maintiendra ainsi la dynamique erratique telle que nous la définissons. C'est cette même dynamique qui poussera le sujet à toujours vouloir se saisir de ce vide qui l'entoure et d'où il peut *ek-sister*, à vouloir faire lien par du sens entre dire et dit, signifiant et signifié, énonciation et énoncé.

Du fait de ce que Frankl nomme frustration existentielle, originaire – manque à être le tout sachant d'une jouissance absolue – le sujet est condamné à toujours rechercher justification à son être et par là à toujours émerger dans une place nouvelle qu'il pourra visiter dans l'après-coup ou avoir du mal à habiter. Une manière de parvenir à faire avec cette frustration (et celles qui en découleront) serait, à la manière cynique, de s'y loger pour faire l'expérience « empirique » de ce qu'il tente de mettre en mots et à quoi pourtant il ne peut rester que sourd.

Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. En éprouvant tant le signifiant que son articulation à d'autres dans une chaîne, le sujet touchera à ce qu'il est, un *parlêtre*, un être animé, habité par la parole et l'habitant, qui l'ouvre à et en fait un questionnement permanent sur ses *Umwelts*, que le sujet devra éprouver par et à partir des réponses qu'il appelle.

C'est par la parole que le sujet construira et déconstruira le sens, s'ancrant et se désaliénant en fonction des rencontres qu'il fera et de ce qu'il en fera, processus que nous allons maintenant aborder.

CHAPITRE 6.

MÉTAPSYCHOLOGIE DE L'ERRANCE PSYCHIQUE

Si Freud entend le symptôme comme une formation de compromis entre l'expression d'un désir refoulé et les exigences du refoulement, ce qui manifeste un conflit inconscient, nous le saisissons dans le sens lacanien comme un « *effet du symbolique dans le réel* »¹⁹⁰, effet de structure du sujet. Pour reprendre Freud, les processus primaires, modes de fonctionnement de l'appareil psychique, prennent leur essence de l'inconscient et se caractérisent notamment par un non contrôle de l'énergie psychique et ainsi par le libre glissement des signifiants. L'association libre, intrinsèquement liée au désir, repose sur l'errance psychique. Pour trouver la justification à son être ou l'objet (cause) de son désir, le sujet se mettra en quête qui visera un objet à jamais inconnu. Cette quête du Graal sera donc orientée par l'errance psychique, et non l'inverse.

1. L'errance psychique comme signifiante flottante

*« L'immobilité du sédentaire, c'est la mort qui m'a saisie par les pieds.
Elle m'a dépossédé de ma quête. Maintenant, il ne me reste
que le nomadisme des mots. Comme tout exilé »¹⁹¹.*

M. Mokkedem.

Le mot « quête » vient du latin « *quaerere* », chercher, qui a donné le verbe espagnol « *querer* », vouloir. L'étymologie latine du verbe « désirer », *desiderare*, exprime le regret de

190 Lacan, J., 1974-1975, *Le Séminaire XXII : RSI*, 1974-1975, éd. hors commerce de l'Association Freudienne Internationale, leçon du 10 décembre 1974

191 Mokkedem, M., 1990, *Les Hommes qui marchent*, éd. Grasset, 1997. Ces propos sont tenus par le personnage de sa grand-mère Zohra.

l'absence d'un objet qui pousse le sujet à souhaiter ses retrouvailles. Pour autant le désir naît du manque à être, imperfection qui pousse le sujet à chercher la complétude que rien ne pourrait pourtant concrétiser. Qu'il ait été perdu ou qu'il n'ait jamais été présent, ce n'est pas tant le manque d'objet qui pousse à la quête que la surprésence de son absence qui se fait ressentir. Si l'errance est un processus universel, la quête est éminemment subjective, singulière, intime, puisqu'elle est une question de soi à soi sur soi. L'errance psychique s'incarne dans la structure même du langage, la quête est la manière de s'y inscrire, sa façon d'être-au-monde. Si l'errance est un processus commun à tout sujet, quelle que soit sa structuration psychique, l'émergence d'une quête ne serait le lot que de celui qui consent à la perte. La quête serait la conjugaison poétique – union et harmonisation des repères internes et externes –, et la création grammairienne de l'errance psychique. Et l'Autre se fait relecteur, relais-écho d'une réponse à la quête. Cette réponse à la quête questionnant l'être et son origine se situe donc dans la rencontre entre soi et l'Autre. Nous pouvons alors dire que l'errance psychique supporte l'attente d'une rencontre là où la quête la vise ; c'est dans la quête plus que dans l'errance que s'exprimera la parole singulière du sujet puisqu'elle participera à l'articulation des signifiants entre eux. En d'autres mots encore, l'errance psychique est de la règle ce que la quête marque d'exception ou plutôt de la Loi (Symbolique) ce que la quête marque de règle (Imaginaire).

La quête, dans sa déclinaison, sera donc le compromis qui marquera le fonctionnement structurel du sujet.

Dans son séminaire « *Les non-dupes errent* »¹⁹², Lacan emploie le terme « erre » dans son acception nautique : l'erre est la manière d'avancer mais aussi « *l'élan acquis par un navire lorsqu'il cesse d'être propulsé* »¹⁹³. La dynamique ainsi créée se maintient par-delà la propulsion (dans le monde ?). Au pluriel, « les erres », synonyme de « souille », sont les traces laissées par le passage du gibier, objet-proie qui aura amené l'homme à se déplacer. Par la dynamique existentielle, quelques traces du passage de signifiants auquel(le)s le sujet s'assujettira seront laissées. La trace liée à la chute d'un signifiant, emmènera le sujet vers un autre lieu/signifiant pour se dire, qui chutera à son tour,... *etc.*, et ces différentes traces métaphorisées par une chaîne de signifiants articulée en un savoir dresseront les points de repère, galbe dans lequel se déploiera la dynamique psychique. Pour mieux entendre ceci,

192 Lacan, J., 1973-1974, *Le Séminaire XXI : Les non-dupes errent*, éd. hors commerce de l'Association Freudienne Internationale, Leçon XV, 11 juin 1974.

193 Dictionnaire virtuel Lexilogos (en ligne).

passons par l'appréhension de la méthode psychanalytique de l'association libre telle que définie par Lacan, et reprise dans la langue de Shakespeare par S. Pauly¹⁹⁴.

L'association libre est dite en anglais par l'expression « signifiante flottante », et la « chute du signifiant » se dira « *defiles of signifier* », *defile* voulant dire « souille » en français. La chute du signifiant premier laissera donc une souille – déchet en même temps que trace. Chutant, refoulé, réprimé, il passera en deçà de la conscience, mais laissera une trace à laquelle s'ancreront et de laquelle s'encreront les signifiants métaphoriques s'y substituant. Le renvoi d'un signifiant à un autre et leur articulation produiront du sens, un savoir (s) ; et dans cette chaîne signifiante, entre deux signifiants, émergera le sujet. L'interprétation de ce savoir par l'équivoque permise par la polysémie des signifiants, aura comme effet « *d'isoler dans le sujet, un cœur, un kern, pour s'exprimer comme Freud, de nonsense* »¹⁹⁵, d'absurde. Absurdité : il existe un au-delà de ce à quoi le sujet ne peut que rester sourd. Le signifiant premier est sans signifié comme le sont la mort, la jouissance, ou encore le phallus : ils ne renvoient qu'à eux-mêmes.

Lacan écrira le rapport signifiant/signifié sous forme fractionnelle – la barre de fraction venant représenter l'effet de refoulement. Ce rapport établi, il formera la métaphore signifiante. Quand le numérateur est le signifiant originel en ce qu'il échappe à tout saisissement, donc lorsqu'en lieu de signifié apparaît le « pas de sens », *zéro sens* dira Bousseyroux¹⁹⁶, dans une logique mathématique ce dénominateur « *infinitisera* » le rapport signifiant/signifié, et donnera lieu à un impossible. Dans la logique métaphorique où ce rapport vient représenter le sujet, le zéro sens *infinitisera* « *l'inconnue de l'être du sujet, l'X de ce qui cause son désir* ». L'interprétation *infinitise* donc la valeur du sujet, lui ôte toutes limites spatio-temporelles l'ouvrant à toutes ses possibilisations – possibilités de rendre possible. Ainsi le sujet ne sera-t-il plus fixé à un moment et un lieu originels ou au temps de la rencontre traumatique. Le sujet, toujours insaisissable, pourrait alors, selon la vieille acception du terme « infini », « s'étendre en parole », s'y déployer. L'interprétation sera significative en ce sens qu'elle viendra « *à la place du (s) produit par la métaphore [et renversera] le rapport qui fait que le signifiant a pour effet, dans le langage, le signifié* ». Elle produira « *un effet de signifiant S* » qui révélera les signifiants premiers, et tout le *nonsensical*

194 Pauly, S., *Madness in English-Canadian Fiction*, thèse pour l'obtention du grade de Docteur en Philologie, spécialité Linguistique et Lettres, présentée et soutenue en septembre 1999, à l'Université de Eupenerstr, Aachen (Allemagne).

195 J. Lacan, *Le séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, éd. Seuil, 1973.

196 Bousseyroux M., *Philippe le Clair, le parlêtre au clair de la lettre*, dans la revue « L'en-je lacanien », 2008/2, N° 11, pp.81-96.

dont ils se composent. L'essentiel sera donc pour le sujet qu'il voit « *au-delà de cette signification, à quel signifiant – non-sens, irréductible, traumatique – il est, comme sujet, assujetti* »¹⁹⁷. Pour autant, malgré cette *infinitisation*, le signifiant – aussi originel et original soit-il – demeurera « *déterminé dans son rapport au désir de l'Autre* », un Autre dont la finitude viendrait de sa valeur, de sa *grandeur négative* (– 1). Ainsi l'infini sujet qualifiant de même son savoir, ne saurait se perdre en errance au vue de cette soustraction de l'Autre au registre de l'infini, marqué S(A) car la radicalité ne signifie pas l'absolu. L'ancrage au désir de l'A(a)utre ne saurait ainsi réduire le sujet mais lui assurerait une certaine assise pour errer sans se perdre. Pas de dérive non plus, le vide du signifiant rappelant au sujet ce qu'il est l'empêche de se réduire au seul désir de l'A(a)utre. Et si tel était le cas, il suffirait de rappeler le sujet à l'infinitisation de tout désir (y compris celui de l'A(a)utre) pour le relancer dans une errance que nous pourrions alors qualifier de structurante.

Le signifiant *Un* porteur de l'X déterminant de son désir pousse le sujet dans une fuite épistémophilique, à savoir sur son savoir. Y. Guelouet¹⁹⁸, qui reprend la distinction lacanienne de ces deux termes, aborde le *signans* et le *signatum* comme moments « *où un Signe apparaît, et l'autre où il s'écrit* » moment de l'écriture, donc, de la mise en non-sens du sens. Mais Lacan que nous suivrons ne dira pas tout à fait cela. Le savoir s'il n'est pas « travaillé » par l'interprétation, est opaque, nous dira Lacan¹⁹⁹, du fait de la polysémie des signifiants et que *lalangue* est une sémiotique. Lacan reprend de la théorie saussurienne et stoïcienne la distinction entre *signans* et *signatum*, « *entre ce qui fait signe et ce qui s'en dépose* »²⁰⁰ par l'effet de transfert. Le transfert en effet est *lalangue* à l'épreuve de la langue. Ce qui restera de la première, d'abord manifesté par une première mise en représentation, ne laissera d'elle que des éléments représentables qui pourront, dans ce qu'ils ne disent pas, révéler le non-sens auquel se réfère ce qui fait signe. Ce qui fait signe, le signifiant, accrochera l'attention, flottante jusqu'alors, de l'analyste qui entendra le signifiant dans sa polysémie, son équivoque révélée au sujet par l'interprétation. C'est en entendant les signifiants du sujet « de travers », car dépourvu de son non-sens, que l'analyste pourra renvoyer le sujet à sa propre sémiotique. Les signifiants métaphoriques peuvent « *se réduire à la portée du signifiant Un (...) qui domine dans la constitution du sujet* »²⁰¹. Chaque signifiant représentera le sujet pour un autre signifiant, mais le signifiant *Un* restera indéterminé puisque renvoyant au désir X, au « zéro

197 *Ibidem*.

198 Guelouet, Y., *Du Signe... à la Lettre vivante*, dans la revue Psychanalyse 2007/1, N° 8, pp.43-62.

199 Lacan, J., 1973-1974, *Le Séminaire XXI : Les non-dupes errent*, éd. hors commerce de l'Association Freudienne Internationale, Leçon XV, 11 juin 1974.

200 Guelouet, Y., *Idem*.

201 *Ibidem*.

sens », à lui-même. L'inconscient étant « un savoir sans sujet », le sujet est lui-même, comme nous le disions plus haut, insaisissable et ne peut être représenté que par un signifiant pour un autre.

Dans nos recherches en anglais, l'errance psychique, « *psychic wandering* » ou « *psychic errancy* » est un synonyme du concept Jungien des « *directed daydreams* », rêves éveillés dirigés. L'errance serait associée au fait que l'analyste par ses interventions interprétatives, orienterait la construction du scénario, à partir duquel le sujet aura à attraper quelque chose de lui-même. Le sujet aura à conjuguer son histoire à partir des signifiants de l'Autre, qui ne serait de sa propre création que dans leur articulation, et c'est cette articulation et non les signifiants en eux-mêmes, qui serait métaphore du signifiant *Un*. Le choix du signifiant, même s'il n'est pas anodin, ne sera primordial que dans ce que le signifiant renvoie à un autre. Pauly apportera un regard complémentaire à cette mise en articulation : jusqu'à la révélation du non-sens faite par l'interprétation, jusqu'à ce qu'ils soient lus, les signifiants restent vides de sens et de signifié. L'acte d'interprétation donne du non-sens au signifiant. Reprenant Lacan, elle définit « *les modes d'errance psychique dans la signifiance flottante* », dans la façon dont le sujet se laisse flotter, porter, dire dans une articulation signifiante qui ne serait pas orientée par un savoir, mais serait *un* savoir sur le sujet. L'acte analytique comme le Réel relance la dynamique psychique, si tant est que le Réel n'ancre pas le sujet au moment du traumatisme, ce moment où il rencontre tant son indétermination que sa finitude. C'est l'interprétation plus que l'errance psychique, flottaison, qui serait destructurante puisqu'elle abolirait toute signification, tous les sens qui lui préexisteraient, qui se seraient logés là comme savoir empêchant le sujet de savoir sur « son » savoir et dans le même temps, cette errance permettrait de structurer le rapport du sujet à son savoir.

Tout ceci permet à Lacan d'introduire ses propos sur l'errance et la non duperie. Le transfert, nous le savons par Lacan, est de l'amour qui s'adresse à du savoir : cet amour « *se porte vers le sujet supposé savoir* »²⁰², mais quand le sujet aime, il est « énamoré ». L'énamoration, *Verliebheit* pour reprendre le terme freudien, est la jonction du désir et de l'amour, telle que le sujet s'efface, comme devant le fantasme, et avec lui le lieu du désir. En effet, selon la proposition de P.-H. Castel, l'amour de transfert est amour de la *Verliebheit*, « *un amour tel qu'on parle en lui, tel qu'on est pris dedans sans pouvoir se retourner sur lui, en dire quoi que ce soit* »²⁰³. Si l'inconscient est un savoir d'abord sans sujet, il *infinetise* le lieu du désir du sujet, du moins ses coordonnées. Pour être « su »,

202 Lacan, J., *idem*, p.241.

203 Castel, P.-H., retranscription du séminaire « *Amour et sexe* » en ligne :
URL <http://pierrehenri.castel.free.fr/S%E9minaires%20ALI/Amoursexe4.htm>

l'inconscient doit être alors l'adresse de l'amour du sujet qui pour être dans l'erre, errer, s'égarer même mais sans se perdre (Cf. signifiante flottante), devra s'en laisser duper. En croisant les étymologies pour essayer de comprendre ce que serait qu'être la dupe de son inconscient, nous trouvons que le terme de « dupe » vient du nom d'oiseau « huppe », dont l'aspect est, selon Rabelais, « stupide », terme dont un des synonymes est « absurde », *nonsense*. Être la dupe de son inconscient serait être déterminé par ce signifiant primordial, *Un*, qui a chu et dont la souille, les erres, articule la chaîne signifiante qui dira le non-sens insaisissable par son absence, par le trou dans tout savoir.

Le Non du Père, l'interdit castrateur, entraînera le sujet à émerger et progresser dans les rouages du langage et de sa Loi. Dès lors, le sujet n'aura de cesse de vouloir retrouver ce signifiant *Un* et le *X* de son désir, en levant le voile qui s'est déposé sur sa souille. Mais la trace n'est pas l'objet, et le sujet à défaut de pouvoir rencontrer l'objet de son désir, sera confronté à la perte. Par cette méconnaissance, ou plutôt mi-connaissance d'un sujet appelé sans cesse à advenir et devenir, et par la métaphore paternelle, le sujet entrera dans l'ordre de la culture par laquelle seule il pourrait savoir quelque chose de l'origine de l'Histoire (qui aura vu naître sa propre histoire) et de son mythe. Mais si le *X* rend indéterminable l'objet de son désir, c'est de tout objet Autre qu'il est aussi l'unique coordonnée, unité rendant toute quête vaine. Le Nom-du-Père porté par le discours maternel, vient ainsi d'abord métaphoriser le *X* du désir de la mère. Puis chaque signifiant, à l'instar de celui du Nom-du-Père, viendra dans une articulation dire quelque chose du sujet, et par-là du savoir qu'il est sur le signifiant. Le sujet sera dupe de ce signifiant en tant qu'il viendrait dire un savoir, qu'il permettra en effet d'en « ça-voir » quelque chose. Sans cette duperie, le sujet serait condamné à errer, sans ancrage ni repère, et s'ignorera sujet, dans un « *flottement de signifiants* » vides de sens. De par la mi-connaissance, de par le tabou, « *secret de son origine* »²⁰⁴ le sujet est condamné à une non-certitude qu'il niera pour un temps en se faisant dupe (leurré et complice) de l'articulation des signifiants. La « bonne dupe », comme la nomme Lacan, n'est pas seulement celle qui se rattache au signifiant, mais peut être la dupe du Réel, qui rapporte le sujet au symbolique.

À défaut d'être dupe, s'ensuivra alors pour le sujet désinscrit de l'ordre du langage, une désymbolisation, une rupture dans le rapport du signifiant au signifié, voire du signifié au signifiant comme dans la psychose. Mais être trop dupe, reviendrait à un collage au signifiant,

204 Caroli, D., *L'enfance abandonnée et délinquante dans la Russie soviétique : 1917-1937*, chap. « Le secret du Nom-du-Père », éd. L'Harmattan, 2005.

rendant tout mouvement, toute dynamique, caduque, en taisant l'équivocité du signifiant qui en empêchera tout glissement.

Les objets culturels en tant que signifiant, les *realias* dont nous parlions, diront pour le sujet quelque chose tant de l'origine que de sa méconnaissance, deux aspects qu'il tentera de conjuguer et dialectiser métaphoriquement. La sublimation permet de continuer ou relancer ce travail de symbolisation, et de suspendre, au moins pour un temps, l'errance du sujet qui ne peut constamment se laisser duper au profit d'une quête, d'une dynamique créatrice. Cette duperie ne va pas sans un « *fantasme de vérité, le fantasme d'harmonie narcissique où le Je se confond avec le Tout [qui] ne peut jamais se saisir qu'indirectement et par défaut. Il se révèle de ce fait l'appât d'une quête ininterrompue qui n'a d'autre but que de récupérer cette intégrité narcissique à laquelle le Faux sous toutes ses formes porte atteinte* »²⁰⁵.

Le sujet néanmoins pourrait être si dupe du signifiant en tant que tel, non pris dans une articulation, que ce-dernier pourrait prendre valeur de signe, ne renvoyant plus au signifié mais à la signification. Ultra déterminé par une chaîne signifiante gelée, ou réduit au signifiant, le sujet ne saurait s'auto-nommer qu'à partir d'eux. Lorsque ce signifiant et le sens ne tiennent plus, traversés par une mauvaise rencontre, révélant le non-sens qui poussera à la mise en sens, le sujet sera dans la possibilité de se voir et d'être autrement, de se fixer à ce vide suspension du temps²⁰⁶ dans l'errance du traumatisme, ou encore de se raccrocher au signifiant d'un Autre en se faisant objet de son désir. Cette identification, « menace du stéréotype »²⁰⁷ chez nos collègues de psychologie sociale, témoignerait d'une auto-détermination de soi dans un collage au signifiant d'un A(a)utre.

205 Mijolla-Mellor, S., « Le paradis perdu de l'évidence », dans *Le plaisir de penser*, PUF, 1992, pp.9-73.

206 Selon Bachelard, l'espace serait l'habitat du temps. Propos de T. Paquot, membre du jury de soutenance de thèse de C. Verguet, *op. cit.*.

207 Menace du stéréotype : phénomène mis au jour par deux chercheurs de l'université de Stanford, Californie, Steele et Arronson. Par exemple aux États-Unis, les Noirs sont réputés moins intelligents que les Blancs, et les premiers ont tendance à venir confirmer ce stéréotype quand il le leur est rappelé, alors qu'en condition d'évaluation classique, il n'y a pas de différences dans les performances. Il en est de même en France : les hommes seraient moins performants que ces dames pour discriminer les émotions des autres, et les filles moins douées pour les mathématiques que les garçons.

2. Pensées vagabondes

Approche originale que celle de F. Bonardel²⁰⁸, qui aborde le nomadisme en établissant un glossaire des termes, expériences, personnages,... y étant associés et/ou permettant de le rétablir dans ce qu'il est vraiment. Cet ouvrage relève plus cependant d'un véritable éloge au nomadisme, au détriment d'un sédentarisme qui en ressort appauvri dans ce qu'il peut apporter à l'Homme et à son enrichissement existentiel. Il semble en effet que l'auteur, forte d'une expérience de « baroudeuse » se fonde entièrement dans l'affirmation d'Aristote que la vie est définie par le mouvement, et que « *Au commencement était la mobilité ... l'espace vivifié par l'errance* »²⁰⁹. À l'origine de la vie serait donc un mouvement indéterminé mais déterminant. Mais le mouvement n'existe que du fait qu'il y a aussi fixité.

Méconnu, le nomadisme a perdu de son sens, de son origine bien qu'il soit toujours considéré comme fédérant toutes formes d'errance (au sens commun du terme), de voyage et autres phénomènes confrontant le sujet au cycle moëbien, du départ et de l'arrivée. Les questionnements de Bonardel sont explicités dès les premières pages de la retranscription de son ouvrage : « *jusqu'où errer sans se perdre ? Jusqu'où se perdre sans s'égarer ? Jusqu'où s'égarer sans se dépraver ? Jusqu'où oser se dépraver pour enfin renaître, transformé ?* » (p.10).

C'est par la pensée idéologique qu'il véhicule, l'esprit qu'il porte que Bonardel voudrait que l'on s'intéresse au nomadisme, et non par « la lettre » (p.14), qui selon elle fait « *refluer la vie* ». Par-là, veut-elle dire que l'esprit caractérisé par son errance, saurait plus transmettre quelque chose du nomadisme que ne le feraient toutes les descriptions définitionnelles et étymologiques, ce que défendait également Diogène. Si « la lettre » est prise en son pied, nous rejoindrons l'auteur : « le mot est le meurtre de la chose ». Mais l'instance de « la lettre » dans l'inconscient est ce qui témoigne de « l'être », ce par quoi l'esprit vit. La lettre, matérialisation, support du signifiant, par ses déplacements, plus que de témoigner de la circulation de ce dernier, et, par là, de l'articulation symbolique d'où émergera le sujet, « *produit tous ses effets de vérité dans l'homme, sans que l'esprit ait le moins du monde à s'en mêler* »²¹⁰. C'est donc de l'esprit du nomadisme et du nomadisme de la lettre, de leur dialogue et butée que se déterminera la dynamique psychique. Si certaines interprétations de

208 Bonardel, F., *op. cit.*

209 J. Berque, *Les dix grandes odes de l'anté-Islam*, éd. Sinbad-Actes Sud, 1999.

210 Lacan, J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », dans *La psychanalyse*, n°3 « Psychanalyse et sciences de l'homme », mai 1957, pp.47-81.

l'analyse de Lacan donnent à la lettre un retour à son lieu de départ, la pulsion qui est le courant de son mouvement sera tout aussi nomade.

« Peut-être n'y a-t-il même en ce sens de vraie vie que nomade, s'il est avéré que vivre c'est apprendre à déchiffrer pas à pas l'écriture secrète de certains lieux, formant un jour pour qui s'y est aventuré le territoire où prend corps sa propre signature.

Le nomadisme est d'abord un style ; une manière foncièrement poétique de donner un horizon à sa vie ... sculpter pour les uns, effacer pour les autres, les traces de son passage »²¹¹.

Si le nomadisme est un style, le sujet aura à apprendre à lire autrement le savoir né de l'articulation de ses signifiants. De la vérité qui jaillira de ce « décryptage », le sujet sera dévoilé dans ce qu'il aura été au moment de l'expérience : à l'instant de la rencontre avec le Réel dans la manière dont il s'y sera confronté ; en ce qu'il aura réussi à dépasser par la symbolisation les traumatismes qui ainsi le façonneront quelque peu ; en son histoire alors retracée, relue, réécrite, ce que fait autrement le rêve.

Le rêve n'a pas de sens mais un mouvement

Lors d'un reportage radiophonique sur la psychanalyse²¹², le journaliste aura cité une étude liée à la psychanalyse et sur la possibilité d'évaluer celle-ci et son efficacité scientifiquement. E. Candel, prix Nobel de médecine, aurait livré sa conviction que la psychanalyse était une des plus stimulantes disciplines intellectuelles. T. Fischmann et son équipe de l'institut *Sigmund Freud* de Francfort, travaille entre autre sur les liens entre neurosciences et psychanalyse et l'évolution de dépressions chroniques pendant une psychothérapie. Sans débattre sur la distinction ou le lien entre psychanalyse et psychothérapie, nous rappellerons ici que si la guérison est de surcroît, la cure vise tout de même à ce que le patient apprenne à faire avec son symptôme. Ainsi Fischmann s'emploiera-t-elle, à l'aide d'électroencéphalogrammes et d'imageries à résonnance magnétique, à démontrer les modifications neuronales que peut entraîner une cure de type psychanalytique. L'étude dont nous parlons évalue le rêve par l'activité cérébrale (EEG) et l'activation

211 Bonardel, F, *idem*, p.14.

212 Reportage sur la psychanalyse d'Antonio Fischetti, diffusé lors de l'émission radiophonique « La tête au carré », sur *France inter*, le vendredi 24 février 2012.

URL <http://www.franceinter.fr/emission-la-tete-au-carre-reportage-d-antonio-fischetti-sur-la-psychanalyse>

cérébrale (IRM). Elle observe également le contenu des rêves pour voir si lui aussi se modifie pendant la prise en charge. Les temps d'évaluation se situent au début, à 8 mois et 18 mois de la prise en charge. Au début, nous dit Fischmann, l'étude montre des rêves courts que les patients décrivent avec peu de mots. À 18 mois, les rêves sont beaucoup plus élaborés. Les expérimentalistes choisissent des rêves significatifs pour le patient, et déterminent avec lui une trentaine de mots qui définissent au mieux ses rêves. Ces mots qui lui sont ensuite présentés quand il se trouve dans le scanner pour une IRM, seront si spécifiques et importants que son rêve conscientisé se déroulera comme un film que le patient regarderait, ce qui est révélé par l'imagerie cérébrale : quelques repères ou ancrages signifiants, donnent au sujet la possibilité d'être spectateur de ce qu'il aura vécu, le déroulement onirique devenant récit d'une histoire. Cette étude en cours veut prouver que la psychanalyse est efficace et qu'elle opère des changements neuronaux. Mais pour l'instant, les auteurs observent que la dépression est comme une mise en tension et en suspens du travail du rêve, et lutter contre l'affect dépressif en passe par une construction non de sens, mais d'une chaîne associative signifiante. Une « rémission » aurait comme conséquence une libération de la force erratique qui met à l'œuvre le rêve et toutes productions de l'inconscient puisque liée au signifiant. Mais avant que de développer nos arguments pour une approche autre de la dépression, nous essaierons d'avancer sur le contour de l'errance psychique.

Afin de comprendre notre déclinaison conceptuelle de l'errance psychique, nous pourrions prendre en exemple le rêve et ses fonctionnements. Le rêve est communément synonyme de songe qui est tant de l'ordre de la pensée consciente que de celui inconscient du rêve comme le conçoit Freud. Mais le sujet qui rêve pourrait se « laisser aller » aux associations d'idées à partir d'un souvenir, d'un fait ou d'un phénomène, ce qui est le propre de la méditation, conceptualisation Jungienne. Celui qui rêve pourrait être celui qui fantasme ou délire sous le primat du Réel (psychopathogène), du Symbolique (poétique), ou de l'Imaginaire (mythique). Le rêve relèvera de l'illusion, du fantastique, du fantasme, de la cognition, du désir, ... ; il s'ancrera de la réalité ou s'en émancipera ; il sera reviviscence du passé, éprouvé du présent ou projet d'advenir. Le rêve, beau ou mauvais, emmènera le sujet à rencontrer ses potentiels et limites métaphoriquement réveillés et dialectisés. Certes, le cauchemar permet plus difficilement la symbolisation et souvent le sujet lui préférera la fuite. Mais ceci relèverait de ce « choix forcé » du sujet qui pourra trouver plus psychiquement économique de ne pas interpréter ce qui l'aura conduit à l'angoisse ou à l'exultation, de ne pas se confronter à son errance psychique.

Le rêve gardera sa caractéristique d'échapper au système représentationnel si ce n'est par recours à l'interprétation et à la rhétorique, et ce jusque dans son étymologie. L'origine du terme « rêve » est incertaine : ainsi va-t-on lui suggérer comme racine latine un verbe lui-même incertain, « *esver* », vagabonder, qui aurait donné « *desver* », perdre le sens ; ou encore dira-t-on qu'il s'origine du mot *evadere*, s'échapper ou sortir du lieu dans lequel on se trouve. Dans son acception psychanalytique, le rêve est une formation de l'inconscient qui se présente comme un rébus langagier qui, s'il est décodé, offre au sujet une possibilité de connaître et reconnaître une manifestation de son désir et du manque qui le soutient. Le rêve est un processus complexe secondaire qui met en jeu plusieurs mécanismes, pour aboutir à une mise en scène qui recouvre, quel que soit son degré d'élaboration supposée, une multitude de pensées. Dans un regard croisé entre les conceptions de Freud et Lacan, le rêve procède de différents mécanismes :

- La condensation consiste à concentrer métonymiquement les représentations, de manière à figurer une grande quantité d'éléments en un minimum d'images et d'imagés. Ainsi, perte, néologisme et superposition rendront confus voire incohérent les éléments du rêve conscientisés, mais permettront une levée de la censure.

- Le déplacement vise à transformer, travestir, bouleverser le sens du contenu latent représenté par un signifiant issu de l'effet de condensation. Ainsi, le déplacement opère un transfert ou plutôt une transposition d'une représentation à une autre, associée librement. Encore une fois, ce processus permettra au contenu délivré d'échapper à la censure puisque apparaissant sous une autre forme.

- La figurabilité établit une mise en forme et en scène des pensées du rêve, n'étant plus mises en écho mais en lien dans un cadre commun. Des pensées et éléments qui auraient erré jusqu'à trouver un chemin vers la conscience, ne renverraient plus les uns aux autres dans une signifiante flottante mais livrés comme appartenant à un même ensemble de pensées et d'éléments, mis en cohérence et en cohésion. Pour autant, la contradiction, les transformations soudaines trahiront le rêve comme rencontre de plusieurs éléments errants ou traces de signifiants chus.

- L'élaboration secondaire et finale tente de masquer ce que la figurabilité ne parvient pas à taire. Entre fantasme et mise en sens, cette élaboration veut faire d'une errance psychique qui met le sujet en position de rencontre un cheminement sensé du moins qui poussera à la rationalisation.

Le rêve en tant que production inconsciente, témoigne du psychisme et incarne son fonctionnement. Le sujet désire à partir du manque, mais le désir « originel » né du manque à

être ne s'exprimera que sous sa forme de dynamique existentielle. Il restera inconnu, incompris, insaisissable mais activement présent. Celle-ci s'incarnera, à la manière du rêve, en pléthore de désirs tous représentants de la manière d'être-au-monde du sujet, et venant donc évoquer le désir originel. La naissance propulse l'être, avant même son inscription dans le langage, dans le monde. Pour y évoluer, il faudra qu'il tente d'en comprendre le sens, et le sien, celui de sa venue au monde. Mais avant que son système représentationnel ne se forge, il vivra de manière erratique et se construira une façon et un appareil à penser au fur et à mesure des rencontres avec l'imprévisible et l'inattendu. Dès sa venue au monde, l'enfant sera attiré par l'inconnu mais aura besoin de repères voire d'ancrages pour ne pas se perdre dans un ailleurs qu'il ne connaît ni ne maîtrise (Cf. les théories de l'attachement de J. Bowlby). À chaque rencontre puis interprétation, toutes deux du même ordre, effets de Réel, l'enfant-sujet sera confronté au trou du sens, au vide représentationnel, dont il ne connaîtra jamais par avance l'issue. Là est l'errance psychique : cette force engendrée par la propulsion dans le monde, et dynamique puisqu'elle nous poussera à chercher une fin dans notre commencement, et nous donnera comme projet de répondre au « qu'est-ce que je fous là ? » souvent traduit par le « *Ché vuoi ?* », subversif et désirant pour le sujet. Le fait de méconnaître tant l'origine que l'issue, mais également ni les causes ou conséquences de notre existence, poussera à la prospection et à la rétrospection afin de construire un sens à soi-même, sens que nous nommons identité, tout aussi mouvante que le sujet se déplaçant dans la chaîne signifiante qui le dit. Dans son errance, par ses rencontres, quelques traces de son passage et de ce qui aura passé sa psychè, serviront au sujet de repères, de boussole non polarisée. C'est donc aussi l'errance psychique, suspension du temps et de l'espace soumise à eux autant qu'elle les soumet, qui autorisera tant la projection que la rétrospection, tant de se figurer un passé que de fantasmer un avenir. L'errance psychique ne souffre d'aucune orientation, mais le sujet dans cette errance lui, déviara en fonction des rencontres-obstacles sur lesquels il butera, en prenant « conscience » de ses points de butées et de ses possibilités de *déplacement*.

Le vagabondage de l'esprit : l'errance psychique au quotidien

Le rêve dans son étymologie même incertaine, correspond à ce qu'il peut être dit d'un vagabondage de l'esprit²¹³ et de la pensée. Deux philosophes de l'université de Harvard²¹⁴ ont évalué ce qu'ils appellent « errance de l'esprit » renommé par M. Gay-Lussac²¹⁵ « vagabondage ». Nous opèrerons cette distinction que dans le vagabondage, un lieu persiste, de départ et d'arrivée, là où dans l'errance, fut-elle psychique, rien ne ferait lieu d'origine ou d'accueil, sauf par la dupe de la réussite des tentatives d'ancrages pourtant toujours vaines. L'esprit est dans le premier de ses sens le souffle vital, le principe même de la vie, ensuite imputée à la création divine. Pour la psychophysiologie, il est vapeur odorante, agent de vie. De ce caractère invisible marqué du Réel (odeur) découleront d'autres acceptions, par exemple l'esprit comme principe immatériel ou entité incorporelle. L'esprit, comme la pensée, renvoie à la mémoire et désignera l'âme. Puis dans les folklores, tantôt génie, tantôt lutin, l'esprit aura en charge de guider ou au contraire d'égarer les personnes qu'il investira ou qui l'investiront. L'esprit sera ensuite considéré comme la réalité pensante du psychisme, comme le principe de l'activité intellectuelle. Il sera donc représenté par la pensée dominante et centrale qui animera toute action créatrice, et lui donnera son sens profond. Ce « vagabondage mental », cette errance de l'esprit, serait le fonctionnement par défaut du cerveau. Si l'être ne se concentre pas, sans apprentissage, sans canalisation pulsionnelle, l'esprit errerait sans cesse.

Il arrive à tous de penser à autre chose, d'avoir la tête *ailleurs*, pensant au passé, prévoyant l'avenir ou fantasmant ce qui pourrait être même si cela n'arrivera jamais. Malgré nous et à notre insu, la pensée décroche, se porte sur autre chose que sur l'action qui est en train d'être menée. Il a toujours été difficile d'évaluer précisément ces décrochages surtout quand ceux-ci se font pendant les activités quotidiennes. Ces pensées sont jugées « parasites » et certaines professions luttent contre car elles entacheraient la performance. Au contraire, selon quelques auteurs, certaines formes d'occupations, de loisir ou professionnelles, nécessitent ce « vagabondage mental », cette errance de la pensée ou association libre. Parmi ces auteurs, les philosophes précités ont mené une étude originale afin d'évaluer la fréquence et la teneur du vagabondage mental, ou par la traduction littérale de leurs termes, « errance de

213 Termes de M. Gay-Lussac, *Notre esprit vagabonde la moitié du temps*, article en ligne :

URL http://le-cercle-psy.scienceshumaines.com/notre-esprit-vagabonde-la-moitie-du-temps_sh_26479

214 Killingsworth, M. A., Gilbert, D. T., *A Wandering Mind Is an Unhappy Mind*, in *Science*, Nov. 2010, Vol. 330, n°6006, p.932.

215 M. Gay-Lussac, *Idem*.

l'esprit ». En analysant les données recueillies, ils se sont aperçus que les gens pensaient très souvent à autre chose que ce qu'ils étaient en train de faire, et que ces pensées convoquaient des émotions à valeur négative.

Concernant le paradigme protocolaire, les auteurs ont pensé et mis en application une nouvelle forme expérimentale pour mesurer les pensées, actions et humeurs d'un grand échantillon de personnes²¹⁶. Cette expérimentation a d'abord débuté en laboratoire sur un faible échantillonnage qui aura révélé les principes cognitifs et neuraux en jeu dans ce phénomène de décrochage ou « *stimulus de pensée indépendant* » mais ces principes ne pouvaient rien dire sur l'impact et la valence émotionnels de telles pensées. Ils décidèrent donc, via une application *iPhone*²¹⁷, de mener une enquête en envoyant aux participants volontaires, des questions dont les réponses, directement données par *Smartphone*, étaient enregistrées en temps réel sur une base de données en ligne²¹⁸. Les participants recevaient au hasard du temps d'éveil, à n'importe quel moment de leurs activités quotidiennes, trois types de question :

- « Comment vous sentez-vous maintenant » : question à laquelle on répond sur un continuum allant de *très mal* (0) à *très bien* (100) ;
- « Qu'êtes-vous en train de faire ? » : pour y répondre il fallait cocher au moins une case des 22 activités, ce qui, par une méthode de reconstruction, reflétait ladite activité.
- « Pensez-vous à quelque chose d'autre que ce que vous faites actuellement ? » : la réponse était à choisir parmi *non* ; *oui, à quelque chose d'agréable* ; *oui, à quelque chose de neutre* ; *oui, à quelque chose de désagréable*.

Les résultats de cette étude sont multiples et trois effets significatifs selon les auteurs sont ressortis de leur analyse :

- L'esprit erre dans près de la moitié des cas, c'est-à-dire qu'il est tourné vers autre chose que l'activité qui est en train d'être réalisée. Le ratio est ramené à au moins un tiers des cas pour chaque activité, sauf l'activité sexuelle (mais même là, l'esprit décrocherait...). Ces fréquences sont considérablement plus élevées que les résultats obtenus en laboratoire. Il est à noter également que la nature de l'activité n'affecte que peu le thème vers lequel l'esprit se tourne, et n'a pas d'impact sur la valence émotionnelle de la pensée parasite.

216 Sur 2250 personnes dont les réponses ont été exploitées, plus des deux tiers sont résidents américains, 59% sont des hommes, 83 pays représentés, 86 catégories socio-professionnelles, âge allant de 18 à 88 ans pour un âge moyen de 34 ans.

217 « *iPhone* », marque de mobile dit « *smartphone* » déposée par Apple Inc, Californie. Le *smartphone*, littéralement « téléphone intelligent », est un téléphone mobile compilant toutes sortes d'application tel un ordinateur de poche.

218 Sur 5000 personnes incluses dans le protocole expérimental, il aura été récolté 250 000 données.

– L'analyse approfondie des résultats a révélé que les gens étaient moins heureux quand leur esprit errait et ce pour toutes les activités, même si l'esprit erre plus vers des thèmes agréables que désagréables ou neutres. Dans le cas de ces errances, les personnes interrogées n'étaient pas plus heureuses en pensant à des sujets agréables, alors que penser à des thèmes désagréables ou neutres les rendait considérablement plus malheureuses. Les humeurs négatives favorisent l'errance de l'esprit, mais les analyses de variance suggèrent que, dans cette étude, l'errance était plus la cause que la conséquence du léger mal-être ressenti.

– La valence émotionnelle des thèmes à quoi pensaient les gens prédisait mieux leur état de plus ou moins grand bonheur que ne l'était la nature des activités qu'ils menaient. L'errance de l'esprit et la nature des activités auraient des influences indépendantes sur le bonheur exprimé.

Nous pourrions dire suivant nos propres hypothèses que le mal-être exprimé se justifie du fait même de la nature de l'errance psychique. Tournée vers rien mais un rien infini, cette force est liée au fait d'être-au-monde, au manque à être fondamental, à son être et naître pour la mort. Dès lors qu'elle se révèle, par les ancrages, repères ou leur absence, c'est inévitablement l'angoisse (de mort), la possibilité de ne pas être, qui se révèlent à leur tour.

Les philosophes expérimentalistes relatent diverses traditions et croyances philosophiques et religieuses qui disent qu'un esprit errant est un esprit malheureux. Ces mêmes références indiquent que le bonheur doit être trouvé dans le moment présent, dans l'*ici* et maintenant, et qu'il ne faut pas se laisser aller à cette fuite des idées, mais au contraire lutter activement contre « la tête *ailleurs* ». La phénoménologie de H. Hey ou B. Kimura considère pourtant un tel vécu comme une « pathologie de l'immédiateté » empêchant le projet, l'existence et la possibilisation. Comme le démontre le paradigme expérimental, cette errance de l'esprit serait un fonctionnement « par défaut » du cerveau : sans un apprentissage, sans une concentration, l'esprit semble être né pour errer selon les conceptualisations cognitivistes. Selon les auteurs, ce fonctionnement permet à l'homme de se distinguer des autres animaux et lui permet notamment d'apprendre, raisonner, anticiper, planifier, *etc.*, mais il a « un coût émotionnel » qui est, dès lors que cette errance est inévitable, intrinsèquement lié à la condition humaine, lié au mal-être existentiel dont nous parle J.-P. Sartre et au manque à être que reprend Lacan. Cette errance de l'esprit, dynamique psychique, prend son orientation d'une association libre, indépendante de l'acte et de l'agir, le psychisme pouvant donc s'exprimer simultanément par diverses manifestations (actes et pensées par exemple), parfois contradictoires voire antinomiques.

Freud déjà parlait non de pensée mais de représentation autonome. M. La Chance²¹⁹ reprend cette théorie et rejoint nos propos. Il dira donc à partir des propos de Freud que « *si l'être est une histoire qui se raconte à notre insu, l'inconscient est le "texte" de cette histoire* ». Mais que le sujet méconnaît « *le caractère particulier de [son] organisation* »²²⁰, et du fait qu'il est *parlêtre*, il se fonde de symbolique et de représentations qu'il met à l'épreuve du monde dans lequel il évolue. Ainsi l'image de lui-même qu'il se construit n'est elle-même qu'une représentation. La conscience ne peut être consciente d'elle-même puisque son point de butée, l'inconscient, ne peut être pensé. Le sujet ne peut pas être conscient ni de ses limites ni de son être qui circonscrivent sa conscience. La cure, l'interprétation, la rencontre, l'analyse de la vie psychique divulguent le *kern*, le vide de sens noyau de toute représentation. Toute représentation se vit comme un savoir alors qu'elles ne sont que possibilités parmi d'autres. Le socius plus tôt exposé, alors qu'il naît, n'évolue et ne se maintient que des discours et autres systèmes représentationnels ambiants, se croit, via le sujet qui le fait exister, indépendant. Les représentations, paradigmes du socius, témoignent puisqu'elles en sont les fruits, non réellement de l'inscription du sujet dans le langage mais au moins de la façon dont il en use, et des modalités discursives sous lesquelles le sujet fait l'expérience de lui-même et de ce qu'il n'est pas. La parole est une possibilisation de soi, possibilités de rendre possible, possibilités de faire sens qui est aussi paradoxalement, selon La Chance, « *la fermeture de l'illimité du langage* ». La formalisation du savoir en un code, c'est-à-dire en un système de signes, nécessaire pour pouvoir être utilisé et transmis, apparaît contradictoire avec l'errance psychique et ce qu'elle permet de subjectivation. Pourtant, tout savoir qui s'émancipe de l'idéologie qui l'a vu naître, s'autonomise, se nomadise pouvant ainsi se déplacer dans tous les sens du terme et dans différents systèmes de signification sans jamais être ou rester lié à aucun. Il s'enrichira, s'appauvrira au fur et à mesure de ses traversées, se transformera et s'adaptera au vécu de la rencontre de ses *Umwelts*. Ainsi, postulera-t-on que l'identité est un savoir sur soi, formalisation de son être-au-monde.

Les représentations, en tant que constructions inconscientes même si elles s'ignorent consciemment comme telles, seraient en mouvement selon Freud, s'élaboreraient et s'enchaîneraient par déplacement, condensation, substitutions,... Telle une chaîne associative, la représentation se ferait signifiant et ainsi sera liée à d'autres et renverra à une

219 La Chance, M., « Autonomie de la représentation : Freud » dans Harel, S. (dir.), *Résonances. Dialogues avec la psychanalyse*, éd. Liber, 1998. pp.289-312.

URL <http://cameras.uqac.ca/pdf/LaChance/F/FreudHarel.pdf>

220 « Notre appareil psychique est lui-même partie constituante de cet univers que nous avons à explorer », tiré de Freud, S., 1927, *L'avenir d'une illusion*, éd. PUF, 1991, p.80.

représentation originelle qui par tant de déformations serait méconnue et inaccessible au sujet. Ainsi la représentation serait structurée tel un langage et tel le rêve²²¹.

Si Lacan présente l'équivocité au centre de ses travaux, Freud annonçait que la polyvocité des mots pouvait en étoile renvoyer à d'autres réalités psychiques que celle évoquée, et qu'ainsi elle permettait la signification, la mise en sens infinie comme le montre l'outil-dictionnaire. Un mot pour un autre donnant un sens, ou dans le lapsus ouvrant au hors-sens qui lu comme non-sens poussera le sujet à mettre du sens,...*etc.* Le signifiant de l'énoncé et le signifié de l'énonciation se lient, se relie et renvoient à d'autres par le jeu d'un mouvement, d'une dynamique erratique associative. Mais seul le Réel est toujours déjà là si l'on reprend l'idée d'Heidegger, et le sens alors leurrera le sujet en se fondant de certitudes puisque jamais enfin ailleurs. Certes, un signifiant suggèrera toujours un autre comme il aura d'abord été lui-même suggéré, mais ni la fin ni le début de la chaîne associative ne pouvant être révélés, si tant est qu'ils existent, ladite chaîne sera dynamique erratique, toujours liée à l'*Umwelt* donc au moins sous forme de compromis, adaptée à lui, même dans un semblant d'incohérence.

Cette adaptation, terme auquel nous devrions préférer celui d'adaptabilité, est le fruit de longues périodes d'expérimentations et d'un destin de notre perversion naturelle²²². En effet l'enfant aura appris tout au long de son développement, à dévier la pulsion sexuelle vers des objets autres, sublimant son désir, mobilisant son énergie psychique. Mobiliser : convoquer et déplacer, ce qu'il continuera à faire sa vie entière. Freud aura montré que la pulsion sexuelle est mobile puisque s'ancre dans divers objets auto-érotiques, narcissiques puis tous ceux rappelant l'infinité de l'univers, et cette mouvance de l'objet trahie le nomadisme de la pulsion, à moins qu'il existe une pulsion nomade à la source de toutes les autres.

3. De la pulsion nomade au nomadisme de la pulsion

Selon L. Robert²²³, « *il n'y a pas de propriété symbolique* » : le rapport de signification ne peut être fixe, il dépendra subjectivement de la façon de lier un signifiant à un

221 Freud, S., 1905, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, éd. Gallimard (coll. Folio), 1992, pp.321-322.

222 Freud, S., 1905, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, éd. Gallimard, 1962, p.142.

223 Rober, L., « Il n'y a pas l'objet », *Analyse Freudienne Presse* 2/2005 (no 12), pp.205-211.

signifié et de la manière dont ce lien sera lu. L'auteur énoncera entre autre négation qu'il n'y a pas non plus de désir de connaître « *puisque'on ne peut pas faire exister l'(a)bsent autrement que par son évocation dans le discours, là encore par sa forme négative* ». Le désir n'est pas que de connaître. Mais il existe une pulsion de savoir.

La pulsion²²⁴ est responsable du travail psychique pour et dans lequel elle se manifeste à travers la représentation de son objet. Elle crée dans le corps qui est sa source, un état de tension qu'une satisfaction pourrait décharger. Selon Lacan, « *les pulsions c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire. Mais que ce dire, pour qu'il résonne, pour qu'il consonne (...), il faut que le corps y soit sensible. Et qu'il l'est, c'est un fait* »²²⁵. Le dire résonne, consonne avec le corps de par la voix et le regard. Le corps sera l'habitat du sujet, le dire son *habiter*. C'est ainsi que nous comprenons que « *l'anatomie c'est le destin de l'homme* »²²⁶, et que l'homme se présente selon sa « forme », comme un corps. Et l'être-au-monde c'est ce que le sujet fera de cette forme et de ce destin.

La pulsion est active comme nous l'indique sa racine latine « action de repousser », et elle vient « contre » des stimuli internes qu'elle vise à taire soit par extinction desdits stimuli soit en les recouvrant. Mais la pulsion ratant son but, l'objet par lequel elle tente de l'atteindre n'étant jamais l'objet cause du désir mais celui du désir, ne saurait annuler la tension, rétablir une homéostasie qu'en opposant une tension, une force « contraire » pour qu'elles se négativent l'une l'autre (par exemple un fou rire pendant des obsèques) ; ceci engendrerait et serait conséquence de conflits intrapsychiques. Ainsi la pulsion est-elle constante car le corps ne pourrait retrouver un état nu de toute tension que dans la mort. Elle pourrait, toujours dans sa constance, trouver une issue parmi les cinq que Freud lui suppose²²⁷, chacune maintenant en elle-même quelque chose d'une dynamique. D'ailleurs la pulsion – toujours partielle – reprise par Lacan n'aurait pas tant comme but la satisfaction que son propre mouvement autour de l'objet et son retour à sa source, trajectoire cyclique ou spirale.

URL <http://www.cairn.info/revue-analyse-freudienne-presse-2005-2-page-205.htm>

224 D'après les dictionnaires : Laplanche, J., Pontalis, J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, éd. Presse universitaire de France (coll. Quadrige), 2002 ; Bloch, H., et al, 1997, *Dictionnaire fondamental de la psychologie*, éd. Larousse (coll. In Extenso), 2002.

225 Lacan, J., 1975-1976, *Le Séminaire XXII : Le Sinthome*, Leçon du 18 novembre 1975, éd. hors commerce de l'Association Freudienne Internationale, p.11.

226 Freud, S., 1923, « La disparition du complexe d'Œdipe », dans *La Vie Sexuelle*, éd. PUF, 1999, p.121.

227 Freud, S., 1915, *Pulsion et destins des pulsions*, éd. Payot, (coll. Petite Bibliothèque Payot), 2010.

Pour rappel : refoulement, renversement en son contraire, retournement sur la personne propre, passage de l'activité à la passivité, sublimation.

La pulsion met le corps en tension et en mouvement. Le verbe germanique *treiben* dans son sens premier renvoie à « mener le bétail »²²⁸ et rejoint alors le nomadisme tel que nous l'avons présenté. Ce verbe est employé comme « faire » et « pousser », ce qui connote une activité ou une action. Le substantif *Trieb* désigne en physique une puissance motrice, et plus couramment un principe de mouvement – souvent de vie telle la *physis* de la Grèce antique. La pulsion serait motrice de la vie et de ses expressions. Lacan utilise ce terme que nous avons hérité de la traduction freudienne mais il dira que le mot « dérive »²²⁹ aurait mieux connoté ce qu'il en est du *Trieb*.

Nous avons rencontré dans la littérature la pulsion de vie et la pulsion de mort qualifiées de « nomades », non sans but mais sans issue que celle de toujours se mouvoir entraînant dans leur sillon une dynamique psychique. Comme le nomadisme de toute chose, elles suivraient des trajectoires, parfois préalablement définies par un premier voyage, des traces, et permettraient au moins pour un temps l'investissement de lieux et d'objets internes et externes. Elles orienteraient le désir, rejeton du manque à être, vers l'Autre à qui il s'adresse.

Une pulsion nomade serait donc en mouvement entre deux points, l'ici de sa source et l'ailleurs qu'elle vise. La pulsion ne sera pas une mise en rapport de ces deux points mais, chemin, elle marquerait l'espace entre ces points. Cet ailleurs visé ne sera pas le lieu d'arrivée, ce qui permettrait une dialectisation du lieu de départ, approché par un autre point de vue, faisant naître une nouvelle facette à apprivoiser, un nouveau conflit représentationnel et/ou affectif. La pulsion dans certaines de ses modalités ou dans ses choix d'objets, peut faire lien au dehors. Nous parlons ici d'une pulsion, d'essence unique, qui ne se déclinera que dans des modalités parcellaires, pulsions partielles qui ne pourront ainsi jamais parvenir à un état de vie sans tension. Aussi nous ne pourrions parler d'une pulsion nomade, comme la pulsion viatique qu'aura élaboré G. Haddad, celle-ci n'étant, à notre sens, qu'une tentative de formaliser l'essence du mouvement de vie que nous nommons « errance psychique ». Marcher n'est pas le but de la vie mais sa conséquence. La vie n'a pas d'autre dessein qu'elle-même et pour ce faire, elle en passera nécessairement par le mouvement qui la mettra au défi et à l'épreuve de se révéler à elle-même. La vie n'est et n'a pas de conscience ; ce sera donc par le sujet de l'inconscient, le sujet de l'énonciation, le sujet de l'expérience qu'elle pourra

228 De Mijolla, A., et al, 1967, *Dictionnaire international de la psychanalyse*, éd. Hachette Littérature (coll. Grand Pluriel), 2005.

229 « Ce qu'on a traduit en français par, je ne sais pas pourquoi, la pulsion ou la pulsion de mort, on n'a pas trouvé une meilleure traduction alors qu'il y avait le mot dérive ». Lacan, J., 1975-1976, *Le Séminaire XXIII : Le Sinthome*, Leçon du 18 novembre 1975, éd. hors commerce de l'Association Freudienne Internationale, p.136.

émerger dans une existence qui sera mise après-coup en représentations. Ce mouvement, nous l'avons dit, est né de la propulsion de l'être dans le monde, et c'est donc par son être-au-monde que l'existence poindra.

S'il n'y a pas de pulsion nomade, car là encore la pulsion ne sera pas que nomade, puisque retournant à sa source même de façon spirale, elle se nuancera de sédentarité, nous préférons parler du nomadisme de la pulsion donc des pulsions partielles et de ses conséquences dans la dynamique psychique.

Balint, nous semble-t-il, dans sa conceptualisation d'une pulsion primitive « esthésiophile » basée sur le contact²³⁰, caractérisé par les deux pôles de l'*ocnophile* (s'accrocher à) et du *philobate* (aller à la recherche de), aura dépeint le versant d'expression privilégié d'un sujet aux prises à ses pulsions. Le premier s'ancre à ses repères, aime la routine et exècre l'imprévu. Quant au deuxième, tel l'acrobate, il se mettra en danger (d'être), recherchera l'aventure, provoquera les rencontres. Si effectivement chacun de nous a une tendance fonctionnelle selon l'un ou l'autre penchant, ces deux actions psychiques sont communément présentes. Cette motion pulsionnelle primitive esthésiophile pousse le sujet à rechercher une base sécuritaire et originaire par laquelle asseoir sa structuration par l'ancrage à certains signifiants ou sens. Dans le même temps il s'agira de pouvoir se détacher des règles qui régissent la vie collective, d'éprouver leurs repères, d'évoluer à travers des expériences nouvelles afin de mieux se retrouver dans son identité : l'un l'éprouve quand l'autre évite toute mise à l'épreuve. Les théories de l'attachement de Bowlby nous renseignent plus en avant sur l'attachement, forme d'ancrage. Il permet un espace sécuritaire et une base « *secure* » pour l'enfant qui partira rassuré explorer le monde et l'inconnu. Selon le degré de sécurité et de protection que lui assureront cet attachement et l'espace ainsi créé, il aura des facilités ou difficultés plus ou moins grandes à partir vers la découverte et l'exploration de son environnement, mais également à revenir vers cet espace. La vie sera ensuite rythmée par des recherches de lieux sécuritaires et des moments de découverte du monde s'accompagnant d'une reconstruction identitaire à partir d'informations déjà intégrées.

Comme le présente M. Maffesoli²³¹, nous rêvons tous de liberté et de sécurité, nous ne partons vers l'*ailleurs* que parce que nous avons connu un *ici*, qu'un retour soit possible ou non. Lever l'ancre, larguer les amarres, lâcher du lest... tant que l'inverse reste possible. La sédentarité ne s'exprimera pas que dans l'immobilisme, mais peut se « transporter ». Les

230 Concept développé par Maldiney : le contact est ce qui fait lien entre soi, autrui et le monde.

231 Interview donnée au magazine en ligne *Psychologies*.

URL <http://www.psychologies.com/Moi/Se-connaître/Personnalite/Articles-et-Dossiers/Tous-nomades>

repères, notamment identitaires, sont autant de points fixes (et non de points où se fixer) qui serviront d'habitat, de rappel sécuritaire pour le sujet. De par l'errance psychique, le sujet aura tôt ou tard à éprouver ses assises mais en gardera toujours traces, qui deviendront repères ou ancrages. Si le sujet se fonde de ceux-ci, s'y réduit, s'y confond, s'y attache, un seul se briserait que toute la construction psychique s'effondrerait, comme dans la dépression ou la mélancolie. La représentation ne doit point être érigée en réalité, ne doit pas être crue une et unique. Ainsi l'identité qui n'est que l'ensemble des représentations de soi au monde au moment où l'être est, pourra elle-même être repère, potentialité parmi d'autres qui pourront s'actualiser lors d'un cheminement pulsionnel.

« *S'en aller, s'en aller. Parole de vivant* »²³². T. Tahon écrira que « *l'habitude anesthésie la perception* », ancrant le sujet dans le jugement voire dans le préjugé. Se couper de cet ancrage demande un « *effort d'ouverture* »²³³ qui sera exacerbé lors de voyages. L'effet de cet effort sera de se confronter à l'étranger qui dans la négative révélera quelque chose de son intime familial – *Unheimliche*. Cet effort permettra de trouver des repères dans l'ailleurs et ainsi de s'y adapter, sans rupture dans le sentiment de mêmeté d'être.

Le nomadisme de la pulsion est lié au désir de trouver justification à son être, de trouver la complétude. La pulsion épistémophilique, pulsion erratique par excellence car ne suit de chemin qu'une trajectoire définie aléatoirement par les rencontres, lie les pulsions partielles à l'errance psychique mais aussi les pulsions entre elles. La connaissance du monde pour se connaître soi est le détour obligé de tout voyage introspectif, du fait du narcissisme secondaire, que nous sommes des êtres de représentations et sociaux, et que le choix de soi comme objet de quête aboutit inéluctablement à une impasse, le manque à être ne pouvant être saisi par le sens, même inconscient. Exister demande un lieu hors duquel nous reviendrions vers nous-mêmes. Mais dès lors que nous y sommes il perd sa qualité d'ailleurs. Il nous faut donc un autre lieu hors, puis un autre, puis un autre...*etc.* Et à chaque retour porterons-nous un regard autre, riche de cette nouvelle expérience. L'existence ne consiste pas à se tenir hors mais dans le passage, la transitionnalité.

232 Parole attribuée à Saint John Perse.

233 Tahon, T., *Petite philosophie du voyage*, éd. Milan, 2006. Cité dans la revue en ligne *Psychologies*.

URL <http://www.psychologies.com/Moi/Se-connaître/Personnalité/Articles-et-Dossiers/Tous-nomades/4>

M. Maffesoli²³⁴ décrira le nomadisme comme un facteur en jeu dans l'élaboration de la réalité sociale par le sujet. C'est une « pulsion de l'ailleurs » qui poussera le sujet à ne pas rester dans/à une même place. Pour l'auteur, il n'y aurait pas de destin, le sort de chacun n'étant que de constamment devenir. L'appel de l'ailleurs contribuera à ce mouvement de soi autant qu'il en découlera, et avant que d'être social, le nomadisme, le cheminement est d'abord singulier. C'est en allant vers l'inconnu que le sujet pourra provoquer des rencontres barbares, c'est-à-dire que son système langagier et représentationnel ne saurait prendre en compte dans l'immédiat de cette rencontre, le renvoyant à sa propre langue et lui révélant la façon dont il s'inscrit dans le monde... effets de transfert. C'est donc dans ce mouvement, fondateur de son être et de la réalité qui l'entoure, que le sujet pourra rencontrer les expressions de son *dasein*, expérience de soi qui appelle nécessairement un A(a)utre pour se réaliser. Ce mouvement ne naît pas de nulle part mais d'un lieu qui sera pour le sujet sécuritaire et fiable, lieu premier de son émergence auquel il sera rattaché dans un « *enracinement dynamique* »²³⁵, limite qui, selon l'auteur, rendrait signifiante l'errance du sujet, celle-ci justifiant la première. En effet, un lieu, une place occupée ne pourraient être certifiés comme sûrs et fiables que si le sujet les éprouve en se déplaçant vers d'autres espaces. Même si lieu et place résistent, le sujet les redécouvrira toujours autrement. L'ailleurs ne résidera pas dans d'autres coordonnées mais dans le rapport du sujet à ces lieu et place mis ainsi à distance. Une fois le sujet « déplacé », il lui serait impossible de faire retour identiquement, le lieu étant toujours nouvellement abordé par un sujet toujours changeant. Là serait la condamnation du sujet à avoir perpétuellement à se déplacer pour (re)trouver le lieu sûr qu'il vient de quitter dans une nouvelle modalité d'existence. Le nomadisme serait une errance organisée pour canaliser l'angoisse de l'étranger et éviter au sujet l'impression d'un risque de se perdre, cette perte étant inévitable mais inconsciente. Le lieu d'habitat, métaphore du lieu sécuritaire de base serait confusément point de mire et de fuite selon l'acception de l'art graphique, auquel l'environnement élargi fera écho en tant que lieu de départ, l'arrivée étant toujours première. Nous sommes arrivés dans le monde, et nous cherchons un lieu où nous poser, vivre, qui pourra faire illusion jusqu'à un nouveau départ. Seulement, ce qui est le cas dans les syndromes dépressifs, certains se laisseront duper par cette illusion devenue réalité à laquelle s'accroche, s'ancre le sujet, au point que lorsqu'un ancrage lâche, c'est toute

234 Maffesoli, M., 1997, *Du nomadisme : Vagabondages initiatiques*, éd. Broché, 2006. Notes de lecture réalisée par Plouviez, N., disponibles en ligne :

URL <http://mip-ms.cnam.fr/doctorat-recherche/notes-de-lecture/ouvrages-dont-le-nom-du-1er-auteur-commence-par-m/maffesoli-m--465726.kjsp?RH=ACCUEILFR>

235 Idem, partie IV intitulée « Le territoire flottant », sous-titre « Enracinement dynamique » (page inconnue). Version en ligne consultable :

URL <http://www.books.google.fr>

la construction de la réalité qui s'effondre. Les repères dans ce cas, plutôt que d'être indépendants, renvoyant les uns aux autres par les traces d'un cheminement, seront *borroméennement* liés : si l'un se casse, tout se délie. Pour autant, ce qui est l'est par confrontation à ce qui pourrait être, et le sujet figé à un lieu, sans tension vers un advenir autre, finira par ne plus être sujet que du conscient, de l'énoncé, persistant dans la non existence et l'illusion d'une immédiateté dont le sujet sera sûr.

L'être-au-monde est de par sa nature lié au temps, à l'espace, et à la manière dont le sujet les dialectisera en un mythe. Aussi l'identité qui se fonde des représentations de soi dans une réalité du monde subjectivement élaborée ne saurait être immuable, et la dépression sera à envisager comme crise existentielle, en ce sens qu'elle permet de dévoiler : que les représentations de soi qui tenaient jusqu'alors n'assurent plus leur fonction ; que le sujet ne peut plus les habiter du moins sans se départir du sentiment de sécurité et de repères qu'elles lui procuraient avant ce point de butée. Si le sujet ne peut plus s'imaginer l'infinité du temps, éternité par les possibilisations, il se perdra dans l'illimité de l'espace, néantisation de son être.

Nous éloignant quelque peu du nomadisme nous reviendrons sur cette question de R. Gori résumant la pensée de R. Stitou²³⁶ : « *comment revenir là où je n'ai jamais été ?* ». Cette question à laquelle la culture permet partiellement de répondre, Stitou la pense comme paradoxe paradigmatique de l'être et de sa pulsion de savoir, là où nous la renverrions comme contradiction issue de la tentative de répondre au dit paradoxe. En effet, le paradoxe selon nous vient « contre » et contrer logique et vraisemblance, et cette question vient comme une possibilité de forme que pourrait prendre le paradoxe fondamental de l'être-au-monde : la non justification de l'être. Nous rejoindrons Stitou sur l'exil psychique primordial qui serait lié à la part de mystère de sa propre identité, une forme d'extase, expérience d'être hors-soi, exilé de ses propres représentations de soi, ce qui pousse le sujet vers l'Autre pour résoudre ce mystère. Ce mystère, manque à être, et l'exil du sujet qui en découle seraient selon F. Pommier « *constitutif du sujet et fondateur du lien à l'autre* »²³⁷. L'énigme de ce qui est ne pourra se dire que dans son être-au-monde, acte poétique, création pure du sujet.

236 Stitou, R., *Exils et Frontières*, soutenance publique en vue de l'obtention de l'habilitation à diriger des recherches, le 17 juillet 2012. Propos de R. Gori, membre du jury.

237 *Idem*, propos de F. Pommier, membre du jury.

Voyage initiatique : l'errance psychique au service de l'instruction éducative

« ... l'étrange est que, ne sachant d'où il vient,
l'homme puisse se servir de son ignorance,
de cette sorte d'originelle ignorance,
pour savoir exactement où il doit aller ».
A. Artaud²³⁸.

D. Violet, enseignante de métier, aura constaté la difficulté d'inculquer quelques savoirs à partir de la logique seule. Dans un article²³⁹, elle proposera une autre voie d'apprentissage prenant appui sur ce que la logique exclut à savoir le mythe tel que nous l'avons défini et qui tient en son sein le paradoxe et le tiers qu'il convoque. Allier ce qu'elle désigne sous la ruse à la logique, voici une recette qui pourrait faire miracle aidant tant l'enseignant que l'élève devenu disciple à « s'en sortir » sans fournir à celui-ci des solutions et moyens, mais en le mettant « à l'épreuve d'un voyage chaotique ». Le chaos est un espace indifférencié, non organisé, détenteur du tout qui ne peut être appréhendé en l'état, mais où tout est *paradoxalement* à sa place... le Réel. Une fois lumière faite, le tout ne serait plus unité mais certains de ses éléments constitutifs se laisseraient entrevoir non comme ils sont, mais comme ils se laissent éclairer et percevoir par chacun. Le chaos, dans la mythologie grecque, est la béance du tout dont naît le monde et qui détient donc le secret de ses origines. Le Tout, entiereté, complétude, contenant tout ce qui est, contient donc également le vide, le trou, l'ouverture et ainsi le passage, voire même tout ce qui n'est pas. Un voyage chaotique serait ce qui permettrait, par l'ouverture à tout le reste du monde, une rencontre possible de soi dans toutes ses potentialités. Ce voyage intérieur, sans sens, sans orientation préalablement définie, sans issue prévisible, sans cohérence, mais qui pousse le sujet à la rencontre de lui-même à travers le chaos, nous l'avons nommé « errance psychique ».

Nous avons très souvent parlé du paradoxe mais n'avons pas encore précisément énoncé en quoi il réside. Le paradoxe consiste en ce qu'une chose puisse être dans le même

238 Artaud, A., *Messages révolutionnaires*, éd. Folio (coll. Essais), 1998.

239 Violet, D., « Les ruses du voyage initiatique : esquisse d'une « mythologie de l'éducation » », paru dans *Loxias*, Loxias 2, mis en ligne le 15 janvier 2004.

URL <http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=994>.

espace-temps son contraire, non dans l'opposition d'idée mais qu'un objet puisse être confondu avec son contraire. Des exemples célèbres circulent dans le langage courant, le crétois menteur, le cheval rare pas cher, Socrate l'homme immortel,... Mais ce qui est souvent méconnu c'est qu'une tautologie puisse relever du paradoxe : prouver qu'une chose est elle-même et pas une autre procède d'un paradoxe, telle preuve étant impossible. D'ailleurs, si en France quelqu'un venait à perdre tous ses papiers d'identité, ne pouvant faire la preuve de lui-même, ni justifier seul de son existence, il aura à trouver désignation par deux témoins dont l'identité elle est témoignée administrativement. La tautologie, l'analogie – caractère de ce qui est identique, et ainsi l'identité relève d'un paradoxe. Sartre disait bien qu'exister c'était être ce que l'on n'est pas et ne pas être ce que l'on est, *id est* faire l'expérience de soi hors de toute représentation de soi, ce qui est, là encore, un paradoxe. Le sujet est ainsi dans une errance sans limite mais uniquement jalonnée de repères qu'il aura construit tout au long de son développement psychologique et physique. Chaque repère sera mis en lumière par un autre, et mis en rapport ils deviendront le repaire du sujet. Le repère est ici signifiant qui pourra révéler ses secrets par l'effet d'interprétation ou par la rencontre. Le chaos fait écho au chaos, l'ab-surde du monde fait appel au *nonsense* du signifiant, résonnance du manque à être.

Le paradoxe est hors sens, il n'existe qu'en dehors de lui et échappe à tout raisonnement, là où le non-sens, négation du sensé serait toujours du sens et pourrait par effet de décalage être appréhendé par nos systèmes représentationnels, créant, comme le dit Violet, un effet de surprise. La chaîne signifiante n'est donc qu'effet de paradoxe, enchaînement paradoxal de hors sens qui pousse au sens ensuite déconstruit par la rencontre qui le met à nu dépourvu alors de sa qualité de trompe-l'œil. Le symbole, rapport de signification, « *contient simultanément son affirmation et sa négation, il voile ce qu'il révèle en même temps qu'il révèle ce qui est voilé* »²⁴⁰.

En quoi le paradoxe peut-il être ruse et libérateur pour le sujet ? Nous pourrions tout simplement reprendre le cas d'Ulysse qui, prisonnier du Cyclope, aura pu s'enfuir non pas parce qu'il lui avait crevé son œil mais parce qu'il aura convoqué le paradoxe, hors sens : « *Personne m'a tué* ». Dans sa traduction française, le hors sens se perd en même temps que la particule négative. Ce n'est alors plus tant le contenu qui est paradoxal que la forme qui est incorrecte, fautive. Pour autant, le temps que cette fausseté ne soit dévoilée, Ulysse aurait tout de même eu le temps de s'enfuir.

240 Cf. René Alleau, *La science des symboles*, 2ème éd., Paris, Payot, 1996. Cité par Violet, D., *idem*.

La proposition de Violet est donc de faire passer l'élève au statut de disciple en incarnant elle-même un maître diogénique. Confrontant le sujet à une réalité qui contient son contraire, il pourrait de lui-même débusquer ce qui coince, ce qui fait erreur par une errance dans laquelle il rencontrera sens, non-sens afin de faire apparaître le hors sens qui l'aura fait raisonner. Énigme plutôt que question, trajectoire oblique et détours plutôt que le plus court chemin vers la solution, ou l'absurdité comme enseignement devenu transmission. Un voyage ainsi présenté, serait de l'ordre de ceux des premiers hommes et comme dans l'exemple de l'auteur, des premiers navigateurs grecs qui étaient leur propre repère et qui, d'errer, s'épargnaient des erreurs, puisqu'aucune trajectoire n'était préétablie, aucune issue prédestinée. L'erreur est pourtant dans un sens vieilli le fait d'errer, mais plus communément l'éloignement radical d'un schème ou schéma attendu. L'erreur est l'éloignement à la limite, déviance qui pourrait faire tomber dans la dérive si cette limite, faute d'être trouvée, cesse d'exister en tant que possible pour le sujet. Là serait l'errance pathogène dont nombre d'auteurs ont tenté de rendre compte, non pathogène en elle-même mais dans la manière dont le sujet la vit.

Le voyage initiatique consisterait à permettre au sujet de penser la limite plutôt que tenter de la rejoindre, car au plus il tendra vers l'horizon, au plus celui-ci s'éloignera, demeurant toujours à égale distance du sujet qui pourtant marche vers elle. La penser, cette limite, dans son caractère d'inatteignable permettrait paradoxalement de la rejoindre et de la repousser, infinitisant plus qu'il ne l'est déjà l'univers des possibles, même restreint à un cadre de codes et de règles d'organisation soumis à la Loi du langage. Initiatique car pour reprendre l'idée de l'auteur, ce voyage serait un commencement et nous rajouterons, sans fin, ce qui rend tout voyage initiatique inconditionnellement erratique. Si l'enseignant doit, par cette méthode, mettre sur la voie, comment pourrait-il évaluer les connaissances du disciple, ou même les orienter ? Violet nous dit qu'il s'agira de pousser voire contraindre l'élève au dépassement de lui-même, expérience singulière, qui, selon elle, améliorerait ses performances scolaires qui elles seules seraient évaluables. L'errance psychique ne serait salvatrice que pour celui qui serait capable d'assumer son erreur, ou comme Ulysse sera capable de repartir d'elle l'érigéant en repère plutôt qu'en obstacle, en trace plutôt qu'en cicatrice.

Pour finir, mais non pour conclure sur un thème que nous poursuivrons dans un chapitre suivant, nous ferons nôtre la lecture homérique de l'auteur qui ferait des Dieux des guides poussant au dépassement de soi, mais nous nuancerons en disant que si *Athéna* est effectivement de ce type, dynamisant la signifiante, *Poséidon* lui représenterait le Réel en tant que traumatique. L'un et l'autre Dieux représentant deux des possibles destins de la rencontre,

selon ce que le sujet fera de, avec et à partir de son erreur de parcours, ce qu'il fera ou pourra en faire.

4. L'errance psychique comme piste de l'aventure signifiante

Darwin décrivait les déserts comme des lieux hostiles, dont on ne pouvait dire que du mal. Mais ce qui le surprit le plus, était le sentiment intense qu'il éprouvait à l'évocation ou à la vue du désert. Un sentiment profond de vie dans un lieu que la vie déserte. Cette vive émotion provenait selon lui « *du libre essor donné à l'imagination* »²⁴¹ par ce paysage. Réel du désert si vaste qu'il faut toute la force de l'Imaginaire pour le recouvrir.

« *Le véritable lieu de naissance est celui où l'on a porté pour la première fois un regard intelligent sur soi-même...* ». M. Yourcenar²⁴².

L'Homme n'est pas déterminé, ni dans ce qu'il est, ni dans ce qu'il doit être, par un code comme le sont les animaux. Cette différence, il la doit notamment à sa capacité de pensée. Il aura à se déterminer par le système langagier qui est le sien. Pour le dire rapidement, le Langage, trou dans le Réel, est une butée à la jouissance. Le Langage ne renvoie pas à la signification puisque du Réel, il est toujours une part d'inassimilable par le système représentationnel : le mot n'est pas La Chose. N'ayant pas accès à ce qui le fonde et le détermine, l'Homme ne saurait en approcher quelque chose que par sa position de sujet. L'identité ne sera donc que signifiante. « *Le point d'origine, à entendre, non pas génétiquement, mais structurellement, quand il s'agit de comprendre l'inconscient, est le point nodal d'un savoir défaillant* »²⁴³. Le Langage, dans une articulation de signifiants qui viendra dire le sujet, galbera ce qui du Réel lui est insaisissable, mais dès lors viendra également révéler ce manque originaire et traumatique. Le « traumatisme », le trou dans la

241 Darwin, C., 1983, *Voyage d'un naturaliste autour du monde : fait à bord u navire le Beagle de 1831 à 1836*, éd. La Découverte (coll. Poche), 2003.

242 Yourcenar, M., 1951, *Mémoires d'Hadrien*, éd. Folio (coll. Poche), 1996.

243 Lacan J., *Le Séminaire XVI : D'un Autre à l'autre*, éd. du Seuil, 2006, pp.273-274.

signification, permettra néanmoins l'agencement signifiant au service d'une dynamique psychique. Mais toute intrusion du Réel dans la psyché renverra le langage à sa faille, jusqu'à, est-ce le risque, provoquer la faillite du sujet. S'ensuivra une tentative de symbolisation, de remise à distance du Réel par le Symbolique. Et c'est dans la manière singulière que le sujet aura d'user du langage que sa rencontre avec le Réel sera dépassée, ou au contraire l'enfermera dans une jouissance désormais sans butée.

Même si l'origine du sujet lui reste inconnue, et malgré l'indéterminisme quant au destin de la pulsion, du signifiant, et de la destinée du mouvement erratique du sujet dans la chaîne signifiante, son aventure subjective le mènera vers les points cruciaux qui le feront exister. Alors que l'aventure est caractérisée par l'inattendu, l'imprévisible, qu'elle soit recherchée ou s'imposant au sujet, son étymologie la conduit vers « ce qui doit arriver ». Ainsi, si tant est qu'un Autre soit présent au sujet pour le relancer dans sa parole, le sujet adviendra en ce qu'il doit advenir, deviendra ce qu'il doit devenir, ce qui le sauvera d'une identification au rien, au vide, incarnant une souille dont il aura alors bien du mal à se défaire.

L'errance psychique dans son fonctionnement

Le rapport au Langage qui tente d'extraire le sujet à l'errance psychique, l'y soumet d'emblée, et heureusement puisqu'elle est source et génératrice de dynamique(s) psychique(s). Elle est un processus de non ancrage dont un des mécanismes majeurs engendrés est la « signifiante flottante ». Au service de ce processus seront les pulsions de par leur nomadisme – *id est* leur déplacement perpétuelle quant à leur objet – et le persistant ratage de leur destination. La signifiante flottante, mécanisme principal et primordial à l'errance psychique, désigne le fait que les signifiants, en dehors de l'effet du Réel ou d'une interprétation, sont vides de signification, de sens, de signifié. Cet effet fait acte, qu'il soit du Réel ou analytique, et révèle le sens du signifiant dans le même temps qu'il l'abolit, révélant alors le *Kern* du signifiant auquel le sujet est assujetti. L'errance psychique enjoint le sujet à se laisser flotter sur les signifiants, sans s'y ancrer, de manière à ce que de leur articulation, une création révélatrice de lui-même soit possible.

Le signifiant *Un*, premier, est un signifiant maître qui ne renvoie qu'à lui-même. Dès sa chute, il sera désormais inaccessible et avec lui la Vérité sur le désir du sujet qu'il enferme. L'être du sujet lui restera inconnue, et le signifiant *Un*, lui-même inaccessible, porteur de l'*X*

déterminant de son désir poussera le sujet dans une épistémophilie, une quête signifiante. De la souille que le signifiant premier laissera, naîtra sa métaphorisation par une chaîne de signifiants dont l'articulation permettra la dynamique psychique. La dynamique de perte se maintiendra au-delà de la perte originelle, chaque signifiant chutant sous le poids du vide (de sens) auquel il renvoie en partie. Ne sachant ce qui le détermine ni même que ceci lui est inaccessible, le sujet sera en constante quête de lui-même. C'est cette errance, dans la manière dont le sujet aura de s'y situer, qui le déterminera tant dans sa position de sujet (de l'inconscient) que dans sa fonction (de savoir sur le signifiant).

L'errance psychique permettra le dépassement de soi et d'un choix contradictoire issu d'une position paradoxale, en une possibilité nouvelle, une création. En effet, c'est à des signifiants nouveaux que donnera accès l'errance, créés par le sujet que ce soit par leur nouvelle position dans la chaîne ou par le fait qu'ils renverront à un signifié incessamment changeant et qui toujours se dérobera.

L'errance psychique sera le propre tant du sujet convaincu que l'objet perdu représenté par un signifiant à atteindre est accessible, que pour le sujet qui aura consenti à sa perte et en recherchera la représentation. Celle-ci sera effectivement dépourvue d'objet pour reprendre l'hypothèse de J. Leclerc, puisque ce qu'elle représente ne renvoie à aucun signifié, à rien qui puisse être assimilable par le système représentationnel. Marquée du manque, elle fera glisser les signifiants vers d'autres qui dans leur articulation représenteront le sujet en ce qui le détermine. L'état d'ébranlement psychique sera dû à l'intrusion du Réel dans le psychisme, dévoilé par ceci même qui tente de le mettre à distance.

L'errance psychique : du symptôme perturbant au processus perturbé ?

Une entrave de l'errance psychique pourra entraîner une perturbation de l'articulation des signifiants dans laquelle le sujet ne trouvera plus à émerger. Ce processus erratique perturbé mènera à des manifestations symptomatiques plus ou moins inscrites dans le pathos. Ainsi, le sujet pourrait-il ne plus se trouver dans la création, se réduisant aux mêmes signifiants articulés en une chaîne figée. Ou encore, le Réel pourrait non participer de la mise en symbolisation mais ancrer le sujet au moment traumatique de la rencontre ainsi mauvaise.

Ce que nous pourrions alors opposer à l'errance psychique, la force principale en action étant le psychisme même s'il est guidé, serait la **dérive psychique**, dans laquelle le sujet subira une force le dépassant, débordant les capacités défensives du psychisme et l'égarant

dans ses fonctions. C'est alors que, égaré, le sujet se tournera vers un Autre dont le discours sera alors non repère identificatoire, mais ancrage identitaire.

Il s'agit bien, dans l'errance, de maintenir du mouvement afin de provoquer la rencontre de ce qui délivrera le sujet de son manque à être. L'errance psychique suppose donc de pouvoir supporter l'attente, ce que permettrait, diront certains, la fonction phallique. Lacan nous a parlé de la fonction phallique dans sa « *dissymétrie singulière* »²⁴⁴ : soutenir le manque, le vide par un appel, et révéler le plus intime de l'être. Nous reconnaissons là les fonctions du langage. Mais la référence aux formules de la sexuation redonne tout son mystère à cette fonction : « *ce qui obture le rapport sexuel* »²⁴⁵. Non à confondre avec la jouissance, mais à entendre du côté de l'articulation signifiante (moëbienne ?) qui fait du *un* (métaphore du *Un*) en maintenant distincts les éléments qui la composent.

Du mouvement à la vie psychique : l'aventure signifiante

L'errance psychique, plus que de résider en un non ancrage à un savoir érigé ainsi en certitude, vise en son contraire voire voudrait s'élever contre cela en une impossibilité. Le conflit psychique se situerait en ceci que le sujet sera pris entre l'expérience du mouvement, *ex-periri* qui confronte dangereusement le sujet à son existence au risque de se perdre, et celle de l'immobilisme, qui étoufferait sa parole et en limiterait le déploiement. Et si par son indéterminisme et le nomadisme pulsionnel qui l'étaie, l'errance convoque l'idée d'une désorganisation, elle appelle pourtant à l'ordre par le garant de l'Autre dont elle se soutient et par le Symbolique qui en est l'issue.

Je veux essayer du chez moi sur cette terre étrangère, où jusqu'à présent je n'ai fait que passer [...]. Cette fois, je vais y vivre et l'habiter. C'est à mon avis le meilleur moyen de beaucoup connaître en voyant peu, de bien voir en observant souvent, de voyager cependant, mais comme on assiste à un spectacle, en laissant les tableaux changeants se renouveler d'eux-mêmes autour d'un point de vue fixe et d'une existence immobile.²⁴⁶

L'errance psychique ne pourrait se décliner en un absolu. Elle sera par moment ponctuée de temps d'ancrage, d'aliénation à un discours, un savoir,... ; des temps de scansion par l'interprétation, l'intrusion du Réel,... ; des moments de relance et d'immobilisation. Le mouvement psychique pourra emmener le sujet dans de nouveaux lieux de découverte, y

244 J. Lacan, 1963, *Le Séminaire X : L'angoisse*, leçon du 15 mai 1963, éd. du Seuil, 2004.

245 J. Lacan, 1972, *Le Séminaire XIX : Ou pire*, leçon du 12 janvier 1972, éd. interne à L'ALI.

246 Fromentin, E., 1859, *Une année dans le Sahel*, éd. Garnier-Flammarion, 1991, pp.38-39.

trouvant ce qui aura toujours été, ou encore le mener vers des lieux familiers, d'où il était reparti mais qui s'offriront à lui sous un nouvel angle. Ces lieux seront ceux de l'Autre que le sujet aura pu habiter, autant de rencontres de l'altérité qui l'auront fait ou le feront exister.

L'expression signifiante de l'errance psychique se fera par le pas-tout, tout ne peut se dire ; et par le pas-que, ce qui est dit n'est pas que ce qui est dit. Dans les temps d'ancrage du sujet, colmatage du jeu entre deux signifiants qui le mettrait en mouvement dans ses autres possibilisations et modalités potentielles d'existence, il s'agira de réinstaurer ces questions du pas-que et du pas-tout, réintroduire l'absence non comme frein mais comme moteur de ses possibilités créatrices, de créer le monde et la façon de s'y inscrire. C'est parce que l'homme est une énigme pour lui-même, comme disait Platon, qu'il peut (tenter de) se dire à l'infini.

5. Conclusion

L'errance psychique nous l'avons dit, se manifeste dans la forme langagière, et nous désignerons par « quête », dérivé d'une errance qui n'en serait plus d'avoir désormais un dessein, la manière dont le sujet usera de la structure du langage. Là sera notre conception d'un structuralisme psychique, par delà donc la modalité fonctionnelle et psychoaffective du sujet. La quête sera la mise en sens et en articulation des signifiants qui diront le sujet ou au contraire le voileront.

Le signifiant, empreinte psychique d'une souille préalable, détermine le sujet dans ses actes et oriente sa parole. Sans acte interprétatif révélant au sujet ce qu'il porte de sens et de hors sens (qui appellera un autre signifiant pour tenter de le dire), le signifiant « vide de sens » sera de l'ordre du signifiant pur, ne renvoyant alors qu'à la castration dont l'angoisse révèle le sujet au désir. Par ce hors sens, *nonsense*, le désir sera toujours sans objet défini. C'est l'indéfini de l'objet cause du désir qui promettra le sujet à une errance dans laquelle certains ancrages seront inévitables pour que le sujet puisse se préserver d'une identification au vide, hors sens qui le perdrait dans des élans mélancoliques voire psychotiques. La possibilité pour « l'individu » de dissocier actions et pensées, vagabondage de l'esprit, est également du fait de l'errance dont elle témoigne par la même occasion. Quand l'errance est entravée, pensée et corps, habitation et habitat, viennent à se confondre et ce dernier tentera

Vers une conceptualisation métapsychologique de l'errance psychique comme dynamique adaptative du sujet
une relance en se mettant lui-même en mouvement. Et l'errance donc cause et produit de l'infinitisation du désir sera ainsi ce qui permettra au sujet la possibilité de se dire et s'éprouver dans une infinité de modalités en adéquation avec ses *Umwelts*... ou pas.

Le sujet sera donc toujours aux prises avec l'impossibilité de se dire tout puisque le pas-tout (tout le reste qu'il n'est pas) lui restera inatteignable, et le sujet se fourvoiera à se réduire aux certitudes acquises et érigeant un savoir contextuel en vérité absolue. À l'inverse, nous postulerons que toute certitude pourra être destituée de la place de Vérité si la parole porte en elle-même un possible et, dans une possibilisation, tous les autres qu'elle vient taire.

Pour tout ce qui précède et par tout ce qui suivra, nous présenterons l'errance psychique comme piste de l'aventure signifiante. En faisant par le langage l'expérience du trou dans le savoir, le sujet touchera « *une seule fois et légèrement* »²⁴⁷ à ce lieu inaccessible de son émergence première, et le sujet se déclinera alors toujours autrement révélant à chaque rencontre tout ce qu'il n'est pas, sans que ce tout, encore une fois, ne se laisse jamais appréhender.

247 Référence à J. Joyce que nous reprendrons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE 7.**L'ART COMME OUTIL ERRATIQUE**

« - Enseigne-nous les secrets de l'existence humaine ! »

- Le chemin est un risque... (...) Ne demandez jamais
votre chemin à quelqu'un qui le connaît car
vous ne pourrez pas vous égarer ».

M.-A. Ouaknin²⁴⁸.

Imberty proposait que « devenir événementiel » (exposition de faits – énoncé) et « devenir potentiel » (coloration subjective des faits exposés et de leur exposition – énonciation) dans leur lien, étaient constitutifs du mythe du sujet. Ainsi donc, la construction de l'histoire mais aussi du sujet lui-même, se fera par la conjonction d'un avenir projectif, d'un passé permettant le futur antérieur et de l'immédiateté de l'expérience, du vécu. Ces trois temps seront la réécriture constante du sujet dans une dynamique lui permettant d'être et d'exister. B. Saint-Girons établit un pont entre poésie et psychanalyse²⁴⁹, les deux poussant à la création. À l'échelle de la civilisation, B. Saint-Girons donne à la poésie un rôle important par son inventivité et sa propagation en un « nouveau savoir ». L'acte créateur, sublimation, permet au sujet de prendre de la distance à lui-même, et de poser un regard sur lui dans un passé immédiat en tension vers un futur potentiel ; puis le sujet mettra son regard en forme, en mots dans un acte créateur ; et regardant ses nouvelles productions, il tentera de s'en distancier, recommençant inévitablement et perpétuellement les deux étapes précédentes qui le mèneront toujours à la même conclusion.

248 Ouaknin, M.- A., *op. cit.*

249 Saint-Girons, B., *Vico, Freud et Lacan : de la science des universaux fantastiques à celle des formations de l'inconscient*, dans la revue en ligne Noesis, n°8 « "La Scienza nuova" de Giambattista Vico », 2005.

1. L'œuvre, témoin d'une errance psychique ou de son entrave

Une œuvre est une création qui résulte d'un travail, et en ce qu'elle est créée subjectivement, témoignera de processus psychiques en œuvre au moment de la création qui resteront pourtant insaisissables. L'œuvre dans l'une de ses définitions est, d'une chose, son élément essentiel, fondamental voire vital. Duchamp, alias *M. Munt*, dira que « *le fait que M. Munt ait modelé ou non la Fontaine de ses mains n'a aucune importance. Il l'a choisie. Il a pris un article courant de la vie et fait disparaître sa signification utilitaire sous un nouveau titre. De ce point de vue, il lui a donné un sens nouveau* »²⁵⁰. Ce n'est pas tant l'urinoir renversé qui fait œuvre, que l'idée qui l'a vu naître. Composition autant que labeur, l'œuvre recouvre donc tant sa mise en forme que l'action et tout le contexte qui l'a vu naître. L'œuvre sera un savoir intime énigmatique : « *les œuvres d'art ne sont jamais ce qu'on voudrait qu'elles soient et démentent à chaque instant ce qu'elles voudraient être* »²⁵¹.

La différence comme principe ralliant œuvre et errance psychique

Une œuvre est unique et toute reproduction, ou dans sa dimension psychique répétition, sera marquée du sceau du manque. Effet de perte que souligne W. Benjamin :

À la plus parfaite reproduction, il manque toujours une chose : le hic et nunc de l'œuvre d'art, l'unicité de son existence au lieu où elle se trouve. C'est cette existence unique pourtant, et elle seule, qui, aussi longtemps qu'elle dure, subit le travail de l'histoire. (...). Le hic et nunc de l'original constitue ce qu'on appelle son authenticité.²⁵²

L'*Ici* et le *Maintenant* d'une œuvre, son être-au-monde est ce qu'elle contient de secret sur la vérité de son auteur. De l'œuvre comme pensée à l'œuvre produite, il y a déjà un effet de perte. L'œuvre, objet figé en mots ou matériellement, se veut forme d'une dynamique. Et

250 Cité par Sagot-Duvaurox, D., « De l'œuvre au produit culturel », prépublication d'un article publié dans Sirven H., Thely N., *la culture distribuée*, SCEREN-CNDP, 2010, pp.37-43.

251 Adorno, T., *Théorie esthétique*, trad. M. Jimenez, éd. Klincksieck, 1974, p.164.

252 Benjamin, W., « L'œuvre d'art à l'heure de sa reproductibilité technique », dans *Œuvres*, éd. Gallimard (coll. Folio), 2000, vol. III, pp.273-274.

nous nous trouvons encore face à une nouvelle altération quand la création est confrontée au regard de l'Autre.

L'œuvre est une représentation du vide de La Chose et de l'objet cause du désir en son absence. Elle pourra donc être avatar de l'objet @, comme objet de satisfaction du désir au moins pour un temps. Pour Heidegger l'œuvre encadre La Chose nue, le Réel de La Chose. L'œuvre serait donc un produit *gestalt*, objet formé, fini, fermé, même si l'œuvre se veut être une *gestaltungen*, forme toujours en formation, ouverture sur l'intime et la Vérité du sujet autant que sur l'univers des possibles. Toujours selon le philosophe, interpréter La Chose, la représenter par la matière et la forme, la concrétiser, serait une insulte (*Überfall*) à l'être-au-monde, l'être-là des choses. Ce serait attaquer son essence, la dé-naturer. L'œuvre ne peut que refléter une certaine fragrance de La Chose, en être un dévoilement, mais celle-ci ne saurait se laisser mettre en forme, et encore moins se laisserait-elle produire autrement que lors d'une rencontre traumatique. L'œuvre d'art est une création, et comme tout acte poétique, intimement lié au langage, *borroméennement* noué à la parole, elle sera aussi marquée du manque. C'est ainsi qu'elle pourra s'en faire l'écho en tentant de l'expulser ou de l'impulser.

Hypothèse que nous posons : l'œuvre est l'allégorie de l'errance psychique en son point de butée, au moment de la rencontre. « Allégorie » est à entendre dans le sens classique de « parler en image » mais aussi au sens étymologique « *allo agorenei* » (*allo* = autre ; *agorenei* = parler) puisqu'elle serait et emmènerait autre chose qu'elle-même. Prétexte, elle appelle à un Autre qui la reconnaisse pour ainsi faire naître une parole qui ferait exister une potentialité subjective de son auteur. Elle serait parler autrement, mais aussi parler par un autre, par de l'Autre. Dans son errance psychique, au décours d'une rencontre, le sujet sera dans une dissonance à lui-même se reconnaissant là où il ne se connaît pas. L'œuvre qui sera un effet de cette rencontre ne peut révéler de subjectivité que ce qu'il y a de dissemblable, de *différance*, c'est-à-dire ce qui se tient « *entre la parole et l'écriture* »²⁵³. Moment flottant, moment de vide entre une dynamique signifiante qui se déploie et ce qui s'en dépose. Ce terme de « *différance* » veut rendre compte de ce à quoi « différer » renvoie au dissemblable, à la temporisation et « différend » au *polemos* – la guerre. Ce mot renferme donc l'idée de conflit, résultat et dynamique. « *Ce qui s'écrit **différance**, ce sera donc le mouvement de jeu qui 'produit', par ce qui n'est pas simplement une activité, ces différences, ces effets de*

253 Derrida, J., « La Différance », dans *Théorie d'ensemble* (coll. Tel Quel), éd. du Seuil, 1968. Conférence prononcée à la Société française de philosophie, le 27 janvier 1968, publiée également dans le *Bulletin de la société française de philosophie* (juillet-septembre 1968) et disponible en ligne.
URL <http://www.jacquesderrida.com.ar/frances/différance.htm>

différence »²⁵⁴. La différence est espacement et temporisation, dynamique de la mise en œuvre.

L'œuvre comme dit qui camoufle en son sein un dire ignoré

La dynamique psychique est cette lutte, ce rapport constant et impossible entre passé et futur, ce qui n'est plus et ce qui n'est pas encore, principe duquel naît et se constitue l'identité ; un *Ici* et *Maintenant* qui n'ont d'existence que dans leur rencontre, l'acte de leur rencontre, avec l'*Ailleurs* et l'*Intemporel*, voire l'*A-temporel*.

L'œuvre est un dit qui énonce autre chose que lui-même, un au-delà de sa présence et de son immédiateté. Le dire nécessite un dit, mais ne se laissera s'entendre que si l'on se rend sourd à ce que le dit nous montre et nous pousse à voir. L'œuvre serait donc un signifiant comme l'entend Pauly, vide de sens tant qu'il n'est pas soumis à l'interprétation. Vide, il tairait donc les possibilisations du sujet, s'il venait à être posé comme objet fini détenant un savoir en puissance. Ce savoir n'est qu'en acte et ne peut sous le principe de la différence se laisser découvrir sans effet de perte. L'œuvre ainsi serait donc au service de l'errance psychique, venant désancrer le sujet d'une place « assise ».

Comme un langage, l'inconscient est structuré. Pour autant, c'est à un labyrinthe que l'on se heurte et dans lequel on s'engouffre lorsque l'on tente de le lire. Le labyrinthe est un tracé, une construction complexe dont l'objectif est de perdre, d'enfermer, ou de détourner celui qui s'y confronte. En se basant sur la mythologie et sur le point de vue psychanalytique, le labyrinthe apparaît dans son objectif comme ce qui met face au Réel (du Minotaure), à l'Impossible (de l'impasse), et impose l'errance par la croisée des chemins infinitisant le parcours. Certains labyrinthes n'auront ni centre, ni début, ni fin, quand d'autres présenteront une ou plusieurs voies d'entrée et une ou plusieurs issues. Seulement souvent, seule une entrée propose un destin plus serein et seule une issue sera salutaire. Le labyrinthe, dans beaucoup de civilisations, représente le rapport de l'Homme à sa condition d'être-humain. Énigme pour lui-même, il ne saurait se saisir qu'en arpentant les voies de son être au risque de se perdre dans ses méandres. Ce n'est qu'en perdant trace de l'origine de son voyage rendant impossible tout retour, et ne sachant où il va, ce n'est que par l'expérience dynamique d'une errance dans l'intime, de détours, d'impasses et de rencontres potentiellement traumatiques en leur dépassement, que l'Homme saura quelque chose de ce qui le fonde et le limite.

²⁵⁴ *Ibidem*.

Comme un langage, l'inconscient est structuré tel un labyrinthe. Enfermant mort et possibilisation, quelque chose de sa Vérité sera révélée à celui qui l'emprunte. Les pyramides dans leur construction labyrinthique, contenaient en leur sein un trésor, une richesse, un savoir. Il s'agissait alors, avant que de chercher une issue, d'y pénétrer et d'approcher de son centre pour y découvrir l'objet de sa quête. Et pour celui qui le trouve... malédiction ! Mal-dit, médit, à entendre étymologiquement comme ce qui n'est dit que mal, et ainsi reste tu. Au mieux donc, la Vérité cachée en l'intime du labyrinthe ne saurait être que mi-dite, et l'objet révélé que du semblant.

À quelle fin l'œuvre est-elle créée ? Quel sort lui est-il réservé et réserve-t-elle tant à celui qui la reçoit qu'à son auteur ? « Destiner » c'est « *déterminer le destin, la destinée, la destination de quelqu'un ou quelque chose* »²⁵⁵. L'origine latine du terme, *destinare*, nous dit que destiner c'est « assujettir ». La destinée d'une œuvre est donc d'assujettir son auteur, le fixer au signifiant qu'elle incarne ou représente. Comment assujettit-elle l'Autre et son auteur ? Si le destin est le fait que, pour un sujet, un événement B suive irrévocablement un événement A (quel que soit le choix du sujet), la destinée sera ce qui poussera inéluctablement le sujet d'un point A vers un point B. Dans le premier cas le point B sera une conséquence inévitable, alors que dans celui de la destinée, le point B sera une destination inconnue, les coordonnées d'une adresse que le sujet ignore viser et veut atteindre même s'il doit pour ce faire en passer par le ratage.

La création comme produit dessine et fixe l'état affectif et psychique du moment de son créateur dans l'actualisation du pathos. En effet, le sujet n'est plus inscrit dans une temporalité, avec un derrière soi et un devant soi, mais dans une succession de « maintenant », sans lien entre eux. Là où un arrêt du temps aurait plongé le sujet dans un coma, une mort psychique, la fixation temporelle crée une sorte de dynamique psychique tournant sur elle-même et autour d'un seul événement. Lacan, dans son premier séminaire nous dit que « *l'histoire n'est pas le passé. L'histoire est le passé pour autant qu'il est historisé dans le présent – dans le présent parce qu'il a été vécu dans le passé* »²⁵⁶. L'œuvre actualise, présentifie le passé du sujet.

255 Dictionnaire du CNRTL en ligne, *op. cit.*.

256 Lacan, J., 1953-1954, *Le Séminaire I : Les écrits techniques de Freud*, éd. du Seuil, 1975, p.19.

La Darstellung ou comment représenter l'irreprésentable qui se présente.

J. Leclerc se pose la question de l'effet de l'œuvre d'art sur son récepteur qui éprouve un état de dépossession semblable à celui du moment inaugural saisissant l'auteur. Le « sujet-à-l'atteinte » dont nous parle Leclerc, est celui de l'aporie, du choc de la « présentation » traversant le champ représentationnel du sujet :

S'il y a atteinte, c'est d'avoir à soutenir une situation paradoxale : il y a bel et bien effet (et affect) mais ce qui lui donne lieu déborde le champ de la signification, voire celui de la représentation en tant que telle.²⁵⁷

Le titre anglais du bouquin est « *when the image strikes* » (« quand l'image frappe »). Le sujet atteint vit un effet de perte et de dessaisissement de soi. Comme Lacan parle du « *sujet d'avant la question* », avant qu'il ne se parle au lieu de l'Autre, nous pourrions dire qu'il y le sujet d'avant, d'après et du moment de l'atteinte. L'atteinte, le dessaisissement entraînerait « *une perte des limites et des repères habituels (De M'Uzan)* »²⁵⁸. Le sujet s'ignore sujet et devient inconscient de lui-même. Il s'agit, dans l'atteinte d'un *Erfahrung*, d'une expérience impossible qui « ne peut être que pensée », qui « ne peut être que d'être pensée ». L'*Erfahrung* est l'expérience en tant que « *ex-periri* », « *une traversée d'un danger* »²⁵⁹, celui de la rencontre du Réel. Le Réel est par essence irreprésentable, la représentation est donc prise au dépourvu²⁶⁰, c'est-à-dire avec une dimension de manque autant que de surprise quand quelque chose se présente et qu'il n'y a pas de signifiant pour se le représenter. Pour et dans l'inconscient, « *l'exemple est la chose même* »²⁶¹ (P.-L. Assoun). Or dans ce cas, comment penser, faire advenir sans médiation quelque chose de ce qui est présenté et qui ne trouve pas d'écho parmi les représentations ? Cette expérience est un événement qui trouble, qui ébranle jusqu'à la subjectivation même. Cette expérience de présentation est saisissante car toute expérience d'effraction (du Réel) amène le sujet au plus près de ce que Freud appelle « *un noyau de vérité historique* »²⁶² que l'auteur nomme « *noyau de pure vérité* », *kern de nonsense*.

Par l'atteinte, l'*Unheimliche*²⁶³, ce qui était de tout temps familier et qui n'est devenu étranger que par l'effet du refoulement, « *fait soudainement retour à la puissance du*

257 Leclerc, J., *Art et psychanalyse : pour une pensée de l'atteinte*, éd. XYZ, 2004, p.20.

258 *Idem*, p.27.

259 *Ibidem*.

260 Leclerc, J., *idem*, Chapitre IV « La représentation prise au dépourvu ».

261 Assoun, P.-L., *Introduction à la métapsychologie freudienne*, éd. PUF (coll. Quadrige), 1993.

262 Freud, S., 1937, « Constructions dans l'analyse », dans *Résultats, idées, problèmes II*, éd. PUF, 1987, p.280.

263 Freud, S., 19195, *L'inquiétante étrangeté*, éd. Gallimard, 1985.

présent » (termes de J. Leclerc). Cette inquiétante étrangeté se manifesterait devant l'accomplissement dans le présent d'un passé qui n'a jamais eu (de) lieu et a un effet dessaisissant le Moi de lui-même qui apparaît comme ce qu'il est, un « *pur système de représentation* ». J. Imbault cite Freud disant que ce phénomène, imposé aussi par le transfert, entraîne « *un changement complet de scène, comme si le jeu avait été remplacé par l'irruption soudaine d'une réalité, comme lorsque l'alerte au feu s'élève durant une représentation théâtrale* »²⁶⁴. Leclerc ajoute que « *la violence disruptive du feu permettrait soudainement de "voir" le jeu théâtral pour ce qu'il est, c'est-à-dire une pure représentation, alors que d'ordinaire on n'y "verrait que du feu"* ». Ce trop-de-sens, ce trop de réalité, détournerait de la scène de représentation vers l'ob-scène, ce qui ne peut être *représenté* mais toujours persévéramment *présenté*. Cette vérité ne peut être ni traduite ni saisie, sauf par le travail de figuration, qui tente donc de donner figure non sans défigurer. La *Vorstellung*, représentation mentale, figurabilité, offre une forme à la *Darstellung*, présence d'absence, qui témoigne du trou dans le savoir. La *Darstellung* crée ainsi **du moins en plus**, et traversera les structures dans une relance, même délirante, de la dynamique signifiante.

2. « *Si c'est un homme* » ou l'errance psychique échouée

L'exemple de Primo Lévi, à partir de « *Si ceci est un homme* »²⁶⁵ dans la traduction littérale du titre de son œuvre, aura l'avantage de reprendre tout ce qui aura été dit précédemment et d'introduire à notre lecture de l'Odyssée d'Ulysse et notre analyse clinique.

Primo Lévi (1919-1987), appartenait à une famille italienne (Turin) de confession juive. S'il s'engage dans la résistance italienne contre le fascisme et le nazisme, ce n'était pas, disait-il, en tant que Juif, mais pour défendre la justice et la liberté, nom de sa milice. Lui qui se pensait Italien, aura été réduit à un repère de son identité qui lui aura été ainsi révélé : « *on m'a rendu Juif* »²⁶⁶ par la déportation et le fait que dans les camps, il n'existera plus que

264 Traduction inédite de G. Charron citée par, Imbault, J., « Le mouvement psychanalytique », conférence donnée lors d'un forum à New York intitulé *Images and Ideas of the Twentieth Century*, retranscrit dans les actes Trans V en 1995, pp.206-234, p.232. Article disponible en ligne :

URL <http://mapageweb.umontreal.ca/scarfond/T5/5-Imbeault.pdf>

265 Lévi, P., 1947, *Si c'est un homme*, éd. Pocket, 1988.

266 Lévi, P., 1963, *Conversations et entretiens*, éd. 10/18, 2000.

comme tel. En effet, d'abord prisonnier parce que résistant, il aura été déporté à Auschwitz parce que Juif. Cette expérience traumatique fondera alors son identité jusque dans ses témoignages dans lesquels il tente de se réapproprier son histoire, de se reconstruire son identité d'antan désormais ancrés à cette période de séquestration. S'il se veut témoin, ce ne sera pas tant, selon nous, du Réel des camps de concentration et d'extermination que de sa propre déshumanisation et de l'expérience de non existence qu'il aura eu à combattre et subir. Certains supposent aux raisons de son suicide, outre une traduction de Kafka qui aurait anéanti ses dernières ressources, la non reconnaissance voire l'indifférence que ses témoignages suscitaient chez les plus jeunes. Il se fit témoin de faits dont il attendait un Autre Juge qui n'aura pas répondu à ses attentes méconnues. Cette incompréhension de ce qu'ils n'auront pas vécu, Primo Lévi l'aura perçue, notamment dans ses rêves pendant son incarcération, comme une négation d'une réalité et d'une vérité, une non reconnaissance, un non rappel de leur droit à l'existence, à recouvrer le statut d'homme dont lui et les autres auront été privés. Ses rêves venaient révéler ses désirs (réduits aux besoins primaires) et leur annulation, tel qu'il se sera annulé lui-même dans un désir de survie. Il rêvera de son supplice de Tantale, entouré de nourriture qu'il ne pouvait manger – annulation certainement due à la réalité somatique devenue la seule source qu'il connaissait à lui-même en dehors du regard d'un Autre tortionnaire ; et de son retour parmi les siens qui ne croyaient-croiraient pas à sa tragique aventure²⁶⁷.

P. Lévi vit la déshumanisation dès son transport, collé à des centaines d'autres, dans des wagons de marchandise. Mais dans un rapport métonymique, sa subjectivation et ses processus psychiques ne sont pas encore totalement mis à mal. Le voyage durant des jours, faisant perdre les premières notions de temps, confronte les prisonniers aux besoins du corps qui, entraînant des questionnements quant à leur sort ou leur mort prochaine, occupent seuls leurs pensées. Son arrivée au camp est encore marquée par la marchandisation, les déportés étant triés mais encore en fonction de leur caractéristique humaine, ou au moins animale. L'écriture quasi quotidienne permettra à Lévi de pouvoir se mettre à distance de l'expérience annihilant son histoire et son vécu, puisque ses repères d'antan, par exemple sa montre, auront laissé place à des critères dépersonnalisant, uniformisant et ainsi déshumanisant, comme son immatriculation²⁶⁸.

À la fin du deuxième chapitre, Lévi écrira que « *se retrouver, c'était se rappeler et penser, ce n'était pas sage* » (p.38). Se confronter aux souvenirs que les « persécuteurs » par

267 Lévi, P., « Chapitre V : Nos nuits », dans *Si c'est un homme*, Idem, pp.60-68.

268 « *Un vieux réflexe me pousse à regarder l'heure à mon poignet, une ironique substitution m'y fait trouver mon nouveau numéro* », Lévi, P., 1947, *op. cit.*, p.27.

la dépersonnalisation qu'ils imposaient détruisaient, c'était risquer d'oublier voire de forclure certains traits d'eux-mêmes. Mais également la survie psychique aux prises avec ce conflit de disparaître pour se sauver, n'aurait pu être mise au travail afin de lutter pour son intégrité. Les temps d'inactivité pendant lesquels l'esprit s'évadait venaient non réactualiser les ressources du sujet mais les confronter à l'immédiateté du Réel vécue, rendant la captivité plus insupportable encore. L'errance psychique se devait donc d'être ralentie pour ne pas s'arrêter, ce que la règle énoncée par les « persécuteurs » rappelaient à chaque instant d'un temps aboli : « *ici il n'y a pas de pourquoi* ». Pas de recherche de causes, pas de retour ou d'appel à l'origine, pas même de place pour une énigme et encore moins pour la quête de sa résolution. Dès lors, les principes que nous avons énoncés plus haut se trouvent dans ce genre de situation traumatique, complètement tus par les processus primaires de survie somato-psychiques dans le meilleur des cas, et dans le pire, ils se trouveraient menacés ou condamnés par un automatisme qui coupera le sujet de ses affects et de son appareil à penser et le ferait par ce biais disparaître.

Ce qui aura paradoxalement pu aussi bien entraver que maintenir la dynamique et l'errance psychiques, aura été la confrontation à la langue étrangère, puisque les camps « hébergeaient » toutes nationalités confondues, poussant chacun soit à s'isoler ou se confronter au Réel de la langue, ce qui résiste au transfert, soit au contraire pousser à saisir l'insaisissable en repoussant les limites de son système représentationnel alors au travail. Un de ses co-prisonniers conseilla Lévi sur ce qu'il devait avant tout préserver pour rester un homme : se laver, cirer ses chaussures, se respecter soi-même en tant qu'homme. C'est ce que l'auteur tentera en incarnant, à défaut d'être sujet d'énonciation, le sujet d'un énoncé dont il voulait se mettre à distance afin de se départir de l'envahissement traumatique. Il constatera entre autre que dans ce milieu où l'homme n'est plus homme, même si quelque chose d'une organisation humaine subsiste, les valeurs morales, elles, ce qui fondent l'existence identitaire et subjective, auront soit disparues, soit seront bouleversées au point d'en être méconnaissables.

Lévi empruntera un style littéraire lui-même confus, à l'image de son vécu psychique : tantôt analyste, tantôt témoin, pris dans l'affect ou au contraire dans une observation distanciée... le style étant ce qui permet d'exprimer l'originalité de la personne et le poinçon qui vient l'épingler dans un contexte donné. Si nous glissons vers une définition florale du style, il désignerait un prolongement se situant au cœur de l'appareil génital féminin : le style comme colmatage phallique des failles de l'identité.

Cette identité malmenée, déconstruite voire détruite par endroit, sera dans la plume de l'auteur un moyen de renverser la relation entre persécuteurs et persécutés. Lévi n'emploiera que des termes dépersonnalisant pour parler des oppresseurs, qui « *n'avaient pas de nom* » (p.190), alors que les déportés eux seront fortement *affectivés*, et si uniformisation il devait y avoir, c'était pour les uns du côté d'un Autre tortionnaire, de l'autre d'une entité familiale, rappelant les premières figures identificatoires, repères sécuritaires primordiaux.

Si certains prisonniers ont servis de repères à l'auteur, en bien ou en mal, seuls ceux qui auront activement été présents dans le camp auront été mis en mots, représentants tous les anonymes : celui qui n'aura jamais renoncé à ses valeurs, maintenant de l'humain dans le camp ; celui qui pour ne pas être (que) persécuté, se sera identifié à l'agresseur, déplaçant en la jouant ainsi la soumission de l'autre ; celui qui jouira de quelques privilèges de par son statut social, par la pitié ou quelques trafics ; celui qui se laissera aller à une posture tant comportementale, physique que psychique bestiale, profil que chaque prisonnier campera.

C'est sur ce dernier point que Primo Lévi insistera avec son questionnement permanent, contenu dans le titre de l'ouvrage, et qu'avant de lire ce récit nous attribuions au persécuteur : *ceci est-il encore un homme ?* L'homme qui en est réduit à être le déchet d'un Autre, l'homme qui ne pense plus, ne peut plus se laisser aller aux rêves et autres divagations, celui qui ne peut se dire qu'à partir de signes si tant est que la désignation puisse se substituer aussi efficacement à l'autonomie, l'homme dont le seul espoir, la seule crainte, le seul projet est la mort, est-ce que cet homme est encore un homme²⁶⁹ ? Les œuvres de Primo Lévi qui posaient cette question cruciale à son existence n'auront pas trouvé de réponses. Mais ces œuvres qui matérialisaient une énigme, celle de la condition humaine, n'auraient pu trouver de réponses et de modalités d'existence que sur le versant d'une victimisation que l'auteur refusait, ou comme témoignage se voulant objectif, mise à distance de la traversée d'un danger dans lequel il était prisonnier. Il nous semble que c'est parce qu'il n'aura pu dépasser cette dernière contradiction que l'auteur n'aura pu non plus se reconstruire à partir d'une errance psychique inévitablement tournée vers un passé que l'auteur ne parvint pas à remettre à sa place. Dans ce passé il n'aura pas été un homme et aura été alors empêché de remonter aux repères existentiels originels qui n'auront pu s'ériger en ancrage, balayés par le travail de la mémoire focalisé sur son vécu traumatique.

269 « *Celui qui se laisse aller au point de partager son lit avec un cadavre, celui-là n'est pas un homme. Celui qui a attendu que son voisin finisse de mourir pour lui prendre un quart de pain, est (...) plus éloigné du modèle de l'homme pensant que le plus fruste des Pygmées* ». *Idem*, dernière page.

Pascal aura dit que « *toute la dignité de l'Homme est dans la pensée* »²⁷⁰, et Hegel avancera que « *Penser c'est nier ce qui est devant soi* »²⁷¹ : quand l'errance psychique n'y est plus, l'issue néantisant tout espoir de vie et de projet, en perd-on sa dignité ? Ou est-ce dignité perdue (ou irréprésentable) que de perdre le respect de l'autre et de soi, que l'on ne peut plus se reconnaître dans le regard ou les mots de l'Autre, et que l'on en perd ainsi sa capacité à penser, se dire dans une dynamique signifiante, réduisant au silence le sujet qui pouvait seul dire quelque chose sur son savoir inconscient et son être-au-monde ?

Pourtant P. Lévi aura eu un sursaut identitaire lorsqu'il rencontre Jean, avec qui il échange, au point d'en avoir oublié, qui et où il était. Ce « qui » semble le renvoyer plus au « rien » devenu qu'à son identité primaire depuis quelque temps déjà disparu dans un Réel devenu quotidien, hormis son passé de chimiste qui lui sera revenu en travaillant au « labo » du camp. Jean demandera à Primo de lui enseigner l'italien, et ce dernier commencera par lui réciter des vers de « l'Enfer », premier chant de *La Divine Comédie* de Dante²⁷².

Considérez quelle est votre origine :

Vous n'avez pas été faits pour vivre comme des brutes

*Mais pour ensuivre et science et vertus.*²⁷³

Si nous pouvons noter que la poésie se fera écho d'une persistance de l'humanisation, elle renforcera la conviction de l'auteur d'avoir témoigné par ses écrits, transmettre au reste du monde la réalité des camps. Les vers précédents ceux-ci enjoignent celui qui rencontre un lieu éclairé par son récit, à voir ce lieu qui était jusqu'alors plongé dans l'ombre et sans habitant, afin de faire revivre, comme dans l'*Enfer* de Dante, les hommes morts de leur erreur, celle en l'occurrence, pour Primo Lévi et les autres, d'avoir un jour été. Cette lecture *a posteriori* pour révéler ce qui est depuis toujours déjà là n'est pas sans rappeler celle que fait Pauly des signifiants vide de sens jusqu'à un acte interprétatif qui en révélera un et dans le même temps le non-sens qui le fonde. Par ces vers, Primo Lévi rappelle que l'homme ne peut asseoir son existence que sur ce qui le fonde, non-violence et instinct, par une force qui le porte à la connaissance, ce que nous nommons « errance psychique » qui naît de l'énigme de l'être.

Mais ces vers rappellent les influences qu'Ulysse dans ses déclinaisons plurielles aura eu sur l'auteur, les mêmes références qui nous auront également orientés : le Symbolique dantesque confessant l'erreur qui l'aura perdu et sa descente aux enfers ; l'Imaginaire

270 Pascal, B., 372, *Pensées*, éd. Gallimard, 1936, p.263.

271 Citation attribuée à Hegel, mais qui pourrait n'être qu'un dérivé de traduction de « *Créer, c'est nier ce qui est devant soi* », Ricciotti, R., *Pièces à conviction, les interviews vitriol d'un sudiste, 1993-1997*, éd. Sens & Tonka, 1998.

272 Dante, *La Divine Comédie*, « L'Enfer », Chant XXVI.

273 Cités par Lévi, P., *Idem*, p.121.

homérien que la punition salvatrice aura dévoilé dans ses potentialités, et qui énonce son aventure dont il ne sera plus le sujet mais le héros ; le Réel joycien, tout un chacun qui survit à son erreur, mais reste prisonnier d'une errance qu'il ignore. Ulysse dans toutes ses modalités révèle à lui-même le sujet qui en fait sa réalité en questionnant l'existence, son sens et ses incarnations. Chaque Ulysse sera un exemple d'existence par une errance (psychique) préalable, et dont l'issue toujours incertaine pourra perdre, taire ou faire émerger du sujet. Chacun aura eu à faire avec le Réel, sera tombé dans ses abîmes avant et/ou afin de voir ce qui leur était propre mais irreprésentable ; ce qui leur appartenait par essence, en-deçà des souilles laissées par leur cheminement, le vide.

Nous ne ferons pas de longue analyse sur l'Ulysse Symbolique que nous référons à Dante, car dans une moralité chrétienne, l'auteur dira que l'erreur d'Ulysse n'aura pas été de savoir, mais de vouloir trop en savoir. L'erreur n'aura pas été singulière puisque elle se double d'une autre, celle d'avoir pensé que l'errance pouvait être maîtrisée, et avec elle le Réel, jusqu'à le provoquer en abandonnant un habiter fiable et sécuritaire. Nous traduirons ceci par le fait qu'il faille aussi savoir faire avec l'errance psychique et ses ralentissements, voire ses ancrages, et ne pas forcer le départ sous prétexte d'aventure. À trop vouloir savoir qui l'on est, s'éloignant de ses repères, l'on peut finir par oublier le chemin parcouru et ce qu'il aura déjà débusqué de potentiels. Si la possibilisation dévoile le sujet dans toutes ses modalités d'existence, quelques-unes rimeront avec sa perte. Car se connaître soi-même n'est pas une fin en soi et ne peut être connaître le monde, le dominer ou le conquérir, mais faire avec lui, et non avec le Réel qui a toujours le dernier mot – qui nous manque.

3. L'erreur d'Ulysse ou l'errance comme punition salvatrice

Nietzsche dit que les pensées viennent en marchant. Et par son personnage *Zarathoustra*, il écrit, outre le « deviens ce que tu es », « *Tu es en marche vers ta grandeur ;*

*ton suprême refuge, c'est maintenant ce qui fit jusqu'à ce jour ton suprême péril »*²⁷⁴, ce que nous pourrions adresser à Ulysse et à tout être-sujet-*Ulyssien* que chacun expérimentera.

Homère dit d'Ulysse qu'il est un héros « d'endurance » qui n'en serait mi-dieu que de résister, de surmonter, de souffrir son épreuve, nous ajouterons celle de son errance. Ulysse dont *Odyseus* est le nom grec, odyssée qui porte en sa racine même la haine qui est à son origine – avant même le malentendu –, non celle de Poséidon donc, mais bien celle du héros. *Odussomai* en grec signifie « être odieux », insupportable, plein de haine au point de la convoquer (Cf. *L'Iliade*).

L'Iliade et L'Odyssée sont deux épopées de vingt-quatre chants souvent remaniés, qui se suivent chronologiquement. Retrécées par Homère environ huit siècles avant Jésus-Christ, elles relatent la Guerre de Troie qui aurait eu lieu encore quatre siècles avant.

L'Iliade, en grec ancien contraction de « chanter Troie », raconte donc la Guerre de Troie qui aura bien eu lieu. Le thème intrinsèquement lié qui se retrouve dans les deux épopées et qui nourrira les aventures est la colère : celle d'Achille dans L'Iliade, d'Ulysse dans l'Odyssée, et des Dieux en retour. Le héros de L'Iliade est Achille, même si Ulysse et de nombreux autres héros y apparaissent et y interviennent. Ainsi Achille demanda vengeance auprès de sa mère Thétis – une Néréide, pour s'être fait ravir sa captive par Agamemnon, « Roi des Rois » Achéens, qu'il servait. Ainsi Zeus consentit à cette requête en attribuant la victoire de la Guerre aux Troyens et en persuadant Agamemnon de sa propre victoire à travers un songe. Le Roi des Rois voulant éprouver ses troupes feint de se retirer du combat mais Ulysse convainc les troupes de rester et de se battre. Et après nombre de conflits, de trahisons, de pacte et de soif de pouvoir, la Guerre de Troie eut bien lieu. Les Dieux (Réel) intervenant sans cesse dans la vie des Hommes, ceux-ci s'en trouvent dépourvus de leur certitudes, ne sachant plus l'issue que prendra tant les combats et conflits que leurs destinées, chamboulées donc par les intrusions et assauts divins. L'Iliade s'achève sur une trêve, ne laissant rien prévoir de la victoire des Troyens ou des Achéens. Pour autant, Achille en sort avec grandeur, gloire et honneur, après s'être perdu aveuglé par la vengeance, et dans ce temps également, après avoir perdu beaucoup de ce qu'il était.

L'Odyssée, et L'Iliade à laquelle elle succède, sont souvent citées comme « poèmes fondateurs » des civilisations sociétales occidentales actuelles. Les chronologies de ces épopées sont très fines. L'errance, le périple d'Ulysse aura duré dix années, depuis son départ d'Ithaque pour Troie. Mais comme pour tous les héros mythologiques, c'est dès leur naissance

274 Nietzsche, F., 1885, *Ainsi parlait Zarathoustra*, éd. Flammarion, 1996.

que leur destinée leur est livrée, et soit tentant de la fuir, soit tentant d'y parvenir, ils erreront jusqu'à leur fin. Nous voyons alors que l'errance ne réside pas en l'ignorance de l'origine ou de l'issue mais bien dans le fait de se faire surprendre par ce que l'on n'avait pu prévoir. Dans les premiers temps du récit, Ulysse relate la Guerre de Troie et sa fin, que L'Iliade avait laissées en suspens. L'Odyssée est le retour perturbé d'Ulysse à Ithaque. Encore une fois, ce récit se terminera sur la gloire et la grandeur du héros. Pour autant on ne découvre les aventures d'Ulysse, ce qui l'a mené où il en est au début de L'Odyssée que de manière décousue et anti-chronologique. Les premiers chants ne font exister Ulysse dans ses aventures que par le récit du voyage de son fils, Télémaque, parti à sa recherche.

Puis les chants entament la condition d'Ulysse et sa libération mais non sans une peine de vingt-jours de souffrance imposée par Zeus, pour avoir aveuglé Cyclope, le fils de Poséidon. Mais ce-dernier ne voyant pas les choses ainsi, laisse déborder sa colère en déferlant les eaux sur le héros et ainsi retarde quelque peu son retour. Ce n'est que lorsqu'il arrive à la première étape de son périple, chez les Phéaciens, qu'Ulysse se lance dans le récit de son voyage depuis Troie détruite. Cette première errance durera deux ans. Durant celle-ci, Ulysse rencontra les fantômes des héros qui furent jadis ses compagnons et se replongea dans son passé mais également leur conta leur avenir par le biais de leur filiation. Ulysse, le présent, faisait donc lien entre passé et futur sans que jamais ceux-ci ne coïncident ou ne se rencontrent. Il apprit par cette réunion que les siens étaient dans l'attente de son retour, et fut mis en garde contre la tentation de manger « les vaches du soleil », bétail d'Hélios. Dans les enfers, puisque c'est là qu'il rencontre les ombres, âmes des morts, il vit ces héros condamnés pour avoir cédé sur leur désir (que Dante propagera à Ulysse). C'est l'angoisse qui poussera Ulysse à regagner son navire, celle de se faire méduser par la Gorgone. Si Ulysse se retrouve ensuite seul, c'est que ses compagnons n'auront su résister à la faim face aux abondants gibiers d'Hélios, et furent punis à mort.

Mais l'errance d'Ulysse se poursuivra sur sa propre île qu'il ne reconnaîtra pas. Il se trouvera donc en quête de son lieu d'origine qui l'accueille pourtant. Puis reconnaissant ses repères, il aura à reconquérir sa patrie en éliminant ceux qui le rendent étranger en son propre lieu. Et pendant tout le temps de la reconquête, l'histoire du héros est relatée, récit dont il sera spectateur, ce que Primo Lévi aura tenté d'atteindre par ses propres écrits.

Par l'exploration de ces figures que sont L'Odyssée ou les épisodes sacrés religieux et/ou spirituels, nous tenterons de dégager du fantastique et d'une mythologie de l'errance, quelques universaux qui nous permettront par-là même de mieux entendre la portée psychique

de l'errance mythique. Ces mythes nous serviront dans notre analyse comme une illustration métaphorique de l'errance psychique, de sa dynamique, de son fonctionnement et de son entrave. Ainsi, les différents personnages seront-ils autant de facettes de la vie psychique. Si l'Odyssée relate l'errance d'Ulysse dans son retour vers Ithaque, cette errance nous en marquerons la naissance dès l'Iliade, dès son départ d'Ithaque vers Troie, pour y mener le combat qui entraînera désordre et confusion.

Nombreux sont les auteurs ou les œuvres littéraires et artistiques qui s'inspirent ou se sont inspirés de l'errance d'Ulysse. Les études plus ou moins approfondies sur le mythe et plus particulièrement sur ce héros foisonnent, mais très souvent l'intérêt quant à l'errance se focalise plus sur tel ou tel événement : le cyclope, les sirènes, la(les) femme(s),... *etc.* L'errance en elle-même est comme décortiquée. C'est une vue d'ensemble que nous proposerons, ce qui aura le désavantage de n'être pas aussi précis quant au fond, mais redonnera peut-être toute son importance à la forme même, au fonctionnement erratique.

Les aventures d'Ulysse nous font oublier bien souvent la part de responsabilité et d'erreur qui est la sienne dans sa condition. Son errance n'est pas du seul fait des circonstances mais aussi de ses fautes, actes et entourage. Mais l'errance naît essentiellement du fait de l'inattendu et de l'imprévisible. Qu'il s'agisse de L'Iliade qui est une succession d'événements, faisant vivre le héros et le lecteur dans un *ici et maintenant*, ou de L'Odyssée marquée par des suspensions et des fixations, le temps n'a plus cours, du moins ne court-il plus sur le continuum qu'on lui connaît, ne serait-ce que du fait de la narration. Ce temps conté dans les mythes homériques semble plus tirer vers le temps psychique, dionysiaque en ce qu'il permet une re-naissance, que vers celui de la continuité dont Chronos est le maître. Les seuls temps qui importent en effet, du moins qui priment, sont les temps événementiel et potentiel du récit mais semble-t-il non dialectisés, et là pourrait être la différence entre mythe et roman. Le mythe laisse place à l'interprétation qui fera lire toujours autrement le récit mythique, tel le conte, en fonction de ses propres conflits nés du fait de l'errance psychique. Le roman, telle la fable, dévoilera l'intrigue du sujet-auteur, en se faisant œuvre. La non dialectisation des temps et surtout devenir événementiel et potentiel permet au sujet-lecteur d'y procéder comme il l'« entend ». Les deux serviront donc l'errance psychique tant dans sa relance que dans un repère pour ne pas dériver, mais différemment.

Mais lors de l'événement, la dimension temporelle se réduit au moment de l'action, et l'errance est suspendue par une fixation à l'immédiateté et avec elle toute continuité cohérente. Pourtant, par cette fixation, tous les possibles existent parallèlement,

Imaginairement, et par là, ne sachant lequel se potentialisera, l'errance suivra paradoxalement son cours.

Et qu'en aurait-il été de la grandeur du héros s'il avait été d'emblée enclin au combat ? Ulysse ne s'engagea dans la Guerre de Troie dont il permit la prise par son génie créatif qu'après moult tergiversations et excuses diverses pour rester en sa demeure. Et si ce n'était pas du discours d'un Autre qu'il put avoir accès à son histoire, ce qu'il aura été, par un récit, le temps d'une parole l'appelant à sa place de sujet ? Là où il n'était *Personne*, aurait-il pu cet homme quelque peu *défait* redevenir le héros loué par la légende ? Et si Ulysse avait été « quelqu'un » plutôt que de devenir « *Personne* » et ainsi échappé aux alliés du Cyclope ? S'il n'avait perdu sa voie ou ses compagnons ?

C'est par sa destinée plus que par son destin, par les différentes rencontres vécues et/ou subies par Ulysse, les gains, les pertes, que son mythe, son errance, pourrait nous permettre d'éclairer métaphoriquement ce qu'il en est de l'errance psychique. *Personne* – cette auto-nomination nous permet également de pouvoir substituer à Ulysse tout sujet traversant et atteignant sa « destinée » par une errance, ainsi devenant ce qu'il doit être par des déstructurations constructives et des déconstructions structurantes.

Toumson²⁷⁵ cite Nietzsche qui s'exprime à propos d'Ulysse :

C'est seulement aux Enfers que l'on nous montre quelque chose du sombre arrière-fond de tout ce bonheur d'aventurier qui baigne Ulysse et ses pareils comme d'un éternel éclat de mer, de cet arrière-fond qu'ensuite on n'oublie plus : la mère d'Ulysse est morte d'affliction et de désir de revoir son fils !²⁷⁶

Double vue qui doit être opérée ici : du côté de la mère, éprouvée aussi par les Dieux, qui de trop désirer un retour (au même ou de l'objet du désir) aura périé ; du côté d'Ulysse qui à cause de son erreur au sens vieilli et récent du terme, n'aura pas vu s'éloigner et mourir ses repères primaires, qu'il aura donc à reconstruire autrement. Ce que le sujet doit devenir ne se réalisera pas sans désir (de retour), perte et deuil, et le refoulé faisant retour laissera une trace indélébile qui permettra le (l'af)franchissement ou l'aliénation. Le sujet renoncera aux représentations qui l'auront fondé et sur lesquels il reposait son identité, soit en y substituant d'autres figures, soit en les investissant différemment, soit encore seront-elles les base de l'identité et d'identifications ultérieures successives, disparaissant donc en tant que telles. Par

275 Toumson, R., *Poésie et identification : la descente aux enfers*, article en ligne, 1996.

URL http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=rtoumson151096

276 Nietzsche, F., 1871, *Aurore – Réflexion sur les préjugés moraux*, éd. Hachette (coll. Pluriel), 2005.

des épisodes donc d'attache, de perte, de dépersonnalisation voire de désubjection (Cf. sa rencontre avec les sirènes par exemple) et de reconquêtes identitaire et historique, parce que l'avenir est incertain comme l'est le père, l'errance est inévitable et avec elle une dynamique permettant la rencontre de soi dans sa propre existence en acte et en puissance. Les prédictions des oracles ne pourraient-ils pas correspondre à un appel assignant le sujet à être ce qu'il doit être, devenir ce qu'il doit devenir mais surtout à l'accepter ? C'est-à-dire que l'oracle, en annonçant un destin grandiose au point d'en être tragique, enjoint le sujet à se mettre en route vers cet inéluctable et par l'errance accepter à être ce qu'il est, errance car si les issues sont connues, les voies par lesquelles y parvenir ou y menant, malgré la clarté et la précision de certaines prédictions, restent pour le moins obscures.

Ulysse incarne le sujet en tant qu'il commence à suivre une route tracée par d'autres, par l'appel d'un Autre et par une pulsion qui le pousse à l'aventure, pour ensuite poursuivre la quête de l'origine représentée par Ithaque, et dans cette poursuite s'y rencontrer lui-même en se confrontant à ses limites et en dévoilant sa potentialité. Et tout au long de son aventure erratique, Ulysse tentera d'avancer et c'est par la pensée et la parole que son projet d'être fidèle à lui-même malgré les circonstances, du moins d'y revenir, aura un goût de possible. C'est par le langage, l'intervention d'une métaphore paternelle qu'Ulysse ira rechercher jusque dans les Enfers, c'est-à-dire le territoire le plus profond et interdit au sujet, lieu qui contient le plus énigmatique intime et le plus extime secret à soi – l'inconscient –, c'est donc par la *catabasse* que notre héros tendra à se réapproprier son histoire, reconstruisant son passé pour comprendre son devenir et affronter son advenue. Ce sont les figures paternelles – re-pères du nom – et celles de l'Autre qui délivreront Ulysse de l'événement dont il pourra alors symboliser l'essence, en retrouvant la mémoire des siens et de l'énigme qui le fonde.

Intéressons-nous plus en avant à la descente aux enfers telle qu'analysée par Toumson en nous attardant sur l'énergie poétique du style oral qui permet la force créatrice du sujet. Nous avons abordé l'aventure en ce qu'elle est la rencontre de l'imprévisible et de l'inattendu. L'errance psychique en facilite l'expérience, ce qui fait de cette errance, non une dérive, non un voyage, mais une sorte de voyage dérivé qui mènera en un lieu qui, même s'il était celui visé au départ, ne sera pas entendu de la même voix, appréhendé par la même parole, que celle par laquelle s'exprimait le sujet tant en ses débuts que pendant l'errance. Mais les aventures ne sont jamais sans danger et se font *Erfahrung*, *ex-periri*, expérience de la traversée du danger même. Le récit de ces dangers permet au sujet de les remettre à distance,

dans leur qualité d'événements passés ou « surmontables », mais lui permet également par cette narration de reconstruire une histoire, à partir du mythe qui le fonde et qui lui échappe, non sans en passer par des régions inconscientes jusqu'alors inexplorées, du moins qui restèrent à ce jour obscures, permettant au refoulé de faire retour. Ainsi Ulysse descendant aux enfers pour y rencontrer les figures parentales ou avatars d'événements qui l'auront marqué, c'est le sujet qui s'enfonce dans les méandres de son être, les bas-fonds de son inconscient pour approcher au plus près d'un savoir intime au sujet et sur lui. Mais à s'en rapprocher de trop, l'effet oraculaire de la toute connaissance, de cette volonté de savoir plus que d'un désir, signera sa perte.

Toumson, compare la catabasse, *catabasis* « marche vers le bas », à un travail de deuil, celui d'une figure d'incarnation de la fonction paternelle. Ainsi Ulysse ira se confronter à son destin d'Homme, soumis à la Loi de la castration, confirmant son inscription dans le langage. Le processus de deuil installe le sujet dans un paradoxe temporel, celui de la rencontre de la rétrospection et de la prospection, ce que l'auteur nomme régrédience, qui permettrait par un travail conjoint des processus primaires et secondaires de tourner le sujet vers un advenir possible par l'appel d'un Autre (paternel), mais par la transgression d'un interdit, par exemple celui de la toute/pleine connaissance. Cette prospective sera ainsi possible par le passé dévoilé, dans ce qu'il est et dans ce que le sujet, en ce temps et lieu, aura été. Les figures paternelles des Enfers détiennent un savoir, un secret sur les origines non du sujet, mais de son désir, et le lui délivrent en le plongeant en son sein, dans le manque, vide par lequel la quête du secret est possible. Le sujet erre dans ce paradoxe, de rechercher ce qui le fait rechercher et lui permet de le faire. L'errance psychique, dans tout ce qu'elle permet et appelle, est un processus dynamique : ce que l'on ignore rechercher, cette dynamique qui nous fait être et exister, c'est soi-même incarnant cette dynamique ; rechercher ce qui est toujours déjà là dont la trouvaille ne peut se faire que dans la découverte, rencontre potentiellement traumatique.

Le paradoxe temporel permettant donc la dialectique entre ce qui aura été et ce qui pourrait être, indépendamment de ce qui est – le présent étant illusion – part pourtant du moment de l'être qui joint ces deux pôles. Le sujet en tension d'existence n'est pas seulement celui du dire (celui qui dit et est dit) mais surtout celui qui peut mettre en dialogue telles les prédictions de Tirésias, analepse et prolepse, ce qu'il aura été pour ce qu'il aura à être. Passé et futur ne sont pas, comme dirait Toumson, et ce même dans le récit, superposés mais dialectisés (dirons-nous en un devenir). En effet les événements ne peuvent coïncider que dans la persévération du même, comme si le héros était pris dans une boucle spatiotemporelle. Si un lien

corrélational se noue entre ce qui était et ce qui adviendra, ce n'est que par le fait de l'après-coup, et reprenant le mythe d'Ulysse, ses périples dont la catabasse sont déjà advenus lorsqu'ils sont relatés. Et quand bien même nous reviendrions au moment de la rencontre des âmes des morts, alors la réalisation des prophéties ne sera pas encore établie. Il s'agit donc d'une mise en dialogue dialectisante rassurant le sujet « qui sait à quoi s'attendre » puisque ce qu'il attend – le Réel de la prédiction – est toujours déjà là, mais en attente de l'inattendu, il sera toujours surpris et c'est lui-même qu'il rencontrera, en/dans ce Réel-là qui ne saurait être prédit.

Un questionnement est soulevé lorsque le passé représenté par ces âmes indique quelque chose du présent – à savoir que Pénélope attend le retour de son époux. Là encore nous pourrions avancer que ce n'est pas tant le passé que figurent ces ombres, mais bien ses traces, ses empreintes sur lesquelles le temps ne saurait avoir d'emprise. L'attente de Pénélope aura débuté lorsqu'elle vit partir Ulysse et n'aurait pu s'achever qu'avec un travail de deuil qu'elle se refuse à accomplir ou avec le retour d'Ulysse qui n'est pas encore avéré au moment de cette révélation.

Toumson reprenant Freud, rappelle que la *catabasse* métaphorise la quête du savoir et qu'elle est liée à la fonction paternelle. Effectivement, celle-ci ouvre le sujet vers l'univers des possibles en le détournant de la relation fusionnelle précoce, première, à la mère. En lieu des points d'errance, le récit y substituera des points de repères, donnant cohérence à des événements épars et sur des lieux et moments marqués par la rencontre qui abolit toute notion d'espace et de temps. Le sujet alors, dans *son* récit, pourra réagencer temps événementiel et potentiel – qui fondent le mythe –, son histoire à l'Histoire, réarticuler sa chaîne signifiante au bain de langage duquel il est issu et dans lequel il évolue.

Comme pour tout sujet, l'origine d'Ulysse lui est, et nous est incertaine. Il n'est pas rare dans la mythologie de croiser plusieurs filiations possibles tant aux Dieux qu'aux Hommes, et Ulysse né d'Anticlée, aura comme Père Laërte ou Sisyphe, et héritera du royaume de l'un, de la ruse de l'autre, et de toutes les conséquences de cet héritage.

Toumson dira à juste titre que Ithaque ne figure pas tant l'origine que le retour à soi, la répétition et la redécouverte. Ulysse naît colère et devient personne. Cette *dépersonnification* lui permettra un double processus : celui de se construire une nouvelle identité et de retrouver les fondements de son être. Double processus : un même processus pour deux produits qu'Ulysse aura à dialectiser pour qu'ainsi il puisse enfin retourner sur son île, reprendre autrement le cours de sa vie.

Une autre figure mythique est liée à l'errance incarnée dans Hermès, Dieu des voyageurs, des commerçants et des voleurs. Le mouvement des uns, le labeur des autres, et la ruse des derniers, sont aussi ce qui détermine la fonction d'Hermès dans la mythologie de l'errance. Hermès est né du roi des Dieux, Zeus, et de l'ainée des Pléiades, Maia. Cette union prévient d'emblée des potentialités de leur fils, qui naît donc de ce qui brille, et qui à trop en être fasciné peut rendre aveugle ou s'avérer léthal. À peine né, Hermès quitta sa grotte de naissance et partit à l'aventure. Il déroba les bœufs d'Apollon, et ce dernier venant récupérer son bien, fut charmer par le son de lyre, instrument qu'Hermès venait de créer. La musique adoucissant les mœurs et les Dieux, Apollon lui offrit sa houlette de berger, outil qui sert entre autre à faire revenir dans le troupeau les bêtes égarées, à faire passer de la dérive au nomadisme. Il devient très vite le messenger des Dieux, et également en tant que psychopompe, le lien entre monde des vivants et celui des morts. Né du Réel, par ruse (stratégie d'adaptation), voyage (mouvement erratique) et labeur (travail psychique), il devint celui qui pourrait faire lien entre ce qui aura été et ce qui sera en intervenant auprès de ou sur ce qui est. Si Ulysse peut être métaphore de l'aventure erratique, Hermès peut également venir dire quelque chose des processus psychiques en jeu dans cette aventure. Souvent ce Dieu interviendra auprès des héros légendaires, soit directement en tant que repère stable connu, soit prenant figure humaine anonyme, guidant par ses paroles encourageantes les pas de l'errant, afin de prévenir des dangers ou d'aider à surmonter certains obstacles en révélant au sujet ses potentialités par-delà ses limites. Hermès, « plus » qu'un messenger, est l'instrument des Dieux : il vient représenter le Réel, rendant sa confrontation moins insupportable ou orientant le devenir du sujet. Hermès est celui qui prévient des dangers : il rappelle les interdits et les risques en cas de transgression. C'est parce que les hommes n'ont cessé de transgresser ou d'essayer de contourner les interdits que les Dieux déploient leur colère. Le Réel arrive dès lors qu'on le provoque ou le convoque. Mais l'évoquer serait déjà de l'ordre des deux premiers, puisque dire l'indicible comporte une marge d'erreur quant au savoir qu'on lui impose ; savoir qui lorsqu'il est éprouvé, se défait pour ne laisser place qu'au trou qui le fonde et dans lequel le sujet de ce savoir pourrait venir à se confondre.

C'est Hermès qui délogea Ulysse de sa captivité volontaire selon les versions, auprès de Calypso, en le confrontant à la volonté du Réel, celui de le désancrer de ses chimères, et de le remettre à sa place, celle qu'il aura à construire. Mais d'avoir fait l'erreur d'attaquer le fils d'un Dieu, Ulysse ne trouvera sa place qu'au prix de sacrifices, de détour, de dérives. Ulysse ne sera pas tant en errance de ne pas savoir où il va que de ne pas savoir ce qui l'attend

encore, et de ne pouvoir être accompagné, manquant donc d'emblée de repères qu'il devra se construire pour ne pas dériver plus encore.

Le mythe, en tant que « *mensonge qui dit une vérité* »²⁷⁷, révèle-t-il quelque chose du probable, mais, qui, en tant que vérité potentielle, ne pourra lui non plus se dire dans toute son entièreté. Il dit ce que le langage, les mots ne peuvent dire, alliant énoncé, énonciation et vérité anhistorique. C'est parce qu'il contient et est engendré de l'énigme, qu'il la dévoile en poussant alors le sujet à en savoir plus, en savoir trop, non que sur la faille mais aussi et surtout sur ce qui la comble ou la crée. Le mythe donc contient une vérité, délivre un savoir qui nous précède, mais que nous réactualisons par nos propres conflits intrapsychiques et existentiels. C'est en cela qu'il crée du manque en le comblant, le vide venant remplir le néant.

Ulysse le héros, n'aura pas été que cela, c'est ce qui lui aura valu son habitat éternel au plus près du neuvième cercle central des Enfers, demeure d'Hadès. Usant de ruse, celle-ci n'était pas que pour des fins louables, et Ulysse n'était héros donc, non parce que juste ou valeureux, mais d'avoir persévéré dans son errance et en avoir fait autre chose qu'une voie sans issue. Au contraire, s'ouvrant aux possibles et à l'improbable, Ulysse aura pu se découvrir dans toutes ses potentialités d'être. Selon Antisthène, Ulysse serait héroïque car il aura permis à d'autres de le dire, tout en se reconnaissant dans chaque parole de l'Autre prononcée. Inciter l'Autre à dire ce que nous sommes, non dans ce que nous montrons de nous-mêmes mais dans ce que nous pouvons montrer de ce que nous aurons été, afin de nous redécouvrir encore et toujours autrement, voilà en quoi consisterait le sujet vertueux. Ceci ne serait possible qu'en quittant l'origine, pour filer vers les limites les plus extimes de son être. L'essentiel ne sera pas seulement de parcourir tout l'espace offert, mais conquérir chaque lieu de rencontre en le revisitant et l'éclairant d'un jour nouveau, des traces des expériences et de la chute des signifiants qui ouvriront le sujet à cette possibilité de n'être rien et ainsi sa capacité à se décliner à l'infini. Là encore, le sujet étant ce qui permet de savoir sur le savoir de l'Inconscient, nous comprenons que celui-ci est infinitisé car dépend de la lecture que le sujet en fait, soumise inévitablement, à la lecture d'un Autre. Ulysse aux multiples facettes, dont aucune ne pourrait à elle seule dire comment Ulysse aura été au monde.

L'Odyssée du sujet *Ulyssien* est l'errance psychique en tant qu'elle confronte inévitablement le sujet à l'inattendu, qui le fera exister en présence, dans son absence ou par sa virtualité ;

277 Citation attribuée à Théon d'Alexandrie (env. 365 – env. 405), « *Progymnasmata* », 3, dans *Rhetores graeci*, éd. Spengel, Leipzig, Teubner, 1853-1856, volume II.

errance qui commence d'un départ de l'origine et qui finit dans une quête de l'origine ou dans une fuite vers elle dans un enfermement moëbien, dans lequel le lieu que l'on vise est le lieu d'où l'on fuit, lieu où l'on ne peut être que de toujours l'avoir quitté.

Nous faisons une distinction entre mythe et roman, mais Joyce nous fera mentir par ses œuvres qui, telles celles de Lewis-Carroll, nous offre la perspective d'un roman mythique jouant donc : de l'errance, en poussant le sujet lecteur dans une signifiante dont il aura à interpréter le sens ; et des significations qu'il ne pourra que déconstruire.

4. Une lecture Joycienne de l'errance psychique : effets de transfert

Nous avons établi que l'errance psychique liait dynamique existentielle et dynamique signifiante, et qu'elles pouvaient, dans leur rencontre, donner à voir les modalités d'être-au-monde du sujet. Celles-ci seront révélées par les effets de transfert, c'est-à-dire les effets de perte de *lalangue* à l'épreuve de la langue parlée. James Joyce nous éclairera ici sur bien des points : par la forme même de son roman, par les effets de traduction littéraire ou psychanalytique. C'est en s'interrogeant sur une capacité de Joyce à connaître le Réel, à savoir qu'il y a errance du fait de l'énigme, et d'énigme que parce qu'il y a de l'errance, que nous avons lu le roman *Ulysse*²⁷⁸, qui, détenteur de ce savoir – du moins que nous lui supposons – saura faire parler.

Par son écriture, sorte de négation du langage car elle ne respecte pas les règles conventionnelles d'usage de la langue voire du discours, Joyce semble révéler, par l'absurde des mots et de leur agencement, l'effet de perte transférentiel, donc l'énigme que contient et couvre le langage. Par ce vide source d'équivoque, l'auteur pousse à l'errance, lire sans toujours comprendre, sans jamais savoir ce qui nous attend ou comment sera en fin notre rapport à l'œuvre et nos propres productions de perte. J. Aubert dira à propos de la recherche de Joyce qu'elle « *vise à traiter au plus près une expérience. Elle n'est pas discours sur ou à*

278 Joyce, J., 1936 (pour la traduction française), *Ulysse*, éd. Gallimard (coll. Folio), 2004.
Joyce, J., 1922 (pour la version originale), *Ulysses*, éd. Gallimard (coll. Folio), 2000.

propos de cette expérience »²⁷⁹. En inversant les rapports de l'énonciation et de l'énoncé, Joyce met en défaut le symbolique pour laisser se déployer une parole de Réel. Inversement comme Diogène, Joyce tentera par l'absurde de l'écriture, d'une mise en forme, d'approcher de l'instant de l'existence, du moment de l'expérience. Lacan dira que « *Stephen c'est Joyce en tant qu'il déchiffre sa propre énigme* »²⁸⁰.

La relation transférentielle consiste à mettre l'Autre « en place de », le mettre à l'épreuve, et voir ce qui tient, ce qui s'en dépose, et de ce fait ce qui se perd. Tout enseignement est transfert, et dans le cycle borroméen, tout nœud sera éprouvé par l'autre. Plusieurs transferts pour plusieurs lieux de perte. Nous ne reviendrons pas ici sur Joyce et la recherche ou trouvaille d'un Nom-du-Père mais sur ce qu'il nous apprendra quant à l'errance et l'effet de perte qu'elle révèle.

Ulysse, le roman de James Joyce est écrit essentiellement sous forme de dialogue interne, mais emprunte certains éléments à d'autres styles littéraires, ce qui ajoute à la confusion. Par exemple, apparaît un narrateur omniscient, mais difficile de dire s'il s'agit des certitudes affirmées par le personnage, ou un énoncé à entendre comme vérité. Certaines phrases sont incomplètes en leur début ou leur fin, d'autres sont grammaticalement incorrectes ou au vocabulaire trop cru pour être compris. L'Irlande du début du XXème siècle est ainsi contée en un jour, rythmée par le passage du point de vue d'un personnage à l'autre (*Stephen Dedalus* et *Leopold Blum*) et de leur rencontre. Les pensées vagabondes de l'un, le vagabondage des pensées de l'autre, chacun sa perception qui dressera un décor, représentation du monde, qui permettra de rendre compte du décalage permanent du fait de la perte inhérente à toute relation, interaction entre le sujet et l'objet. Ces dialogues suivent la dynamique de la conscience, les processus de penser tels que décrits plus haut par les philosophes expérimentalistes. Ces témoignages d'une routine quotidienne non contrôlée donne donc à voir tant l'association libre basée sur l'équivoque que celle dont les transitions échappent, effets de Réel. Puisque Joyce voulait être fidèle à ce que tout un chacun dans son intime s'autorise, aucun thème n'aura été censuré, ce qui interdit la publication du roman (jugé trop obscène) aux États-Unis pendant plusieurs années.

279 Aubert, J., *et al.*, « James Joyce et la psychanalyse », dans *Savoirs et clinique*, 2005/1 n°6, pp.201-214.

280 Lacan, J., 1975-1976, *Le Séminaire XXIII : Le Sinthome*, Leçon du 18 novembre 1975, éd. hors commerce de l'Association Freudienne Internationale, p.56.

Les auteurs qui se seront essayés à la traduction de cet ouvrage se seront heurtés à plusieurs difficultés : toute traduction entraîne une altération du sens et donne naissance à d'autres équivoques que celle de la langue d'origine ; les expressions propres à une langue ne trouvent pas toujours d'écho dans la langue d'accueil ; Joyce qui voulait trahir le fonctionnement cognitivo-psychique de ses personnages, aura usé des mêmes néologismes et erreurs d'usage qui pourront toucher chacun, subjectifs et qui n'ont de significations que pour celui qui les énonce ; Joyce aura privilégié la structure de l'inconscient comme langage au détriment de l'organisation et des codes de la langue ; l'inconscient peut-il trouver traduction par celle de ses manifestations ?

Nous affirmons que tout acte d'interprétation ou de mise en représentation par l'image ou l'imagé qui tenterait d'ancrer le rapport signifiant/signifié en une signification, colmaterait un trou dans le savoir par un avatar agencé autour d'un vide, maintenant dans la même mesure qu'elle tentera de fixer l'errance psychique. Nous avons pu remarquer qu'une simple réédition même dans la langue originale aura modifié, parfois par quelques détails de ponctuation ou de corrections grammaticales, l'effet produit sur le lecteur. Ainsi toute œuvre qui contient une perte et son effet entraîne chez celui qui la voit un effet de création, de traduction, acte d'interprétation. La traduction française de James Joyce a été faite par nombre d'auteurs, et nous avons lu la dernière en date, celle de J. Aubert *et al.*, qui auront tenté d'être fidèle au mouvement de sens que Joyce a appliqué à son texte en anglais, en croisant les traductions non des mêmes passages mais d'extraits différents, par des anglophones différents universitaires ou non, plusieurs énoncés pour rendre compte d'une énonciation. Nous avons entrepris une double lecture, dans les deux langues, et le décalage permanent entre une lecture mise à l'épreuve de l'autre (transfert), témoigne de l'insaisissable du dire.

Version française :

Pour eux aussi l'histoire était un conte comme tant d'autres trop souvent ressassés et leur pays un mont-de-piété.

Si Pyrrhus n'était pas tombé dans Argos sous les coups d'une mégère ou si Jules César n'était pas mort poignardé. La pensée ne peut les congédier. Le temps les a marqués de son fer rouge et les a enchainés dans la chambre des possibilités infinies qu'ils ont exclues. Mais étaient-elles possibles ces possibilités-là puisqu'elles n'ont jamais existé ? Ou bien la seule possibilité fut-elle celle qui arriva ? Tisse, tisseur de vent.

- Racontez-nous une histoire, monsieur.
- Oh, oui, monsieur. Une histoire de fantômes (p.41).

Version originale :

For them too history was a tale like any other too often heard, their land a pawn-shop.

Had Pyrrhus not fallen by a beldam's hand in Argos or Julius Caesar not been knifed to death? They are not to be thought away. Time has branded them and fettered they are lodged in the room of the infinite possibilities they have ousted. But can those have been possible seeing that they never were? Or was that only possible which came to pass? Weave, weaver of the wind.

– *Tell us a story, sir.*

– *Oh, yes, a ghoststory (p.30).*

Ce que nous aurions traduit par « *Pour eux aussi l'histoire était un conte comme tout autre trop souvent entendus* », perd de son équivocité et des possibilités d'agencement grammatical ou de sens originaux. Mais le terme de « ressasser » pour ne reprendre que lui concentre aussi plusieurs lectures possibles. Est-ce le sujet à lui-même, d'autres au sujet, le sujet à d'autres ? Si nous continuons, nous voyons que la ponctuation et par-là le style des phrases se transforme : les phrases passent d'une interrogation ironique, négation pour dire le contraire, à une forme hypothétique en français qui reprend le questionnement suivant sur le possible qui ne peut être qu'à venir, puisque dans le passé, le possible n'existe plus, il ne demeure que des faits. Joyce pose une question dont on connaît la réponse mais comme si une autre possibilité que celle qui fut était encore possible, question rhétorique, interrogation fictive dont la caractéristique est l'attente paradoxale d'une non réponse, mettant l'A(a)utre en défaut de parole.

L'expression « *think away* » ne trouve pas d'équivalent en français : elle exprime le passé mais également la distance et l'exclusion, mais dans une réactualisation, une mise en représentation de l'élément en tant qu'absent qui frôlerait la forclusion. Le terme choisi pour la traduction provoque une autre écoute : dissoudre, donner congés, renvoyer,... etc..

Pour tout domaine d'évolution, dans toute discipline d'application ou de référence, et c'est bien ce que nous dit Joyce à travers *Stephen*, « *ce doit donc être un mouvement, l'actualisation du possible en tant que possible* » (p.41), le possible ne l'est que dans un mouvement qui introduit ou produit par sa force, son sillon, son trajet, espace et temps qui n'existeraient pas sans lui. L'errance psychique, cette force qui met en mouvement, crée donc une temporalité, une finitude, un rythme qui viendra « tiercéiser » toute relation duelle. Le processus de penser n'est qu'une tentative de penser la pensée, et de mettre en pensées le fait de penser. Dynamique impossible qui en ratant son objectif crée d'autres perceptions du monde que nous pensons dans la possibilité d'être avec ou sans nous. Rester ancré au passé

nous empêcherait de vivre le présent et de créer du possible, en se projetant dans un avenir aux diverses déclinaisons et issues. « Tisse, tisseur de vent ». Le but de la vie serait elle-même, mais vivre n'est pas se laisser vivre, mais activement être pour provoquer l'existence, le pas-de-côté ou le dépassement de soi qui nous permettrait ce double mouvement d'aller au-devant de soi mais aussi de se retourner sur soi, ce qui nécessite de ne pas s'enraciner dans l'immédiateté, seule moment du temps illusoire. Tisseur non *de* vent donc, d'une force invisible dont on ne remarque que les effets sur les corps ; mais tisseur *du* vent, celui qui crée cette force ou qui en est l'instrument.

Dans un autre passage, nous avons été interrogatifs sur la proposition de faire s'équivaloir « *gracelessness* » et « gaucherie », et à peine plus loin, l'expression « *once and lightly* » et « au passage et du bout des doigts ». Le premier terme, « *gracelessness* », et formé de « *grace* », le privatif « *less* » et le substantifiant « *ness* ». Il s'agit donc d'un substantif désignant l'état de ce qui est « dépourvu de charme ». Mais « *grace* » renvoie à bien d'autres déclinaisons qui pourraient toutes trouver sens dans la phrase ou le contexte. « *Graceless* » renvoie à ce qui n'a pas de sens, ni vrai ni faux, au défaut de charme, de grâce, mais aussi au dépravé. « *Gracelessness* » serait un manque désagréable de grâce dans le mouvement, dans l'expression ou la forme. Stephen, enseignant, se retrouve dans les traits d'un jeune élève dont l'enfance actualise celle du personnage mais « *trop loin pour que [sa] main la touche au passage ou du bout des doigts* » (p.45 version française ; p.34 version originale). « *Once and lightly* », littéralement, « une fois et légèrement », marque selon nous la distance caractéristique des choses en pensées, qui nous paraissent proches par la réactualisation mais si éloignées dès que l'on tente de s'en saisir puisque passées. Ce qui est vécu ne peut l'être qu'une seule fois. « *Lé fet met* » dit un proverbe arabe : « le passé est mort » et tel le père de la horde peut venir hanter le sujet s'il n'est pas « totémisé ».

Les élisions sont nombreuses dans le roman de Joyce, et les formations de mots nouveaux, notamment par accolade de mots existants distincts, ne sont pas plus rares. Mais que dire lorsque l'espace entre deux mots est supprimé par l'auteur, figeant la signifiante, et que dans la traduction, c'est non seulement l'espace mais également la lettre qui manque ? Par exemple le « *allimportant* » de Joyce devient avec Aubert le « *ultrimportant* », l'un dans le tout, l'autre dans le débordement, ce qui rejoint les effets de l'angoisse, « quand le manque manque à manquer ». *Lalangue* dans sa modalité joycienne.

Lacan se sera longuement penché sur Joyce et ses écrits. C'est à partir d'eux qu'il aura pensé élaborer le sinthome, ce qui, d'un quatrième nœud, fait tenir les registres psychiques

déliés. Le sinthome viendrait pallier l'erreur, la faute cause de la faille qui permet le possible, ce qui cesse, de s'écrire²⁸¹. Si le jugement, l'émotion ou la définition sont des réponses sans question selon Ouaknin, l'énigme de l'être et de son manque à être, serait une question sans réponse²⁸², l'existence la façon d'y répondre et le sinthome serait une réponse, elle-même énigmatique. La seule réponse à l'énigme est une énigme, et l'existence est l'être-au-monde du sujet dans l'erre de l'errance psychique, la façon dont il noue et défait les registres, dont il déconstruit et agence son système représentationnel. Le symptôme s'étaie du signifiant, et le sinthome de sa chute. Nous voyons ainsi que de son énigme, de sa réponse et de sa manière de l'avoir trouvée et de la dialectiser vers une autre, ne reste saisissable qu'une trace qui ne sera jamais preuve ou témoin ni du passage ni du passager, ce qui fait dire à Lacan que le sujet est toujours supposé, incertain et équivoque. L'errance psychique sera, selon nos termes, une force cause et conséquence de l'émergence du sujet.

L'apport de la phénoménologie sera donc, à la lecture de la conceptualisation lacanienne du sinthome, non à comprendre hors nouage borroméen, mais dans sa déliaison, l'existence étant ce qui le préservera de sa rupture. Le manque à être : le vide de sens qui permet l'être et l'existence ; le ratage quant à seulement être et exister ; être, ce qui manque et qui est visé. La vertu que voudraient atteindre le philosophe et le sage les mettra en tension d'existence et les condamnera à toujours s'interroger, mais ne saurait qualifier l'habitat du sujet. À peine colorera-t-elle son habiter.

Ce que Joyce et Lacan nous indiquent par leurs œuvres respectives, c'est que l'illusion fait corps. Le sujet s'en fait la dupe et l'érige en savoir. Mais tout savoir, nous l'avons dit, comporte son lot d'énigme que l'illusion imaginaire obstrue. Mais telles les poupées gigognes, il y aura toujours un trou qui sera compris dans le colmatage, fut-il infinitésimal, et du rapport entre trou et comblement, sera l'émergence d'un sujet supposé. L'existence elle-même est une mise en rapport entre Imaginaire, Symbolique et Réel, comme le précise Lacan, la rencontre de l'un et « l'arrêt » d'un autre. Fixation, suspension, défaillance dans sa fonction, dans ce qu'elles répercutent sur le fonctionnement psychique global. *Ulysses* témoigne de l'existence de son auteur, comme toute œuvre fixera en un point cette rencontre qui échappe et pousse au mouvement.

281 Lacan, J., 1975-1976, *op. cit.*

282 Etymologiquement « énigme » renvoie à une parole incompréhensible, ambiguë donc équivoque. Lacan en dira qu'elle est « une énonciation telle qu'on n'en trouve pas son énoncé ». Lacan, J., *idem*, p.54.

En conclusion

Nous laisserons le dernier mot à Lacan qui par sa lecture de Joyce nous permet de recentrer métapsychologiquement nos propos sur l'errance psychique.

La singularité de chacun réside dans ses capacités créatrices : praxis, savoir-faire, savoir-être, et même dans le savoir. En effet, la manière de créer par structuration, déconstruction, représentation, interprétation, ... *etc.*, fait coïncider énoncé et énonciation par leur sujet respectif qui se rejoignent au moins asymptotiquement. Le dire et le dit réunis en un même lieu, l'œuvre, la production, peu importe sa nature. Une vérité pourrait toute se dire par l'existence, mais elle-même échappe au sens. Vérité et existence appartiennent au Réel, et leur éprouvé ne se fait, sans risque d'une jouissance débordante, qu'avec l'acceptation d'un renoncement à les dire *toutes*. Ainsi l'énonciation sera énigme, et l'analyse permettra une réponse à partir de laquelle le sujet tentera de remonter jusqu'à la question, un mythe qui répondra à une énigme à jamais indéchiffrable. Le sens naîtra du nouage entre l'inconscient comme savoir et l'Imaginaire. Et l'interprétation servira de « *suture et d'épissure* »²⁸³, en révélant le nœud, ce qui fait tenir ensemble mais aussi ce qui fait butée et cache en son cœur un trésor, et tout autre nœud borroméen et symptomatique, jusqu'à ce que ces nœuds défaits laissent entrevoir quelque chose du sinthome, de l'existence du sujet, qui ne sera jamais une entité consistante mais qui fera retour toujours différent et différemment.

Tout dit est une erreur, dérivé de l'errance, qui remet son sujet en tension vers un dire avant que quelque obstacle, erreur de parcours, ne l'en dévie à nouveau. Lacan employait le terme de « bourde » pour désigner ce dit des prêtres qui auront affirmé à Joyce l'existence d'un vrai rédempteur. Nous dirons que tout dit est une bourde : il divertit l'autre qui se détourne de la vérité qu'il cache ; il est une erreur non sans conséquence ; il est une méprise et une méconnaissance ; il lie les signifiants pour en faire naître de nouveaux ; il est ce par quoi le sujet se guide et ce dont il se soutient entre deux repères/signifiants. Le dit sera le dire par le corps, par le langage, ce qui reste de *lalangue* et qui sera soumis à l'Autre.

Réel, Imaginaire et Symbolique se continuent l'un l'autre, et par endroit, par erreur du fait de l'Inconscient et de l'équivoque (ce qui nous fait et nous permet de penser à partir du signifiant), se confondent. Il s'agit alors, par leur mise en rapport, leur rencontre et l'acte créateur ou interprétatif, de les distinguer et en ceci leurs points de mêlées. Le dénouement de

283 Lacan, J., *idem*, p.60.

toute chaîne sera de révéler la façon d'être-au-monde du sujet, son sinthome qui ne s'exprimera et ne pourra être traduit sans prise en compte du contexte d'émergence, du signifiant qui a vu naître le sujet en tension vers celui qui le dira. Et le sujet, par son dit, pourra être représenté pour et par un Autre et ensuite à lui-même, car ce que le sujet peut saisir de lui-même ne sera que de l'ordre de la représentation, de la mise en mots ou en maux. Donc non par l'être mais dans l'avoir une représentation de soi. L'être-au-monde et ses expressions seront donc mis en représentations imagées et imaginaires, en une identité et une personnalité qui voilera l'énigme de ce qui est en vrai, en y posant du sens et de la signification, mais qui donneront l'impression, le senti-ment d'exister et de le faire par soi-même.

Du faux trou que Lacan conçoit qui en devient vrai d'être traversé par une droite infinie, nous suggérerons que cette droite infinie, qui ne peut avoir de direction ni donner d'orientation du fait de n'avoir pas de sens, cette droite donc qui pourrait se faire cercle lui aussi infini, serait l'errance psychique. Peu importe l'inscription dans le langage, le nouage des registres topologiques, l'errance est ce qui traverse le fonctionnement, le fait tenir même dans ses erreurs et ses bourdes, et par l'effet de nouage et de dénouement permet un sujet au savoir de l'Inconscient et un savoir au sujet de l'Inconscient. Tout faux trou, si nous reprenons tout ce que nous avons posé jusqu'à présent, par l'absurde, le transfert, ou le raisonnement, sera révélé dans sa part de Réel et d'une fonction de faux-trou nous en passerons inévitablement à l'effet d'un vrai trou (dans le Symbolique), sinthome qui, comme le Réel, est un impensable.

5. Conclusion

Le mythe du sujet s'élabore d'une mise en rapport (et non en sens) entre des faits énoncés et la manière dont ils le sont, c'est-à-dire que le mythe englobe l'effet de perte de la mise en récit. Ce mythe s'inscrit dans la signifiante et s'incarne dans toute création en tant que produit du sujet, plus-de-jouir ou pas de côté si l'on se réfère aux quatre discours de Lacan. La création fige un temps psychique, un moment dans l'errance qui servira de repère et/ou de relance à la dynamique psychique. Tout comme le signifiant en manque d'interprétation, la création marquera le destin du sujet, l'assujettira. Nous avons dressé un

lien entre errance psychique et création par la conceptualisation de J. Leclerc du « sujet-à-l'atteinte ». Un impossible à symboliser voire à mettre en représentation sera figuré par une création qui, à son tour présentée, saisira le sujet-spectateur en le dessaisissant de lui-même, et ainsi accusant réception d'un moment d'existence permet à chacun, dans un après-coup de métaphoriser la création, symbolisant alors le non symbolisable.

L'Autre que campera cet autre spectateur aura manqué à Primo Lévi qui, par ses créations, plutôt que d'être relancé dans une errance adaptative, se sera figé au moment traumatique d'une rencontre déshumanisante. S'attendant à une parole en retour, il n'aura à notre sens pas su, pu « s'attendre » et s'étendre dans une parole et d'autres registres d'existence que celui de tenter d'écrire l'impossible d'un rapport (sexuel). Là où P. Lévi n'aura pu rejoindre son mythe, Joyce, lui, dessaisira le lecteur du sien qui aura donc à tout reconstruire autrement. Joyce par son roman mythique nous démontre comment la création peut donc être vue comme produit et cause de l'errance psychique, manifestation motrice tant pour le sujet qui en est l'origine que pour celui qui s'en fera témoin.

L'errance pousse à l'erreur, au ratage, et ainsi à la parole. C'est en tentant de revisiter son histoire en le mettant en récit que le sujet (se) construit un mythe qu'il déconstruira en le revisitant. Le récit est toujours adressé à l'Autre, c'est donc par cet Autre que le sujet pourra entendre quelque chose du mythe qui le fonde. C'est donc par l'Autre que la possibilité d'abrégier les manifestations erratiques pathogènes sera facilitée ou au contraire entravée. Si le dire reste coupé du dit ou s'ils venaient à se confondre par un sens colmatant tout jeu par lequel le sujet pourrait dynamiser ses capacités créatrices, événement et potentialité ne sauraient se dialectiser en un récit, et le sujet se fourvoiera dans une succession de présents ne laissant aucune place à l'oubli ni à l'imaginarisation.

PARTIE 3

L'ERRANCE PSYCHIQUE À L'ÉPREUVE DE LA DÉPRESSION COMME CRISE EXISTENTIELLE

CHAPITRE 8.**CONSTRUCTION IDENTITAIRE ET
DÉPRESSION**

« En énonçant ce qui a été dit, on redit ce qui n'a jamais été prononcé ».

M. Foucault²⁸⁴.

1. L'identité comme produit du discours

Durant notre parcours, et dès notre première expérience en stage²⁸⁵, nous avons rencontré des enfants qui, pour la plupart, présentaient des difficultés relationnelles avec d'autres enfants ou adultes, et avons pu observer pendant leur prise en charge, des épisodes de socialisation grâce aux dessins et aux jeux. Ces enfants s'ouvraient à leur rythme, et tissaient quelque chose d'un lien, certes fragile, avec leur environnement, matériel et humain. Le monde imaginaire et ludique leur permettait de se libérer non de leurs conflits mais des souffrances qu'ils engendraient.

« *Cela lui paraissait un vrai semblable* ». Voilà comment Sonia, une adolescente de quinze ans, écrit « l'in vraisemblable » dans une de ses rédactions. Elle dit s'être inspirée de sa mère pour l'un des personnages principaux. Un deuxième se prénomme comme un des animateurs du centre social qu'elle côtoie quotidiennement. La mère comme modèle n'étonne guère, ni même le choix de ce prénom d'un autre qui incarne l'autorité. Sonia choisit d'aller justement vers cet animateur pour qu'il lui corrige son devoir. Il sourit en disant qu'elle a bien écrit son prénom, et elle répond qu'elle n'a pas eu d'autre idée que la trame de l'histoire, et qu'elle aura dû s'inspirer « *du dehors* » pour les personnages. Pour *construire son histoire*, bien qu'elle avait un fil conducteur pour son déroulement, un énoncé, Sonia a eu besoin de s'appuyer sur un matériel concret, un modèle préexistant pour créer, imaginer des

284 Foucault, M., 1963, *Naissance de la clinique*, éd. PUF (coll. Quadrige), 1993, p. XII.

285 Stage dans un service d'Action Éducative en Milieu Ouvert, en 2006.

personnages qui s'intégreront à une histoire déjà là, dont une des modalités de possible s'inscrira dans l'après-coup. L'évolution de ceux-ci, d'abord pensée puis concrétisée par des mots, a été, sinon causée, du moins influencée par des personnes auxquelles Sonia se réfère. Elle a créé ces personnages, *ses* personnages, que lui ont inspirés les modèles qu'elle trouvait en l'autre. Par des identifications imaginaires, l'individu, tels les personnages que l'on s'invente, tente de s'adapter à son environnement en se forgeant sa propre identité sur le modèle de l'autre. En prenant conscience de lui, de ce qu'il est ou pense être, il se différencie de l'autre et le reconnaît dans sa différence.

En lisant cette phrase, « *cela lui paraissait un vrai semblable* », nous nous exclamons : « *effectivement trouver un vrai semblable, c'est invraisemblable !* ». Mais l'individu peut se chercher à travers l'autre, qui à défaut d'être un *alter ego*, peut lui servir de miroir ou d'écho. Le sujet pourra se voir dans et par les yeux de l'autre. François, duc de La Roche Foucauld (1613-1680) a dit : « *nous sommes si accoutumés à nous déguiser aux autres qu'enfin nous nous déguisons à nous-mêmes* »²⁸⁶ ; les représentations de soi que l'on offre à l'Autre, l'on s'y identifie et l'on y croit. De ce masque identitaire, chacun s'en habille comme « *l'habit fait le moine* »²⁸⁷. Déguisement, masque, « *persona* »... Ce qui appelle une autre citation, de Jung cette fois : « *nous nous rencontrons maintes et maintes fois sous mille déguisements sur les chemins de la vie* »²⁸⁸. Nous nous retrouvons sous des traits différents tout au long et à chaque émergence de notre existence.

L'Imaginaire sert la rencontre de l'autre grâce notamment aux processus/phénomènes d'identification, par lesquels, entre autre, se fait l'évolution psychique de l'individu, de son identité et de sa personnalité. L'individu passe d'une relation spéculaire à l'autre (en miroir, en mimesis c'est-à-dire dans un rapport au même – *construction du moi*) à une relation duelle à l'autre (en tant que représentation Imaginaire d'un différent de moi, sur laquelle *Je* vais me construire – *construction de l'identité*). L'enfant prendrait conscience de lui, de son moi et prendrait conscience de l'autre, par l'imitation qui conduira à l'initiative en passant par l'intériorisation. Un rôle, semblant, aide donc à la construction de l'identité et à la prise de (son propre) rôle.

Lacan met en forme la difficulté d'exister liée au manque à être inhérent à la condition humaine qui pousse au lien social agencé autour des concepts de nécessaire, d'impossible, de

286 Roche Foucauld (duc de la), F., 1665, cité par Buchon, J. A. C., 1836, *Choix de Moralistes Français*, éd. Desrez (coll. Panthéon Littéraire, Littérature Française, Philosophie), p.436. Version numérisée.

287 Lacan, J., 1972-1973, *Le Séminaire XX : Encore*, éd. interne à l'ALI.

288 URL <http://www.dicocitations.com/citation.php?mot=gui&base=1&debut=150>.

contingent et de possible. Le lien social est soutenu par le discours duquel s'énonce le sujet de l'inconscient déterminé à partir d'un signifiant dont il reçoit sa place et se détermine par retour d'un autre signifiant. Le sujet, le discours et le lien social sont effets de signifiant. Lacan établit la manière dont la chaîne signifiante peut s'articuler, à l'infini, embarquant le sujet dans une course effrénée à la signification qui restera impuissante à faire retour sur la Vérité. L'arrêt de cette course, plutôt une pause dans cette course, sera permis par des points de capiton, nœuds de sens que le sujet aura mis en place voire auxquels il se sera identifié. Si l'on considère la découverte comme le fait de révéler soudainement à la vue l'existence et la présence d'une chose, qui était déjà là mais en attente d'être lue et d'être portée par la parole, « *l'inconscient, ça ne découvre rien* »²⁸⁹. Il est par contre à découvrir, et sa Vérité à inventer en un savoir qui en permettra une certaine lecture dont l'interprétation polysémique ne sera audible que dans un après-coup. Le sens que l'on construira à partir des traces révélées s'imposera souvent à la pensée comme un possible excluant tout autre.

Admettons une situation et son contraire, c'est-à-dire son absence ou sa non-existence. Les deux propositions « *p* » et « *non-p* » ne sauraient être vérifiées dans le même temps. « *p* » et « *non-p* » posées comme Vérité simultanément relèvent d'une contradiction, d'un « *artifice de suppléance* », dira Lacan, « *qui n'en reste pas pour ça moins vrai, le vrai jouant là le rôle de quelque chose dont on part pour inventer les autres modes* »²⁹⁰. Cette contradiction ne sera pas posée comme telle, et dès lors qu'elle le sera, poussera à un décalage du sujet afin de contourner l'impasse dans laquelle il se trouve.

Le possible est connecté au nécessaire. Il est nécessaire que « *p* » ou « *non-p* » s'écrive, s'inscrive dans la réalité. Le symptôme, nécessité psychique, se répète, « *ça ne cesse pas de s'écrire* » mais toujours en faisant des faux-plis, trous dans le savoir. « Ce qui cesse de s'écrire, c'est *p* ou *non-p*. En ce sens, le possible témoigne de la faille de la vérité ». Mais « ce qui cesse de s'écrire peut aussi bien cesser de ne pas s'écrire ». Ce qui adviendra, « *p* » ou « *non p* », ne peut être prévu, ceci vient donc en limite au nécessaire. Ce n'est pas « *p* » ou « *non p* » en soi qui est nécessaire, mais que quelque chose s'inscrive en sa présence reléguant son contraire à l'impossibilité. Entre toutes ces réalités susceptibles d'être ou ne pas être, au détour de toutes les *possibilisations* contingentes, peut se loger le Réel. La contradiction met face à une impasse, d'essence Réelle. En fait la contradiction ne réside que dans une logique qui démontrerait l'impossibilité d'une vérification logique des deux propositions « *p* » et « *non-p* ». Et quelque chose du Réel pourrait se laisser saisir lorsque le sujet invente, crée la

289 Lacan, J., *Le Séminaire XXI : Les non-dupes errent*, leçon du 19 février 1974, éd. de l'ALI. Les typographies sont de l'auteur.

290 *Ibidem*.

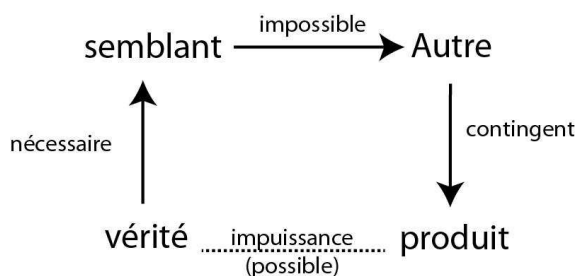
logique qui pourrait réfuter chacune des propositions. En ce sens, et selon ses propres dires, Lacan aura « inventé » l'objet @²⁹¹, l'objet de la quête, dont les coordonnées, la nature ou ne serait-ce que la forme ne pourraient être sus qu'en les inventant, même si « *ça tombe toujours dans le même godant* »²⁹². Relever alors la contradiction, l'impossible de l'existence simultanée de « *p* » et de « *non-p* », et en faire quelque chose qui ne consisterait pas en un choix de l'un au détriment de l'autre, voilà l'absurde ou la psychanalyse qui redonnera de l'élan à la dynamique signifiante en recherche d'une Vérité. La découverte vient de l'exploration que permettra l'errance psychique dont l'antonyme serait un certain déterminisme, un nécessaire qui fixerait le sujet à ce qui ne cesse pas de s'écrire²⁹³ ou ce qui ne cesse pas, de s'écrire. Le nécessaire, c'est l'énigme de ces choses dévoilées, découvertes mais qui existent même en dehors de notre perception et de notre conscience d'elles ; l'énigme de « ce qui est » qui anime le sujet dans une quête désirante. Ce qui est révélé possède toujours une part d'énigme, de Réel que le langage ne saurait saisir. Aussi le sujet n'aura de cesse d'écrire tout ce qui, de l'impossible, se laisse apprivoiser, afin de tenter de saisir ce qui ne peut s'écrire ni n'est écrit. Le nécessaire apparaît alors topologiquement comme processus de Symbolisation, mais ceci ne pourrait se faire sans le recours de l'Imaginarisation (possibilisation en tant que possibilité de rendre possible). Il est nécessaire donc que « *p* » ou (exclusif) « *non-p* », deux possibles, s'écrive : une chose est ou n'est pas, et ce nécessairement. Par projection dans l'avenir, seul « *p* », ou « *non-p* » s'avérera, mais tous deux sont contingents, ni impossibles ni nécessaires, puisque l'un ou l'autre aurait pu s'inscrire ou ne pas s'écrire. Et une fois que la possibilité sera inscrite, se concrétisera, s'inscrira, elle disparaîtra en tant que « possible » et sera alors un « fait », un acte (ou non acte) posé. Le possible lui ne dit rien du désir : on ne peut donc rien en faire ni logiquement, ni dans la clinique. Si le nécessaire est ce sans quoi « il n'est pas possible de », il serait la condition *sine qua none* du possible, la puissance sans laquelle « il n'est pas possible de ». Il serait possible que le possible ne le soit pas, ce qui rejoint la définition que Lacan donne de l'impuissance : un « pouvoir ne pas pouvoir ». Cette impuissance du produit à rejoindre la Vérité est le point d'aporie, de butée de tout discours. C'est en tentant de résoudre logiquement l'irrationnel, pour contourner cette contradiction qu'un discours glissera vers un autre. Ce déplacement du sujet sera permis par l'errance psychique, nourri par une pulsion nomade qui poussera le sujet à chercher ailleurs l'objet de son désir.

291 *Ibidem*.

292 *Ibidem*.

293 Lacan, J., 1972, *Le Séminaire, Livre XX : Encore*, (1972-73), Seuil, 1975, p.86.

Pour aller dans le sens de P.-C. Cathelineau²⁹⁴, nous dirons que « *l'invention procède de l'écriture* », elle vient inscrire un savoir, une construction dont la logique est symptomatique ou sinthomatique dans le cas de Joyce. Le nécessaire c'est ce qui, de s'écrire, ne cesse pas. Cela s'écrit encore et toujours, mais l'équivoque nous apprend aussi que du fait même de l'inscription par l'écriture, une chose ne peut cesser. Cathelineau reprend la définition husserlienne de l'intentionnalité et en dit qu'elle est un projet de mise en sens d'un objet. Parmi tous les projets possibles, parmi tous les sens qui peuvent être posés, un seul le sera dans l'effectif, laissant tous les autres « *univers de discours* » relégués au rang d'espoir, de rêve, bref, d'objets imaginaires. Dans la clinique il s'agira alors de remonter d'un sens, d'une intention, à l'intentionnalité, c'est-à-dire rouvrir le sujet aux univers de discours. Dans l'Imaginaire, tout est possible. Si la réalité vient à y être confondue, le sujet évoluera dans un délire. Dans le cas contraire, l'Imaginaire réduit à une seule intention, le sujet sera ancré dans un symptôme qui n'aura de cesse de s'écrire. Mais malgré toute intention, voire intentionnalité, tout sens, le Réel surprendra le sujet et le poussera en un décalage, en une réinvention des modalités de son être-au-monde.



Le discours, dans son enchaînement signifiant tente de porter, retracer l'histoire du sujet. Les « places » qui en composent la matrice se fondent sur deux fonctions, respectivement marquées d'impossible et d'impuissance : la mise au travail de l'Autre par l'Agent, le

semblant qui ignore sa détermination par une Vérité méconnue qu'il recherche ; la détermination du produit à revenir à la Vérité, car le produit est une réponse à une demande émanant d'une trace laissée par la chute d'un objet insu et méconnu²⁹⁵. La jouissance, rapport au Réel insu, manière d'être-au-monde rejeton de la rencontre entre sujet et Réel, existe pourtant et tentera donc de trouver sa place et de se dire par l'ordonnance énonciative du sujet.

Le sens produit par le discours du sujet (S2), l'association signifiante, ne sera qu'une réponse possible à partir de laquelle il faudra tenter de remonter jusqu'à sa question (S1), et sa façon d'être-au-monde qui est une déclinaison parmi d'autres de la question existentielle issue de la Vérité du sujet. Ce qui est produit par un discours ne saurait rejoindre ce qui le

294 Cathelineau, P.-C., *Logique modale*,

URL http://www.freud-lacan.com/Champs_specialises/Theorie_psychanalytique/Logique_modale

295 Rinaldini, J.-L., *L'interprétation du rêve*, séminaire du 23-10-2010 sur le thème de « L'Inadmissible : L'inconscient, le Malentendu », organisé par l'A.E.F.L., Nice.

détermine : le discours enfermant l'Agent et l'Autre dans une relation impossible et impuissante à colmater le trou du savoir, un des éléments devra alors glisser afin que le sujet puisse se déplacer de sa position énonciatrice pour une autre. Ceci bien entendu implique une acceptation du sujet de l'impuissance dans laquelle il se trouve, et le consentement à entretenir et établir un autre rapport de sens. Cette impuissance traduit également l'impossibilité d'un quelconque rapport qui puisse s'écrire. Quelle que soit l'identification au discours de l'Autre, le sujet ne saurait être assuré d'y trouver tout ce qui le constitue puisque « *les mots y manquent* »²⁹⁶. La Vérité se trouverait, du moins sa trace, dans le point de jonction de l'impossible et de l'impuissance, ce que vise la cure analytique, c'est-à-dire que le sujet s'énonce à partir du S2, sens, savoir, pour atteindre en la créant la Vérité qui le fonde. C'est donc dans le cheminement, dont l'issue sera d'emblée un ratage, que le sujet pourra approcher, à défaut de pouvoir l'atteindre, la Vérité qui le détermine : ce qui ne cessait pas de s'écrire, ne cesse alors pas de ne pas s'écrire.

S'il en passe par un Autre, entrant ainsi dans le lien social, le sujet dans son errance psychique n'a d'adresse que lui-même : le sujet veut d'abord savoir à son sujet. Mais pour ce faire, devra-t-il en passer par un Autre, et d'abord dans sa construction moïque par un *alter ego*. Le sujet s'énoncera à partir d'un discours particulier – corollaire du lien social – en adresse à un Autre.

Dans une recherche, peu importe l'objet puisqu'il s'agit toujours de se trouver soi, le fait du sujet, l'acte de son existence ne résidera pas dans la recherche contrairement à ce que nous avons écrit plus tôt, ni dans la trouvaille, ni même dans la réussite ou l'échec d'avoir trouvé ou de s'être fait un chemin, mais de parvenir, dans son errance, à tracer son cheminement, traces de l'Inconscient et de ses traversées, qui s'effaceront pour laisser place à d'autres. Ses traces seront autant de repères, mises en représentations et signifiants, qui maintiendront les dynamiques signifiante et existentielle. La façon d'être-au-monde, trahie par l'usage du langage et l'inscription *sinthomatique* du sujet en son sein, sera la façon dont le sujet parviendra à conjuguer avec l'impensable de la mort, une existence toujours à créer par ses erreurs salvatrices que l'identité et autres constructions imaginaires voudront nier, effacer ou réparer.

296 Lacan, J., Séminaire - Télévision 1973.

2. Construction identitaire : de la fable à la crise

*« L'homme s'interrogeant non sur sa place, mais sur son identité,
a à se repérer, non pas dans l'intérieur d'une enceinte limitée qui
serait son corps, mais dans le réel total et brut à quoi il a affaire ».*
J. Lacan²⁹⁷.

Si le nom place le sujet dans le monde et le prénom au sein du système familial dans le désir parental, l'identité se donnerait comme place à la croisée de ces champs, dans le point de rencontre entre l'univers des possibles et celui maternel sécuritaire dont il est le centre. Le sujet l'occuperait, cette place, en projetant les repères sur l'environnement, place que définit A. Benmakhlouf²⁹⁸ s'inspirant de M. Détienné²⁹⁹ comme délimitation de l'espace, marquant tant le repli sur le familial que l'ouverture sur l'ailleurs, tant une fin qu'un commencement de soi, car « *Moi à cette heure et moi tantôt, sommes bien deux* »³⁰⁰. L'auteur dira de l'identité qu'elle est une fable de celles qui « *disent de nous ce que nous ignorons par l'alignement de nos chaînes de vérités* »³⁰¹. S'inspirant d'Alice au pays des merveilles, il proposera que les différentes formes d'Alice sont des sortes d'instantanés de notre être somato-psychique dont la somme ne formera pas un tout (p.17). La seule unification possible se fera par la parole qui liera chaque instant de soi à celui qui le précède, ce que nous appelons chaîne signifiante et qui confère au sujet le sentiment de continuité, de cohérence et de même d'être faisant écho à la relation entre schéma corporel et image inconsciente du corps, faisant donc du corps l'habitat premier de l'identité... et du sujet. Lorsque chacun est donc confronté à une fixation dans cette chaîne, quand la place du sujet reste immobile le figeant dans une réalité bien particulière, celui-ci se « projette » pour faire face à lui-même, dans ce que Benmakhlouf nomme « *l'ombre portée de l'identité* » (p.18), c'est-à-dire la part d'obscur que porte l'identité, ce qui ne peut en être éclairé, elle-même faisant obstacle mais qui sera révélé dans une « forme » toujours changeante selon l'éclairage et le point de vue que l'on portera sur l'identité. L'identité revient ainsi à l'injonction labyrinthique de la duchesse à Alice « *soyez ce que vous voudriez sembler être* » là où le sujet devra répondre à « *sois ce que*

297 Lacan, J., *Le Séminaire VIII : Le transfert*, éd. du Seuil, 1961, p.96

298 Benmakhlouf, A., *L'identité : une fable philosophique*, éd. PUF (coll. Philosophies), 2011.

299 Détienné, M., *Comparer l'incomparable*, éd. Seuil, 2000, p.47.

300 Montaigne, M. (de), *Les Essais*, éd. PUF (coll. Quadrige), 2004, III, 9, p.964.

301 Benmakhlouf, A., *op. cit.*, p.11.

tu dois être ». L'identité correspond à une construction imaginaire de soi en fonction du regard de l'autre dont le sujet ne pourra jamais être sûr puisque ce ne sera qu'une réponse possible à l'énigme qui le fonde. L'identité est paradoxale puisque dans ses définitions elle est à la fois ce qui est le même et ce qui est unique, alors que le principe d'identité pose qu'une chose ne peut être elle-même et son contraire. Le sujet naîtra de cette tentative de concilier le « chacun est unique mais ressemble à n'importe qui » qui dépeint la manière de la construire singulièrement à partir d'un A(a)utre. Il s'agit là, pour Benmakhlouf que nous rejoignons, d'une fiction logique, même définition que nous pourrions donner à la fable, à la différence que cette dernière comporte une morale, réponse possible à la non justification de l'être. Seul un Autre radical pourrait voir l'homme tel qu'il est et qu'il se présente, concept que la *Télé Réalité* tente de reproduire mais vainement puisqu'il faudrait alors que le sujet s'ignore sujet, que l'homme s'ignore observé et que l'observateur ne soit pas en position de spectateur mais en position de sujet de l'atteinte, touché par ce qu'il n'avait pas l'intention de voir et qu'il ne saurait soutenir.

L'identité est donc une relation, de l'un et de l'Autre par qui l'un est alors possible. L'identité est bien plus que cela un effet de contexte – con-texte –, conséquence d'une réunion de deux effets de perte, identité flottante qui est point d'une mise en dialogue dans le meilleur des cas, réduction à une somme de descriptions dans le « pire ». C'est ici que nous voyons qu'une identité, certes imaginaire, qui se laisserait porter par une errance psychique se servant des repères, traces des signifiants ayant chu, saura seule permettre au sujet d'advenir, là où une identité dite par du sens, s'appuyant sur une construction qui négligera ses fondements et fondations, s'ébranlera jusqu'à s'effondrer si ces *constructions ne tiennent plus*. Si nous nous appuyons sur l'idée de Quine reprise par l'auteur (p.54), l'identité, c'est-à-dire la compréhension que l'on tente de se faire d'un objet, ne doit pas en passer par une attribution de sens ou signification mais doit reposer sur une traduction telle que nous en avons parlé plus haut à propos de Joyce, à savoir un acte d'interprétation et de transfert, qui convoque au moins par l'absence ce qui ne peut être pris en compte. Ce phénomène peut être illustré par la langue arabe, à laquelle est sensible l'oreille de l'auteur et la nôtre : le verbe « être » n'existe pas, le qualificatif ou le nom étant accolé au pronom, séparé donc par un vide de la lettre, du verbe, faisant que le « Je » ne pourra jamais énoncer son être, dévoilé alors comme ce qu'il est : un représentant discursif.

De l'imitation à l'initiative en passant par l'intériorisation : rôle, prise de rôle et crise identitaire

Introjection et projection sont primordiales dans l'identification : dans la première, le Moi est identifié à l'autre ; dans la seconde, c'est l'autre qui est identifié au Moi. Lorsque projection et introjection s'opèrent ensemble et réciproquement, se forme le « nous » qui rend compte d'une relation que *nous* dirons intersubjective.

Dans la construction moïque puis identitaire, l'identification repose en premier lieu sur l'imitation, reproduction des gestes et comportements de l'autre qui, volontaire ou non, repose sur une identification inconsciente à un idéal que l'on envie et avec lequel on aimerait se confondre. Ce « calque » a pour but de suivre l'exemple, de s'approprier certaines méthodes ou un certain style afin de produire l'effet que l'on désire et que l'on croit produit de l'autre.

Marie et Sarah sont deux adolescentes et amies qui fréquentent le même collège et le centre social de leur quartier. Elles réagissent de concert et tiennent les mêmes discours et comportements : ce que dit l'une, l'autre l'intègre, se l'approprie et le répète parfois quelques minutes après sans se rendre compte du plagiat. En général, les ressentis des usagers du centre social vis-à-vis d'elles sont les mêmes, bien que Marie suscite plus d'inquiétudes quant à son avenir que sa camarade.

Leur comportement mimétique inconscient leur est étranger et elles réagissent parfois avec une certaine violence lorsque d'autres leur disent qu'elles sont sans « personnalité » ou que leurs camarades les appellent « les clones ». Elles préfèrent le titre de « jumelles », comportement qui traduit leur illusion d'une absolue individualité et d'une rencontre fortuite avec une autre radicale qui lui ressemble.

Sarah prend l'initiative, lors d'un atelier « mise en scène » que nous avons organisé, de reproduire un épisode du centre dans lequel Marie tient le rôle principal. Il s'agit d'une dispute entre Marie et « l'animateur multimédia » [que nous relatons plus loin], en présence d'un autre animateur qui tentait de calmer les tensions et son collègue. Sarah qui incarne le rôle de son amie et deux autres adolescents qui prennent l'identité des animateurs rejouent comme un parfait miroir cette scène en reprenant les comportements, mimiques et mots réellement échangés.

L'initiative est l'action de celui qui propose ou entreprend une chose et de lui-même, sans attendre d'ordres pour le faire et en toute liberté de choix. Il s'agit, dans cet exemple, d'une imitation volontaire où chacun sait qu'il ne fait qu'endosser pour un temps une identité

qui n'est pas la sienne. Chacun veut croire qu'il conserve son identité distincte et intacte et qu'il ne peut y avoir aucune incidence sur elle, puisque conscient de qui il est et qu'il tient un rôle, reproduction pour un temps contrôlé des actes d'un autre. Le rôle, tel qu'il nous intéresse ici, est la fonction, la place identitaire de l'individu dans un contexte environnemental donné. Il s'agit de l'image de soi-même que l'on donne ou croit-on donner et celle dévoilée par ses actions en réponse aux attentes supposées de l'A(a)utre. La différenciation moi/autre commence d'abord par l'échange de rôle avec autrui. On adopte le rôle de l'autre pris comme modèle, on l'intériorise en tout ou partie, puis l'on se distingue en faisant ses propres expériences – devenant sujet du verbe emprunté – donc en évoluant dans son rôle propre. L'individu passe d'une relation spéculaire à l'autre à l'Imaginaire, relation duelle intrapsychique. L'imitation serait du paraître et non de l'être, mais l'imitation *stricto sensu* n'existe pas. Il y a quoi qu'il en soit un éprouvé et une mise à l'épreuve de l'attribut imité, faisant passer de l'expérimentation à l'expérience à laquelle le sujet donnera un sens, un possible parmi d'autres que le sujet *choisira* d'ignorer, mais qui demandera, appellera toujours à la validation d'un autre pour être soi en théorie et non en délire³⁰². Si la reconnaissance par l'Autre de son image spéculaire instaure le sujet dans une place à partir de laquelle le monde s'organisera, la reconnaissance par l'Autre de *son* rôle distinct de tout autre et de sa capacité d'initiative, l'ancrera dans une identité qu'il et qui le consolidera. L'identité viendra donc (tenter de) dire ses rôles, dans leur fonction sociale aussi, en en étant le lieu d'ancrage ou de repères, toujours à partir des traces laissées des expériences précitées. L'identité sera la place de laquelle le sujet s'initiera à lui-même, c'est-à-dire de là qu'il osera se dire, s'énoncer dans un savoir sur lui-même qui évoquera par son absence la présence virtuelle de l'énigme qui le/la fonde.

L'atelier mis en place dans le centre social, s'inspirant du psychodrame, nous le supposons pouvoir servir de catharsis et contourner si ce n'est les faire tomber, les masques d'une personnalité dont le rôle serait tenu selon le regard extérieur, pour que le sujet retrouve – qui n'est jamais que toujours découvrir – quelque chose de sa spontanéité. Tout comme avec les enfants, il faut, avec les adolescents, tenir un cadre en énonçant des règles possibles qu'ils pourront transgresser, la seule Loi à respecter étant celle qu'impose le Langage, cadre que nos fonctions et praxis doivent supporter. Ainsi, des règles de mise en scène, les adolescents en question en firent dériver d'autres, parfois en opposition avec les premières, en un atelier « improvisation et sketches », spontanéité montrée à voir, un élan d'être sous forme d'*acting*

302 « Le délire, c'est la théorie d'un seul, tandis que la théorie est le délire de plusieurs, susceptible de se transmettre ». Roustang, F., *Un destin si funeste*, éd. De Minuit, 1976.

out plus que de mise en acte. Mélanie Klein considère le jeu comme un moyen thérapeutique qui permet l'accès aux représentations internes symboliques de l'enfant. Pour Winnicott, « *jouer est une thérapie en soi* »³⁰³. Il libère, par la capacité d'initiative, les pulsions créatives et créatrices mises alors en acte. Si l'acte de jeu est une thérapie en soi, la visée thérapeutique est de rétablir la capacité de jouer là où elle fait défaut. Winnicott voit la thérapie comme une aire de jeu où deux *Je*, deux sujets – patient et thérapeute – jouent ensemble créant l'illusion d'un nous ; et le jeu, thérapeutique de surcroît, commence inévitablement par une ouverture à l'Autre avec lequel il favorisera une rencontre qui « *désobsède[ra]* » le sujet de son moi³⁰⁴.

L'adolescent qui subit nombre d'influences, se cherche et finit par prendre conscience de lui en tant qu'un être libre de ses choix. Les responsabilités qui en découlent sont très difficiles à assumer surtout que l'adolescent doit s'éprouver face au monde et faire ses propres expériences au risque de se perdre, lui qui ne s'est pas encore trouvé. Cette prise de conscience est une aliénation tout autant qu'une émancipation (plutôt qu'une séparation) : accuser réception et traiter son propre message qui lui revient de l'Autre sous forme inversée, telle la représentation première de lui-même, confèrera un sentiment d'étrangeté, qui précèdera et suivra toute familiarisation avec ce qui n'est de lui-même que par le regard d'un Autre. Le sujet qui se voit dans ce regard, se verra comme jamais il ne s'était vu.

Revenons plus précisément sur l'évolution des relations entre Marie et Sarah et nous verrons ultérieurement l'évolution de leurs rapports avec les autres.

Comme très souvent, Marie se « dispute » avec un animateur qui la provoque en lui disant qu'il « n'aime pas sa tête » et qu'elle l'énervé. Marie se vexe et sa réponse « tu as vu la tienne de tête ? », lui vaut l'interdiction d'accès à la salle informatique pendant quelques jours. Répondant là où elle était attendue, elle provoqua ainsi en réponse sa propre sanction, possible qu'attendait l'animateur en question.

Marie dans sa réaction, reprend les propos de l'autre qu'elle s'approprie, et dans le même temps, s'oppose à lui qui est venu « l'attaquer » sur son image, son identité, ce qu'elle a du mal à accepter. Pour autant, s'oppose-t-on vraiment quand c'est justement cette opposition qui est appelée par l'Autre ? Marie venant alors confirmer une place que cet Autre lui assigne plutôt que s'en déloger ?

Quelques jours après la « fameuse » dispute avec l'animateur, Marie arrive un jour tardivement au centre et raconte qu'elle était chez un jeune du quartier. L'animateur lui demande si sa mère qui la croyait au centre, était avertie. Elle rétorque qu'elle n'a pas menti

303 Winnicott, D., 1971, *Jeu et Réalité*, éd. Folio (collection Essais), 2006, p.102.

304 L'amour serait une question : « *Quel 'autre' a pu me désobséder de 'moi' ?* », termes de Jouhandeau, M., 1926, *Monsieur Godeau intime*, éd. Gallimard, 1982, p.80.

car elle n'a rien dit à sa mère qui, de plus, ne lui dirait certainement rien. Nous lui répondons qu'il n'est pas question d'hypothèse et du débat sur « le mensonge par omission » mais de sécurité et d'honnêteté envers les autres et surtout soi-même. Le lendemain, Sarah arrive irritée. Marie lui a demandé de l'attendre à la sortie du collège, mais serait partie plus tôt, avec une autre. Sarah est restée « coincée » au collège qui ne voulait pas la laisser sortir en dehors des heures d'ouverture des portes. Quand Marie arrive au centre entourée d'autres amies, Sarah, encore plus vexée répond à la proposition de balade de Marie : « j'ai dit à ma mère que j'allais au centre pour qu'elle sache où je me trouve, ce n'est pas pour aller traîner dehors ! ». Au bout de quelques heures, Marie et Sarah se réconcilient.

Lors de l'atelier « mise en scène » du même jour, Sarah reprend naturellement le rôle de Marie dans sa dispute avec l'animateur, et Marie reste dans l'auditoire. Cette dernière est mal en voyant cette scène : elle feint de rire d'abord mais montre rapidement sa vexation en lançant à voix mi-basse des « n'importe quoi ». Peu à peu, Sarah commence à interpréter son rôle qui devient caricature, puis laisse apparaître sa propre personnalité qui ne représente plus du tout celle de Marie. Nous demandons à Marie ce qu'elle pense de cette mise en scène. Elle nous répond : « j'en pense rien, si elle me voit comme ça, elle me voit comme ça ». Et quand nous lui proposons de « répondre » à son amie, elle dit encore « j'ai pas à faire pareil, elle me voit comme elle veut, je m'en fous... ».

Marie et Sarah nous montrent par leur parole et leur comportement qu'elles sont au sortir d'une relation spéculaire réciproque. Elles ne fonctionnent plus sur le mode du même, et ne se disent pas ici « jumelles ». Bien au contraire, Sarah se veut différente de Marie quand elle prétend qu'elle ne veut pas trahir la confiance de sa mère. J'entends une suite : « contrairement à toi ». Marie, elle, dit très clairement qu'elle n'a pas « à faire pareil », et là encore pourrait-on compléter, « car je ne suis pas elle *ou* comme elle ». Marie ne veut ou ne peut pas se reconnaître dans ce miroir que devient Sarah lors des mises en scène. Elle conçoit ce qu'elle est différemment du point de vue de son amie. C'est ce qu'elle signifie quand elle dit de la prestation de Sarah : « *si elle me voit comme ça, elle me voit comme ça* », sous-entendu : « je ne suis pas comme ça ». « *Elle me voit comme elle veut, je m'en fous* » : si la fin de la phrase ressemble plus à du déni, puisque Marie semble vexée, elle révèle néanmoins la volonté de n'être pas seulement ce que l'autre voit d'elle. Quand Sarah caricature sa camarade et qu'elle s'approprie complètement ce rôle en l'envahissant de sa personnalité, elle semble encore vouloir dire à son amie qu'elle regarde constamment : « vois comme je te vois, vois que je ne suis pas toi et que tu n'es pas moi ». Les deux adolescentes se démarquent l'une de l'autre et ne veulent ou ne peuvent plus se contenter de se voir par le seul regard de l'amie.

L'intervention du tiers, de la jeune fille qui a « ravi » Marie à la sortie du collège, rend compte d'une faille dans la relation des deux adolescentes, quelque chose que l'autre ne pouvait combler. Dans la relation au même, on assiste tôt ou tard à une montée intrapsychique de la violence car la relation Imaginaire se tisse sur du « ou toi, ou moi puisque toi et moi, c'est pareil ». Le sujet ne peut se contenter *ad vitam aeternam* d'être confondu avec l'autre ou d'en être le prolongement. Sarah, par cet « abandon », s'est trouvée seule face à elle-même, face à un vide qu'elle a voulu combler en le renvoyant à Marie lors de l'atelier : elle a voulu, dans un dernier élan d'émancipation, être le miroir qui renverrait Marie face à son propre vide dans la représentation d'elle-même qui n'est qu'une « *image intérieure telle qu'[elle] l'interprète* »³⁰⁵, mais surtout l'ancrage du sujet dans son identité qui se construit par rapport à l'autre.

Dans la relation intersubjective, le *moi* se distingue du *nous*. Il est l'expression d'une singularité, d'une originalité dans les aptitudes et les possibilités du sujet de n'être pas comme les autres, de ne pas se réduire aux signifiants d'un Autre. L'acte créateur identifie le sujet comme être singulier auprès de lui-même et surtout auprès de l'Autre.

Puisque il y a une part d'initiative dans la position que nous prenons dans la société, cette position n'est pas une totale aliénation. L'identité est la relation d'interaction que chacun entretient avec le *nous*, l'autre et le monde. Elle est un lien à l'autre, un acte qui met le sujet en tension vers un autre Moi, une autre prise de vue de lui-même à partir d'un *alter ego*. L'identité s'éprouve donc dans un paradoxe et se forge dans la tentative de résolution : se distinguer de l'A(a)utre et s'y retrouver. L'ancrage dans une absolue distinction ou une absolue confusion ne déterminerait le sujet que dans une de ses possibilités annihilant toute potentialité d'existence qui réside dans une mise en tension du sujet vers une autre perspective de lui-même. Ce n'est qu'ainsi que, bien que l'objet du désir soit le même, le désir en lui-même est singulier et inhérent à sa propre expérience de lui.

Cette définition de l'identité, prend bien son élan de l'errance psychique qui touche à toutes les dimensions et tous les registres : dans l'Imaginaire, le sujet peut occuper toutes les places puisqu'aucune n'est la sienne, mais aucune ne saurait tout le dire ; dans le symbolique, le sujet n'a de place qu'entre deux signifiants et dans la manière dont l'un renverra à l'autre ; dans le Réel, tout est à sa place, le sujet n'en a donc qu'une seule, la sienne, dont il se déloge dès lors qu'il l'éprouve. Dans tous les cas, c'est l'impossibilité d'un ancrage qui permet au sujet d'être dans une obligation d'existence en tension vers d'autres lieux, places, façons d'être-au-monde..., etc.. L'identité, telle est notre hypothèse, ne peut naître que dans un

305 Nasio, J-D., *Mon corps et ses images*, éd. Payot (coll. Désir), 2007, p.203.

mouvement, que d'un acte d'interprétation créateur et ne pourrait être pérenne que dans une perpétuelle élaboration de soi pour un autre. Elle relève, même à partir d'un autre, d'une volonté (inconsciente) de choix de soi par soi. Elle est représentation existentielle et prend source dans cet espace vide qu'elle ne saurait couvrir, et qui la pousse à la mouvance pour adapter le rôle, le jeu du sujet en fonction du contexte dont elle est l'effet. L'identité est l'histoire de soi racontée au travers d'un Autre, la manière de dire son mythe et de questionner l'énigme qui le fonde. L'identité est ce qui dira la manière du sujet d'habiter son errance psychique.

La dépression comme crise identitaire et existentielle : du symptôme à

l'affect

« *Ce n'est pas un signe de bonne santé mentale
d'être bien adapté à une société malade* »

Jiddu Krishnamurti (1895-1986)³⁰⁶.

“*Before you diagnose yourself with depression or
low self-esteem, first make sure you are not,
in fact, just surrounded by assholes*”.

William Gibson³⁰⁷.

Nous venons de voir à quel point l'identité est fragile et ne saurait se stabiliser par un ancrage à un sens sur soi, à une seule représentation ni même à un ensemble de représentations immuables. Si l'identité se constitue de la sorte, le sujet risquerait, par la chute de la représentation ou la déconstruction du sens, de voir tout son édifice, tous ses appuis s'effondrer. Dans ce cas, le sujet se perdant dans les méandres de son être rien, tomberait dans ce qui est nommé communément et spécialement un état dépressif.

306 Philosophe Indien. Son œuvre, selon ses dires, se résumerait dans un texte qu'il écrit en 1980 intitulé « *Le cœur des enseignements* » et aura dit, ce qui témoigne de sa philosophie, « *la Vérité est un pays sans chemin* », Vérité qu'il dit être « Art de voir ».

307 Citation attribuée à William Gibson, écrivain américain contemporain de science-fiction de style *Cyberpunk*. Une de ses nouvelles éditée en 1987, dans le recueil *Gravé sur chrome*, est « *Johnny Mnemonic* », adaptée au cinéma en 1995 par Robert Longo.

La dépression peut être vue comme un syndrome (psychopathologie), un symptôme (compromis psychique) ou un phénomène (un des états possibles du sujet). Plutôt que d'opposer ces trois conceptions qui ne peuvent chacune prétendre détenir le savoir sur la dépression qui reste relativement méconnue, nous proposerons que la dépression soit considérée comme une crise existentielle qui pourra répondre dépendamment de ses colorations et issues, aux trois nosographies précitées.

Reprenons les déclinaisons classiques du terme « dépression ». Il s'agit en premier lieu d'un creux, d'une crise (économique), d'un vide qui se produit mais aussi, en météorologie, d'une source de déplacement. Étymologiquement, la dépression est tant un abaissement qu'un rabaissement, tant un enfoncement qu'un renforcement. La dépression crée du vide et est le fruit de cette création, quand le sujet s'y identifie et y tombe. Pour autant et nous l'avons vu précédemment à propos de l'œuvre, créer du « jeu », du manque est aussi bien possibilité de relancer la dynamique signifiante que de la rompre, la figer.

La dépression en tant que psychopathologie est un trouble mental marqué par l'angoisse, la tristesse morbide, l'autodépréciation, la perte de motivation, et un ralentissement psychomoteur qui donnera lieu à un désinvestissement plus ou moins progressif de l'extérieur. Le sujet dépressif, en dépression, ne prendra plus plaisir à rien et verra ses fonctions cognitives elles aussi diminuées tournant autour de ruminations orientées par des affects négatifs. Bien entendu, cette tristesse et la baisse des capacités fonctionnelles psychiques entraîneront tout un tas de symptômes physiologiques et psychologiques. Selon le DSM-IV-TR, la personne peut être dite en dépression si pendant une période excédant les quinze jours, elle est touchée par les deux symptômes principaux de la dépression, à savoir l'anhédonie et la tristesse qui auront modifié le rapport du sujet à la réalité. La CIM-10 ajoute comme autre manifestation déterminante, la perte de **l'élan vital**. Dans la clinique, seule méthode d'évaluation diagnostique de la dépression parfois médiatisée par des tests, nous pouvons relever que culpabilité et honte sont souvent projectivement exprimés dans le discours du sujet dépressif ; ces affects faisant retour de l'extérieur sont alors difficilement reconnaissables comme siens par le sujet, projection que l'on retrouve dans le fonctionnement pervers marqué du déni d'une autre réalité possible que celle dans laquelle il évolue. La crise dépressive peut apparaître tout au long du développement psychologique et par la suite : le tout-petit privé de ses figures parentales, l'enfant face aux castrations symboligènes, la latence et le vertige de l'infinité du monde à apprivoiser, l'adolescent marqué par le Réel dans son corps et la perte de ses repères infantiles, le jeune adulte qui doit conformer son Moi aux

injonctions sociétales, l'adulte en milieu de vie censé être « accompli », la personne âgée qui revient sur un long chemin parcouru sans pouvoir envisager de changements possibles et dont le corps ne répond plus aux attentes. Il nous apparaît que la dépression a à voir et à faire avec un deuil impossible, non qu'il ne puisse se faire, mais que le sujet en proie à ce processus peut être aveugle aux issues et potentiels possibles voilés par le vide qui l'aspire. La dépression de l'adulte convoque très souvent un désinvestissement du rapport sexuel qui apparaîtrait peut-être dans son impossibilité d'existence d'écriture. La dépression touche donc au corps dans toutes ses dimensions : le sujet ne se reconnaît plus dans son image ; il est parlé par un corps qu'il a du mal désormais à habiter ; son système représentationnel ne supporte plus les sensations de son corps.

Du côté de la psychiatrie et de sa représentation physiologique, la dépression serait liée au taux de sérotonine (neurotransmetteur) soit qu'elle ne soit pas suffisamment sécrétée soit que les récepteurs sérotoninergiques soient « trop » efficaces. Deux autres monoamines seraient impliquées (dopamine et norépinephrine). Il s'agit donc de pallier ces ratés par traitement médicamenteux (non sans effets indésirables³⁰⁸) ou psychothérapeutique sachant que la sérotonine influe sur l'humeur mais que l'humeur influence la physiologie cérébrale. Un grand nombre de personnes néanmoins ne réagiraient pas au traitement. Dans certains cas de dépression chronique sévère (mélancolie dite schizophrénique par exemple), il peut être utilisé la sismothérapie dont l'efficacité « inexplicée » est démontrée mais qui comporte des risques d'altérations de la mémoire et du fonctionnement cognitif. Le stress et l'axe HPA³⁰⁹ seraient un facteur de dépression, d'où la prescription d'anxiolytique ; de même un événement traumatique pourrait ancrer le sujet à un état dépressif.

Pour comprendre l'abord phénoménologique de la dépression, nous reviendrons sur l'événement selon la même obédience. Si l'histoire est chronologiquement et logiquement marquée par un début et une fin, P. Cabestan³¹⁰ nous dit que le récit qui la relate n'a « *ni queue ni tête* » et est rythmé par des absences, ajouts et sauts des repères spatiaux temporels. Nous faisons le lien avec ce qu'aura dit Imberty des devenirs événementiel et potentiel, et dirons que le récit est une mise en dialogue de ces devenirs par le langage. Ainsi, le récit s'étayant de l'histoire en différera et permettra au sujet de se réapproprier l'événement. Son originalité viendra masquer « l'incompréhensible » et dira quelque chose de l'être-au-monde

308 Outre la dépendance, les antidépresseurs sont simultanément prescrits avec les anxiolytiques, dont la molécule principale est la benzodiazépine qui, pris à long terme, augmente le risque dépressif et sa sévérité.

309 Axe hypothalamo-hypophysio-surrénalien.

310 Conférence donnée dans le cadre de la Journée de Phénoménologie Psychiatrique ayant eu lieu à Nice le 8 juin 2012.

du sujet. Dans le traumatisme, l'événement qui doit être raconté, symbolisé, dépassé, souffre de ne pouvoir être dit, rien ne venant voiler ou traduire l'indicible. L'événement n'est pas un fait vécu mais raconté ou acté, un fait qui aura eu de l'effet sur le sujet, l'inscrivant du coup dans la durée et marqué d'une issue. Dans la répétition de l'événement traumatique, le Dr Jover avance que ce n'est pas tant l'incompréhension qui ancre le sujet que l'exaspération liée à la répétition elle-même plus qu'à l'aspect traumatique de l'événement³¹¹, ramenant le sujet à une individualité, à son être pour la mort. L'événement est un phénomène et un dénouement : il change le rapport du sujet à son savoir. L'existence du sujet est une succession d'événement dont les souvenirs consistent en la biographie du sujet, support de son sentiment d'être soi et de sa continuité d'être. La dépression serait pour le sujet le fait de ne pas pouvoir éprouver sa même d'être à travers des souvenirs d'événements qui ne se diraient que dans un manque à dire, dans le trou de l'indicible que le sujet ne saurait plus orner et auquel il finira, éprouvant son être pour la mort, son être rien, par s'identifier. Ainsi le sujet se laisserait-il déterminé par un passé qu'il aura du mal à reconnaître comme sien, comme le chemin qu'il aura activement parcouru, le laissant en perpétuelle dissonance entre son vécu immanent et son vécu transcendant.

En tant que symptôme, la dépression serait donc une formation de compromis entre les conflits intrapsychiques du sujet mais aussi entre ses réalités interne et externe. Quels sont les conflits qui animent le sujet dépressif ? Si nous reprenons ce qui précède, le vécu immanent du sujet, qui s'achève dès son début, n'est plus en résonance avec son sentiment d'être lui-même qui est d'ailleurs rompu. Lacan parlera quant à la tristesse dépressive de « *lâcheté morale* »³¹², renoncement à son désir, la liant nécessairement à la culpabilité, l'angoisse et la honte. La dépression serait-elle de l'ordre de l'affect, comme le propose C. Crosali Corvi³¹³, et dès lors inanalysable ? L'affect dans sa racine est un état d'âme, une passion dans le sens du *pathos*. Affect dans son sens freudien, elle serait une décharge libidinale qui éveillerait des mécanismes de défense témoignant de la manière du sujet de la traiter et d'être-là où il en est de son désir. La dépression ainsi pourrait alors pousser le sujet dans une dynamique pulsionnelle qui tentera : de la convertir dans le corps (symptôme) ; de la déplacer et l'ancrer à un objet surinvesti soit absent et idéalisé, soit dont le sujet craindra la perte ; de la confondre avec un autre affect pour la taire ; ou de s'en laisser envahir. La tristesse serait alors une émotion dérivée de la dépression, qui ne serait plus à confondre avec la mélancolie

311 *Idem.*

312 Lacan, J., dans *Télévision*, p.39.

313 Crosali Corvi, C., *La dépression : Affect central de la modernité*, éd. PUR, 2010.

dont elle serait l'affect principal. Si l'angoisse apparaît quand ce qui manque manque à manquer, la dépression, elle, émergerait quand le manque manque à ne pas (assez) manquer. La surprésence du manque convoquerait la dépression là où son absence appellerait le sujet au lieu de l'angoisse. Cette surprésence surviendrait quand l'objet cause du désir n'assure plus sa fonction de faire oublier qu'il n'est pas l'objet du désir ou sa perte. Cet objet investi par le Moi (dans et avec lequel le sujet se confond) lui servant d'étayage extérieur, une fois perdu, entraînerait un effondrement narcissique, le Moi s'identifiant alors à la place laissée vide et au manque lui-même. Le Moi chu servant de lien à L'Autre qui l'aura constitué, c'est tout l'investissement d'abord de l'*Umwelt* extérieur puis intérieur et enfin le *socius* qui en sera compromis. Gagné alors par la culpabilité d'avoir perdu son objet et de s'être lui-même perdu, le sujet sera ensuite atteint de honte, celle d'un pouvoir n'être rien, potentialité que le sujet identifie non comme un possible mais comme la seule position qu'il doit alors apprendre à supporter ou subir. Tout comme dans le deuil, le sujet ne sera tourné que vers tout ce qu'il ne peut pas ou plus faire ou être, puisque le seul senti-ment qui le gagne alors étant investi du rien qui convoque la dépression.

Nous voyons alors que la dépression non considérée comme une psychopathologie peut envahir plus ou moins intensément le sujet, dès lors que dans son errance psychique, il rencontre les représentations auxquelles il s'était identifié dépourvues du sens qu'il leur avait attribué. Pour autant, pris dans une dynamique erratique le sujet sera mis face à d'autres possibilités d'être-au-monde mais qu'il aura à créer, s'appuyant sur d'autres processus du fonctionnement psychique. Il lui faudra alors retracer le chemin parcouru qui l'aura mené à une page blanche sur laquelle il pourra réécrire son histoire, ou qui pourrait le conduire à s'effacer également. La dépression, telle est notre hypothèse, est certes une crise existentielle avec tous les risques qu'elle suscite pour le sujet, mais concède à celui-ci de se défaire de repères et représentations qui ne sont plus efficaces, ne lui permettant plus d'être en adéquation avec des réalités qu'il devra également, en tant que représentation, revisiter et éventuellement corriger.

Nous avons très souvent évoqué ce mot, « crise », défini comme ce qui révélera le sujet à lui-même sans autre précision. Une crise est un ensemble d'événements (phénomènes pathologiques ou intenses) qui apparaissent soudainement et brutalement, c'est-à-dire prenant la représentation au dépourvu, marquée d'une fin qui marquera radicalement le sujet, mais sans que l'on ne puisse présager la valence de l'issue de la crise. Elle comporte donc un dénouement pour le sujet qui sera aux prises avec des conflits rompant pour un temps son équilibre, y compris si les événements en question sont « positifs ». La crise comporte en son

sein un paradoxe : elle est conséquence et cause d'une rupture d'équilibre avec laquelle elle coexiste pendant toute sa durée. C'est dans la façon qu'aura le sujet de rétablir l'homéostasie, du moins de le tenter, qu'il se révélera dans ses potentialités et limites. Puisque l'errance psychique consiste aussi à ne pas savoir ce qui nous attend, une crise, Réel, se chargera de mettre un temps mort à l'errance, pendant lequel le sujet sera mis à l'épreuve de lui-même et de ses constructions pour voir ce qu'elles soutiennent et ce qui en restera ; déconstruction nécessaire pour qui veut et/ou doit (se) reconstruire autrement. Dans le domaine économique, même psychique, la crise entraînera une sous-production ou au contraire une surproduction voire encore une dépression, mais quoiqu'il en soit une perturbation des investissements et de la mise au travail du sujet et une remise en question des principes et représentations sur lesquels reposaient son fonctionnement. La crise mettra les motions pulsionnelles en conflit, risquant qu'elles s'annulent les unes les autres ou qu'elles soient toutes dirigées vers le Moi, objet surinvesti comme bon et mauvais objet. La dépression en tant qu'affect pourra tant taire le désir qu'émerger par son absence.

À replacer la dépression dans la conceptualisation lacanienne, nous suivrons C. Crosali Corvi qui considère que la dépression est un affect, et qu'elle prime dans la modernité prise en tant que discours. La façon d'être-au-monde du sujet, sa façon de traiter de la Jouissance, est une « *expérience de discours* »³¹⁴ selon l'expression de Lacan. La chaîne signifiante, dans laquelle se loge la parole qui dit le sujet, est en intention et en tension vers l'Autre. La lâcheté morale est alors à entendre comme *erreur* (de discours), faute erratique dissonante, la dépression naissant de l'abdication devant l'effort à fournir pour « tenir » son positionnement, ce qui aura l'avantage de pousser le sujet au déplacement, mais l'inconvénient du risque de le déloger de toute parole. Ce terme de lâcheté que Lacan n'a peut-être pas choisi au hasard, est lourd d'équivoque : la lâcheté est un manque de tension ou un trop de « jeu », de vide, rendant inefficace les mouvements (de renvoi d'un signifiant à un autre) qui en deviennent inarticulés ; la lâcheté est aussi libération, donner libre cours à quelque chose, comme ses possibilités d'existence qui laisseront s'échapper ses possibilisations. Se défaire de ses repères inefficaces, les mettre à distance, rompre une chaîne signifiante qui ne l'est plus pour le sujet, voilà ce que propose la lâcheté dépressive. Par sa racine latine, la lâcheté mise en acte dit bien en quoi elle autorise le sujet à s'*auteuriser* puisque le sujet « lâche » cesse de tenir son rôle et s'ouvre, nous dirons à d'autres modalités d'existence possibles, à condition qu'elle ne déborde pas le sujet. La lâcheté est elle-même signifiante puisque dépendante de la chaîne, de son articulation et de sa(ses) coupure(s). La

314 Lacan, J., 1969-1970, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, éd. du Seuil, 1991, p.17.

dépression surviendrait quand le rapport de signification est rompu, laissant le sujet sans mot pour se dire, lui qui se retrouve alors face à la non justification de son être. C'est donc du manque qu'il se fonde et de lui qu'il risque sa place ; l'errance psychique comme dynamique et la dépression comme affect ne seraient donc ni bonnes ni mauvaises, qualificatifs de la rencontre selon ce que le sujet parviendra à en faire dévoilant son « choix » d'existence. Crosali Corvi nous rappelle que si le plaisir limite la jouissance selon Lacan³¹⁵, celle-ci « fait languir l'Être »³¹⁶, le sujet étant alors en attente de quelque chose, s'attendant à un changement qu'il se refuse à provoquer et qui ne peut exister qu'en acte. La dépression survient d'un excès de jouissance quand le sujet perd l'usage de la parole dans sa fonction première :

Ce à quoi il faut se tenir, c'est que la jouissance est interdite à qui parle comme tel, ou encore qu'elle ne puisse être dite qu'entre les lignes pour quiconque est sujet de la Loi, puisque la Loi se fonde de cette interdiction même.³¹⁷

Crosali Corvi caractérisera la dépression par son « *excès de jouissance que la loi de la castration n'arrive pas à régler, et que le symptôme n'arrive pas à saturer* ». Le sujet se placera dans un refus des signifiants de l'Autre, tel Robinson Crusoé, et ainsi de sa fonction de sujet du désir au profit d'une place dans le Réel qu'il ne peut pourtant pas assumer. La dépression sera donc ainsi liée à la responsabilité du sujet quant à lui-même mais qu'il n'assume plus, affect qui mettra le sujet en lutte contre un positionnement éthique qui aura cette qualité de maintenir une dynamique à base de paradoxe et de contradiction : lutter contre ce qui le fonde, ce qui maintient le sujet en existence, en tension d'être mais plus vers un Autre ; lutte qui nécessite que le sujet demeure.... Le sujet « en dépression », déprimé, se pensera maudit, mal dit et éprouvera donc une souffrance à être qu'il devra réapprendre à endurer.

A. Juranville reprenant les travaux d'Erhenberg, dira du trouble dépressif, à distinguer structurellement de la mélancolie « *touchant la genèse de la subjectivité ou, à l'inverse, sa destruction* », et de la névrose marquée « *par le conflit, la culpabilité, l'intériorisation des règles disciplinaires, des règles de conformité, d'interdiction* »³¹⁸, qu'il sera symptomatique de l'individu, du sujet se situant en deçà de sa division, toujours régi par « *la question d'être*

315 Crosali Corvi, C., La dépression : enjeu dans le « discours du maître moderne », Introduction de *La dépression : Affect central de la modernité*, op. cit.. Extrait disponible en ligne :

URL http://www.pur-editions.fr/couvertures/1272295795_doc.pdf

316 Lacan J., 1960, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, éd. du Seuil, 1966, p.819.

317 *Idem*, p.821.

318 Juranville, A., *Dépression et mélancolie*, dans Le Carnet PSY, 2009/1 n° 132, pp.46-50.

soi » mais dans sa modalité de « *fatigue d'être soi* »³¹⁹, un *soi* qu'il ne sait d'ailleurs plus identifier et qu'il est ainsi impuissant à incarner. Cette fatigue sera selon nous la mise en forme discursive de l'affect dépressif. Et même si celui-ci touchait l'intégrité identitaire et moïque dans son ensemble, la dépression ne serait pas une pathologie narcissique liée à l'image, mais l'affect d'une crise existentielle lié à l'être-au-monde et à l'Autre, donc à la manière du sujet de traiter de sa jouissance et de son désir. Pour reprendre comme l'auteur l'exemple d'Antigone, si elle n'est pas animée par la dépression c'est qu'elle assume pleinement sa position de sujet et ne cède pas sur son désir, là où le dépressif, lui consent à ne pas y résister et éviterait d'en passer par le deuil. Si le mélancolique a affaire avec la Chose, le dépressif, lui, a à faire avec le renoncement à l'objet @ et l'acceptation d'une jouissance partielle. Le dépressif selon A. Juranville confondra l'objet du désir et son propre Moi Idéalisé, là nous rejoignons nos propos sur le sujet de l'exil avec cette précision que le lieu perdu idéalisé serait celui du désir laissant donc le Moi sans lieu pour représenter le sujet, devenant alors « inutile ». Ce qui fait penser que la dépression est un mouvement narcissique primaire, c'est le défaut d'Autre, du moins le refus d'en passer par lui pour se dire. Nous dirons que le sujet est impuissant, dans l'incapacité de se référer à un Autre dont il n'entend que son propre message non inversé puisqu'il se fait lui-même adresse de sa plainte, discours dépourvu de rapport de signification, comme si le sujet ne se situait plus qu'au point de dénouement des registres RSI. Le sujet ne refuserait pas sa castration mais ne saurait plus faire avec.

3. Conclusion

Tout discours porte en lui et se fonde d'une impossible écriture, d'une création impuissante à faire retour à la Vérité toujours insue. Cette Vérité pourtant, nous le tenons pour acquis des enseignements de Lacan, sera ce par quoi se détermine le semblant qui se dira dans une chaîne signifiante en tension vers cette origine qu'elle n'atteindra jamais. Tous ces points de création, capitons nouveaux, seront autant de point d'identification pour le sujet qui s'y assujettira, au risque de se réduire à ce possible désormais fait qui exclura pour un temps toute autre possibilisation.

319 Ehrenberg, A., *La fatigue d'être soi*, éd. Odile Jacob, 1998.

Ainsi avons-nous étudié la question identitaire, et la posons-nous non comme une fable, puisqu'elle n'a aucune moralité ni finalité, et ne donne d'enseignement que dans sa déconstruction, mais comme un conte que le sujet pourra visiter et revisiter selon les conflits qui l'habitent et l'animent, empruntant un nouveau sens à chaque nouvelle lecture, malgré parfois des points de butée à entendre comme fixation et obstacles à un savoir qui se voudrait absolu. C'est justement grâce à ce toujours même impossible que le sujet pourra se construire des amarres qui lui confèreront un sentiment de mêmeté d'être ; et aussi par le corps, premier habitat du sujet qui viendra dans une incarnation tridimensionnelle (RSI) témoigner de ce qui échappe à l'imagé et l'image, l'essence de toute existence. Ce corps, comme nous le verrons par la clinique, le sujet voudra s'en saisir ou s'en déposséder : dans le premier cas pour approcher par l'expérience du corps à cette Vérité qui échappe ; dans le second cas pour éprouver son expérience de vie par son regard ; dans tous les cas tenter de se parler, de se dire, en se faisant l'Autre de sa propre parole, le corps étant alors le seul moyen qui reste au sujet pour éprouver une errance qu'il espère salvatrice, et qui ne le sera que si cet Autre devient l'écho d'une Autre altérité radicale.

Nous avons vu que l'identité, dans ses ancrages et mises à mal pouvait convoquer l'affect dépressif, lorsque le sujet ne pourra plus s'y reconnaître et ainsi s'y connaître autrement. Et dans la fixité, *Thanatos* reprenant ses droits sur *Eros*, le sujet habitera le seul lieu d'où il peut émerger, le vide de sens ou chaos qui taira toutes les possibilisations interprétatives ne laissant au sujet aucune autre issue qu'une voie sans issue. Ainsi nous trouverons pertinent de situer la dépression non comme un état mais comme *pathos*, car animera le sujet (par des mécanismes de défense) qui l'habitera et lui permettra de parler d'un non-lieu qui au lieu de le situer dans un espace infini, placera le sujet dans une confusion avec lui, et dans une oscillation permanente entre l'être tout et l'être rien. Mais entre tout et rien, même injonction de jouissance³²⁰, une infinité de possibilités d'être autrement attend d'être lue.

Il s'agira pour nous à présent de démontrer par la clinique en quoi le *praxicien* peut aider le sujet à assumer sa position et « transformer l'essai » d'existence dépressif par la crise en s'appuyant sur l'errance psychique, dynamique qui anime aussi le clinicien mais qui, tel le nomade, sait y faire en se faisant fort de la surprise. L'absurde, en sollicitant les capacités cognitives et créatrices du sujet, en convoquant l'humour et autres figures de style, peut

320 Selon le titre d'une intervention de R. Dubuisson, Psychologue Hospitalier, « Tout Rien : une même injonction de jouissance », dans le cadre des séminaires 2013-2014 de l'ALI AM – AEFL sur le thème *Jouissance(s) de l'actuel*.

relancer tant la dynamique signifiante que sa potentialité de jeu, et une possibilité de rétablir « *le plaisir de penser* »³²¹, voire, cerise sur le gâteau, de penser en nomade et d'habiter en poète³²². La psychothérapie aide le sujet à construire ses réponses à une question qu'il ignore, la psychanalyse elle, vise à remonter le fil de ces réponses pour s'approcher au plus près d'une question dont le sujet aura à réinventer l'écriture et décliner d'autres réponses encore par tout son potentiel de possibilisations.

321 Termes de J. Kristeva, cités par Juranville, A., *op. cit.*.

322 Selon la proposition d'Hölderlin « *l'homme habite en poète* » reprise par Heidegger, M., « L'Homme habite en poète », dans *Essais et conférences*, éd. Gallimard, 1958, p.243.

CHAPITRE 9.

LA DÉRIVE ET L'HABITER DANS L'ERRANCE PSYCHIQUE

Dans un travail précédent³²³, nous opposions l'*habiter* au *èsdéeèf*, terme de P.-L. Assoun, là où nous dirions aujourd'hui que l'*èsdéeèf* est une manière d'habiter. Substantiver le verbe le renvoie vers l'habitation en tant qu'habiter activement, créer le lieu en présence, ce qui fait que l'habiter serait synonyme du *Dasein*.

Lors d'un documentaire sur les habitants du Bangladesh³²⁴ dont les maisons disparaissent sous les inondations, l'un d'eux ayant dû abandonner ses biens pour (se) reconstruire sur d'autres îles déjà plusieurs fois, dit à l'intervieweur : « *avant le fleuve ne cassait pas la terre, on n'a plus de racine* ». Perdre son habitation, ne plus pouvoir loger sa famille, tout autant que d'avoir eu malgré lui à se « nomadiser », vient ébranler quelque chose de ses origines, et par-là même, quelque chose de son identité. Le nomadisme involontaire, imposé, contre lequel le sujet va lutter puisqu'il ne correspond pas alors à ses aspirations d'existence, pourra ainsi sombrer dans la dérive.

1. L'habiter en question : le sujet mis en demeure

« *Le corps est un tombeau pour l'âme
chez celui qui ne sait pas s'ouvrir* ».

Platon.

323 Projet de recherche universitaire sur les « Dimensions psychologiques de l'*habiter* chez la personne SDF », *op. cit.*.

324 Documentaire passé sur France 5 dans le courant du mois d'Avril 2009.

« *Le propre du corps est d'habiter le langage* »³²⁵, et le sujet habite son corps par le langage. Le langage représente les *Umwelts* psychique et physique du corps, habitat du sujet. Corps et langage : si le premier habite l'autre, il s'agira d'un corps objectivé, d'avoir un corps. Lorsque le premier est habité, nous sommes dans l'être un corps, un corps subjectivé. Le corps, étayant la formation du psychisme, est ce par quoi le sujet se représente et se figure (donner forme à ce qui n'en a pas), mais aussi le premier moyen de connaissance du monde. Le corps est l'habitat premier du sujet et le fonctionnement psychique, son habitation : le fait et la façon d'*habiter* ce corps et le monde dans leur rapport au langage. La manière du sujet d'user du langage, de s'y inscrire sera sa façon d'être-au-monde, façon et monde régis par son errance et surtout ce qu'il en fait. Par son corps, le sujet éprouve plaisir et déplaisir, épreuve qui s'accompagne d'un processus de représentation. Le besoin et le désir nous mettent en présence d'une ambivalence : la volonté de se fixer à ce qu'ils créent (surinvestissement de la relation d'objet et de l'objet lui-même) et dans ce cas la psyché ne pourrait pas ou difficilement se passer de la présence de l'objet ; toujours se lancer à la poursuite de ce quelque chose qui échappe toujours, conquérir l'Ailleurs qui le détient en quittant la relation immédiate, la jouissance partielle par l'objet avatar, pour tenter de trouver mieux ailleurs. Le vide laissé par l'objet manquant autour duquel se construit le psychisme entraîne le sujet dans un processus incessant de mise en représentations, le mettant ainsi dans l'impossibilité de se fixer. Le corps sera aussi investi narcissiquement que méprisé, de rappeler par ses limites tant celles du psychisme que l'existence d'un hors psyché qui ne se laissera jamais tout entier domestiquer, mais à peine apprivoisé. Selon St-Exupéry faisant « parler » le renard, apprivoiser « *c'est créer des liens* »³²⁶.

Dans ses « *Essais et Conférences* », M. Heidegger tisse à partir de la pensée philosophique un portrait de l'habiter et de ses enjeux. Pour lui « habiter » c'est « *être présent au monde et à autrui* »³²⁷. Ainsi, habiter peut signifier le fait de rester, vivre, se déployer quelque part, et la façon de rester, vivre, se déployer dans ce même quelque part. Habiter est vu non seulement comme un verbe qui se conjugue selon le sujet (\$) mais aussi comme substantif qui viendrait désigner quelque chose d'un fait ou d'un processus, d'une relation du sujet à lui-même, à l'autre, au monde. Habiter c'est d'abord « occuper habituellement un lieu ». Ce terme en italique renvoie à une définition tautologique du style « la beauté c'est une belle

325 LACAN, J., *Télévision*, éd. du Seuil, 1974, p.41.

326 St Exupéry (de), A., *Le Petit Prince*, chap. XXI, 1943.

327 Cité par PAQUOT, T., « "Habitat", "habitation", "habiter", précisions sur ces trois termes parents », introduction à PAQUOT, T., LUSSAULT, M. et YOUNÈS, C. (sous la direction de), *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*, éd. de la Découverte, (coll. Armillaire), 2007, p.13.

femme », puisque « habiter » et « habituellement » se partagent une commune racine. Allant un peu plus loin dans cette définition, l'on nous dit qu'habiter c'est « se trouver dans » ou « occuper quelqu'un » dans le sens de hanter, ou d'exister dans les pensées de l'A(a)utre dont nous connaissons l'importance dans la construction identitaire.

Au fil des déclinaisons, on rencontre habiter en tant que « avoir sa demeure dans un lieu ». Heidegger avance que les lieux « ménagent » les espaces, les investissent en les préservant, faisant lien mais sans les dénaturer, sachant que la racine latine du verbe « ménager » est faire demeure et le « ménage » renvoie à la maison. Le lieu est tel parce qu'il instaure des repères ou les incarne lui-même et c'est ainsi que le pont fait le lieu et le lieu fait l'espace. Les synonymes de ce verbe tant exploré – demeurer, s'établir (construction de soi-même), loger, résider, ... – nous font visiter ce fameux lieu qui fait donc l'espace perçu et expérimenté subjectivement. La construction de l'habitat, le « bâtir » aurait pour finalité d'habiter et serait « déjà de lui-même, habiter »³²⁸. Les éléments en présence font le lieu qui détermine l'espace, la limite renvoyant inévitablement à l'illimité.

Habiter, èsdéef et dérive

« Qu'on imagine maintenant un homme privé non seulement des êtres qu'il aime, mais de sa maison, de ses habitudes, vêtements, de tout, enfin littéralement de tout ce qu'il possède : ce sera un homme vide, réduit à la souffrance et au besoin, dénué de tout discernement, oublieux de toute dignité car il n'est pas rare, quand on a tout perdu... de se perdre soi-même ».

P. Levi³²⁹.

« Habiter » serait, en tant que substantif, un état, un processus qui résonnerait dans le psychisme, voire y trouverait son essence. Afin de comprendre ce que le corps représente comme habitat et ce qu'est l'*habiter* pour le sujet, nous nous baserons sur la clinique des personnes sans domicile fixe. Heidegger écrit que « soigner³³⁰ et protéger forment un des

328 Heidegger, M., Essais et Conférences, *op. cit.*.

329 Lévi, P., 1948, *Si c'est un homme*, éd. Pocket, 1988.

330 Soigner en tant que s'occuper du bien être matériel, physique et moral.

modes de l'habitation »³³¹ : le corps, dont on dit qu'il héberge la conscience, en dessin surtout d'enfant est souvent représenté, figuré par la maison... Le corps est l'habitat premier du psychisme. Il est un espace relationnel de soi à soi, au monde à l'autre. Comme maison, il est, par l'investissement qu'on y porte, une projection de soi, et révèle son rapport au monde extérieur et intérieur. Les personnes SDF n'ont-ils pas que le corps comme dernière demeure stable pour se maintenir dans leur errance ?

Vagabonds, errants, sans-abris,..., sont contemporains de chaque époque et présents en tous lieux. Pour autant, les explications et raisons subjectives, socio-politiques, historiques, *etc.*, et le rapport à ces populations sont aussi diversifiées que les termes existant pour les désigner. Si l'on regarde les définitions classiques du SDF, sans domicile fixe, il y aura comme définition des synonymes : nomade, vagabond, errant, *etc.* Le vagabond est d'abord celui « qui va çà et là, à l'aventure »³³². « Aller au vague » dont un synonyme est « marauder »... roder en attendant l'opportunité de voler... L'acception que nous retiendrons est que vagabonder c'est « aller sans cesse d'un objet à un autre sans pouvoir se fixer », définition rappelant celle de l'errance, à la différence que dans celle-ci, des haltes sont possibles autrement que dans l'anesthésie psychique.

Plus récemment, Vexliard (1911 – 1997), sociopsychologue, s'intéresse à la désocialisation, processus qui, selon lui, entraînerait un changement de la personnalité. Le sujet perdant ses repères et avec eux ses capacités d'adaptation, c'est son identité toute entière qui tendrait à vaciller. Si l'on considère la définition commune aux dictionnaires, la désocialisation serait une incapacité plus ou moins totale à participer à la vie sociale. Vexliard suppose à la désocialisation une plurifactorialité tant de l'environnement que du sujet lui-même, ce qui la rendrait imprévisible. Cependant Vexliard pense que l'inactivité sociale, qui s'incarne en premier lieu dans l'absence de travail, serait le facteur principal du vagabondage et serait susceptible d'entraîner une rupture du lien social. Au niveau psychique, nous avons vu aussi que sans concentration, sans travail psychique, le vagabondage de l'esprit était le fonctionnement « par défaut » du sujet. Cette absence de travail serait liée au défaut de projet du sujet, notamment sans-abri, et cette absence de prospective, serait elle-même liée à une incapacité sociale et/ou psychique (difficulté d'imaginisation ou de symbolisation) à s'adapter au monde, se l'approprier et ainsi s'y projeter et s'y retrouver, qui pourrait aller

331 Heidegger, « Bâtir, habiter, penser » in *Essais et conférences*, *idem*.

332 Dictionnaire en ligne,
URL <http://www.cntlr.fr>

jusqu'à la résignation dans cet état de dérive qui pourra devenir pour ce sujet une nouvelle manière d'être. L'*ésdée*f par son incapacité à investir le monde se sentira exclu d'un système langagier et représentationnel codifié et qui permet le lien social, système dans lequel il ne retrouve pas d'écho à lui-même, l'Autre ne semblant pas détenir et/ou renvoyer d'image de lui conforme à son état de fait et lui permettant contradictoirement d'être autrement. La rupture sociale peut être due à l'adoption de repères inintelligibles pour l'autre (différences culturelles et culturelles, troubles psychopathologiques, choix de vie,...), ou à une perte de repères. Une rupture en amenant une autre, l'individu peut vite (selon un temps plus subjectif que relatif) se trouver coupé de tous réseaux sociaux et représentationnels, et ce quelle que soit la capacité du sujet à « tolérer » l'absence de lien. Le sujet se trouve en défaut de repères, d'étayage social sur lesquels asseoir son identité. S'opérerait alors une déconstruction identitaire, puis du Moi, dont l'issue peut se trouver dans une décompensation psychique ou physique : les pathologies et symptômes à répétition servent alors de signal d'alarme d'un déséquilibre somato-psychique et permettent aussi de maintenir un lien à l'Autre qui fait défaut. L'*èsdée*fication, issue négative de l'errance psychique, sera la cause d'une errance physique, ce que nous verrons plus loin. Le sujet *èsdée*f, prédisposé à l'affect dépressif, se construira les repères spatio-temporels de l'immédiateté de sa souffrance, repères qui, dans l'*Ici* et *Maintenant*, deviennent des ancrages. La souffrance est l'expérience d'un effort du Moi de lutter contre la désorganisation et l'altération du sentiment d'être (soi). Le sujet ne saura plus différer la réponse pulsionnelle aux sollicitations et tensions psychiques car ne saura plus supporter sa souffrance que rien n'atténue. Le sujet ne pourra plus en effet se reconnaître et se nommer du signifiant qui renvoie à celui d'un Autre auprès de qui il n'a plus de place. Comme ce que peuvent vivre les adolescents en errance, le sujet *èsdée*f se réfugie dans un fantasme d'auto-engendrement ou d'être *causa sui* et ce *stricto sensu* : « je me suis fait tout seul », « je ne dois rien à personne » ou « personne ne peut rien pour moi » dira celui qui voudrait refuser l'aliénation à l'Autre, refus impossible pour la survie psychique. La seule chose dont ce sujet sera sûr et qu'il conservera comme dernière possession même s'il n'en est plus maître, le dernier habitat possible, le seul lieu qui lui restera pour se dire, sera son corps.

Le latin *habitare* « habiter, résider », est un « fréquentatif » de *habere*, qui signifie avoir. *Habiter* se conjugue effectivement avec l'*être* et l'*avoir* (un corps).

Lors des maraudes du Samu Social de Cannes, les tournées s'effectuaient toujours selon le même itinéraire, détourné quelque peu selon les appels au 115 (plateforme départementale d'appel) prévenant de « nouveaux » arrivants. Nous rencontrons Antoine

chaque semaine au même endroit et à la même heure. Pourtant, il appellera toujours le 115 pour prévenir de son arrivée, comme si nous ne pouvions anticiper sa présence ou la penser en dehors d'une immédiateté relationnelle. Mais souvent l'on ne l'y trouvera pas. Lorsqu'il se trouve à l'espace-temps du rendez-vous, c'est toujours au corps que l'on a affaire. Il nous raconte les déboires de la semaine à travers la monstration des plaies, cicatrices, en toussant, tremblant, listant ses traitements.... Les bénévoles l'ont déjà trouvé, à l'heure des rendez-vous, sur la voie de chemin de fer qui longe son « squatte » pour en finir dit-il, les obligeant à le saisir par le corps et le sortir de la voie. Il nous dit qu'il a faim et nous parle des conséquences sur son corps de l'alcool, la malnutrition, l'indigestion.... Mais dès que nous partons, il jette la nourriture. Plusieurs de ses co-squattant lui ont demandé de leur donner sa part plutôt que de la jeter, ce à quoi il leur répond « fais pas chier ».

La question du déchet est effectivement au cœur de la problématique d'Antoine. Il est tout entier près à se jeter, et se sert de cet objet-déchet comme transaction dans le discours. La pulsion anale répond à la « demande de » l'Autre mais sans qu'on le lui demande, Antoine est dans une donation morbide de lui-même. Dans la relation à l'autre, ce corps est donc un moyen d'exister dans la demande de secours à l'Autre. Ceci n'est pas sans rappeler l'*hilflosigkeit* (Freud) – état de désaide du nourrisson qui dépend de l'Autre et auquel il s'aliène car ne peut seul assouvir ses besoins, Autre que contradictoirement le sujet *èsdéeuf* refuse. Ce qu'il lui reste alors c'est de tenter l'épreuve de son existence par son corps, puisqu'il n'a plus les mots dont l'articulation formait une réponse possible à partir de laquelle remonter asymptotiquement à une question, qui lui aurait permis de s'ouvrir à d'autres possibilisations. Le sujet *èsdéeuf* tente de se déposséder de cette « mauvaise » image, seule qu'il voit, que lui renvoie le regard de l'Autre posé sur lui, qu'il incarne sans le savoir. Cette attitude s'accompagnera souvent d'une volonté de marquer l'autre, d'y être présent afin de lutter contre l'angoisse de ne pas être.

Autre affect convoqué dans la dérive désocialisante du sujet *èsdéeuf*, sera la honte, affect social, en cela qu'un autre est toujours impliqué, et narcissique car fait trace de l'écart absolu entre ce que l'on est, ce que l'on voudrait être et ce que l'on croit être. Maisondieu décrit la honte comme « *le sentiment pénible de son infériorité, de son indignité ou de son abaissement dans l'opinion des autres* »³³³. La place que le sujet se choisit dans l'Imaginaire est effacée par celle à laquelle l'Autre nous assigne (Imaginairement), sans possibilité de s'y astreindre, et à laquelle il est et se réduit. Une des définitions de *habiter* est *vivre*. Vivre, sans précision de lieu, de manière, de temps... simplement vivre. Les « *écrits de psychopathologie*

333 Dictionnaire « Le Petit Robert ».

phénoménologique »³³⁴ de Bin Kimura révèlent que chacun a des espoirs et des *projets* qui n'auraient de sens « *que si nous vivons, dans notre existence présente, le temps s'écoulant vers le futur, comme notre être anticipé dans l'avenir* » ; avec un « devant soi » et un « derrière soi ». Pour se reconstruire et investir un projet, le sujet aura besoin d'avoir une estime de lui-même suffisante, se sentir capable, assuré par une valorisation de ses qualités et compétences, et le développement de ressources par lesquelles il pourra pallier ses difficultés. Cette estime en passe selon nous par la capacité d'imaginer et d'*imaginariser* des scénarii et les stratégies d'adaptation éventuelles, lui permettant de se familiariser quelque peu avec l'inapprivoisable inattendu.

Michel est un « SDF sédentarisé » selon ses propres dires. Il vivait en « cohabitation » avec son frère aujourd'hui décédé. À la mort de celui-ci, un ami est venu lui tenir compagnie « pour ne pas le laisser seul dans cette galère ». Michel a gardé son réseau familial et d'amis qui lui rend parfois visite, ou chez qui il se déplace : « C'est la différence je pense entre la solitude et l'isolement. L'un permet de se ressourcer quand l'autre conduit à la mort ». Michel nous dira qu'il est diplômé de psychologie et de philosophie, qu'il s'est retrouvé à la rue la première fois par malchance, et que son frère se retrouva peu de temps après à ses côtés. Puis, selon ses termes, il remonta la pente, devint éducateur, mais n'avait pu apprécier son retour à la vie sociétale : « entre voir ceux qui n'avaient pas le choix et qui ne pouvaient pas s'en sortir, mon frère le premier, et faire semblant de rien je ne pouvais pas continuer mon train-train, et payer un logement alors qu'avec le même prix je peux nourrir dix d'entre eux. C'est parce que j'ai été comme eux que je ne pouvais plus faire semblant. Moi je me plains pas, c'est mon choix de vie ». Il dit être resté en contact avec son ancien employeur : « je travaille de temps en temps quand les aides sont insuffisantes ». Selon ses termes, beaucoup disent de son discours qu'il n'est pas authentique « parce que c'est sacrément difficile à admettre et accepter d'être soumis à une vie dont on ne rêve pas ».

Notre hypothèse concernant Michel est qu'un retour à une vie sociétale « normale » ne lui fit pas oublier la honte qu'il put ressentir lors de son expérience involontaire du sans-abrisme (« *C'est parce que j'ai eu honte de ce que j'étais que je suis revenu à la société* »). Cette honte fut alors mise sur le compte d'une vie décente quand d'autres, comme son frère, mendiaient. Et alors en se positionnant tel Diogène dans un habiter cynique, mais se faisant entendre dans un déni, il réussit à mettre à distance cette honte invivable en montrant que dans sa façon de vivre, il n'y avait pas de quoi avoir honte, en la valorisant (« *c'est pour mon*

334 Kimura, B., *Écrits de psychopathologie phénoménologique*, éd. PUF (coll. Psychiatrie Ouverte), 1992, pp.48-49.

frère surtout que je suis revenu. Seul, il pouvait pas »). Notons les causes qu'avance Michel de ce choix de vie : système sociétal mal fait, solidarité avec son frère, solidarité avec le corpus « SDF », avec comme « bonnes » conséquences de réussir à se départir tant des carcans des rôles sociaux que de la superficialité des sociétés modernes. Et qu'en est-il de sa propre position psychique qui aurait pu le mener à cette situation et le pousser à y revenir ? Michel vit dans l'immédiateté des autres, ne faisant ainsi pas face à ses propres conflits. À la vie psychique erratique intenable pour lui, il aura choisi de partager « le sort commun » de l'*èsdèèfication* en niant et projetant ses affects sur cet Autre sociétal qui l'aura assigné à cette place marginale. Ne parvenant plus à errer, à soutenir l'imprévisible comme sa première errance ou le décès de son frère, il aura fait de ces inattendus ses *Umwelts*, la honte, même projetée, lui servant de rempart contre la dépression. L'inattendu étant déjà arrivé, il ne s'y attend plus en l'ayant maintenu dans une actualisation permanente ne laissant donc aucun autre possible émerger, pour lui ou d'autres.

La dérive dans son étymologie est ce qui s'éloigne du bord, de la limite. Le sujet qui se laisse dériver risque le débord autant que de se perdre. Si nous revenons sur cette notion de limite, elle est ce par quoi quelque chose finit là où autre chose commence. Le sujet alors ne saurait plus reconnaître ce qui le définit, son contour, sa place, et s'éloignerait de la rencontre de l'ailleurs. Le sujet en dérive n'est donc pas celui qui se laisse porter par le courant erratique, mais celui qui, plus que d'avoir fait fausse route, est coupable d'y rester, dans sa dérive, et de n'en rien faire. Le sujet *dérivé* de ne plus tenir sa fonction de permettre un savoir sur l'inconscient, ne pourra que difficilement raconter son histoire, *se* raconter. Il ne parviendra pas à pointer ce qui l'a conduit à cet état actuel, ni même comment il se sera positionné face aux événements. Il donnera accessoirement simplement des épisodes de son vécu faisant office de carte d'identité et de justification de son être. Par exemple Grégoire, une autre personne sans abri, nous répètera à chacune de nos rencontres pour toutes justifications qu'il s'est retrouvé là à la mort de sa femme et de sa fille, sans pouvoir donner de repères ou de précisions, la cause et le lieu différant toujours alors que ces faits sont avérés.

Si l'errance n'a pas de fin – à entendre selon les deux acceptions de dessein et de terme –, elle n'a pas non plus de retour possible en son point de départ. Étymologiquement, « errer » puise ses origines dans « *iterare* », voyager, et « *errare* », aller çà et là, mais aussi de « *error* », l'erreur. Il s'agira comme Ulysse, non d'être heureux d'avoir fait un long voyage, mais d'avoir fait, dans son parcours, « fausse route », et de le répéter, ce que nous rappelle

Lacan³³⁵. La différence alors entre errance et dérive est que cette dernière détourne le sujet de ses repères d'antan et jusqu'alors construits, voire le déloge de ses ancrages : sans limite, pas de repères possibles, et sans repères le sujet est condamné à se perdre ou errer dans les méandres de son être, ne revivant dans l'actualité que des événements passés le coupant de toute possibilisation à venir. Sans repères, l'habitation et l'habitation (la familiarisation) sont impossibles. Le sujet ne peut que ressentir ce vide insoutenable qui lui rappelle qu'il n'est pas chez lui là où il se trouve. Sans « chez lui », c'est lui, son être tout entier qui vacille, et le corps comme lieu, même en mouvement, ne suffira plus. Si le sujet ne peut trouver de lieu dans lequel s'éprouver, le fantasme d'auto-fondation est un recours contre l'errance. Se fonder soi-même comme naître de soi-même et être sa propre demeure... En effet, le sujet tente de trouver en l'Autre ce qu'il en est de ce qu'il est, et peut ne pas trouver d'écho, et ainsi croire qu'il n'existe pour personne. Mais sans être convaincu de pouvoir obtenir un habitat dans l'Autre, il mettra en échec cette demande ou détournera les réponses du côté de ce dont il est sûr : ses besoins immédiats et sa souffrance qu'il tentera d'anesthésier. Chose adéquate pour le sujet ésdéef, dans notre modernité (prise comme discours en sachant qu'elle n'en est pas), par l'espoir que « l'offre crée la demande », l'objet préexiste au besoin, le sujet est réduit au signifiant ou à un rapport de signification mais qui répond à l'immédiateté. L'Autre n'est alors plus nécessaire dans sa fonction d'accueil de la parole et sera senti parfois comme intrusif. Les signifiants ne feraient plus chaîne, ils se succèderaient tour à tour enfermant le sujet en leur sein, noyau de *nonsense*, et l'objet investi s'il venait à être perdu : soit laisserait ce sujet face à un deuil impossible puisqu'il n'aura pas les ressources nécessaires pour apprendre à vivre et faire avec l'absence ; soit perdrait le sujet se confondant dans cet objet et se réduisant alors non à l'objet perdu mais au lieu de la perte. Le sujet en dérive sera dans la confusion entre l'être et l'avoir, mais son corps comme objet, comme nous l'avons vu avec Antoine, pourrait rejoindre le rang du déchet auquel donc le sujet plus que de s'identifier, collera. À cela s'oppose les errants qui voulant « s'en sortir » tentent de se fuir autant que de se trouver, allant vers l'Inconnu dans une recherche de repères et de signifiants nouveaux dans lesquels se reconnaître ; là où le sujet en dérive restera immobile en attendant le changement qui ne peut qu'être provoqué et auquel, quoi qu'il en soit, le sujet n'est pas préparé, son système représentationnel étant défaillant quant à la signifiance.

L'errance, la fugue, l'exil,..., sont autant de réponses à l'angoisse de séparation, séparation d'avec soi-même et de ce que l'on a été, pour que la perte de soi soit supportable. Le sujet cherche un autre lieu (psychique) que celui dans lequel il est mais sans s'y retrouver.

335 LACAN, J. dans *Le Séminaire XXI : Les non-dupes errent*, éd. Seuil, 1978.

Il ne trouvera à cet appel que le silence de l'autre incapable d'assumer ce rôle d'Autre ; à savoir offrir une place dans le monde dont il pourra se saisir comme il l'entend et qui lui servira de refuge et de repère stable, l'autorisant à de nouvelles expériences identitaires. Le social y répond par une injonction de se soumettre entièrement et sans concession à une place qui lui est imposée, du moins est-ce ce que le sujet croit. Il craint alors de n'avoir comme autre habitat et autre place possibles que ceux dans lequel l'Autre, plus que les appeler, les assigne, et en dernier recours, comme seule autre alternative, son corps.

D'une errance à la dérive

Martineau affirme que ne pas s'ancrer, c'est se rechercher un lieu où se fixer³³⁶. Le fait d'*habiter* dépend essentiellement de la possibilité du sujet à se reconnaître dans son *habitation*. La dérive psychique ou passivement être, pourrait témoigner d'une difficulté dans la construction identitaire que devrait permettre la découverte des possibilisations offerte par l'ouverture à l'Inconnu. Une trop grande fixation dans une position psychique sédentaire pourrait quant à elle révéler une incertitude quant à la fiabilité des repères identificatoires intégrés, quant à l'assurance qu'ils permettront de se retrouver dans une même d'être malgré les changements, sans risque de se perdre dans l'errance et de partir à la dérive. Sans ce sentiment de continuité entre ce qu'ils étaient et ce qu'ils sont, il y va effectivement d'un sentiment de rupture avec le monde et surtout avec eux-mêmes. Le sujet en dérive pourrait s'asseoir, se sédentariser dans cet état de fait, tout changement étant insécurisant, irreprésentable bien qu'attendu.

Selon A. Didier-Weill, « *l'errant ne sait pas où il va mais il y a un ailleurs* »³³⁷, et à nous de rajouter que selon ses termes de « fiat trou » (faire son trou), il s'agira d'aider le sujet à « faire son trou », trouver une place, peu importe laquelle, d'où il pourra découvrir toutes ses possibilités d'être et de devenir.

Si nous resterons sur notre proposition d'un nomadisme de la pulsion plus que sur une pulsion nomade, nous exposerons celle des Haddad, mari et femme, qui rejoindra par endroit

336 Martineau, J.-P., « Anthropologie clinique de l'habiter », dans *Innovation, Création*, éd. Presse Universitaire du Mirail, 1995, pp.155-216.

337 Séminaire de l'AEFL, organisé en mai 2009 à l'Université de Nice – Sophia-Antipolis sur le thème de « *La topologie et le temps* », Séminaire XXVI de Lacan.

la nôtre et à partir de laquelle nous aurons analysé le cas de Rémy³³⁸ (qui suit). Pour Haddad & Haddad, il existerait une pulsion à la base des quatre pulsions orale (demande à l'Autre) ; anale (demande de l'Autre) ; invoquante (désir de l'Autre) ; et scopique (désir à l'Autre) : la pulsion de l'*homo viator*³³⁹ ou pulsion *viatorique* à la base des autres car toute pulsion fonctionne sur la modalité de la poussée et du retour à un état d'excitation minimale. En lien avec l'espace, elle serait aussi depuis toujours en lien avec la condition humaine, ce dont témoigneraient tous les récits d'exodes et de migrations, les textes historiques, bibliques ou mythologiques. La préhistoire ne nous apprend-t-elle pas que les premiers hommes trouvés en Afrique ont été retrouvés quelques temps après à l'autre bout du monde ? Ce serait par la poussée d'une pulsion épistémophilique que l'homme serait appelé à voyager pour découvrir et connaître. Il y aurait donc une pulsion à l'origine de la pulsion viatique et celle-ci elle-même base de toute autre pulsion. Fugue, voyage et errance seraient des modalités particulières du désir viatorique. Il s'agit à chaque fois d'avancer, dans une tentative de déplacement du symptôme ou afin d'éprouver sa continuité d'être par-delà les changements de l'environnement. Si l'on se penche du côté des caractéristiques de cette pulsion, les auteurs nous disent :

La poussée provient de l'énigmatique appel de l'Ailleurs, de l'Inconnu, de l'Autre, que l'homme perçoit du fait même d'être sans cesse aiguillonné par le signifiant et la parole. L'objet en jeu dans cette singulière pulsion serait l'espace lui-même, que la pulsion découpe en boucles. Le voyage commence par un départ, arrachement angoissant à un lieu d'origine. Mais le retour est inscrit déjà dans ce départ. C'est une boucle qui enserme en son centre le noyau de l'énigme, la cause véritable du voyage dont le dévoilement ne s'effectue qu'*a posteriori* et qui marquera de son empreinte la vie du sujet.³⁴⁰

La source de cette pulsion serait ce qui du corps est en contact permanent avec la seule chose dont on soit sûr – le sol – et qui permet tant le lien que la séparation à ce qui nous rappelle le premier contact au monde et à l'Autre, dans un mouvement sphinctérien d'ouverture et de fermeture, à savoir la plante du pied. Cette pulsion (re)donnerait à l'espace une position primordiale de grand Autre, « terre-mère » si chère à Freud. Les auteurs décriront ce qui est en jeu et recherché par le sujet habité par la pulsion viatorique :

338 Il s'agit là d'une substitution qui après lecture du cas, trouvera sa justification, outre celle de l'anonymat.

339 La pulsion de l'homme qui marche. Haddad, G., Haddad, A., 1995, *Freud en Italie : psychanalyse du voyage*, éd. Albin Michel, Hachette Littérature (Collection Pluriel), 2005.

340 *Idem*, p.25.

Un départ plein de risques et de danger vers l'inconnu suivi d'un retour fondateur (...) ; la sidération devant la découverte (...) qu'il ne semble pouvoir appréhender qu'au décours d'un voyage initiatique.³⁴¹

Lors des maraudes du SAMU Social de Cannes que nous avons rejointes fin 2008, les rencontres avec les personnes « *SDF* » s'organisaient, dans notre point d'arrêt vers la gare, en une sorte de repas totémique, moment de partage et de défiance venant créer du lien social et l'éprouver.

La première fois que nous rencontrons Rémy, il s'approche du camion du Samu Social mais ne dit rien, ne demande rien. Son physique attire le regard : petit, trapu, voûté, des yeux presque fermés, fuyants et perçants. Il ne répondra qu'à notre sollicitation de le « servir ». Aux propositions de restauration, il n'acceptera qu'un café disant que cela le nourrit et du coup qu'il n'a pas besoin de manger. Il nous livre alors sans transition ni préparation ses impressions d'être manipulé. « Les hommes ont besoin de trop de choses, c'est bête qu'ils soient dépendants de tout » et sans transition encore il nous raconte qu'il ira dormir le soir même dans un foyer. Il souffre d'insomnie et se soigne en fumant du cannabis. Son discours est décousu, sans logique apparente si ce n'est celle de sa subjectivité. Nous restions attentifs à ce qu'il nous disait, le contenant par quelques interventions, lorsqu'il perdait le fil de ses pensées. Certaines personnes s'étonnèrent de le voir se livrer si longuement à la même personne contrairement à ses habitudes.

*Les entretiens qui suivirent se déroulaient de la même façon : Rémy attendait qu'on lui propose un café, puis venait directement vers nous livrer ses impressions du moment. Il nous parla un jour d'un emploi en intérim qu'il venait de trouver puis, sans transition, de sa mère qui habitait Cannes, chez qui il comptait dormir le lendemain. Il nous dit s'être rendu à Nice dans son appartement ce qui provoqua la colère d'un « usager » ne comprenant pas comment avec un travail et un appartement on pouvait être « *SDF* ». C'est à nous que Rémy répondit qu'il détestait Nice et qu'il évitait le plus possible d'y aller.*

D'après ce qu'il nous laisse entendre, Rémy aurait choisi comme lieu sécuritaire celui où se trouve sa mère. Ailleurs, dans cet autre signifiant dont il ne peut faire son habitat mais à peine un lieu, il n'est pas capable de se sentir assez à l'aise pour y rester plus que quelques jours. Qu'il dorme dans la rue, en foyer ou en appartement, c'est à Cannes, signifiant mère et maître, qu'il le fait.

³⁴¹ *Idem*, p.32.

Pendant quelques semaines nous ne le vîmes plus et l'on nous prévint qu'il était parti cherché « on ne sait quoi on ne sait où ». À son retour, il nous expliquera les raisons de son voyage : il était parti ailleurs (villes alentours précisera-t-il simplement) pour chercher sa voie. Il voulait aller à Lourdes et s'était déjà rendu dans des lieux saints (lieux seins ?). Il nous affirmera que le bonheur c'est l'argent, qu'il savait où était le paradis sur terre, dans « une ville où ils fabriquent l'argent avec une grande machine, ils fabriquent les billets du monde entier ». Ce « ils », il précisera à notre demande qu'ils sont « les très grands. Ce serait bien de trouver cette ville. Si je la trouve, vous venez avec moi » imposa-t-il.

Dans l'appellation arabo-musulmane, « Le Très Grand » est un des noms de Dieu. Rechercherait-il un Autre auprès de qui il trouvera son chemin et des repères qui lui permettront de ne pas se perdre ? Cette idée précédait l'ultime de nos rencontres, qui vint nous éclairer sur sa voie.

Après quelques rencontres, Rémy demandera de lui-même un café, et parlera avec d'autres que nous. La dernière fois que nous le verrons, il demandait après une agence de voyage encore ouverte à 22h. Sa destination était l'Arabie Saoudite, « c'est le pays de Dieu, je vais aller rencontrer Dieu. J'ai trouvé Dieu, je suis musulman, Hamdoullah³⁴² ». Un autre èsdééf l'entendant le prend par l'épaule et plaisante avec lui « parce que » lui aussi est musulman. Malgré ses habitudes du « café et c'est tout », nous lui proposons s'il veut manger quelque chose et il demandera une pizza « sans porc ».

Nous pûmes ce jour-là assister au partage de repères communs entre Rémy et cet homme, partage d'une identification qui permet que soit « restauré » et réinstauré quelque chose d'un lien social. Pour autant, ces repères seront plus que des ancrages, posés en certitudes pour et par Rémy. Ces signifiants, nous les partageons avec eux, de par notre position de clinicienne mais aussi par notre prénom qui nous rappelle à nos origines arabo-musulmanes. Nous pouvons également observer l'évolution dans le discours de Rémy : dans ses déplacements, Rémy était toujours en quête d'Ailleurs sans pouvoir se fixer à quelconque lieu, si ce n'est celui de Cannes, lieu du premier Autre. C'est toujours à ce lieu que Rémy revient, et de là encore qu'il repart. Sans savoir exactement ce qu'il cherchait, il se mit en quête de sa voie, en « marche » pour trouver cet Ailleurs qui le faisait déjà psychiquement et mentalement vagabondé, et qu'il finit par trouver dans son discours : La Mecque, lieu sacré dans lequel *doit* se rendre tout musulman. Il ne fait pas ou plus exception à la règle. Nous savions que Rémy avait des origines méditerranéennes, « peut-être arabe » disait-il, ce que d'autres lui supposaient voire lui certifiaient. Sa mère, elle, était « bien française » et « ne

342 Grâce à Dieu.

[croyait] pas ». Nous supposons que dans son aliénation psychotique à cet Autre, Rémy parvint à se séparer assez pour se référer à une autre altérité radicale, pour autant à laquelle sa mère ne sera pas soumise.

Dès les débuts de la neuropsychiatrie Esquirol parle du voyage et de l'isolement comme traitement de la folie : faire voyager « l'aliéné » permet de l'isoler de ses habitudes, des lieux et des personnes investies, et l'entourant d'étrangers, lui permet de changer toute sa manière de vivre. Le voyage serait thérapeutique parce que désaliénant. Parfois le dépaysement entraîne une perte des repères, l'ailleurs étant un inconnu qui confronte à l'altérité : « *l'attrait du lointain, de l'ailleurs, est l'un des grands ressorts aussi bien de l'imaginaire que du voyage touristique, mais les conséquences n'en sont jamais tout à fait maîtrisables et maîtrisés* »³⁴³.

Le choix du prénom « Rémy » est en référence au dessin-animé « Rémy sans famille ». C'est par son dessein animé, c'est-à-dire son projet rendu vivant, sa mise en marche qu'il nous a fait songer au personnage principal qui est orphelin (de père comme lui, d'où le défaut de re-père hors d'une Mère) et part sur les routes avec Maître Vitalis qui le recueille et ses animaux. Ils parcourent les villes et les villages et vivent de leurs rencontres et de leurs spectacles. À la fin du dessin-animé se retrouvant quasiment seul (la plupart de ses repères – à savoir quelques animaux et Maître Vitalis – meurent), il trouve refuge chez une dame. Tant qu'il ne connaît pas son identité, sans s'être d'abord familiarisé, il restera auprès d'elle. Dès lors qu'il saura qu'elle est sa mère, l'acceptera en tant qu'en partie réponse à la question de ses origines, et qu'elle lui proposera de revenir, il repartira sur les routes pour s'éprouver dans son être et tenter de dévoiler le secret du bonheur... qui ne peut résider que dans l'être.

Le nomade, sujet de l'ésdéeification constante, est celui qui saura parvenir, selon ses repères structuraux, à faire avec ce à quoi il ne peut pas s'attendre. Nous avons vu et nous verrons que l'errance psychique dynamise le délire aussi bien que le discours, ce qui en fait un processus « transversal », qui pourra même emmener le sujet, par ses défenses et la manière de se porter ou se laisser porter par le courant erratique, à emprunter des chemins qui pourront nous leurrer sur les hypothèses de structure que nous serions tentés de poser. C'est dans le positionnement entre repère et ancrage, et dans le rapport entre et à eux, que nous pourrions déceler une forme délirante (ou pas), comme nous le verrons dans le cas de R., exposé en conclusion de ce présent travail de recherche.

343 Ceriani, G., Duhamel, P., Knafou, R., et Stock, M., « Le tourisme et la rencontre de l'autre : Voyage au pays des idées reçues » dans *L'autre : Cliniques, cultures et sociétés*. Vol. 6, N°1, 2005, pp 71-82, p.78.

2. De la problématique adolescente à l'adolescence problématique : l'habiter par le symptôme

À l'adolescence et dans toute situation de confrontation au Réel, le passé devra être restitué dans sa dimension de (ce qui est, ce qui s'est déjà) « passé » afin de construire une historicisation de son histoire, une subjectivation de l'événement traumatique voire traumatisant. Pour rejoindre la temporalité que nous avons abordée plus haut, règne, dans la mauvais rencontre, une fixation de la dynamique psychique à une *atemporalité*. Hors temps, hors lieu, exilé, le sujet ne connaît plus alors ni passé, ni projet, mais une immédiateté qui ne le laissera pas s'exprimer d'une autre place qu'au lieu du traumatisme qui sera la seule histoire qu'il (re)connaisse. A. Ronchi³⁴⁴ nous précise cet instant chez l'adolescent dans une partie intitulée « L'impossible historicisation » :

Le travail de l'adolescence va nécessiter la construction du passé. L'historicisation du « Je » va s'avérer difficile quand les origines sont incertaines, quand des trous noirs occupent une place importante. Les jeunes sont alors dans une panne d'identification et ont du mal à subjectiver leur histoire. L'adolescent, qui tente de donner un sens à son histoire, va être confronté à une histoire trouée. L'errance est une tentative de recherche de ses racines ou une tentative de reconstitution d'un trajet familial. La conduite erratique tend à masquer les carences narcissiques et les difficultés identificatoires. En résumé, au moment où le travail d'historicisation du passé devrait avoir lieu, l'espace psychique est un espace troué, comme un gouffre sans fond. Cette perception interne du vide habitent ces adolescents et les précipitent dehors, à la conquête de l'espace réel.

Cette tentative de (re)construction historique, ne peut se faire que dans l'errance par laquelle le mythe du sujet pourra être découvert, si tant est que du sujet, il en subsiste assez pour tenter de dire ce gouffre sans s'y engouffrer.

344 Ronchi, A., *L'adolescent « voyageur » : rompre, explorer, exister, op. cit.*, p.128.

Désert son corps : l'anorexie en réponse du rien

La prise en charge « psychothérapeutique » vise, en se rapprochant du fonctionnement psychique du sujet, à pousser celui-ci à réfléchir sur lui-même via ses affects, émotions et ressentis observables et implicites. Cette approche clinique se base, selon nous, sur une fonction maternelle, d'accueil, de contenance, d'étayage narcissique, le clinicien servant de repère (voire d'ancrage dans certains transferts massifs) sécuritaire. Par la dimension Imaginaire, le sujet pris par la catharsis, se décharge d'un trop pulsionnel, ou est aidé au contraire à se risquer dans son désir, quand les motions pulsionnelles paraissent insuffisantes. Lors de notre stage professionnalisant et de nos premières expériences dans le milieu professionnel, nous nous sommes confrontés à la question adolescente, où quelque chose vient à poindre sans présager de ce qui germera. Dans les milieux d'hospitalisation, la plupart des patients, malgré leur jeune âge, ont un lourd passé, un fonctionnement qui leur est difficile d'abandonner car mis en place de manière défensive, comme béquille, compromis pour un équilibre qui ne tient pas à grand-chose au vu de la répétition dans laquelle ils s'installent.

L'adolescence est une période particulièrement critique qui se colore de trois façons (mais se nuance à l'infini) :

- **La problématique adolescente** serait la dernière étape du processus d'individuation du développement psychique avec les conflits qu'elle suppose et leur dépassement.
- **Une adolescence problématique** serait marquée par la difficulté à dépasser certains conflits, ce qui pourrait engendrer une désorganisation plutôt qu'une restructuration.
- **Une problématique à l'adolescence** serait une pathologie, un symptôme qui viendra se greffer à la problématique adolescente en perturbant le cours.

Où placer les troubles du comportement, la délinquance, les déséquilibres alimentaires, les conduites à risque, ... *etc.* ? Comment les appréhender, les considérer ? Toute perturbation du corps entraîne un désordre psychique. Lorsque la maladie intervient à l'adolescence, elle peut en troubler tant la dynamique que l'issue. Lorsque le discours institutionnel voire médical gomme la différence entre syndrome et symptôme, qu'elle donne un point d'ancrage à l'identité organisée toute autour de cette qualification qui venait d'abord comme manifestation inconsciente et non comme entité nosographique, cela rend difficile l'accompagnement des jeunes et de leurs parents qui demandent réparation.

La maladie et le handicap viennent bouleverser le processus normal de l'adolescence et lui distribuent une autre donne encore que les troubles témoins des conflits intrapsychiques ou

conséquences d'un mauvais développement. Bien entendu, plusieurs facteurs impacteront l'influence de la maladie sur l'équilibre et la dynamique adolescente, mais l'environnement, l'Autre et le pronostic vital engagé ou non seront primordiaux dans la chute ou la relève du sujet. L'adolescent ressent de l'insécurité, se plaint, devient exigeant et toute angoisse décuplera la sienne. En temps « normal » déjà, l'adolescent peut être difficile à aborder, puisque pris entre deux courants (régressif et progressif) il hésite entre dérive et errance, le support affectif dont il aura besoin, le cadre cohérent qui pourra lui servir de repère et qui tiendra malgré les attaques, ne sera parfois plus assez clair ou brillant pour éclairer un sujet qui ne sait plus être ni se laisser (ré)conforter dans sa fonction. L'hospitalisation prescrite éprouvera la séparation et les capacités du sujet à la traiter autant que ses difficultés de confrontation au manque.

L'adolescence est la période phare de l'errance psychique, car la crise erratique par excellence est bien celle qui met le sujet face à la responsabilité de sa position et sa possibilité de rendre possible... et de la concrétiser. D'un point de vue clinique, elle nous enseigne également sur les processus que réveille l'errance psychique et déjà sur la potentialité de chacun – du moins sur un champ de possibles ouvert par le dépassement de l'adolescence à tout un univers ou au contraire réduit parfois à rien. Errance, adolescence et hospitalisation viennent placer le sujet : face à lui-même, puisqu'il sera en rupture avec ses points de repères familiers et ancrages habituels en ce qu'ils étaient placés en certitude, immuables et sûrs, le laissant comme le seul lien entre tout passé et devenir ; face à la séparation et au manque avec lesquels il aura à apprendre à conjuguer ; face à la dépendance et l'aliénation et surtout face à la possibilité de ne pas être, et que le monde soit sans lui. La perte de repères et la perturbation du développement physique vont entraîner des questionnements sur tous les pans de son existence, passée, présente et à venir, et malgré son énoncé, son discours montrera à quel point il a encore plus besoin de l'Autre pour se sentir exister, malgré sa conviction d'être *sui generis*. La coupure de ses pairs sera d'autant plus éprouvante qu'elle rappelle au sujet sa singularité et ce fait que, même si « *pour qu'un enfant grandisse, il faut tout un village* »³⁴⁵, c'est toujours seul que l'on éprouve sa souffrance à être. Le passage forcé de l'expérimentation à l'expérience pourra être bénéfique pour le sujet ou au contraire ajouter à sa difficulté de se trouver.

La rencontre avec l'Autre du médical doit représenter une occasion de parler de soi et d'être reconnu. Être dans une bonne distance favorisant alternance et oscillation entre séparation et

345 Proverbe Malien.

aliénation mais empêchant le collage à l'une ou l'autre, n'est pas chose aisée pour celui qui doit ainsi s'effacer dans sa présence et faire exister le sujet en son absence. Le virtuel, le jeu, voilà qui pourrait nous aider....

« *Elle est anorexique, soignez-la* », « *il est malade, il a une phobie scolaire* »,... Le corps et le psychisme ne sont plus parlés, ils parlent mais ne répondent pas. « *Ce n'est pas de votre faute, c'est une maladie* »... La « maladie » qui parfois devient identité, carte de visite, vient restructurer le développement psychique et la relation à l'autre, ancre le rythme systémique familial : le sujet et son environnement ne parlent plus autour d'un vide mais à partir d'un colmatage. Qu'en est-il quand ce colmatage, c'est le vide ? Le rien que le sujet de l'anorexie ingurgite, qu'il désire et dévore activement ? L'errance et les repères disparaissent au profit d'un voyage organisé qui tourne mal, sur des roues carrées.

La souffrance exprime la difficulté du sujet dans son rapport au monde, à l'autre et à lui-même. La manière dont il pourra ou non se saisir, se défaire ou conjuguer avec sa souffrance, en parler ou la taire, ou qu'elle s'exprime malgré lui, presque indépendamment et en autonomie, pourra révéler au fil du temps, de manière inconsciente le plus souvent, son origine profonde : le fait d'être. La souffrance n'est pas la douleur. La douleur est due à un objet interne ou externe mais toujours exogène au Moi et qui le malmène. Elle est immédiate et éprouvée dans le corps, et l'élément pathogène est une altérité directement identifiable et identifiée : l'objet de la douleur peut donc être la souffrance. La souffrance, elle, est endurée : vécue comme une charge qu'on ne peut soutenir et que l'on doit supporter. La souffrance n'est pas spontanée ou immédiate mais l'expérience d'un effort, d'un comportement subjectif par rapport à l'évènement « douloureux » (la souffrance peut être le sujet de la douleur) : elle est une tension du Moi qui lutte contre la désorganisation affective et l'altération du sentiment d'être (soi). Il y a donc une intention dans la souffrance, celle du Moi de se défendre et se préserver contre l'élément douloureux : la souffrance renvoie à un vécu narcissique, le Moi et le sujet se rencontrant dans leur faille et leur potentialité de non existence. Dans la souffrance règne une dimension d'intemporalité et de fixation. Le pathos est l'immobilité de ce qui est, sans changement possible ou imaginable, et l'acte créateur vise à restaurer une dynamique réconciliant le sujet et sa souffrance en réinstallant le sujet en place d'acteur et la souffrance comme moteur.

Lors de notre stage professionnalisant, nous avons mis en place dans le service fermé de pédopsychiatrie pour adolescent, un atelier « jeu », dans lequel se sont rencontrés des

patients aux problématiques diverses. L'atelier était basé sur un jeu existant, « 8^{ème} dimension »³⁴⁶, que nous avons adaptés selon notre hypothèse que l'Imaginaire servait la rencontre de l'Autre et que tôt ou tard, le masque de l'inauthenticité tomberait, favorisant alors la prise en charge psychothérapeutique. Nul n'est sans savoir qu'une injonction de résultat scande les actes du clinicien les transformant parfois en action dont la performance sera, à défaut d'être mesurée, au moins évaluée. Il s'agit donc d'un véritable exercice d'équilibriste que de respecter les attentes de chacun et y répondre non sans décalage et parfois, plus que par un silence, par une absence de réponse ; de respecter le temps du sujet en espérant ou en le faisant coller aux durées prévues par l'hospitalisation ; en partant non de la pathologie supposée, mais du discours sur le symptôme en espérant qu'il [le discours] cède. Nous avons toujours opté, dans notre pratique, de tenter simplement une ouverture du sujet pour faire émerger une demande qu'il pourrait ensuite déposer en parole ailleurs. Nous étions donc sans le dire alors de cette manière-là, aux prises avec l'errance psychique, la construction de repères et des franchissements qu'elle permet, sans que jamais nous ne sachions ce qui nous attendait par la suite, mais juste en croyant qu'un de nos possibles se réalisera, et que quoi qu'il arrive, le sujet sera capable de faire avec.

Le jeu animant nos ateliers donnait comme directive de répondre à une question par une réponse qui aurait ou non convaincue les autres joueurs : chacun devait donc justifier sa réponse ou sa détraction, et tenter de convaincre par ses arguments, le maximum de joueurs mais sans autre enjeu que cela. Notre consigne était donc, selon les cartes piochées (oui ou non), de répondre sincèrement ou de mentir, les autres devant alors « deviner » s'il s'agissait là d'authenticité ou de ruse et selon quels éléments. Ce jeu reposait donc tant sur l'Imaginaire que sur la confiance, car en dépit de l'orientation donnée par les cartes quant à un mensonge ou une véracité, chacun restait libre de contourner cette règle, puisqu'au final, l'authenticité était attribuée par un Autre et non par soi-même. Au fil des ateliers, chaque participant, dont nous faisions partie, se surprenait tant par ce que l'autre voyait de lui que par sa capacité ou son impuissance à leurrer, convaincre et soumettre l'autre à ses propres signifiants : l'adjectif possessif renvoie au sujet et à l'autre.

346 « La 8ème Dimension est un outil à l'usage des professionnels de l'adolescence : soignants, pédagogues ou animateurs. Co-conçu par l'équipe de soignants du Pr. Daniel Marcelli et du Dr.Catheline, il a été réalisé notamment en direction des collégiens présentant des troubles repérés par l'institution scolaire : comportement, échec scolaire et menace de décrochage, signes de souffrance psychique (état dépressif, tentative de suicide, trouble des conduites alimentaires, *etc.*). La 8ème Dimension cherche à favoriser les représentations des adolescents en suscitant leur réflexion et leur jugement, ils se situent, par le jeu, dans un système d'échanges et de reconnaissance des pensées de chacun. Le processus d'adolescence ouvre en effet le champ de la réflexion mais, l'impact des affects gêne considérablement le déploiement de cette toute nouvelle forme de pensée ». Emballage de la boîte. Typographie d'origine.

Il est de ces personnes, qui ont quelque chose de fascinant pour l'autre, et auxquelles les plus fragiles narcissiquement seront tentées de s'identifier. Ainsi, Julia, patiente anorexique avec tout ce que cette pathologie implique comme « faux-self » (nous préférons le terme d'inauthenticité) et manipulation, était la « meneuse » du service. Julia est une adolescente particulièrement jolie et qui séduit – action et résultat – les personnes des deux sexes. Alice, coquette et d'une autre forme de beauté séduit, elle, par sa simplicité et sa timidité derrière laquelle elle se cache, ne laissant rien ou très peu paraître d'elle ou de son rapport au monde. Alice, lors des premiers ateliers, attendait d'être motivée par Julia, et ne comprit les consignes que répétées par Julia. Celle-ci dirigeait les réponses d'Alice dans les premières séances, et disait alors de cet atelier qu'il lui était « plaisant ». Mais Alice parvint peu à peu, en prenant appui sur ses propres souvenirs énoncés tels quels ou déformés, à construire ses propres réponses dont la cohérence et l'issue échappaient souvent, et prenait un véritable plaisir à jouer. Si les premières séances étaient pour Alice une manière de confirmer son identification à Julia, lorsqu'il s'agissait ensuite d'évaluer l'authenticité du discours de l'autre, elle parvenait à donner d'abord quelques nuances puis un autre avis, ce qui déplaisait à Julia. Les dernières séances permirent à Alice de « dénoncer » les tentatives de séduction de Julia à son égard, amie qu'elle ne sollicitait plus pour soutenir son être-là. De même dans ce collage et dans la désaliénation, la présence de Julia était indispensable à la présence d'Alice, jusqu'au jour où, Julia n'arrivant plus à « trouver » sa place (dès la séance de « dénonciation ») quitta l'atelier qui était « trop puéril ». Nous fûmes surpris un jour par la réponse d'Alice à Julia qui nous avertissait de son choix : « Moi je reste, je m'amuse bien ici ». Julia, surprise tout autant que nous, ne lui en tint pourtant pas rigueur, et lui adressa un sourire poli mais pas des plus sincères. Lors d'un atelier, Alice se retrouva seule face à un jeune homme au physique quelque peu ingrat qui se lança dans un ballet de séduction avec Alice, mais d'une autre manière que celle dont elle avait pris une certaine habitude. Se servant du jeu pour lui signifier son « attirance », nous n'intervenions pas afin de laisser Alice se positionner d'elle-même, ce qu'elle fit spontanément. Alice refusait poliment les avances de l'adolescent tout en se laissant revaloriser par ses compliments. À chaque atelier qui suivit, le même « jeu » de séduction était mis en place : Christophe draguait Alice de manière peu subtile, et Alice répondait à ces avances, telle une jeune femme du monde. Ce qui nous surprit, c'est qu'en dehors de ces ateliers, les deux adolescents n'étaient pas dans ce rapport de séduction. Nous comprîmes donc qu'il s'agissait d'un « jeu » par lequel Christophe aidait la jeune fille à se construire une image d'elle-même assez « belle » pour oser l'offrir au regard du monde, donc de s'y aventurer. Julia revint aux

ateliers dont elle avait eu « de bons échos » et ce jusqu'à la fin de son hospitalisation. Alice était, elle, transformée, ce que n'arrêtait pas de lui souligner Julia « je ne te connaissais pas comme ça ! » ou encore « mais tu as caché ton jeu ! ». Alice ayant trouvé une assise narcissique suffisante pouvait se dire dans son propre « Je ». Mais que l'objet tombe, reste planante son ombre, Alice appliquait les leçons de séduction apprises soit pour asseoir sa domination dans le jeu souvent « contre » Julia, soit au contraire pour aider les candidats les plus en difficulté à soutenir leur propre parole. Alice s'adoucit au départ de Julia, mais restait dans un rapport de domination narcissique ou d'étayage, clivage que nous ne parvînmes pas, pendant le temps de son hospitalisation, à défaire.

Nous voyons que dans son errance, Alice aura dû repasser par une phase régressive dans sa construction identitaire, retomber dans une relation spéculaire pour enfin être dans une relation duelle à l'autre, duel plus qu'échange. Alice aura donc trouvé une assise narcissique au moins suffisante pour faire face au vide autrement qu'en y faisant écho dans et par son corps. Nous ne parlons pas encore de l'anorexie en tant que telle mais nous y reviendrons un peu plus loin. Pour l'heure, nous dirons d'Alice qu'en reconnaissant une identité à l'autre qu'elle aura érigé en Moi Idéal, elle se sera par mimesis d'abord risquée à désirer ce que l'autre désire afin ensuite de trouver son propre objet. Ne sachant ce qui l'attendait ni origine et raison à son être, elle aura emprunté les modalités identitaires d'un(e) A(a)utre dont elle enviait la position qu'elle pensait plus fiable, plus jouissive que la sienne.

S'il ne pouvait y avoir ni gagnant ni perdant à ce jeu, il n'y avait pas non plus d'objectif, mais juste une hypothèse de départ qui n'aura été vérifiée que partiellement, l'authenticité ne s'éprouvant que dans l'être-là, dans la manière de faire avec ses affects et son désir : même dans un « faux-self », quelque chose du sujet sait de l'inconscient même si ce savoir reste tu. Lorsqu'un joueur demandait le but du jeu, nous répondions « *jouons, nous verrons cela ensuite* », cheminons, l'objet de notre cheminement nous sera ainsi dévoilé. Tous les candidats voyaient en fin de partie, de séance, et d'atelier, un but qui leur faisait par avant défaut et qui ne pouvait être révélé que dans une mise en acte créative, toujours déterminé par le désir, ou dans certains cas, l'absence de désir.

Alice, nous la revîmes dans deux autres contextes : en prise en charge à la Maison des Adolescents (nous « remplacions » alors la psychologue qui la suivait, la même qui l'avait en charge lors de son hospitalisation) ; dans une classe préparatoire à un concours dans laquelle nous intervenions. Nous avons surnommé cette adolescente Alice, car telle l'héroïne du pays

des merveilles, en proie à l'oralité dans ses transformations, celle-ci aura présenté une « personnalité » différente en fonction du contexte et en rapport à son poids. Lors de cette prise en charge « psychothérapeutique », Alice ayant pris du poids, ce qui mit fin à l'hospitalisation, avait pour « contrat » d'entamer un suivi dans le service où nous étions. Au premier entretien, nous ne l'avions absolument pas reconnu, son corps et son visage ayant quelque peu changé. Ce n'est qu'au bout de la deuxième séance que nous nous questionnions sur le lien entre elle et la jeune fille de pédopsychiatrie dont le nom nous échappait. Alice nous relatait l'entrée dans « la maladie », telle qu'elle la nommait, un régime parce qu'elle se trouvait trop ronde et craignait alors que son petit-ami de l'époque ne la quitte, alors que rien ne présageait cette voie. Elle nous parlait souvent de son hospitalisation, et nous fîmes le rapprochement quand elle nous dit s'être bien amusée à notre atelier. L'inquiétante étrangeté nous saisit : comment avons-nous pu oublier et lutter à ce point contre la dissonance entre celle que nous voyions et celle que nous avions connue. Devenant notre « acropole » et notre témoin, elle resta muette, se creusa les joues par réflexe et fut elle-même saisit d'étonnement à surprendre le nôtre. Par cette mimique, nous la reconnûmes immédiatement, mais la relation continua comme si nous venions de nous rencontrer, puisque nous entendions pour la première fois son histoire relue, réécrite. Très vite elle nous parla de ses parents, avec qui elle s'était toujours très bien entendue, mais qu'elle ne trouvait « *pas assez forts pour [la] supporter... euh, soutenir* ». Ne supportant pas l'image qui la représentait à ses propres yeux, elle trouva un écho dans la défaillance de ses parents : celle de ne pouvoir s'occuper que d'une fille sage, qualificatif qui lui allait bien, car sa mère, polytraumatisée demandait elle-même soutien physique pour se mouvoir. Son père ainsi s'occupait du quotidien, « *n'avait plus une place d'homme* » et ne cessait de lui répéter « *heureusement que j'ai une fille sage, qui ne demande rien, je ne tiendrai pas sinon* ». À sa maladie, son père ne parlait presque plus, se sentant responsable, selon elle, des dépendances de « ses femmes ». L'identification à une défaillance, au rien d'autre et au rien demandé, le rien se fit donc objet de son désir, ce rien qui faisait étrangement résonnance au pouvoir être rien et au manque à être alors en surprésence.

Le suivi d'Alice dura quelques mois, au cours desquels elle se transformait, repassant par des chemins de vie plus « adéquat » à l'habiter et l'évolution adolescents. Elle me parlait de son petit-ami, « *toujours le même* », qu'elle finit par quitter car trop « *gamin* ». Elle nous dit « *l'anorexie et la souffrance que j'ai infligée, ça m'a fait grandir. Maintenant faut que je rattrape tout ce que je n'ai pas pu faire* ». Cette phrase contradictoire – progressive et régressive – trahissait un ancrage anorexique à son errance psychique, qui la poursuivait ou

auquel elle s'accrochait, ne trouvant plus la même place dans le regard de l'Autre. Un jour elle se rendit compte, dans son discours, que le rien auquel elle s'identifiait et qu'elle redoutait était aussi celui possible que sa propre mère pouvait incarner, son état physique se détériorant devant ses yeux qui ne pouvaient plus se détourner. Ne pouvant se dire à partir de sa mère défaillante qu'elle ne pouvait ériger en Idéale, ni alors se projeter dans ce rien et toute sa convocation mortuaire, elle l'introjecta, de manière à, quelque part, hériter et ressembler à sa mère (tout en maîtrisant la « défaillance »), à qui elle ressemblait physiquement par ailleurs. Sa « maladie » dont elle disait ne pas être guérie, alors qu'il nous semblait et il nous semble encore qu'elle n'était qu'un effet de discours (ce que nous développerons juste après) puisque cette manière d'avoir été au monde et de traiter sa jouissance, était encore son prétexte à désertier l'école et susciter la jalousie de sa jeune sœur qui ne comprenait pas pourquoi elle jouissait de tant de privilèges. Adolescente elle-aussi, restée donc entre ce père absent de son rôle et une mère à qui elle se devait assistance, elle était parvenue à mener sa barque. Alice en relation spéculaire à sa sœur, était admirative et également envieuse de la position de sa sœur. Celle-ci lui aurait lancé un jour : *« maintenant t'es plus à l'hôpital, tu manges normalement, tu fais tout comme les autres, alors pourquoi tu ne vas pas à l'école ? C'est juste un prétexte pour qu'on ne parle que de toi. Rien n'existe à part toi »*. Nous pensons dans l'après-coup que cette déclaration et surtout la dernière phrase, la rappelait à son impossibilité de faire exception, d'être La Femme, Moi Idéal de beaucoup de jeunes filles et femmes anorexiques, et à l'incarnation du rien qu'elle représentait. Elle nous dit dans la même séance que cet épisode relaté : *« ça me manque des fois de ne plus être anorexique... »*. L'anorexie, bien que présente en latence, virtuellement, ne faisait plus identité, écran à toutes les failles narcissiques qu'Alice se refusait d'affronter. Peu de temps avant que notre « remplacement » prenne fin, alors que nous avons annoncé à Alice notre départ prochain et que nous allions donc devoir clore ce chapitre, Alice ne vint plus, refusant la progression. Sa mère nous rappela suite à un message laissé pour prendre des nouvelles, et nous dit qu'Alice préférait « attendre » le retour de l'autre psychologue, qui lui convenait mieux. « L'autre psychologue » qui l'avait connue anorexique et qui considérait comme la quasi-totalité de l'équipe soignante l'anorexie comme une pathologie presque incurable plutôt que comme un symptôme, ce que nous appelions nous à l'époque « une carte de visite d'identité », termes qui prennent et font sens quelques années après, articulés à d'autres signifiants. Nous croisâmes Alice quelques mois plus tard, dans l'établissement hospitalier, nouvelle résidence de son corps à nouveau désert et déserté de signifiants.

Le troisième et dernier contexte de rencontre d'une Autre Alice encore, donc dans une classe préparatoire aux métiers médico-sociaux, fut également marqué de l'*Unheimliche*. Une jeune fille en surpoids pris place, et nous nous étions dit lorsque notre regard se posa sur elle « *c'est fou ce qu'elle ressemble à Alice* ». Cette jeune fille en surpoids, au visage doux et joli bien que bouffi, nous nous posions la question du télescopage de deux dimensions de son être mais nous écartions très vite cette possibilité, nous disant qu'elle, au moins, nous aurait reconnus, et que par son attitude, bien que nous souriant plutôt facilement, elle n'avait rien d'une personne qui se retrouvait dans un regard déjà posé sur elle. Surtout, nous aurions trouvé franchement grossier et caricatural le fait qu'une adolescente anorexique hospitalisée dans un service se retrouve élève sur le lieu même de son hospitalisation, l'établissement abritant le lieu de formation. De plus, il nous semblait impossible que cette jeune fille ait « suivi » nos lieux d'exercice : il n'y a pas de hasard, il n'y a que le hasard... et le hasard ne ferait pas si mal les choses. Ce n'est qu'après quelques semaines, quand nous la vîmes saluer un professionnel du service de son hospitalisation, que nous eûmes l'idée (qui nous avait désertés jusqu'alors) de regarder la liste d'émargement. Improbable mais non impossible... Et de même, à quelques jours de la clôture de la préparation, nous ne vîmes plus Alice qui ne pouvait éprouver – dans tous ses sens – la fin (faim), dans toutes ses équivoques.

L'anorexie est-elle une dépendance ? Nous le supposons : elle naît d'un écart dissonant entre représentation et réalité, deux constructions imaginaires donc du sujet, mais qu'il ne peut reconnaître comme fausses. Le sujet ne peut plus lier sa perception à son être-là, et dans un effort de les réconcilier, se confrontera au vide séparant ces deux événements et duquel chacun d'eux se fondent : ce qui est à entendre comme paradoxe, le vide comme lien séparant radicalement ou confondant les éléments. Dans son errance psychique, le sujet tente de se dire par un Autre qu'il tente également de détruire pour éprouver leur consistance respective. Mais s'il n'obtenait pas de réponse conforme à ses attentes, il peut interpréter cela par une *néantification* de lui-même prenant source du vide du signifiant-maître de soi.

L'anorexie a cette particularité, comme l'autisme, d'être plurifactorielle et surtout, malgré tout l'intérêt et les études qu'elle suscite, d'être insaisissable tant dans son étiologie que dans ses processus ou mécanismes en jeu. Pathologie limite selon la psychiatrie, perversion ou névrose avec des défenses psychotiques, l'anorexie se décline à souhait. L'anorexie a comme objet ou comme paradigme le rien, le vide, ainsi nous dirons que l'anorexie, si elle devait être psychopathologie, serait la ou une maladie du Réel, de sa rencontre, de son envahissement, de l'atteinte et l'après-coup traumatique qu'il laisse en arrière-goût. Si elle devait être symptôme,

elle serait le compromis entre désir de non désir et désir de l'Autre, car le manque, source d'angoisse, renvoie le sujet qui le rencontre à son naître-pour-la-mort et ainsi à tout son potentiel de possibilisation. Avoir le rien comme désir pourrait leurrer le sujet sur une toute-puissance atteignable, jouissance de l'être : consommation qui consume tout comme l'objet omniprésent du « discours » capitaliste. Être rien rejoint l'être tout, la limite étant le regard de l'Autre : attrape regard, c'est l'Autre qui serait déposséder de son existence, ne voyant alors plus rien que ce rien auquel le sujet anorexique s'identifiera... le cercle est *moëbiennement* bouclé.

Plutôt que de « faire le choix » d'une proposition parmi d'autre concernant l'anorexie dans son lien à l'errance psychique, nous tenterons comme nous l'avons fait tout au long de ces pages, de dresser une grille de lecture définitionnelle et étymologique de l'anorexie, prise en tant que phénomène, manière d'habiter le monde et son corps, dont le symptôme et la pathologie pourrait être de possibles devenir. L'anorexie est liée à l'appétit, et nous ajouterons, à l'appétence. Le premier terme est marqué par son atténuation voire son absence, l'appétit concernant essentiellement la nourriture, besoin primaire et vital ; perdre l'appétit serait ainsi, dans son lien au désir (racine grecque) témoin d'un renoncement à la vie, et là l'appétence trouve son corps. L'anorexie aura cette faculté à lier en les annulant pulsions de vie et de mort, la première se nourrissant de l'objet de la deuxième. La pulsion de mort, tendance régressive, pulsion de vie qui pousse à la progression. Il est donc justifié de la trouver comme dit particulier lors de l'adolescence, et que beaucoup l'attachent à la mère et sa représentation. Régression, corps d'enfant, dépourvu du Réel du sexuel mais rappelant déjà à la castration et à la non existence qui précède l'être au monde ; progression, corps comme décharné, peau ridée, vieillie, rappelant à la mort prochaine. Le corps, premier et dernier habitat du sujet, ne saurait répondre au désir du sujet anorexique de ne plus désirer, l'errance psychique, même suspendue, demeurant en puissance et mettant à l'épreuve et en demeure le sujet à être, au moins « rien ». Si l'appétit est un phénomène, il est partie d'un cycle donc sera ou ne sera pas. L'appétence, elle, est constante. L'appétit permet de faire tenir le corps et de le faire durer ; l'anorexie endure l'élan vital et fait endurer le sujet la possibilité de sa non existence. L'anorexie vient en lieu et place de la faille identitaire, désigne le sujet qui peut alors, même par le rien que l'anorexie recouvre, se dire et exister autrement : le rien remplit le manque, le coupant du désir en le confondant avec lui. L'appétence, désir, prend source de l'appétit témoin du besoin. Elle recouvre tant le champ de la nourriture : oralité et analité ; que celui du sexuel : castration. L'appétence serait de l'appétit la vivacité et la sensualité qui pousse à l'envie kleinienne de l'objet, celle qui d'être trop intense risque la destruction par la

dévoration de l'objet cause du désir. Si l'appétit a comme objectif la satisfaction par un objet déterminé et est pris dans une logique temporo-spatial, l'appétence serait une pulsion dont la source est le corps tout entier, donc constante, témoignant du désir dont l'objet est à jamais méconnaissable. Ainsi, et *lalangue* nous autorise, l'appétence sera rencontre de l'appétit et de l'errance : *appétance* dont le sujet anorexique s'anime, *appét@nce* car l'objet @ pourtant inexistant sera non plus cause mais le *symbolum* qui manquait au sujet pour se dire par sa disparition active. L'habiter anorexique serait dans une désertification du corps (désert de signifiants : tout signifiant, que signifiant, déserté du signifiant), le corps tesson, tessère et Teisseire de l'être – corps-bidon³⁴⁷ ; et dans un envahissement de l'Autre qui renverra à ce sujet le rien qui les constitue tous deux. Le sujet n'est pas anorexique, mais dans l'errance en anorexie.

3. Conclusion

Nous avons tenté d'illustrer le chapitre précédent par nos rencontres cliniques nouvellement éprouvées, afin de comprendre la fonction de l'*habiter* dans ses différentes modalités, *habiter* comme une façon d'être-au-monde et surtout à l'Autre : marquer l'A(a)utre par/de sa présence pour avoir une preuve d'avoir un jour été à défaut de pouvoir faire l'expérience d'un *ek-sistant* (pas-tout). Lorsque le langage ne peut seul tenir sa fonction d'étayage subjectif, que le sujet méconnaît jusqu'à ses propriétés et appartenance, le corps s'en fera l'écho voire parfois sera le seul lieu tiers entre le sujet et les coordonnées de jouissance avec lesquelles il cohabite du fait de manquer à les habiter. Là serait la différence entre l'agir qui implique un évincement du sujet et le passage à l'acte qui selon nous appelle un sujet bien que celui-ci soit agi plus qu'il n'agisse ses pulsions.

Nous avons donc vu avec Antoine comment l'affect dépressif permet paradoxalement de maintenir le sujet dans une forme de passage à l'acte dans lequel, pour reprendre une formulation de R. Meyer³⁴⁸, le sujet n'espère pas ou plus qu'un Autre l'entende. Michel, lui,

347 Nous osons ce lien entre tessère et le nom de l'inventeur de la bouteille en métal, le « bidon » (aussi entendu comme fausseté ou semblant) étant le mot qui vient dire les maux très répandus des sujets en anorexie que nous avons rencontrés : la dysmorphophobie ventrale et les symptômes gastriques. De plus, Teisseire est désormais une marque connue et toujours associée au (trop) sucré, objet de l'appétit envieuse et de l'appétence dévoratrice primordiale, si nous nous basons sur la préférence universelle innée des nouveau-nés.

348 Communication privée.

aura choisi d'habiter dans un acting out, attendant que l'Autre interprète ses propres signifiants sans jamais consentir à se reconnaître dans ces interprétations qui l'obligeraient à revoir son discours et la place dont il l'énonce dans ce qu'ils sont de « faux semblant ».

Alice nous montre elle la difficulté d'*habiter* avec cette impossibilité d'éradiquer l'errance ou d'en faire une initiation salvatrice. Elle aura donc choisi de s'y positionner en cette place fixement vide, qui à l'inverse de celle qu'incarne le clinicien, ne se laissera jamais mouvoir et figera alors tous les *alter egos* qui resteront impuissants à repositionner le corps comme habitat et le langage dans son usage comme habitation. La place vide qu'incarne le clinicien est celle constamment en déplacement du jeu du taquin qui permet aux autres places de se mouvoir jusqu'à trouver un bon emplacement, et d'en visiter d'autres pour occuper toujours différemment la leur propre.

L'habiter anorexique ne pourra pas, à la différence de l'habiter èsdèèf, se reconnaître dans son habitation et choisira un non-lieu comme habitat, donc réduira le corps non simplement au déchet, qui peut être création, mais au rien qui la permet, et en tentant d'animer le corps par l'affect dépressif tout comme le sujet en est psychiquement animé.

Dans toute situation de crise, l'habiter du sujet lui sera dévoilé dans ce qu'il ne permet plus, à savoir de faire exister le sujet, et, dans une *ek-sistence*, le mettra à demeure de faire avec une errance qui ne sera désormais plus inconsciente, du moins jusqu'à l'abréaction.

CHAPITRE 10.**DU DÉFAUT DE RE-PÈRE À LA DÉRIVE**

Les adolescents mobilisent contre-*transférentiellement* chez l'autre des associations différentes. Les différents symptômes présents à cette période, relevant d'éléments œdipiens, hystériques, mélancoliques, *etc.*, poussent certains à parler d'eux en termes d'état-limite, catégorie qui ne dit rien du fonctionnement psychique du sujet, en le classifiant parmi les inclassables. Parfois même, ce catapultage du sujet dans une non-place, dans un non-lieu puisqu'il ne pourra pas l'habiter, ancre le sujet dans l'espace du rien, zone privilégiée de l'affect dépressif qui le fera dévier de ce qu'il doit devenir ou le poussant à l'habiter en anorexie. L'anorexie en tant que symptôme se trouvera d'ailleurs être familière des états dépressifs et autres perturbations ou troubles identitaires (atteinte du corps, de sa représentation moïque) tels que nous pouvons les retrouver, à l'extrême, dans la psychose. Mais si ces symptômes peuvent convoquer plus de souffrance qu'ils n'en supportent, ils n'en restent pas moins une tentative de retrouvaille homéostatique dans un autre et nouvel équilibre psychique parfois bancal. Malgré une exacerbation de certains points ou une symptomatologie relevant d'une pathologie, la crise identitaire plus ou moins difficile à surmonter mais passage obligé de l'adolescence qui doit trouver ses *assises*, est toujours primordiale, même si elle sait se faire discrète sous l'intensité de certains symptômes et alors difficile à repérer ou à aborder. C'est donc à ce sujet en crise qu'il faudra parvenir à s'adresser et non seulement au sujet en souffrance – en attente de lui-même.

Le cas qui suit dont nous n'aborderons que quelques points importants, montre une autre dimension de la dérive adolescente et de ses choix d'ancrages. Ce cas nous aura poussés, en son temps, à nous questionner quant à la position à adopter face à un patient dont l'évolution dépend plus de lui que de nous. Comment aussi se positionner face à des processus psychiques inconscients dont on ne peut que repérer les effets, et ce dans l'après-coup, c'est-à-dire « agir » dans un hors temps et un autre espace que celui de son être-au-monde au moment où il se manifeste, surtout lorsque le sujet, dans son errance psychique, arrive à nous leurrer, et ainsi nous renvoie à la nôtre.

Nous l'avons vu, la souffrance témoigne par la façon dont le sujet l'éprouvera et l'endurera, quelque chose de son habiter et de son habitation, de son positionnement erratique

Vers une conceptualisation métapsychologique de l'errance psychique comme dynamique adaptative du sujet et de ce qu'il peut en faire. Souffrance exprimée en un acte, une parole, un comportement, ... peu importe le support, réponse par laquelle nous tenterons de remonter jusqu'à une question afin d'ouvrir le sujet à d'autres possibilités d'existence. Alex, dont nous parlerons, montrait à voir ses symptômes autrement colorés que par la souffrance ce qui convoquera, chez les soignants qui le prirent en charge pendant son hospitalisation, des hypothèses diagnostiques des plus variées, alors que le sujet et ses symptômes semblaient s'exprimer hors transfert.

1. D'une séparation pour restituer le père et le cours de l'errance psychique

Alex est un adolescent de 16 ans, hospitalisé dans un service de psychiatrie pour forte angoisse et « tocs » contre lesquels il choisira le refuge dans le virtuel. Il aura eu beaucoup de difficultés scolaires dues essentiellement à ses angoisses, puis aux lacunes accumulées, pour enfin être déscolarisé après un mois effectué en 3^{ème}. Ses parents séparés depuis qu'il a trois ans, il ira vivre avec sa mère. Son père aura une seule autre compagne avec qui il vit depuis trois ans, et qui a elle-même un fils de 14 ans. Sa mère a eu plusieurs compagnons, dont deux, le premier et le dernier en date, s'entendaient particulièrement bien avec Alex. Il ne pourra pas les revoir, car le désir de la mère n'était pas celui-là. Alex dira (au présent) du dernier qu'« il est bizarre... il fume des joints ». Alex et sa mère vivent au 1^{er} étage d'un immeuble, et ses grands-parents maternels vivent juste au-dessus, au 3^{ème}. Au rez-de-chaussée, se trouve l'entreprise du grand-père maternel, dans laquelle travaille le père d'Alex, qu'il voit donc souvent. C'est par cette entreprise que ses parents se sont connus.

Le premier entretien, informel, que nous aurons avec Alex se sera fait le lendemain de son arrivée. Il rejoindra alors dans le « bureau des infirmiers » l'équipe de service et nous-mêmes, et là se mettra à pleurer à chaudes larmes, souffle coupé, sanglotant bruyamment, et n'arrivant donc pas à prononcer mot audible. Les deux soignants présents tenteront de le contenir, de le questionner, mais, sans résultat, abandonneront l'idée d'un échange et lui diront simplement de rester un peu seul pour se calmer. Nous resterons là, et avec une simple invitation non explicite « quand tu voudras... », nous déclencherons un torrent de mots asséchant peu à peu ses larmes. Débordé par une forte angoisse, Alex pleure et répète qu'il

est mal et veut rentrer chez lui. Il nous livrera les éléments essentiels de sa situation familiale, investissant la relation duelle en s'adressant dans le transfert à un Autre maternel, en demande à cet Autre. Si cette situation ne nous met pas mal à l'aise, un cadre clair et des limites bien établies paraissent lui faire défaut. En effet, pendant son discours, nous nous approchions de lui car il marmonnait « dans sa barbe » et parler presque silencieusement. Là il se rapprochera également comme pour se blottir, et nous lui posons simplement la main sur l'épaule, pour offrir un contact qui l'apaise, tout en exerçant une légère pression le maintenant dans une certaine distance. Contre nous, contact et conflit. Il nous dira, à ce moment préférer aux psychiatres « qui posent des questions bizarres », les psychologues à qui « on peut tout dire, des trucs vachement intimes, hein ? ». Nous répondons alors que c'est ce qu'il nous semble, ne voulant pas affirmer quoi que ce soit, nous « méfiant » alors d'un collage à ce qu'il penserait peut-être être notre désir. Il nous dira n'être pas bien, vouloir voir sa mère, et ne pas vouloir être seul. Il nous répètera souvent qu'il en a « marre » sans pouvoir dire de quoi. Il apparaîtra, ici et dans les premières séances formelles, quelque peu confus dans son discours marqué d'incohérences. Nous lui proposerons alors de le recevoir en entretien afin de l'aider au mieux à profiter de son hospitalisation « pour faire le point ».

Dès le premier entretien, Alex nous dira qu'à l'origine de l'angoisse qui l'a mené à l'hospitalisation, il situe un événement qui a eu lieu alors qu'il prenait des cours privés (il s'agit en fait de sa 3^{ème} non terminée dans un collège privé) : « un gars m'a raconté des conneries et ça m'a perturbé... de savoir qui avait un gars comme ça dans la classe avec moi ». Ce « gars » lui aurait dit « qu'il faisait des films... (il hésite, nous regardant gêné)... sur internet et qu'il était acteur ». Son attitude nous dirigeait du côté d'un sexuel non assumé, ce qui fut confirmé par le dossier médical qui évoquait des photos pornographiques. Il précisera comme pour annuler ses paroles, et surtout leurs effets « maintenant je sais que c'est des conneries, donc j'y pense plus, ça ne me fait plus rien ». Nous comprendrons que l'esprit et le corps étaient concernés dans cette volonté plus que le fait que ça ne lui fasse plus rien.

Contrairement à l'entretien informel, le discours semblera ici inhibé dans son expression et l'élaboration. Alex doit être sollicité pour parler d'autre chose que de son « envie de partir » qu'il énonce sinon en boucle. Son angoisse est moins signifiée ou l'est uniquement par cette phrase « je me sens pas bien ». Cette inhibition, nous la mettons sur le compte d'un traitement médicamenteux (un peu trop) efficace qui réussit à taire l'angoisse et ralentit son fonctionnement cognitif. L'angoisse n'étant plus là, il ne pourra rien nous en dire : « c'est passé, donc je sais pas ».

Au fil de nos entretiens avec Alex, ce sont les concepts de fonction paternelle et d'Œdipe, de mélancolie et d'adolescence qui auront alors « dirigé » nos réflexions. La fonction paternelle, relation entre le langage et la pulsion, opère notamment lors de l'Œdipe, à condition qu'un « père » – présentifié même dans l'absence – l'incarne en consentant à occuper cette place que la mère lui assigne. Père qui, lorsque la réalité laissera place au nom et non de celui-ci, plaçant le sujet dans le monde et face à l'interdit, sera érigé en repère, rappel de ce qui a été déjà rencontré et surmonté dans le meilleur des cas. Dans son errance et sa construction identitaire, tentant de trouver justification à son être, le sujet se définira d'abord dans et par la rencontre du père voilant la radicalité de l'Autre Maternel. Mais lors de la rencontre du Réel inscrit d'abord dans le biologique, ses repères volent en éclat, toutes représentations cèdent face à cette nouvelle présentation, *Darstellung*, pourtant déjà rencontrée, mais jamais encore ancrée dans le corps. Le repère perd sa fonction et convoque à nouveau le représentant du père chu, trace qui aura besoin d'un Autre afin de se rétablir dans son rôle pour aider le sujet à trouver issue à sa dérive. Dans tout moment de séparations, pertes et renoncements, la fonction paternelle vient aider le sujet dans cet éloignement à la jouissance, l'étayant dans son être-au-monde à (re)construire. Dans le cas d'Alex, la fonction paternelle n'opérait pas, le laissant dans la non existence précédent l'émergence du sujet ou sa perte. Le sujet en souffrance, dont le Moi peu construit et mis à mal appellera toutes mobilisations possibles, sera dans ce temps de transition, de suspension de l'errance psychique (dans ses effets), aux prises avec des désorganisations psychiques plus ou moins transitoires.

Dans d'autres séances, Alex nous dira que si son père, selon lui, se « foutrait » que son fils soit hospitalisé ou non, sa mère « en [aurait] marre de la séparation ». Tous deux pourtant tiendront le même discours et lui diront de patienter : « mes parents m'énervent, j'étais mal avant mais là je suis encore plus mal, je comprends pas pourquoi on me laisse ici ». Ses tocs ayant disparu grâce au traitement, il ne comprend pas l'intérêt de l'hospitalisation : « j'ai l'impression d'avoir fait quelque chose de mal, c'est comme une prison ici [...] je peux pas faire ce que j'ai envie ». Son phrasé quelque peu infantile et si peu en raccord avec son corps, plutôt grand et carré, nous faisait penser à l'éventualité d'un retard intellectuel, mais autre chose nous défendait de donner possibilité à cette probabilité. Nous associions, à ses dires, l'interdit de l'inceste et l'engagions à nous parler de ses rapports avec sa mère, repère Autre possible, ce qu'il fera spontanément à l'entretien suivant. Il nous dit partir souvent en vacances seul avec elle ; voir son père régulièrement bien qu'il ne puisse dormir chez lui ou

chez d'autres du fait de ses tocs qui auraient augmenté un mois avant son hospitalisation. Il ne voudra pas m'en dire plus, de « peur qu'en y pensant, cela revienne ». Il jouera tout le temps avec sa lèvre inférieure, qui à force d'être tortillée dans tous les sens, en est déformée. Ce jeu, dont il dit que ce n'est pas un toc, car effectué par plaisir, nous le rapprochions à ce moment de l'oralité, et ainsi du rapport à la mère et surtout au désir de celle-ci. En effet, Alex se fond dans le désir maternel, la mère l'investissant d'autant plus qu'elle se croyait stérile à cause de sa maladie (sclérose en plaque). Alex manifestera par la suite quant à elle un désir ambivalent : maintenir cette fusion et s'autonomiser.

Le bénéfice qu'Alex voit à son hospitalisation est qu'il peut maintenant dormir ailleurs que chez lui lors de ses permissions, donc retourner dormir chez son père, puisque ses tocs ont cédé face au poids médicamenteux. Le temps qu'il passe chez sa mère est occupé à « regarder le tramway », symbole phallique et maternel qui satisfait mère et fils. Il désinvestit l'ordinateur : « ça m'a saoulé, [...] mes doigts c'était bizarre. J'allais plus aussi vite, j'ai plus l'habitude ». Il remarque que l'hospitalisation lui a donné envie de s'ennuyer, énoncé dont l'interprétation en ricoché aura eu le mérite de libérer quelque peu ses affects : « Tout seul je préfère, et je suis ma mère... – Tu es ta mère ? – Mais non je ne veux pas tuer ma mère ! Je veux lui parler mais elle s'en fout de ce que je dis et elle répond autre chose, elle m'énervé ! ». Dès lors, il s'autorise à parler des attentes qu'il a envers son père et à « désidéaler » sa mère. Il dit « être mieux » du fait d'être plus souvent chez lui, ce que nous mettrons sur le compte de la séparation d'avec la mère qui a précédé ce retour à domicile et qui se maintient par la présence plus régulière du père. Cette séparation lui aura permis de reprendre possession, a minima, de sa construction, reprendre le cours de son errance et par l'ennui, trouver d'autres modalités d'être-au-monde que celle d'une soumission au désir de l'Autre et de la contemplation de ses attributs incarnés dans le tramway.

Sa relation avec sa marâtre et son fils Khalid, semble conflictuelle, du moins pour Alex : « le retour chez mon père a fait bizarre, j'ai pas l'impression d'être chez moi ». Il passe pour autant plus de temps avec son père. Il dira ne pas comprendre les rapports entre son père et sa compagne, car selon les propos de ce-dernier, il serait avec elle par peur de la solitude et elle profiterait de son argent : « c'est un couple sans amour ». Alex associe en disant qu'il a peur que tout redevienne comme avant, nous comprenons sans amour : le père est à nouveau distant depuis qu'Alex n'est plus hospitalisé même s'ils se voient plus souvent, et ne communique plus avec la mère, « il s'en fout de ce qu'elle dit, il ne l'écoute pas quand elle parle et regarde ailleurs », ce qu'il nous dit précédemment être le comportement de sa

Vers une conceptualisation métapsychologique de l'errance psychique comme dynamique adaptative du sujet mère à son égard. L'hospitalisation avait rapproché ses parents, le père aurait même dormi quelques jours avec eux, souvenir qu'il ponctua par un « c'était bien ».

2. Du libre positionnement subjectif : de l'éphémère repère déchu par l'effet mère ou la dérratisation

Alex, pendant toute sa prise en charge, n'aura pas évolué dans son vocabulaire et ses élaborations, nous offrant des « bizarre » et des « ça m'énerve » à chaque entretien, sans jamais qu'il ne dévoile le signifié derrière ces mots vident de sens. Ainsi, nous lui supposons peu de ressources et il n'en exprimait qu'à hauteur de nos attentes. Nous lui proposons un jour, à court d'idées faut-il l'avouer, et quelque peu lassés par une situation que nous qualifions alors d'engluée, un squiggle, méthode décalée voire désadaptée à son âge et certainement à son potentiel. Alex commentera le dessin élaboré après quelques séances. Il dessinait d'abord un trait qui au fil de notre vagabondage devint une voiture, à laquelle nous rajoutions une fenêtre, car nous nous trouvions avec lui enfermé dans un objet dont ni lui ni le clinicien n'était maître. D'un trait, nous en fîmes inconsciemment une forme ressemblant à un spermatozoïde, au moment il nous reparla, toujours dans les mêmes termes, de « ce gars bizarre aux photos bizarres » ; et de ce spermatozoïde, signe et symbole de vie pourvu qu'il y ait bonne rencontre, il en fit une branche d'un sapin de Noël, association qui apparut soudainement et sans justification encore aujourd'hui. Nous n'avions juste retenu que d'un potentiel de vie, il en avait fait un arbre mort, coupé, castration sacrifice pour une fête familiale. Une voiture donc, et un sapin (auquel nous pourrions rajouter un « e » final pour pousser le trait) avec des boules bien sûr, disproportionnellement plus grand que la voiture. Se saisissant de la perspective plutôt que de la menace, il commenta : « ce serait à New-York. J'aimerais pas y aller, car c'est trop bizarre New-York... ils sont tous un peu fous là-bas. C'est bizarre l'Amérique et New-York. Ce serait bizarre en plus car y a plein de films qui ont été tournés là-bas (nous fîmes à nous-mêmes le rapport aux films Imaginarisés cause de la « décompensation » d'Alex), comme des séries. En plus y a eu le truc là-bas des attentats. Je sais pas c'est trop bizarre ».

Le « truc des attentats » ou la chute du symbole de puissance d'une nation qui aura entraîné le

bouleversement d'un monde, avec la reconstruction pour les uns, une fin toujours en train de se finir pour d'autres... La chute du Père Idéal ayant laissé le sujet en proie d'un Autre maternel dévorant, n'aura pas permis à Alex de se construire dans son errance. Plutôt que de se laisser dévier et tomber dans la psychopathologie à laquelle « on » l'assignait, beaucoup le classant dans toutes les déclinaisons psychotiques, Alex choisira de s'ancrer à certains signifiants indéterminés et *indéterminants*, le fixant à une non place mais le préservant de tout affect, avec l'appui de la chimie. Lorsque, aidé donc de ces appuis et ancrages, il tenta de reprendre quelque chose d'un mouvement erratique dans un espace qu'il aura appris à rendre moins menaçant, celui-ci fut contré par un environnement encore changeant, qu'il traduisit par un retour en arrière, avec donc le risque pour lui, de perdre ce qu'il n'avait pas encore acquis de re-pères. Seul Khalid, anciennement meilleur ami, avait bougé de place, pour prendre celle du rival. Plusieurs enjeux mélancoliques pour Alex : d'une part, il avait idéalement et libidinalement investi un objet par son absence, se nourrissant d'un vide qu'il avait du mal à combler ; il investit la place de ce vide, intériorisant un espace creux en guise de Nom-du-Père plutôt que de forclure celui-ci ; l'objet absent était présent pour un autre, Khalid, avec qui le père aimait passer du temps ; cet objet donc, présent pour un autre, absent pour lui, risquait de se dérober à Alex le faisant glisser du côté d'une défense paranoïaque lutte contre l'affect dépressif. Entre envie du désir de l'autre et rivalité fraternelle, il nous semblait qu'Alex hésitait encore à faire son choix, l'un comme l'autre ne présentant pas de garantie quant à une assise identitaire le plaçant au centre du désir paternel quelque peu maternalisé par son investissement.

Khalid ne verrait plus son père incarcéré, que celui d'Alex vient remplacer. Alex développe comme une rivalité fraternelle pour devenir objet d'amour privilégié du père. Alex était donc proche de Khalid avant de s'en éloigner car « c'est un gamin dans ses réactions. Il n'est pas normal : il se dit meilleur en tout juste pour impressionner ». Son autre meilleur ami sera lui aussi destitué de sa place : « il est bizarre, il fume des joints et sans le dire à sa mère ». Double trahison : avoir des secrets pour sa mère qui n'en est plus toute-puissante ; la décevoir en ne collant pas à ses attentes en se faisant l'objet Idéal de son désir. Alex, qui revenait hors temps d'hospitalisation pour son suivi, ne revint que quelques temps plus tard, à notre demande, afin de lui restituer le bilan d'un Rorschach que nous lui avions fait passé, « commandé » par les psychiatres responsables du service. Le test dénotait entre autre chose une forte angoisse, une relation à la mère difficile et peu sécurisante dans sa représentation, celle avec son père l'étant plus. Il nous parlera alors des disputes avec sa mère, fait récent pour lui qui ne voulait pas s'en détacher de trop, pris soudain d'une intonation et d'un

vocabulaire qui sied plus au mouvement adolescent : « elle pète son plomb toute seule, c'est tout le temps de ma faute avec elle j'ai l'impression. Par exemple ce matin elle oublie son portable et elle me dit " tu m'as dit de prendre l'autre sac du coup j'ai oublié le portable à cause de toi " ». Il nous dira que cet accablement découlait de leur relation duelle quasi exclusive de tiers « c'est parce qu'on est que tous les deux », pointant par-là tant sa difficulté à se positionner dans l'individuation que son désir et appel au père du non.

Le protocole Rorschach en question nous aura mis en difficulté quant à son interprétation mais aussi, devons-nous l'avouer, nous réjouissait par l'impossibilité d'hypothèse diagnostique qu'il posait. Demandé en tant qu'évaluation, nous n'étions pas très enclins à faire passer ce test auquel nous ne voyions pas vraiment d'intérêt : en conflit avec toutes les hypothèses posées, y compris les nôtres, le test révélait des défenses empruntées à toutes les structures, avec les réponses spécifiques de la névrose et de la schizophrénie, en passant par le retard intellectuel et le développement classique adolescent. Ce protocole nous montrait donc à quel point nous-mêmes nous étions ancrés à nos certitudes au point de nous fourvoyer et nous laisser guider par un seul possible, un fonctionnement familial incestuel, trahi par une relation confusionnelle avec la mère du fait d'un père désertant son rôle, obstruant à notre vue et ainsi à l'horizon d'Alex tout autre possibilisation d'être-au-monde. Le sapin qui cache New-York, à moins que ce ne soit l'inverse...

Alex ne viendra plus et nous aurons eu quelques entretiens téléphoniques avec sa mère qui nous dit ne pouvoir « forcer » son fils à rien, du fait de son propre positionnement et de la fatigue qu'entraîne sa maladie. Au bout de quelques semaines sans nouvelle, sa mère demandera à nous voir. Nous recevons donc l'adolescent et sa mère ensemble mais elle envahira l'espace, invectivant son fils mais de manière très douce et calme « quand on s'engage, il faut aller jusqu'au bout... moi je suis fatiguée à cause de ma maladie... », elle reprend sa plainte et Alex sourit. La seule chose qu'il dira quant à continuer le suivi c'est « je veux bien » comme pour répondre aux attentes qu'il nous suppose et qui, au moins pour sa mère, pouvait se vérifier. Il ne reviendra pourtant pas.

Nous aurions pu, par une attitude plus ferme ou appuyant la demande de la mère « forcer » Alex, c'est-à-dire en ne lui laissant pas le choix quant à la poursuite du suivi mais il nous semblait que cette attitude, même si elle visait au « bien » du sujet, serait le désengager de la responsabilité de sa position. Et au vu de nos dernières révélations à nous-mêmes et de notre erreur qui n'aurait pas été salvatrice sur du long cours mais, nous espérons, qui aura pu au moins le révéler à ses propres ressources, nous pensions qu'Alex aurait à trouver seul son chemin : si ce qu'il était pouvait dépendre d'un Autre, il pouvait aussi déterminer le discours

de l'Autre à son sujet. Entre objet et sujet, nous faisons le pari de la possibilité et la capacité d'Alex de choisir sa manière d'habiter (dans) l'Autre.

La *dérratisation* mentionnée dans le titre plus haut, nous l'entendons comme une dératisation des repères subjectifs propres, inconsciemment ou non, représentés comme néfastes pour la modalité d'existence du sujet. Le dépourvoyant de sa position de sujet et de sa propre responsabilité, c'est de l'errance psychique que nous tentions, chacun des acteurs actifs de sa vie du moment, de le *couper*. Le préserver des erreurs que nous jugions telles que de ne pas aller dans notre sens, ne lui déployant donc aucune possibilité de faire un pas de côté ou de se positionner de lui-même dans une rencontre alors rendue impossible, d'être activement le sujet de son être, voilà où aura été notre propre erreur que nous avons restauré à la fin en ne persistant pas dans notre certitude de savoir ce qu'il aurait dû être.

3. L'échec de l'errance psychique : l'erreur d'ancrage du clinicien

Alex aura tenté de maîtriser son discours pour « ne pas se laisser aller ». Les tocs d'ailleurs, bien que nous n'en ayant jamais su la nature, étaient pour lui un moyen de parvenir à cette maîtrise, fantasme explicité par son énoncé « *si j'y pense, ça va revenir* ». Il lui suffira alors de ne pas penser pour contrôler ce qui doit survenir ou non. Cette anesthésie de la pensée lui permet également de ne pas avoir à se positionner, se laissant porter par les attentes de chacun, et de coller au désir de l'Autre au travers de ses symptômes. Si La loi et l'interdit convoquent la jouissance en la mettant à distance, les tocs, réponse à la demande de l'Autre, viennent manifester une angoisse qui, nous semble-t-il, lutte contre l'affect dépressif. Le défaut dans la pensée et le manque de signifiants pour dire son angoisse aide à la faillite d'une représentation paternelle dans sa fonction, représentation pourtant attendue par le sujet. Ne pouvant consentir à quitter une base maternelle non sécuritaire, l'ouverture au champ des possibles marquerait l'entrée dans un univers sans borne plus menaçant qu'un lieu d'origine maternel fantasmatiquement érigé en lieu originaire.

Les tocs d'Alex reprennent à une « date-âge » qui marque la séparation d'avec le père de la réalité et l'impossibilité d'explorer un monde étrange et étranger, « bizarre » : le père d'Alex

quitte le domicile familial quand son fils a trois ans ; la génération qui fait de celle d'Alex la troisième vit trois étages plus haut que le lieu de rencontre du père (Monsieur avec le père de Madame, Madame avec Monsieur, Monsieur et son fils Alex) ; les tocs reprennent fortement en 3^{ème}, année de l'orientation, projection dans l'avenir impossible pour le sujet qui est encore en voie d'advenir et pris dans la rencontre du sexuel ; ils s'intensifient encore au bout de la 3^{ème} année de vie commune entre son père et sa compagne. Le trouble obsessionnel compulsif, qualifié d'anxieux, révèle un conflit entre le désir et son interdit, entre la violence des pulsions et la nécessité de les pacifier. Le seul interdit qui semble habiter Alex et forge donc son habitation est celui de désirer et jouir ailleurs, au profit d'un Ici du lieu maternel : l'*inter-dit* qui doit être limite entre la mère et l'enfant, est comme le vide entre deux signifiant, ce qui sépare et qui confond, ce que nous auront montré les écrits de J. Joyce. Alex ne pourra, à défaut d'inscription suffisamment bonne de l'interdit paternel, consentir à l'errance psychique qui s'impose pourtant, en s'ancrant au lieu du désir d'une mère qui convoque dans son discours l'absence de père. Son être-au-monde est ainsi fantasmatiquement confondu avec le lieu de son naître-au-monde, monde auquel il se refuse mais qu'il ne nie pas pour autant, en en faisant donc un objet de fantasme et non de désir (par exemple penser à New York et annuler ce désir par le fait que c'est « bizarre »), puisque l'ailleurs semble étrangement lui rappeler l'originnaire maternel menaçant.

Le nombre de figures paternelles auxquelles se réfère Alex est encore celui de trois, ce chiffre correspondant à la triangulation. Paradoxalement, Alex porte le nom de son père qu'il voit régulièrement mais sans vraiment pouvoir destituer le père de la réalité au profit de son représentant symbolique. La triangulation qui rappelle bien entendu celle œdipienne ne fonctionne pas : ce qui fait fonction de tiers, c'est l'absence de tiers, baladant ainsi Alex entre plusieurs pôles psychiques sans qu'il n'atteigne jamais l'un d'entre eux. L'errance psychique est donc confinée en un minimum d'espace vital, sédentarisée, mais ne laissant aucune place au Réel d'une rencontre qu'Alex matérialise à travers ses tocs. Il est à noter que dès que la mère d'Alex est en couple, il va mieux, les re-pères venant rappeler une trace d'une inscription faite mais effacée par un désir maternel omniprésent représenté comme absolu : Alex ne s'autorisera à être, ne s'*auteurisera* que si sa mère désire ailleurs. Quand le père dans sa représentation tend aussi à s'effacer, radicalisant d'autant plus la toute-puissance maternelle, Alex angoisse ce qui a l'avantage de le maintenir à distance d'une identification à l'absence, au vide, et ainsi à l'affect dépressif pourtant réveillé par la mélancolie adolescente. Là où la différence intergénérationnelle aurait pu aider l'errance à creuser son passage, car marquant quelque chose de l'interdit, nous voyons que personne n'est réellement à sa place, le

fonctionnement familial lui-même étant claustré. Aucun A(a)utre (Maternel) ne peut incarner « du » tiers, participant d'un fonctionnement confus et centré autour d'Alex (qui partage la couche de sa mère) : quand l'adolescent est malade, sa mère prend systématiquement des jours de congés, et en cas d'impossibilité, sa grand-mère maternelle prend le relais, dormant également dans le même lit. Alex n'a jamais eu à se débrouiller tout seul, sa mère l'accompagnant partout où l'adolescent a besoin d'aller. C'est dans la famille que le sujet, confronté à la pulsion, apprend à renoncer à sa jouissance en entrant dans l'ordre social. Elle est un lieu où se transmettent la castration et le renoncement. Cependant, la mère d'Alex trop disponible et bien que sure, n'est pas sécurisante : la mère qui veut être trop bonne, est dévorante malgré sa défaillance (pathologie somatique). Elle se fait « toute » mère quand elle n'est pas femme (de), et tente de se passer de fonction paternelle, la fonction maternelle devenant par-là même « absolue ». Freud disait que « *l'éducation, c'est le sacrifice de la pulsion* »³⁴⁹. Alex participait d'une jouissance collective dont il se fit objet, et désertant l'école, aucun palliatif ne pouvait l'aider dans son habitation du langage. Désertant celui-ci, il ne refusait pourtant pas de s'y soumettre, comme le montre le fait que l'hospitalisation aura eu des effets sur lui, et qu'en fin de prise en charge Alex réussira à se positionner différemment que dans le courant de la volonté maternelle. Le cadre hospitalier aura été le moyen pour Alex d'expérimenter une relation autre, dans laquelle l'absolu et la jouissance autre que partielle ne sont pas admis. Par la confrontation de discours contradictoires à son sujet, nos ancrages ne l'auront pas ancré, lui laissant le choix d'habiter un non-lieu ou de faire son trou. La rupture avec son environnement routinier aura fait aussi coupure : un tiers était désormais présent, Autre barré dévoilant à Alex ses propres représentations sous leur véritable essence : Imaginaire. Si le père de la réalité aura toujours du mal à prendre ou reprendre son rôle de fonctionnaire du symbolique, à défaut d'en être ou d'en avoir été l'agent, il incarnera la fonction paternelle pour un autre, Khalid, existant ailleurs autrement et poussant Alex à « déplacer » l'objet de son désir de l'absence au virtuel. Si Alex ne tombait pas dans la psychose, c'est bien que le Nom-du-Père avait fait trace, et la perversion n'était pas non plus son choix d'habiter car plutôt que de combler la place vide, Alex aura tenté d'en faire usage et non de l'incarner. C'est donc un vide qui opérait la castration, l'empêchant de faire de l'Un avec l'Autre, mais permettant par intermittence une rencontre confusionnelle avec lui.

La mère d'Alex n'était dévorante que par son fait d'être trop bonne et pas assez sécuritaire : ne laissant pas d'ouverture sur le champ d'autres possibles, « se laisser aller » dans son errance était pour Alex trop dangereux, le risque premier aurait été de décevoir sa mère en se

349 Freud, S., 1917, *Introduction à la psychanalyse*, Chapitre 1er, éd. Petite Bibliothèque Payot, 1983.

dérobant à une soumission directe à une Loi non symbolisée. Pour autant, « *prête à tous les sacrifices* » pour son fils comme elle le dit, elle confia pour un temps la responsabilité de son fils à une autre institution, maintenant Alex en destitution de sa propre responsabilité mais introduisant quelque chose de la séparation. Cependant cette acceptation de la part de la mère d'Alex ne fut que temporaire : dès qu'elle ne tint plus, argumentant que son fils était encore plus mal et que la séparation était trop longue « *pour lui* », l'hospitalisation fut interrompue. Elle faisait donc sien le discours et le désir d'Alex et réciproquement. Le traitement médicamenteux faisant taire l'angoisse, l'affect dépressif pouvait poindre d'abord sous la forme d'une jalousie envers la relation entre son père et Khalid. Le père disait alors à son fils qui lui demandait pourquoi il passait plus de temps avec « l'autre » qu'avec lui, que lui avait un père qu'il pouvait voir, mais pas Khalid pour lequel il fallait faire présence. Alex était plutôt réceptif à ce que nous pouvions lui dire : puisqu'il passait son temps à jouer virtuellement avec son père (jeux en réseau), et que Khalid faisait aussi partie du jeu, il fallait peut-être oser une rencontre dans la réalité. Mais Alex se montrait moins enclin aux parties de pêche et autres loisirs de son père que ne le faisait Khalid. Empêché par le devoir de loyauté qu'il se construit, il renonçait donc à toute aventure qui aurait pu le mener à d'autres potentialités de lui-même auquel il n'était visiblement pas préparé.

Dans l'espace que nous avons proposé à Alex, la mère était omniprésente : non seulement de son fait mais aussi parce que nous la pensions, par la représentation que s'en était fait Alex, obstacle à sa construction identitaire. Nous avons oublié alors, pas assez sensibilisés à l'éventualité d'autres possibles, que la construction identitaire à l'adolescence procédait d'une déconstruction préalable, et qu'Alex lui-même n'avait pas consenti au renoncement de ses repères infantiles. L'errance psychique, force adaptative ne pouvait donc s'exercer que dans la mesure où elle ramènerait nécessairement le sujet aux coordonnées de sa jouissance, Alex ramant à contre-courant aidé par ses ancrages, et faut-il le dire, par tous ceux qu'institutionnellement nous lui avons fournis. Alex ne se saisissait des ouvertures que ponctuellement et temporairement, et faisait usage de ce qui l'empêcherait de trop s'éloigner de ses *Umwelts* familiers.

Ces ancrages venaient cacher la phase mélancolique qui l'avait pourtant mené à notre rencontre. Ne pouvant seul, consentir à la perte définitive des figures parentales comme repères identificatoires, il donna à voir ses conflits par un retrait sur lui-même, enfermé dans ses jeux virtuels, seul lien avec le monde mais qui maintenait en présence le père absent, ce qui vint le conforter dans son sentiment d'abandon. La plainte sous forme d'indignation qu'il nous adressait ainsi qu'à tous ceux lui prêtant attention, explicitait maladroitement honte et

culpabilité, convoquées par l'affect dépressif, de transgresser l'interdit de l'inceste : il était hospitalisé par injustice, ses parents ne venaient pas assez souvent *le visiter*, il se sentait incompris et seul ne trouvant pas d'écho à sa problématique chez les autres résidents (pour la plupart en anorexie ou avec des troubles sévères du comportement) ; honte exprimée par l'évocation de la pornographie ; culpabilité projetée sur ses parents qu'il jugeait seuls responsables de son hospitalisation. Sa dynamique psychique semblait figée : un mouvement certes mais cyclique comme en témoignait une chaîne signifiante tournant en boucle et les signifiants sur eux-mêmes, vides de ne se laisser interpréter.

Alex était, dans sa mélancolie voilée, sollicité que sur le mode objectal qui ne lui permettait pas de subjectiver son errance, de faire quelque chose à partir du vide identificatoire que lui concédait l'absence symbolique de père. Insensible au reste du monde, Alex pouvait n'être rien en dehors de ses ancrages et de ce que l'Autre désirait pour et de lui. Alex n'avait pas tant l'impression de ne pas avoir d'avenir que dans l'impossibilité d'en envisager un, seul le présent, l'immédiateté-même existait. Le défaut de mot rimait avec un vide affectif, l'un entraînant l'autre dans son sillage. Alex ne semblait se soucier de rien d'autre que de ses tocs, seules preuves de sa dynamique de vie. Le traitement médicamenteux faisant taire les symptômes dépressifs (tristesse, angoisse exprimées par les larmes) et l'impression qu'il donnait de se sentir persécuté par les membres de sa famille qui le punissaient en le privant de son cocon dont il s'est lui-même coupé par sa symptomatologie, seul son aspect négligé aurait pu nous alerter sur le développement « classique » psychologique d'Alex, à côté duquel nous serons passés. Dans son discours, nous nous serons focalisés sur la pauvreté sémantique dont il faisait preuve, au détriment d'une évolution, d'un décalage entre un énoncé spontané et une énonciation reposant sur nos reformulations. Là où une construction de sens aurait pu l'emmener ensuite à remonter jusqu'à l'expression d'une question de laquelle il aurait pu retracer autrement son histoire, nous le pensions dans le collage, aliénation massive à l'Autre, seule mode relationnel qu'il semblait connaître. Sa fragilité narcissique ne lui procurant pas une sécurisation nécessaire pour oser l'errance et la découverte, s'étayait sur l'extérieur mais inversement dans son discours, c'était l'extérieur qui semblait l'envahir. Comme il nous aura été suggéré dans l'après-coup par notre directeur de Master 2³⁵⁰, Alex faisait partie de ceux qui nous donnent à voir, comme nous l'appelons, un effet *Canada Dry*³⁵¹ : ce qu'Alex exprimait n'était pas ce qui l'habitait ; là où il pouvait faire

350 Master 2 Professionnel de Psychologie Clinique et Pathologique obtenu en 2008.

351 Marque d'une boisson dont le slogan « ça a la couleur de l'alcool, c'est doré comme l'alcool, mais ça n'est pas de l'alcool », est passé dans le discours commun « ça ressemble à de l'alcool, ça a le goût de l'alcool, mais

penser à un désert psychique, il y avait bien quelque conflit difficilement surmontable pour lui ; ce qu'il partageait dans le transfert avec les uns, il le « transformait » avec les autres. Dans toutes nos certitudes, une au moins était hypothétiquement fondée, il n'était pas le sujet psychotique qu'il présentait par ses symptômes et discours. Certains soignants redoutaient une entrée progressive dans la schizophrénie, là où d'autres encore lui supposaient des tendances paranoïaques. Nous supposons cliniquement qu'il avait emprunté pour faire avec sa jouissance des traits paranoïdes et schizoïdes mais le fait qu'il parvenait à faire nom-du-Père de l'absence de celui-ci nous autorisait à croire qu'une inscription préalable s'était opérée mais qu'elle n'était plus opérante. La trace de cette inscription elle toujours vivace, aurait pu être le point de repère d'un réagencement psychique si tant est que cette trace n'avait pas été, comme tout objet et signifiant ayant fait passage dans son psychisme, érigée en ancrage, en point devant rester fixe et le positionnement du sujet autour de lui immobile et immuable. La *mélancolisation* adolescente n'aura donc pu être effective, puisque l'ombre de l'objet ne sera pas tombée sur le Moi mais lui aura servi d'étayage : la perte de l'objet maternel ne s'étant pas faite, nul besoin de mélancolie défensive ; l'objet paternel ayant déjà chu mais ayant laissé un cadeau de son passage et laissé espoir de retrouvaille puisqu'existant ailleurs, nul besoin de mélancolie défensive. L'objet d'ailleurs aura amorcé l'esquisse d'un déplacement du côté d'Alex, au moins désireux non d'un aller vers mais d'un faire revenir. Les symptômes d'Alex, trop efficaces puisque s'exprimant pour convoquer l'investissement infantile de ses parents, et cédant pour que la séparation soit rompue, offraient donc tour à tour une représentation névrotique obsessionnelle et psychotique par la fusion à l'objet. Alex, par son positionnement subjectif, nous aura fait oublier la part primordiale du choix du sujet au profit du forçage de celui-ci par les figures parentales : la représentation pourtant Imaginaire, réalité du sujet, ne doit pas être prise autrement que comme elle se présente, dans la rencontre : aucun d'entre nous ne se sera laissés « surprendre », nous-mêmes alors coupés de notre errance psychique, au profit d'un ancrage sécuritaire à la théorie nous préservant de toute rencontre, y compris de nous-mêmes.

Alex aura lutté contre la crise adolescente par l'appel à un Autre qu'il aura dépourvu de sa barre. Il aura, lui, rencontré comme réponse l'Idéalisation de ses objets parentaux dans sa réalité : une mère trop présente, un père trop absent, ce qui confortera ses représentations en savoir, qu'aucun Autre non absolu ne saurait facilement effriter.

ça n'est pas de l'alcool », et « Canada Dry » comme expression désignera alors ce qui leurre jusqu'à ce qu'un élément trahisse la véritable nature de l'objet leurrant quant à sa qualité ou sa potentialité.

4. Effets d'après-coup

Malgré quelques défenses qui peuvent effectivement tendre vers la psychose, rien ne fait de ces mécanismes un fonctionnement dominant chez Alex. Le Rorschach va d'ailleurs dans ce sens, pointant une désertification de la pensée et une difficulté à symboliser ses affects, et dans le même temps des capacités d'élaboration, de socialisation, et un rapport « névrotique » à la castration et à la figure paternelle.

Lors d'un séminaire de phénoménologie psychiatrique, en 2008, succédant de très peu de temps à la fin de la prise en charge d'Alex, a été abordé l'alexithymie qui, par sa définition et l'homophonie, nous a renvoyés à l'adolescent et sa problématique : « a », privatif ; « lex », expression ; « thymie », humeur. Sans expression de son humeur. L'alexithymique souffre d'une incapacité de rêverie et d'Imaginaire. Il a perdu le contact avec ses émotions ou avec le moyen de les exprimer. Le sujet alexithymique, comme Alex, supporte une souffrance qui ne se dit pas dans la douleur. Si on doit se demander quel sens elle peut avoir chez le sujet, comment écouter et entendre quelque chose de la souffrance du sujet, quand celui ne peut rien en dire car ne peut l'exprimer ? Sans expression du corps et dans le discours, l'habitat du sujet ne témoignera alors pas ou plus de son habitation.

Dès le début de sa prise en charge, nous étions en position de maître face à d'autres, contre d'autres, opposition qui aura permis de barrer un Autre absolu que chacun des acteurs de la vie d'Alex prétendait incarner. Nous pensions connaître la souffrance psychique d'Alex qui ne s'exprimait pourtant pas de manière audible. Nous la supposions et l'avons trouvée plutôt que d'aider Alex à la chercher et à s'y confronter. Face à une mère omniprésente par ses coups de téléphone journaliers (ce qui était pourtant anodin pour une mère inquiète), omniprésence exagérée par celle qu'Alex lui octroyait dans son discours, nous avons-nous-mêmes convoqués nos défenses, la relation « à distance » de cette mère étant problématique. Nous pensions qu'Alex devait apprendre à se séparer de sa mère, à s'en libérer, sans faire l'hypothèse qu'il rattachait lui-même ses chaînes dès lors qu'elles s'entrebâillaient. Nous avons mis l'échec et la déception sur le compte de la trop grande disponibilité de sa mère, ne le laissant pas éprouver la frustration et ainsi construire ses propres stratégies d'adaptation. Là où nous-mêmes nous sommes laissés dériver suivant le contre-courant de notre instinct pour suivre une fausse route, nous avons déresponsabilisé Alex de sa position de sujet et de son discours, et exacerbé celle de sa mère que nous tentions d'atteindre par le discours de son fils.

Car c'est bien la représentation maternelle que nous voulions atteindre pour tenter une déconstruction restructurante, nous rapprochant quelque peu des thérapies cognitivo-comportementales visant à changer le comportement du sujet, son habitation, pour transformer sa représentation du monde, son habiter. Mais si le sujet fait le lieu en l'incarnant, d'où pourrait-il se dire si, plus que mauvais entendeur, l'Autre expulse plutôt que d'accueillir ? Quelle forme aurions-nous donnée à son errance si notre erreur n'avait pas été salvatrice par un effet de Rorschach ? Car c'est bien une évaluation impossible qui nous aura permis, en fin de prise en charge, d'observer ce pas-(de sens)-de côté qui nous avait manqué jusqu'alors. Le fait qu'Alex se maintenait dans la croisée des choix sans vraiment en tenter un en faisait-il un sujet de jouissance ? Ou alors, sous une façon surprenante à qui pouvait la lire, Alex n'avait-il pas trouvé le moyen de se préserver de ses représentations envahissantes d'être corroborées par les autres de la réalité, et de maintenir à bas régime mais en présence tout de même sa dynamique désirante ? Dans son errance, Alex aura fait du rien qui pourrait permettre une redécouverte de soi, un ancrage non identificatoire mais sur lequel reposer ses élans identificatoires, selon l'Autre qui prendrait cette place vide. Ainsi Alex parvenait-il à coller dans le transfert aux attentes de l'Autre, s'hystérisant pour se préserver de sa disparition : exister par le regard de l'Autre et pas encore par soi-même, c'est déjà exister... ce que nous ignorions alors. Être c'est activement et effectivement être, et même dans une soumission ou une aliénation radicale à l'Autre, si elle est consentie, elle sera une manière d'être-au-monde, celle que le sujet aura choisi pour rester en (r)accord – Réel accord – avec ses *Umwelts*.

Avant même la prise en charge, par la manière dont il se présentait physiquement, Alex évoquait l'homosexualité. Le Rorschach révélait d'ailleurs que la question du sexuel et de la sexualité n'était pas symbolisée, et son discours évoquait sans la nommer la question du sexuel. Sa position par rapport au « gars » qui lui avait parlé des films sur internet, son beau-frère « bizarre », ainsi que le dernier compagnon de sa mère, l'interdit en lui-même... semblent pointer (et non fixer) un choix d'objet homosexuel. Entre palliatif narcissique, construction et recherche d'identité, il n'y a donc rien d'étonnant quant à ce choix, dans le cas d'Alex, comme défense à l'angoisse de castration et à la dynamique incestuelle systémique. Ses objets d'amour seraient alors (comme son camarade de classe ou son beau-frère) des doubles narcissiques qu'il investira comme sa mère pouvait l'investir. Le fait est, contrairement ou parallèlement à ce que nous pensions, que ce n'est pas tant la mère qui envahit la vie psychique d'Alex que celui-ci qui s'envahit lui-même de cette mère comme il voudrait

l'envahir de sa propre présence. C'est lui qui fait de sa mère un Autre Maternel auquel rien ne peut échapper, omniprésent et omniscient. Nous nous étions donc focalisés plus sur l'environnement que sur ce qui le crée : le sujet.

Concernant la sexualité et le choix d'objet homosexuel, la bizarrerie mentionnée par Alex concernant le compagnon de sa mère (avec qui il apprend la guitare, instrument convoquant par le geste quelque chose de la pulsion invoquante), le fils de sa marâtre ou encore le camarade de classe à l'origine de l'angoisse responsable de la déscolarisation, qualifient et témoignent de cet Autre du sexuel, que méconnaît et qui fascine Alex. Si nous avons alors rapproché son « toc » de se tortiller la lèvre à l'oralité, il est différemment à entendre comme pratique masturbatoire : Alex n'en parle pas en terme d'angoisse mais de plaisir. Notamment par la proximité qu'il entretient avec sa mère dans un lit qui en devient conjugal, cette pratique est un déplacement des zones érogènes dû à l'interdit du plaisir génital : ce déplacement lui permet une satisfaction sans braver l'interdit de l'inceste fantasmatiquement facile à satisfaire au vu de la configuration familiale. Les tocs sont également une défense contre cette dynamique incestuelle, mais également contre une confrontation homosexuelle et un choix d'objet dans ce sens eux-mêmes mis en place comme défense contre la menace d'un envahissement maternel trop important qu'Alex convoque.

Notre erreur, dans notre discours magistral que nous donnions non à lui mais sur lui, n'aura pas permis d'instituer la question de l'intime, secret de l'énigme de l'origine que chacun porte en soi et qui permettra un élan incessant à l'errance dont la propulsion qui l'aura initiée ne sera ainsi jamais tarie. Ce n'est pas tant que nous n'aurons pas laissé de place au secret, que de ne l'avoir pas laissé entendre à Alex qui est ici important. Lors du premier entretien, nous lui avons répondu qu'il nous semblait que tout pouvait être dit au psychologue, ce qui sous-entendait que nous pouvions tout entendre, et nous aurons tu cette subtilité, aussi à nous-mêmes qui avons donc retenu contre lui tout ce qu'il aura pu dire servant nos propos. Lors du retour du test du Rorschach, nous lui avons encore dit que le test livrait des éléments mais que la vérité lui seul la détenait et lui seul pouvait corroborer ou infirmer ces éléments. Mais là encore nous ne lui avons pas dit que quelque chose nous resterait, à lui comme à nous, inaccessible, quelque chose dont il aurait pu, parmi d'autres possibles, se saisir comme objet de quête et de désir. Le secret non dévoilé mais tu, tabou, dont on finit par oublier l'existence sera ce qui fait du fonctionnement d'Alex quelque chose de psychotique sans pour autant l'être. Se condamnant à devoir tout avouer à l'Autre (névrose), il donne l'impression d'être transparent au regard de l'Autre. Ainsi l'errance en

semble figée, ou comme un voyage dont chacun peut prédire l'issue, condamne Alex à ne pouvoir suivre qu'un seul chemin, celui que l'Autre pourra possibiliser pour lui... reste à espérer qu'il soit le champ de ses possibles.

5. Conclusion

L'errance psychique est une force qui dynamise toute vie psychique, peu importe son primat fonctionnel. Mais nous l'avons vu, dans la manière qu'aura le sujet de s'y inscrire, de s'en laisser porter par exemple comme dans le cas d'Alex, les hypothèses de travail voire diagnostiques pourront être erronées, mais surtout par les interprétations que proposera le soignant et/ou clinicien qui à mal lire les manifestations erratiques et inconscientes, pourra perdre le sujet qui ne saura être autrement que par le regard d'un Autre mauvais entendeur. Là où notre première lecture décrivait Alex dans un ancrage au discours de la mère, il aurait fallu voir, ce que nous avons fait dans l'après-coup, qu'Alex au contraire tentait maladroitement voire vainement, de se faire fort de son errance en essayant de faire son phare du discours des autres et d'emprunter la seule voie que chacun éclairé pour lui. Lors de sa prise en charge, nous avons eu la « chance » que les discours des soignants divergeaient et de ce fait permettaient à Alex, malgré leur intention, d'errer et de faire des expériences de place pour trouver la sienne.

Alex n'était donc, de prime abord, pas tant mélancoliquement réduit au vide, que dans un passage sans transition entre fixation et non ancrage massif. Ses seuls repères furent les moments traumatogènes que nul ne pouvait entendre tels quels tant sa parole était envahie d'angoisse qui empêchait toute prise. Pour la pallier cette angoisse, chacun dans sa représentation d'Alex aura fixé le sujet dans une identité qui n'offrait de possibilité de pouvoir être autrement que dans leur confrontation. Le cadre hospitalier aura d'abord permis à Alex de s'émanciper de sa propre représentation d'une mère toute-puissante et d'un père Idéal. Puis Alex aura ensuite pu se défaire de l'étiquette qu'un service psychiatrique peut parfois coller aux patients.

Alex avait il nous semble renoncer à questionner l'origine en ayant réduit son histoire à sa seule sphère familiale, et celle-ci élargie et sans cesse remodelée, l'aura poussa à devoir revisiter ses représentations et ainsi la place qu'il occupait jusqu'à présent mais que son

entourage lui refusait désormais. C'est d'éprouver le désir du désir de l'Autre autrement qui aura révélé tant l'angoisse qu'Alex était jusque là parvenu à taire, qu'une autre forme d'habiter dans l'errance, d'y habiter par et pour lui-même.

Par l'exposé de ce cas, de ceux qui ont précédés et de ceux qui suivront, nous montrons que l'errance psychique, même entravée demeure et qu'elle n'épargne aucun sujet puisque le Réel surprendra toujours. C'est certes par elle que le sujet peut choisir la manière de se dire, mais même dans une expression de soi immuable, l'errance suivra son cours et avec elle, la possibilité de pouvoir être autrement, et de dire autrement sa jouissance aussi débordante ou canalisée soit-elle.

CHAPITRE 11.**QUAND L'ERRANCE N'Y EST PLUS...**

Le père existe si la mère le fait exister dans son discours. Le repère est à entendre comme avatar du Père qui convoque toujours la Mère qui le fait exister dans son discours. Le Père et les re-pères rassurent le sujet en évoquant le lieu de départ, idéalement fantasmé parfois en lieu originaire, en ouvrant également aux horizons nouveaux. Dans chacune de ses voies, le sujet se construira des modèles et stratégies d'adaptation pour apprendre de lui-même à partir des traces qu'il aura laissées.

Le cas que nous allons exposer est celui d'un patient que nous avons suivi en « co-thérapie » avec une des psychologues d'un service psychiatrique fermé pour adolescent dans lequel nous effectuions notre stage professionnalisant (même lieu et temps de notre rencontre avec Alex et Alice). Certains éléments de la vie du patient sont particulièrement pertinents et nécessaires à la compréhension de l'histoire passée et actuelle de notre sujet, nous les livreront donc sans le joug de l'anonymat puisqu'aucune substitution ne semble possible sans risquer un trop grand déplacement du transfert. Nous résumerons quelques points de sa pathologie, de nos rencontres et nos hypothèses cliniques, proposant une autre lecture que celle que nous avons pu faire à l'époque, mais nous nous attarderons plus sur les mouvements contre-transférentiels et sur la dynamique fantasmatique qui planaient autour de ce patient. Par-là, nous aborderons également la question de la différence culturelle et de croyances qui ne peut être écartée, tant pour la compréhension de la problématique du sujet que pour celle de tout positionnement en errance psychique toujours déterminé par le désir et son traitement de la jouissance, donc en lien à un Autre ou son absence.

1. Histoire du sujet et rencontre clinique

Rabiâ, dit Rabir, est né au Maroc en 1991. La prononciation arabe et correcte de ce prénom est très difficile pour les non-initiés à cette langue. Ainsi, si l'écriture de ce prénom

est *Rabiâ*, le son « â » (guttural) arabe pourrait ressembler à un son intermédiaire entre le [a] et le [r] français. Là où l'écriture francisée de son prénom donnerait à le nommer « Rabia », l'équipe soignante appelle le patient *Rabir*, orthographe qui figure sur son dossier médical.

Rabiâ vit dans une région berbère du Maroc, avec son jeune frère né en 1995, sa mère, ses grands-parents maternels (qui avaient en 2007 respectivement 75 et 55 ans) et le plus jeune fils de ceux-ci, né en 1996. Les parents de Rabiâ sont divorcés. Monsieur a refait sa vie et a plusieurs enfants de ce second mariage. Il a été déchu de ses droits parentaux sur Rabiâ et son frère, au profit de son grand-père maternel. Pourtant, ce dernier les aurait emmenés voir leur père plusieurs fois depuis sur son lieu de travail. L'histoire familiale reste assez floue, même en présence de traducteurs.

Le grand-père, en France depuis 1963 et aujourd'hui à la retraite, emmène, en janvier 2006, Rabiâ et son frère vivre avec lui sur le territoire français en attendant un rapprochement familial (pour sa femme, son fils et, suppose-t-on, la mère de Rabiâ). Seule sa femme l'a rejoint durant l'été 2007. Le grand-père sera décrit par les membres du service comme quelqu'un d'obtus, obstiné et agressif. À leur arrivée, Rabiâ est scolarisé en 6^{ème} primo-arrivant³⁵², son frère en CM1. Il sera suivi, dans un contexte non connu, par une éducatrice de rue qui décrira une fragilité et une méfiance même à l'égard du grand-père depuis que celui-ci aurait dit à Rabiâ « *tu es malade comme ta mère* », d'où une suspicion d'un trouble psychopathologique chez la mère. Rabiâ est d'abord suivi en Centre Médico-Psychologique où l'on diagnostique avec réserve une inhibition névrotique.

L'été suivant l'arrivée en France de Rabiâ et de son frère, ils se rendent avec leur grand-père à Marseille, correspondance pour le Maroc où ils voulaient rentrer pour les vacances. Les papiers autorisant le séjour de Rabiâ en France ayant expirés, il y avait un risque, une fois au Maroc, qu'il ne puisse revenir sur le territoire français. Ne voulant ni prendre ce risque ni repousser son voyage, son grand-père décide sans préparation ou transition de le confier au frère de sa femme résidant à Marseille, grand-oncle vu que peu de fois au Maroc par Rabiâ. Pendant ce séjour, Rabiâ s'enfuit. On le retrouve en pleurs, prostré dans une cabine téléphonique. Emmené au commissariat, il dit avoir subi des violences de la part de son oncle. Ce dernier dira que Rabiâ a eu un comportement étrange, replié sur lui-même, refusant de s'alimenter « *comme s'il avait peur qu'on l'empoisonne* ». Rabiâ aurait été agité, agressif et insultant (ce que l'on dit de son grand-père). Il est alors placé sous ordonnance de placement provisoire dans un foyer sur Vitrolles (son grand-père et son frère étant toujours au Maroc).

352 Classe accueillant les enfants arrivant en France non-initiés à ses mœurs et fonctionnement scolaires en vue d'une adaptation avant de rejoindre le cursus général.

Là, il ne dort pas, déambule sans cesse, et se balance en position assise. Il ne communique plus et refuse toujours de s'alimenter. Une éducatrice le surprend en train de vider une poubelle, et lorsqu'elle intervient pour la lui reprendre, Rabiâ passe à l'acte violemment sur elle. Cet acte et son repli le conduisent vers une hospitalisation à Marseille où est constaté un contact de mauvaise qualité, une persévération et un état d'anxiété aigu. Son refus de s'alimenter entraîne un grave retard staturo-pondéral. Son grand-père et son frère reviennent immédiatement, et Rabiâ accepte la nourriture de son grand-père et ne parle qu'à lui et exclusivement en berbère. Il souffre à ce moment d'un délire de persécution, d'hallucinations, de bizarrerie du comportement et d'un état anxieux.

Rabiâ est transféré, à la fin de cet été-là dans un service psychiatrique fermé pour adolescents. Les entretiens médicaux sont assez difficiles car, en présence du grand-père, de nombreux conciliabules en berbère entravent le recueil d'informations. L'hospitalisation n'est comprise ni par Rabiâ qui dit ne pas être « malade » et vouloir rentrer chez lui, ni par son grand-père qui n'y voit qu'une possibilité d'accélérer l'obtention de papiers de résidence pour son petit-fils. Sa symptomatologie s'intensifie (rituels, angoisse, rires immotivés, écholalies,...). Devenant un peu plus agressif, sa mère est contactée. Elle dit être d'accord pour que son fils rentre au Maroc, mais seulement quand il aura ses papiers. Elle n'apparaît pas désadaptée et comprend mal l'hospitalisation. Rabiâ lui aurait dit que c'est la peur de l'hôpital qui justifie son refus de s'alimenter. Elle dira à l'équipe que sa propre fratrie est composée de deux filles et quatre garçons. Rappelons que seul le plus jeune des fils fut évoqué par le grand-père. De plus, cette femme se présente non sous le prénom de la mère mais de la tante de Rabiâ, ce qui ajoute au flou de leur histoire et aux fantasmes incestueux de l'équipe nés avec les violences de l'oncle sur Rabiâ, en miroir d'un fonctionnement familial pour le moins incestuel.

Quelques mois après, son état s'améliore et Rabiâ passe en hospitalisation de jour. Mais après la fermeture estivale du service, Rabiâ n'ayant pas pris son traitement durant son séjour à domicile, est au plus mal et tente d'étrangler une adolescente. Il repasse alors en service fermé. Là, Rabiâ est saisi de peurs nocturnes (il ne peut dormir que la lumière allumée). On le retrouve un jour prostré dans les toilettes, en pleurs et criant, terrorisé mais ne peut rien dire de cet épisode. Rabiâ ne peut poursuivre son suivi psychothérapeutique, son état s'étant hautement dégradé : il ne mange plus, ne dort plus, déambule pendant trois ou quatre jours consécutifs, tombe de fatigue pendant une journée, se relève et repart. Plus aucun contact n'est possible, et il est programmé des séances de sismothérapie tant son état est préoccupant. Une

ostéoporose grave fait qu'il est atteint de multiples fractures et lésions qui n'ont pu être décelées vu l'absence de quelconque hématome ou plainte de douleur hormis un jour où il rentrait de permission. Dès cette ostéoporose diagnostiquée, ceci rajouté à la surstimulation corporelle, musculaire et articulaire que la pathologie lui a imposée dans ses déambulations perpétuelles, une douleur intense dans tout le corps rendait toute manipulation impossible. Paradoxe, il semble que ces douleurs somatiques intenses aient « ramené » et réancré Rabiâ dans la réalité : son contact est meilleur, il communique avec tous, ses écholalies sont moins nombreuses et on peut le sortir « facilement » de ses envahissements délirants. Son état oscille donc entre aggravation extrême avec risque léthal, et amélioration ou stabilisation. Les sorties et permissions données se passent bien, ou entraînent décompensation somatique et psychique mais sans cause précise décelable.

À notre arrivée dans le service, Rabiâ n'était plus suivi sur le plan psychologique depuis quelques semaines, tout contact ou coopération étant impossibles. Partageant la même culture d'origine que lui et connaissant quelques éléments de l'histoire de Rabiâ (en l'occurrence l'existence de son jeune frère), nous remarquons que la traduction du nom de famille de Rabiâ en français signifie « mon frère » ce que nous fîmes remarquer à la psychologue en ayant la charge. Elle me propose alors de l'accompagner dans ce suivi, pensant qu'entendre sa langue maternelle pourrait avoir un effet. La psychologue nous présente à Rabiâ en lui disant que peut-être y avait-il des choses qu'il ne pouvait ou ne voulait dire qu'en arabe, ou que nous serions plus à même de comprendre du fait de notre culture commune. Si Rabiâ est coopératif et attentif, il répond non sans difficulté aux questions. La psychologue, d'obédience développementaliste, entreprenait des entretiens assez directifs. Celle-ci ne pouvant lui parler qu'en français, nous prîmes alors le parti de ne lui parler qu'en arabe, avec l'hypothèse clinique que cela favoriserait une relation transférentielle plus spécifique entre nos deux subjectivités. Rabiâ conserve des repères spatio-temporels et des éléments précis de son histoire familiale, malgré ce qui semble être un interdit massif à dire. Cela fait donc deux ans qu'il n'est pas rentré au Maroc et revu sa mère. Il revient sur un dessin qu'il avait fait en seule présence de sa psychologue : la maison de son père au Maroc (il a eu trois lieux d'habitation : chez son père, chez son grand-père au Maroc, chez son grand-père en France). Il désigne par des fenêtres la chambre de son père, celle de son frère (sur le même étage) et la sienne (isolée tout en bas, à droite). À nous, il dira que ce n'est pas sa chambre, qu'il n'a pas de chambre dans cette maison. Concernant l'épisode à Marseille (la

décompensation), il nous dira avoir couru et ne pas s'être enfui. À notre « pourquoi ? », il répond, non par la formule « *Maktoub* », « c'est écrit », mais par « *tekteb* », « ça a été écrit [de soi-même] » que nous pourrions traduire par « ça s'est écrit ». La psychologue demande « *par qui ? C'est Dieu qui te l'a dit ?* ». À notre traduction, il nous regarde et répond à ce moment comme si nous étions, nous, atteints de folie : « *pas du tout, je n'entends pas Dieu* ». Pensant alors au double sens que porte le terme « malade » en arabe (maladie ou folie), nous lui demandons s'il a été hospitalisé parce qu'il était malade ou fatigué. Il me répondra qu'il était fatigué et insistera pour que nous le disions à la psychologue, sous forme d'injonction « *dis-lui que je ne suis pas malade, à elle, dis-lui que je ne suis pas malade* » (dans le sens de fou).

Lors du 2^{ème} entretien, Rabiâ nous dira de manière décousue, qu'il est triste, qu'il n'a pas vu sa mère depuis deux ans mais qu'elle ne lui manque pas. Il nous dira qu'il était d'accord pour venir en France sans se rappeler des conditions dans lesquelles cette décision fut prise et donnée. Il répétera vouloir rentrer chez lui au Maroc. L'entretien devient alors trop persécutif et angoissant pour lui, il est suspendu. Un autre entretien suit pendant lequel Rabiâ est complètement inaccessible. Son angoisse monte dès que l'on aborde certains sujets comme son grand-père ou sa mère. Nous choisirons de lui parler non de sa mère, mais du Maroc, lieu de ses origines, pour savoir que représentait ce lieu pour lui. Il nous dira vouloir y retourner, qu'il était bien là-bas contrairement à ici. Lors du dernier entretien, Rabiâ aura pu nous dire qu'il était « inquiet », et tentera de nous décrire un cauchemar qu'il aurait fait. La seule chose que nous comprenons, sans savoir de qui sont ces paroles, c'est « *au secours, au secours* » : demande-t-il de l'aide par son cauchemar ? Aucun autre entretien n'a pu se faire.

Quand nous croisions Rabiâ, nous lui adressions un « *bonjour, ça va ?* » auquel il ne répondait pas. Suite à nos entretiens, rien ne changea jusqu'au jour où nous avons été saisi par ses écholalies, reconnaissant quelque son familier. En écoutant plus attentivement, nous nous rendîmes compte que ce que nous prenions depuis des mois pour des répétitions sonores non signifiantes était en fait des versets du Coran. Nous nous empressâmes de le dire à l'équipe soignante qui se résigna à croire à un délire mystique. Nous choisirons alors nous, de lui adresser notre « *bonjour, ça va ?* » dans la langue arabe, dont la particularité est de convoquer Dieu dans presque toutes les expressions familières. Si Rabiâ ne nous parlait pas plus, il répondait néanmoins à cette question, et à défaut de mots parfois, nous adressait un sourire.

2. Analyse clinique et contre-transférentielle

La pathologie de Rabiâ ne peut être nommée tellement elle couvre de champs de possible. La schizophrénie catatonique chronique est le diagnostic privilégié mais tout diagnostic posé a ses détracteurs et ses défenseurs car ce patient incarne l'énigme de son origine. La prise en charge de Rabiâ entraîne des clivages au sein même de l'institution, entre les soignants. La confusion et « l'incohérence » dans son état pathologique amènent aussi une incohérence dans les comportements, autant de Rabiâ, devenu Alice, que des soignants. Le clivage institutionnel est une projection du clivage dans la pathologie. Et le clinicien doit maintenir une cohérence notamment en gardant toujours la même écoute du sujet, et en ne se laissant pas désubjectiver par l'intensité de la pathologie de ce dernier, ce que nous ne serons parvenus que difficilement à faire et que nous développerons plus après.

Même si quelques hypothèses psychiatriques et cliniques sont émises, elles ne peuvent être vérifiées ni même confrontées à la parole du sujet qui semble complètement noyé, écrasé par la gravité de cette pathologie psychotique que l'on ne peut nommer, de par sa dynamique, sa variabilité et son côté labile. Si on note que les dates anniversaires d'événements potentiellement traumatogènes coïncident avec des moments de décompensation (abandon, déracinement, rupture, ...etc.), celles-ci ne peuvent être travaillées tant le sujet se réduit complètement à ses symptômes.

Tenter une prise en charge par une équipe au Maroc aurait pu être une solution, dans la mesure où le patient avait verbalisé son désir de rentrer au Maroc, son refus de s'ancrer dans la culture occidentale et son impossibilité à se trouver des repères dans un environnement qu'il ne peut habiter autrement que dans l'errance physique, son errance psychique étant entravée par son enfermement en dehors de lui-même, du lieu qu'il pourrait créer par son être. On remarque effectivement que la décompensation fait suite à la triple séparation : l'éloignement de la terre natale et de sa langue paternelle le plongeant dans *lalangue* incompréhensible sans son filtre symbolique ; d'avec sa mère, autre lieu d'origine même si la sécurité qu'elle pouvait représenter pour Rabiâ n'était pas exprimée ; puis « l'abandon » du grand-père dans une ville qu'il ne connaissait pas, avec quelqu'un qu'il ne connaissait pas plus, ce qui ne put contenir une angoisse déjà débordante du fait de sa fragilité psychique et plus précisément moïque. Un travail avec la famille en prenant appui sur son discours et ses croyances auraient pu peut-être apporter quelques soulagements : le grand-père de Rabiâ avait déjà dit son hypothèse d'un ensorcellement de la mère et, entre hérédité et fragilité protectrice

une « possession » de Rabiâ contre laquelle l'adolescent tentait de lutter avec ses récitation coraniques incessantes. L'économie de la culture, pour la bonne marche erratique ne pourrait être consentie s'il s'agit d'aider le patient à retrouver les signifiants qui le fondent, même si celle-ci peut sembler, de prime abord, plus un obstacle à la prise en charge qu'un terrain propice à la reconquête de soi. Rabiâ, dans son errance physique, recherchant tant son lieu de départ qu'un lieu dans lequel se (re)poser, aura montré les limites des pratiques (psycho)thérapeutiques propres à chaque société qui ne tenterait pas de mettre en dialogue les signifiants de départ avec ceux d'arrivée, ou aiderait maladroitement le primo-arrivant à projeter ses repères sur un environnement barbare qu'il ne pourrait habiter que dans une habitation elle-même barbare : la barbarie, propre de celui qui, ne comprenant pas ce qui se dit pas plus qu'il ne saurait se faire comprendre, emploiera la violence du comportement désertant le champ du symbolique faute de lecteur et par-là d'entendeur potentiel. Si les limites du sujet peuvent être barrière, frontière infranchissable empêchant une autre façon de déployer sa parole et d'être-au-monde et tout échange avec l'Autre, les limites institutionnelles et du clinicien, les limites de l'Autre sont d'autant plus ravageuses qu'elles peuvent destituer le sujet de son droit d'exister.

Lorsque nous avons entendu l'angoisse de Rabiâ à l'évocation de sa mère, qui n'était donc pas ou plus un Autre sécuritaire sur lequel Rabiâ pouvait reposer quelque représentation rassurante, nous choisîmes de substituer à cet Autre maternel dans notre discours, un Autre lieu originaire dont la convocation, dans la langue d'usage invoquant le sujet à la parole, semblait effectivement apaiser les pulsions nomades de l'adolescent, et offrait pour un instant le repos du guerrier. Si nous avons défendu l'idée d'un retour au Maroc, certains nous auront opposé que dans la psychose, c'était une désaliénation qu'il fallait viser et non un retour à la mère. Nous ne parvenions pas à faire entendre que si la terre-mère pouvait se faire représentante de la mère, l'inverse était possible, substitution ne signifiant pas confusion. Dans la culture arabo-musulmane, la relation à l'autre est toujours tiercée : par l'Autre radical divin, Autre barré par le sujet qui ne saurait tout entendre ou supporter de ce Réel, toujours convoqué dans le langage même par le non croyant ; par la terre d'origine, mère-patrie, offrant donc la possibilité d'incarner fonctions maternelle et paternelle, de placer le sujet au centre de son univers et de l'ouvrir à tous les champs de possibles. Cette relation tiercée n'est évidemment pas spécifique et privilège de la culture arabo-musulmane, mais il nous semble qu'elle y est plus facilement repérable. Le père dans sa représentation (repère) n'aura pu tenir efficacement son rôle : père de la réalité déchu ; grand-père, père symbolique étant trop présent et dans le même temps « abandonnique » pour Rabiâ qui n'en portait pas le nom (il est

extrêmement rare en effet que dans un pays musulman, la destitution complète des droits parentaux soit appliquée, offrant donc possibilité d'une tutelle plus que d'une adoption) ; Dieu le Père Réel dont la représentation pour Rabiâ et sa famille n'aura su trouver d'écho (dans la culture d'accueil) que le vide qu'elle convoque, Réel insaisissable. La mère de Rabiâ qui n'appelait qu'extrêmement rarement son fils, ne pouvait consentir à son retour que si celui-ci était reconnu par une autre mère-patrie, ce qui marqua une rupture fondamentale dans l'être-au-monde, même dans la psychose, de Rabiâ qui ne se reconnaissait et ne pouvait se reconnaître que dans le même, le familier, l'identique. Nous voyons là que l'Odyssée aura failli au moins par le fait que la mère, plus que d'y survivre, aura fait avec l'absence d'Ulysse, ne l'attendant plus de manière inconditionnelle, n'en faisant plus l'objet de son attente.

La différence culturelle et l'incompréhension mutuelle qu'elle engendre (langage, us et coutumes, croyance(s) – Rabiâ était un fervent pratiquant jusqu'à ce que sa pathologie s'aggrave), le déracinement, l'éloignement de la sphère familiale et maternelle, le rapport différent à la maladie mentale et aux soins et à d'autres choses (rapport à l'autre – le semblable, l'aîné, l'autre sexe – à la nourriture, ...etc.) sont autant de difficultés qui contribuent tant à la coloration des symptômes qu'à l'évolution de la pathologie et aux échecs de la thérapeutique, qu'elle soit médicamenteuse ou clinique. Une prise en charge au Maroc aura été suggérée mais refusée par le grand-père, toujours à cause de la non obtention de titre de séjour pour son petit-fils : un départ n'aurait été envisagé qu'avec un retour possible, ce qui n'avait pas été le cas lors du départ du Maroc vers la France, ce qui fit de Rabiâ un exilé dans toutes ses dimensions. Le mutisme de Rabiâ et la barrière de la langue ne facilitent pas non plus la compréhension des symptômes et de la souffrance physique et psychique qui les causent ou en découlent.

Lors d'un entretien que nous eûmes avec le grand-père, nous avons noté une difficulté majeure que l'équipe n'avait pas relevé : il ne comprenait pas aussi bien qu'il le prétendait ou le montrait à voir, tant la langue que la culture occidentale (et sa médecine), ce qui accentuait son hostilité et son obstination, donnant « mauvaise » interprétation, justifiant tacitement le caractère méfiant de Rabiâ. Par exemple, le grand-père emmènera « en cachette » de la viande à Rabiâ car « *elle soigne et purifie le sang* » dans notre culture marocaine, ce qui n'était donc pas un mal d'autant plus que Rabiâ ne mangeait que peu la nourriture de l'hôpital ; mais les soignants se devaient de respecter les consignes d'hygiène et de sécurité et interdisaient donc certaines denrées. Rencontre d'une incompréhension entre deux conduites qui se voulaient chacune pour le *bien* de Rabiâ, qui faute de dialogue et d'entente possibles l'auront laissé en

faute de lieu : plus de départ, plus d'arrivée autre que celles de ses symptômes, sa parole déchue ne pouvant trouver ou être l'écho d'un Autre, fut-il divin.

Transfert contre transfert ou la question du fantasme.

Pendant cette prise en charge et constatant son échec, nous nous serons questionnés sur la clinique des discours de souffrance, surtout quand celle-ci ne trouve mot pour se dire, comme coupée donc, du discours qui la supporte plus qu'il ne la porte. Nous avons également interrogé la question du fantasme qui peut illusoirement et imaginativement appeler les coordonnées d'une jouissance pour le sujet, et, révélée dans son leurre, pourra pousser le sujet en quête de lieu Idéal (à être). Mais quand ce fantasme devient moteur du discours de l'Autre, ne le renvoie-t-il pas au sujet comme étant son propre message et de plus non inversé, rendant caduque toute tentative de symbolisation ? Seuls l'aliénation et le collage pourraient alors faire lien entre cet Autre radicalisé et le sujet. Quelque chose ne pouvant se dire, tu, étouffé par la parole de l'A(a)utre qui ne veut rien entendre en dehors d'elle, l'agir semble le seul moyen d'expression du sujet et de sa souffrance à être. Dans la formulation « passage à l'acte » un franchissement est connoté, un déplacement du dire au faire, là où l'agir ne convoque que lui-même : s'agir par ses pulsions, le sujet existant par son évanouissement. Dans cette souffrance sans témoin, sans auditeur, le sujet doit se sentir bien seul, et comment alors être-au-monde sans Autre qui l'aura déserté le laissant alors sans lieu d'existence ?

Ce qui nous aura alertés, ou plutôt interpelés sur cette voie est le prénom de Rabiâ, sa prononciation réelle et celle francisée jusque dans son écriture. Si effectivement, ce qui n'est pas nommé, n'existe pas, comment existe, peut advenir celui qui est « mal » nommé ? Cette déformation du prénom, comme celle de son nom de famille, a-t-elle eu un impact sur l'identité déjà fragile de l'adolescent ? Il nous semble, sans pouvoir répondre à cette question, qu'elle ajoute à la différence et rappelle Rabiâ à la réalité de son déracinement. Par la non universalité des signifiants, contrairement à celle du langage, celui-ci peut donc peut-être « mal » rendre compte de la filiation qui aura du mal à opérer. Nous nous rappelons la surprise de Rabiâ qui leva la tête vers nous et se mit à parler après des mois d'absence de parole autre que « délirante ». Nous avons vu à quel point le délire était une tentative de guérison et que s'étayant d'un symbolique proposé par le discours de l'Autre, il pouvait au moins pour un temps parvenir à une contenance plus qu'à une contention.

La place à laquelle le nom nous appelle est beaucoup interrogée avec Rabiâ et son histoire. En effet, par la confusion et la difficulté qui règnent dans la tentative de reconstruire son histoire, plusieurs fantasmes, notamment incestueux sont nés : la tante qui se fait passer pour la mère ou inversement, le grand-père qui est tuteur mais ce tutorat n'est pas reconnu en France sauf pour les questions de santé, un oncle plus jeune qui vivait avec eux au Maroc, une fratrie du côté de la mère qui est éclipsée par le grand-père... Ainsi a-t-il été pensé que Rabiâ pouvait être né de l'union d'un « viol » du grand-père sur sa fille. Si tout le monde reconnaît la dimension fantasmatique, il est difficile de faire avec ce qu'il aura d'abord convoqué avant d'être nié, rendant plus difficile encore quelconque conjugaison à ce fonctionnement familial.

Le frère de Rabiâ appelle sa grand-mère « maman » : la difficulté à se positionner quand à cela a été particulièrement délicat. Au Maroc, il est commun que les mères et grand-mères est une appellation commune (« *mouy* », « *imma* », « *mama* »), et ces appellations dépendent plus de la famille elle-même que de la culture nationale ou régionale. Un fonctionnement qui peut paraître incestuel dans le fantasme, éclairé par la position de chacun dans ce discours peut être au contraire sans confusion dans la place de chacun. Mais au vu de cet interdit massif à dire qui atteint tous les membres de la famille, on ne peut ni infirmer ni confirmer quoi que ce soit. Il est vrai que seul le discours du sujet importe, que c'est de lui que l'analyste doit partir, mais comme il a été dit, Rabiâ ne dit rien et est malheureusement réduit à ses symptômes qui n'en disent pas plus que lui, hormis cet attachement culturel et cette difficulté de *mobilisation* psychique.

Les mouvements contre-transférentiels concernent le sujet : ils guident les entretiens, permettent l'échange intersubjectif et une relation transférentielle, notre psychisme étant notre principal outil, que nous mettons comme à disposition de celui qui « galère » avec le sien. Mais propres à l'analyste, ils ne concernent pas le sujet dans le même temps. Transfert *contre* transfert, les mouvements de l'un pointant ceux de l'autre, dans un enchaînement sans fin, jusqu'à destitution du clinicien qui ne saurait plus représenter meilleur savoir que le sujet lui-même.

Nous avons dit plus tôt que nous n'étions parvenus qu'avec difficulté à tenir notre fonction : nous nous étions « attachés » à ce patient, auquel nous nous identifions tant nous nous partageons de signifiants que nous essayâmes de dynamiser pour nous deux, et qui convoquaient par là-même un écho angoissant qui risquait notre errance au profit d'une dérive. Ce qui nous évita de réitérer une erreur de coller à nos convictions, les érigeant en certitudes, ou de nous « laisser aller » à nos propres projections fantasmatiques, c'est que

nous savions d'où nos mouvements transférentiels prenaient racine : l'avant-propos de cette présente recherche en livre une partie, mais également un nom de famille, « mon frère », nous rappelant à la perte du nôtre, sa date de naissance nous appelant à celle de notre sœur, une même mère-patrie, qui aurait pu nous faire croire de la même fratrie. La défense théorique ne parvenait pas à nous ancrer pour ne pas (trop) dériver, nous avons donc pris comme référence les éléments du dossier médical, les écrits étant les faits d'un autre pris dans un autre transfert, dévoilant donc d'autres potentialités d'être-à-l'autre pour Rabiâ, même dans la psychopathologie. En reprenant le dossier médical, éléments discursifs « concrétisés » dans un sens commun, nous parvenions à nous ancrer dans le réel d'un savoir nous délivrant des antécédents. « Anté-cédant »... Nous éprouvions en effet alors une libération de ce moment d'avant que cela ne cède, avant que de notre désir, nous en fassions celui d'un autre qui n'en voulait pas, presque dans un acte d'amour raté : donner ce que l'on a à quelqu'un qui n'en veut pas : de notre manque, de notre *dasein*, Rabiâ n'en voulait pas puisqu'il convoitait déjà le sien, mais qu'il s'était égaré, perdu dans les méandres du vide qui soutient tout désir, tout être, toute existence. Et dans notre transfert, l'identification que nous risquions, désorganisante pour le sujet-patient et le sujet-clinicien, avait évacué la dimension fondamentale de l'être-au-monde de Rabiâ : sa psychopathologie, son être-au-monde dans et par la psychose. Notre peur de la déshumanisation ou dans un complexe du messie, nous avions pour un temps, avant de nous refaire sujet de notre propre errance, adresser notre parole uniquement à la partie « pas folle » de Rabiâ, en oubliant que sa folie, psychose qui ne se faisait pas ignorer, était partie aussi, de son fonctionnement psychique. En nous positionnant, notamment auprès de l'équipe, possesseurs d'un savoir culturel Autre au sujet de Rabiâ, dans une certaine jouissance, nous nous sommes vite rendus compte de l'impuissance dans laquelle nous étions, tant nous que l'équipe dont nous faisons partie, impuissance que chacun tentait de pallier par le fantasme, défense qui nous permettait de tenter un lien à Rabiâ sans le risque de le rejoindre dans les méandres de notre être... autre fantasme représentation d'un jouissance – plus qu'interdite – impossible.

3. Conclusion

Le cas de Rabiâ rappelle les modalités dynamiques de l'errance psychique ainsi que ses entraves. Nous avons vu dans les chapitres précédents l'impact de l'Autre et de la fonction paternelle, au-delà de leurs implications structurelles et fonctionnelles, sur le cours de l'errance selon que le sujet consente aux castrations symboligènes, aux déconstructions créatrices et à l'articulation d'une chaîne signifiante qui parviendra à dire quelque chose du sujet. Si le père existe du fait de l'être dans le discours de la mère, pour Rabiâ le père dans ses nominations est confus par le fonctionnement incestuel de sa sphère familiale qui confond les générations et les places de chacun. Déraciné, son exil aura touché la dimension psychique quand Rabiâ, dans sa psychose, ne trouva plus aucun re-père fiable autre que l'ancrage à une parole divine déserté de signifiante. Le sujet ici sera celui non d'un inconscient désert de signifiant mais désert de signifié qui ne sera ensuite dit que dans une signification. Là encore le discours psychiatrique aura tenté de dire une Vérité qui échappe encore plus à l'autre qu'au sujet, et, ne laissant aucune place à l'interprétation, fut-elle fausse ou sauvage, c'est aux fantasmes que Rabiâ aura été sommé d'articuler sa parole pour se dire autrement. Mais comment peut-il se dire autrement lorsqu'à l'origine, le sujet est mal nommé, mal dit, donc condamné à émerger d'une place qui, par essence, ne sera jamais la sienne ailleurs que dans un Réel seul capable de lui faire sentir qu'il est qui et là où il doit être ?

L'appellation, faux semblant, se substituant à la nomination, risquera la perte du sujet qui s'en fera la dupe. Et lorsque le sujet dupe n'est pas celui nommé mais celui qui nomme, l'errance se trouve doublement entravée. Nous aurons pu quelques fois déloger Rabiâ de son hors lieu, par des signifiants qui n'auront que rarement tenu leur fonction du fait d'être restés sans lecture. Dans un après-coup qui n'aura donc aucun effet sur le sujet, notre interprétation restant donc hypothétique, nous dirons que ces mots que nous échangeons dans une autre langue, qui n'avaient d'autres intentions que d'être dits, Rabiâ, nommé dans sa langue par un tiers qui n'était pas aux prises avec les interdits à dire, pouvait toucher « *once and lightly* » à la possibilité d'une possibilisation sans malheureusement, par sa psychopathologie et l'échec de la prise en charge pouvoir en actualiser quelconque possible.

Les paroles qui auront pu permettre quelque halte à Rabiâ dans une errance subie et si intensivement angoissante qu'il lui aura fallu toute la force motrice pour tenter de la contenir,

étaient « bonjour, ça va ? » qui traduit littéralement donnerait « Paix (*salem*). Pas de mal ? (*la bès ?*) », offrant un peu de répit, sous la forme d'une pacification possible et de la possibilité dans ce micro échange de n'être pas (que) sujet de la folie aux yeux de l'Autre.

MARCHE OU CRÈVE...

Nous pouvons prendre en exemple le périple de Christophe Colomb qui partit à l'aventure, se laissant aller à l'errance, ayant une destination en tête et une idée d'une autre voie possible que celle tracée par d'autres avant lui, cette idée qu'il pourrait faire son propre chemin ailleurs. À moitié des vivres, il avait le choix entre rebrousser chemin et continuer, sans vraiment savoir ce qui l'attendrait, et trouvant enfin terre, il se leurrea quant à ses coordonnées jusqu'à ce qu'un Réel, un inattendu, lui présente l'essence fantasmagorique de ses représentations. C'est un peu ce qui arriva à Ulysse, du fait de son erreur, de ses erreurs qui auront suscitées la mise à l'épreuve par les Dieux. Jeter l'ancre ? Abandonner toute participation active et attendre un changement ? Se laisser partir à la dérive, ou « lâcher prise », passivement ou en provoquant le destin ? Le destin, nous reprendrons la formulation de Rabiâ pour le définir : « ça s'est écrit », « ça a été écrit », non dans une prédestinée mais dans le fait que seul le possible s'étant actualisé, inscrit et ainsi ayant perdu sa qualité même de possible pour celui de fait, peut dévoiler le destin de chacun, sa fin dans le présent d'un énoncé. La destinée, énonciation, est le moyen d'y être parvenu ou de tendre vers lui. La destinée, donc, dépend non du lieu de destination ni même de celui du départ, mais de la manière dont l'un et l'autre auront été reliés, dialectisés par le sujet qui pourra se faire objet de l'errance et du destin plutôt que de tenter de l'écrire lui-même. Comment le sujet pourrait-il s'en sortir avec cette errance ? Il aura à symboliquement se représenter ses anciens repères et ancrages, et les potentiels qu'ils lui auront assurés ; il aura à imaginairement croire qu'il lui est possible de faire avec la perte et de trouver un autre lieu source de nouvelles qualités à éprouver ; il devra fantasmagoriquement espérer, projeter, une issue, un projet, une voie, la consentir comme possible parmi d'autres, et croire, tel Ulysse, qu'il sera capable de surmonter l'imprévu et de pallier ses erreurs par ses capacités créatrices et salvatrices. Il aura donc à se construire des repères internes mais aura aussi à se reposer sur l'environnement et la ressource peut-être infinie qu'il pourra incarner.

D'un point de vue psychique, du fait du dynamisme qui l'anime et l'habite³⁵³, dévier de sa route, de sa trajectoire projective est inévitable peu importe les ancrages, le premier

353 Nous pourrions poussivement commenter cette équivoque, en faisant lien entre quête de l'origine et volonté de puissance. Nous y ferons donc seulement allusion en indiquant que trouver justification à son être serait

étant au corps – mis à mal dans l'habiter *èsdèf* et anorexique. Mais les ancrages, pour être sûrs, seront éprouvés et ce qui en restera, ce qui s'en déposera pour reprendre l'expression lacanienne, sera le point d'ancrage, point à entendre comme lieu infinitésimal et négation : la seule chose dont l'ancrage témoignera, c'est du rien qui sera dévoilé par tout acte d'interprétation ou tout fait de traduction. Rien virtuellement présent qui pousse le sujet à s'ancrer davantage ou dans une autre dynamique, se repérer dans ce qui peut effectivement être présent à lui le rendant présent au monde. L'ancrage sera donc, de la certitude, du savoir, ce dont le sujet ne peut se départir sans angoisse de ne plus ressentir de continuité ni de cohérence entre les différentes *Alices* qu'il peut incarner, d'être face de manière trop spéculaire à son pouvoir n'être rien ou son naître pour la mort. De cet ancrage de certitude, seule la parole d'un Autre entendue comme autre savoir possible fera *se* décaler le sujet parfois pour une chute dans un affect dépressif s'il se retrouve déchu de sa place ou de sa propre parole. Le sujet alors ne saurait plus se représenter dans un absolu mais comme effet de contexte, effet tel un principe actif, qui naît donc du même lieu de sa perte, de la confrontation d'environnements qu'il pourra alors traduire et conjuguer par son émergence, le sujet étant ainsi perpétuellement nouveau. Une adaptation donc réciproque entre le sujet et ses *Umwelts*, est ce que vise tant la cure que tout autre moyen de déploiement d'une parole donnant à *l'être le sujet* de sa propre énonciation.

1. D'un mystique ancrage aux repères de croyance : Io au service de Dieu, de la fuite de soi à la quête de l'Autre pour trouver sa propre façon d'être au monde. *L'instant de voir.*

« *La culture est une décharge de la fonction de penser :
on pense sur ce dont on n'est pas maître* ».

J. Lacan³⁵⁴.

pouvoir être en puissance, virtuellement, effet de Réel, c'est-à-dire sans effet tangible et concret sur l'actuel, ce qui se retrouve du côté de la mort ou de l'Autre absolu, tout-puissant.

354 Lacan, J., 1967-1968, *Mon enseignement*, éd. du Seuil, 2005, p.86.

Ce titre quelque peu « pompeux » résume pourtant bien le cas de R., lui-même mettant à l'épreuve nos propositions. Nous concluons donc notre écrit comme nous l'avons commencé : par le questionnement sur sa fin. R., dont le prénom signifie « celle qui est rassasiée de ce qu'elle voulait », servante de Dieu ou encore Génisse, dans son fonctionnement psychique, nous aura éclairés sur notre problématisation et sa résolution et c'est à travers lui que nous livrerons nos conclusions.

Io fut choisie comme objet de désir par Zeus, Réel d'un Autre non barré dont la rencontre la mettra à l'épreuve. Pour la sauver du courroux de son épouse, il l'aura « changée » en génisse, mais Héra, Autre altérité radicale, l'obligera à se déplacer sans cesse par la pique de la mouche rappelant à cet impossible confrontation au Réel sans risque de se perdre. Au service du désir d'un Autre non barré, Io aura à fuir la rencontre traumatique toujours actualisée par les piques (de rappel) incessantes, avant d'échouer et de se retrouver sujet de son errance, se découvrant d'autres potentialités que celles auxquelles elle fut d'abord réduite.

« Adolescente » de 18 ans au moment de sa première venue à la Maison des Adolescents, R. est d'abord rencontrée par l'éducatrice qui l'oriente rapidement vers la psychologue qui la prendra en charge pendant un an avant que nous ne prenions « le relai ». Son dossier mentionnera que R. se montre sous « *différentes facettes* » passant d'une position dépressive à des défenses maniaques qui s'apaisent toutefois dès lors que l'interlocuteur est « *calme et bienveillant* ». Elle aurait de véritables capacités d'élaboration et à faire des liens construits. R., par des phases régressives, donne à supposer un retard intellectuel léger qui s'exprimerait dans une grande naïveté, ce qui est infirmé par le fait qu'elle rebondit sur ses propres propos. Liée à sa position dépressive, « *la problématique abandonnique [serait] sous-jacente ce qui pourrait laisser présager d'un effondrement* ». R. viendra alors mensuellement, et son suivi sera interrompu pendant les mois de vacances estivales universitaires. De retour, elle parlera de son projet d'Erasmus, échange interuniversitaire qu'elle envisage pour l'année d'après. Elle exprimera également son besoin d'autonomie vis-à-vis de sa famille. Elle interrompra son suivi pendant cinq mois, et à son retour, nous la recevrons, puisque nous « remplacions » alors la psychologue de référence.

Lorsque l'*on*³⁵⁵ nous prévint de notre premier rendez-vous avec R., l'*on* nous aura dit également qu'elle était « *un sacré personnage* » sans nous en révéler plus afin de ne pas (trop) influencer notre écoute et notre découverte de R.. Lors de la première rencontre, deuxième temps transférentiel, R. est plutôt logorrhéique et se livre assez facilement. Elle nous donne les raisons de sa prise en charge, « *un début de dépression qui s'accroît* » et la peur de devenir folle, ce que lui renvoie notamment le regard des autres, et en premier lieu de sa famille. Elle nous dira que ce qui l'aura fait tenir jusqu'alors est l'écriture et ses ambitions tant spirituelles que professionnelles. R. veut en effet devenir « religieuse » et professeur d'anglais. Elle enchaînera en abordant les manques dans ses relations familiales : écoute, affection, sororité complice, présence maternelle lui font défaut. Lorsque nous lui proposons de nous rencontrer hebdomadairement elle semble surprise et à la fois contente, ce qu'elle nous exprime par un « *On ne se voyait pas aussi souvent avec Mme X, mais je suis plutôt bavarde !* ». R. nous étonne par le contenu et la forme de son discours. À peine majeure, elle imagine entrer dans les ordres, vouant toute sa vie « *au Seigneur* ». Son discours se rapproche dangereusement d'un mysticisme dont elle s'éloigne, du moins se nuance, dès lors qu'il pourrait être qualifié de délirant. Tout le suivi sera entrecoupé de temps d'interruption, séjours dans divers monastères et couvents dont elle nous parlera comme étant autant d'expériences l'aidant à trouver sa voie.

Lors des séances suivantes, R. nous fera profiter de ses associations d'idées par un agencement cohérent même si parfois les transitions semblent décousues. Mais dès qu'elle repère qu'il manque un pont dans son articulation discursive, elle sait facilement expliciter les liens à partir desquels elle élabore aisément. Cette capacité nous défend donc de toute hypothèse structurelle, ni même défensive. Si R. passe d'une euphorie à un ton beaucoup moins enjoué, parfois sur fond de dialogue interne, faisant donc penser dans une nosographie psychiatrique à une légère psychose maniaco-dépressive, nous pointons nous sa difficulté à trouver positionnement et place tant au monde que dans sa famille. Il nous semblait « adapté » que R. se tourne vers Dieu, altérité radicale et absolue, du côté du Réel donc, où toute chose est là où elle doit être. R. nous parlera de ses questionnements sur l'avenir : un mariage à un homme ou à l'Église : de la rencontre de l'un, ou plutôt sa non rencontre, dépendrait l'orientation vers l'autre. Sa croyance qu'elle veut tolérante, la pousse à l'inverse, ce dont elle est consciente, envers « *les croyants non pratiquants* », leur reprochant ce qu'elle s'interdit, de dévier d'une voie toute tracée. Suite notamment à des difficultés relationnelles au collègue

355 Les membres de l'équipe connaissaient tous R. au moins par la description qu'en faisait les personnes la recevant.

puis ensuite, souffrant du regard des autres et d'être isolée voulant se dérober au jugement, elle nous dira qu'elle « *[a] trop de manque affectif pour être capable d'une maîtrise* » d'elle-même, d'où son détour du côté d'une « *religion qui n'est qu'amour* ». Lorsque nous relevons sa formulation « avoir trop de manque », elle nous dira que ce paradoxe résume bien ce qu'elle ressent, un manque qui l'envahit tant et tant qu'elle cherchera à le combler non par la croyance mais par son absolu.

R. a deux sœurs, une jumelle et une plus jeune, dont elle dit qu'elles la prennent comme modèle, ce qui a tendance à la valoriser et à l'énervier dans le même temps car elle ne veut pas jouer le rôle de leur mère, ce qui lui rappelle à l'absence de celle-ci. Contrairement à son propre regard sur elle, ses sœurs lui envient de pouvoir se soumettre et soutenir la rigueur de vie qu'elle s'impose. Elle dira devoir encore apprendre de ce côté, car elle se questionne souvent tant sur ses choix de vie que sur leur pertinence et garde en tête ce dont elle devrait, par sa foi, se défaire, à comprendre la question du sexuel. Elle recherche d'ailleurs « l'unité », avec Dieu, par le mariage ou dans une sexualité qu'elle éprouve par son absence et sous une autre forme sublimée : ne faire qu'un avec le monastère privilégié de ses retraites qu'elle nomme « son bien-aimé ». De là elle nous parlera de la confrontation difficile à sa jumelle qui a choisi une toute autre voie que la sienne, même si elle pense que les mêmes facteurs de carence affective maternelle sont en jeu dans son choix. Sa sœur jumelle est homosexuelle et aurait décidé de se passer d'un homme également pour sa défloration, ce que R. condamne. Le défaut de représentation féminine aura poussé l'une du côté d'un amour narcissique pour se trouver, et l'autre du côté d'une image féminine bibliquement dépeinte. R. reconnaîtra d'elle-même que ce qui la lie à sa sœur est de s'être construite à partir d'un défaut de lieu sécuritaire maternelle auquel la figure du féminin reste ancrée. Malgré cette construction qui les pousseront à idéaliser La Femme dont elles se font objet et qu'elles désirent dans le même temps, elle dira de manière défensive selon nous, que malgré toute l'attrance qu'une femme peut avoir pour une autre, « *elle ne doit pas être avec une autre femme surtout parce qu'elle ne sera pas et jamais dans la plénitude !* ». Elle nous donne l'exemple de l'étreinte féminine qui, du fait de la poitrine, ne saurait donner l'illusion d'une fusion des corps. Elle continue son cheminement à travers la question du sexuel et de son rapport impossible en une écriture en nous disant que « *quand une femme se donne à trop d'hommes, c'est la faute du garçon qui profite et jette* ». Cette phrase est la condensation de deux expériences de vie qu'elle n'aura pas su symboliser autrement que par une référence au dogme : quelques séances plus tard, elle nous dira que sa mère les aura abandonnées, elle et ses sœurs, sans que son père ne

la retienne ; et que sa mère aura eu d'autres enfants, tous plus âgés qu'elle, dont elle dit qu'ils sont « *les fruits des ballades* » de sa mère.

R. se plaindra souvent du quotidien familial : elle plutôt économe est jugée radine ; les autres membres de sa famille étant plus spontanés et moins dans la rétention seront qualifiés d'égoïstes et de dépensiers. Du complexe de la cigale et de la fourmi, cette famille en aura fait son fonctionnement, le prêt, le don et le vol seront leur prétexte à communiquer. Sa sœur jumelle aura décidé de quitter le domicile pour une autre ville, avec sa compagne du moment, départ que R. jalouse (« *elle ose assumer ses choix* » étant l'objet de sa jalousie). Ce départ, sa jeune sœur en fera un projet, et R. se dira être coincée faute de moyens financiers et de ne pas savoir avec certitude vers quel avenir se tourner. Ses fuites résideront dans ses retraites et ses études. R. se dira concernant ce dernier point, consciencieuse et trop travailleuse ce qui lui aurait valu « *une humiliation divine pour ne pas qu'[elle] en fasse trop* » par une « *faiblesse physique* » qui la poursuit encore. L'année de cette humiliation, année du baccalauréat, sera également celle de sa « révélation » : la projection de soi dans un métier potentiel révélera le sujet aux différentes possibilités d'être et le mettra dans le même temps face à un choix à faire et aux renoncements à consentir au profit d'une seule voie à concrétiser.

R. voyage entre l'Angleterre et la France, pour faire l'expérience de nouveaux monastères ou de nouvelles rencontres dans ses points de chute familiaux. Pour autant, pendant ses séjours, elle rêve au retour dans « son espace », chez elle, elle qui vit chez son père souvent en substitut maternel puisque c'est souvent elle qui « tient » la maison ou qui planifie les corvées de chacun « *pour ne pas avoir à tout [se] taper toute seule* ». R. en veut à ses proches de « profiter » de sa gentillesse, ce dont elle se rend compte et contre quoi elle se rebelle. Ce positionnement la déstabilise : ce qu'elle désire et ce qu'elle veut ne semble pas coïncider ce qui la perd parfois dans ses comportements. En effet, elle voudrait pouvoir donner sans rien recevoir, « *en bonne croyante* », mais désire de la reconnaissance ou à défaut ne plus ressentir d'ingratitude à son égard. Elle semblera apaisée lorsque nous lui glisserons que nous comprenons sa difficulté à se positionner par elle-même face aux autres et par les autres face à elle-même.

« *Je suis débordante d'amour et c'est beau, mais comme je donne en excès, les gens finissent par être toujours en attente, au point que j'ai l'impression... pardonnez-moi l'image... j'ai l'impression d'être violée à répétition* ». R. se donne elle-même en excès dans un fantasme sexuel sublimé, espérant un retour au moins aussi grand, retour qui la fait culpabiliser du fait qu'en attendant reconnaissance, elle ne se donne pas entièrement comme le Christ, dont elle voudrait être la disciple, dans une non dialectisation sacrée, religieuse, du

maître et de l'esclave. À défaut de savoir ce qu'elle est et ce qui l'attend, elle voudrait être une sainte ou au moins y tendre en étant vertueuse, de façon à se prémunir des grandes souffrances ou afin de pouvoir convoquer comme ressource la protection divine, seule parvenant à la rassurer. Nous lui renverrons au fil des séances nos interprétations qu'elle s'appropriera, relisant à partir de ce filtre son histoire ou au contraire le mettant à l'épreuve, se substituant alors à la position que nous incarnions jusqu'alors. En effet, nous tentions très souvent d'introduire un doute dans ces certitudes, ce à quoi nous étions parvenus lors d'une séance qui marqua le tournant dans le positionnement de R. pas tant envers nous qu'envers elle-même. Elle s'autorisait ainsi à désirer, reconnaissant sa part faillible d'être humain, mais renonçait « à céder sur son désir », afin de n'être coupable que d'être humainement au monde et non d'avoir renoncé à sa position de sujet (de ce qui la régit : l'inconscient pour nous, Dieu pour elle, ce qui, loin d'être antinomique se rejoint dans le Réel).

Dans la suite de l'accompagnement « psychothérapeutique », R. semble parvenir à élaborer et assumer de mieux en mieux une autonomisation et ses conséquences. Elle met à l'épreuve ses propres croyances sans pour autant s'en départir, s'en servant comme repères, référence d'une relation à l'A(a)utre, et non plus comme Idéal Imaginaire. D'une plainte, parole de l'affect dépressif, R. parvient à la complainte, *acting out*, notamment « *par l'amour qu'[elle] témoigne à Dieu à travers les chants grégoriens* », puis à une demande à l'Autre qui, excessive, ne trouve pas toujours entendeur, ou ne répond pas à l'attente de reconnaissance de R. qui s'ignore elle-même en se tournant toujours à l'excès vers l'A(a)utre. Là où elle dénonçait l'ingratitude de l'autre, R. se met à regretter de ne pas recevoir « *ne serait-ce qu'un peu* » des gens à qui elle donne sans réserve mais non sans attente. Par exemple, R. a pris l'habitude d'écrire régulièrement aux personnes qu'elle aura croisées dans ses déplacements mais n'aura d'occasion que très rares de lire quelque réponse. Afin de compenser cette frustration et de combattre l'affect dépressif, elle dépensera en sucrerie ou en don à son monastère « *bien-aimé* ». De ce lieu elle nous dira chaque fois qu'elle le mentionne tout son attachement, lieu où elle travaille la terre « *c'est elle qui nous nourrit* », arrachant « *les mauvaises herbes pour que ça pousse* ». Elle métaphorisera cette action avec la psychothérapie et la confession, chacune la défaisant « *de ses démons* », tentations et conflits intrapsychiques. Si l'ancrage aux signifiants « mère », « sœur » et « père » était pour nous explicite, nous n'avions jamais été tel dans l'équivoque qu'ils portaient. Mais R., lors de cette séance, aura fait d'elle-même le rapprochement en nous disant que Dieu comme père, était sûr quant à son amour pour elle, « *Puisque le Très Haut aime tous ses enfants* ». Sûr là où son

père n'aura su préserver un espace maternel désormais incertain, même si les différentes mères et sœurs retrouvées dans les lieux sacrés lui offraient une voie d'identification possible, puisque partageant autrement l'isolement et le désir de non désir. Elle nous dira, conclusion de cette séance, que l'Église et ses gens l'auront accueillie, appréciée et lui auront apporté une reconnaissance que lui boude sa propre famille. Dès lors, nous emprunterons une autre voie(x) afin d'entendre et de répondre à R. par ses propres questionnements. Nous avons en effet entrepris non plus d'être en position d'écoute mais de nous faire « force » de propositions, c'est-à-dire d'autres lectures des injonctions bibliques qu'elle s'impose.

Cela aura donc commencé lorsqu'elle abordait la question du destin, justifiant une passivité en espérant un changement. Nous avons donc soulevé cela par un constat « à côté » : *« c'est comme les gens qui attendent que les bananes tombent d'elles-mêmes du palmier »*. R. nous reprendra avec humour en nous disant *« c'est soit le bananier soit le palmier, il faut choisir ! »*, ce à quoi nous rétorquons *« oui, tout commence par un choix »*. R., riant à pleine gorge, dira qu'elle a choisi la passivité notamment pour échapper à la fonction de « mère » de sa famille surtout par rapport à sa jeune sœur. Lorsqu'elle reprend sa définition du destin, nous lui posons la question du libre-arbitre : *« si c'est le destin, personne n'est responsable de son avenir, donc l'enfer n'existe pas. Par contre, s'il y a du libre-arbitre, chacun est responsable de ces choix et non choix, et là, le destin, c'est Dieu »*. R. qui entrera dans cette discussion avec passion, finira son discours en disant *« je ne peux pas m'empêcher de croire, même s'il n'y a pas de preuves »*, et nous laissera le dernier mot la laissant sans voix(e), *« dans tous les domaines, c'est bien parce qu'il n'y a pas de preuves que la croyance existe »*.

Les dernières séances, c'est une R. plus apaisée qui nous apparaît malgré un visage qui trahit une certaine fatigue, qu'elle met sur le compte de *« trop de réflexions mais positives »*. L'écriture est pour R. un palliatif, un refuge : elle notera tous ses rêves depuis quelques années, dont elle nous livrera de temps à autre quelques extraits ; elle correspondra régulièrement avec des dizaines de personnes qui, pour la plupart, ne tiendront pas le rythme ne s'inscrivant alors plus que dans l'absence. Elle dessine également fort bien et s'invente une vie Idéale à travers les bandes-dessinées qu'elle anime de ses propres expériences. Mais les dernières, qu'elle tient à nous montrer mettent en scène « des bonnes sœurs » aux prises avec leurs défauts qui flirtent parfois même avec le pécher. Elle s'inspire toujours de ses propres expériences, non juste dans leur effet cathartique, mais pour tenter activement et dans l'actuel de résoudre ses conflits intrapsychiques. Par exemple, elle dessinera l'histoire d'une bonne sœur qui refuse de manger, ce qui rejoindra, selon ses associations, au fait de s'imposer une

rigueur alimentaire pour ne pas pécher par excès mais aussi au fait que les denrées qu'elle s'offre avec sa maigre bourse lui sont souvent « *raflées* » par les membres de sa famille. Elle décidera d'habiter en anorexique pour ne pas être identifiée, pour ne pas elle-même s'identifier au déchet. Par son récit, à partir de *son* histoire dessinée, elle fera le lien entre ces « *vols de principe* » et ses états d'âme quant à en vouloir à sa famille pour si peu, ce que le compromis d'un régime alimentaire permettait de résoudre. La colère naissant de ces vols aura engendré celle d'un autre personnage qui ayant cueilli tous les fruits du verger communautaire, alors que femme d'Église, demandera paiement en échange d'une part de sa cueillette : « *même si c'est elle qui a fait le choix toute seule de tout cueillir, elle réclame paiement !* ». R. s'exclamera que c'est exactement ce qu'elle fait quand elle donne spontanément et s'étonne de n'avoir pas de rendu.

Sa fatigue est liée aussi à un rythme de sommeil dont elle ne parvient pas à se défaire. En retraite dans un couvent assez stricte, elle se sera levée chaque matin à quatre heures, et dans le présent, c'est à cette heure qu'elle se réveille toujours suite à des rêves autour de dichotomies : nuit/jour ; froid/chaud ; noir/lumière ; sobriété/luxe. C'est là aussi ce que questionne R., qui rêve parfois d'une vie classique, de soirées nocturnes, « *d'une vie en sainte* ». Nous lui pointons là qu'elle questionne encore le féminin (« *enceinte* »), l'origine, donc sa mère dans son absence, vivant donc dans un clivage identitaire : elle en sainte, sa mère en « *filles de joie* » (référence aux « *fruits de ses balades* »). C'est alors qu'elle nous livre son souhait d'être façonnée à l'image de Dieu, non en référence à la toute-puissance ce que nous lui proposons, mais d'être moins égoïste et égocentrique, sa vie prenant départ d'elle plus qu'en tension vers les autres. Dieu créa l'homme pour que l'homme existe, R. voudrait-elle donc être dans la création pour exister ou faire exister ce qui lui manque ? R. voudrait se convaincre que donner c'est recevoir mais n'y parvient pas du fait d'être toujours en attente d'une reconnaissance qui ne vient pas. Une angoisse l'envahira alors pendant quelque temps, celle illustrée à travers un rêve dans lequel elle éprouvait la possibilité de mourir avant que de n'être une sainte, ce que nous interpréterons comme ne pas parvenir à se trouver ni alors se retrouver dans le regard de quiconque. Dans un élan dépressif, elle nous interrogera : « *Pourquoi Dieu ne me rappelle-t-il pas à lui maintenant ?* », nous lui répondrons que là n'est pas son destin et elle se reprendra en disant que « *c'est [son] impatience de le rencontrer qui [lui] fait tenir des propos condamnables* ».

Cette condamnation reviendra dans son discours à propos de l'homosexualité de sa sœur. Dès lors, R. reprendra tous les événements qu'elle avait pu nous livrer, les traduisant,

les réécrivant et les interprétant d'un œil nouveau. De son travail acharné et de sa bonté, nulle ressource suffisante pour devenir professeur d'anglais en France ou pouvoir continuer à supporter « *la gueule des autres* » qui la jugent et la trouve « *loufoque* ». Le milieu scolaire et universitaire la rappelle à de mauvais souvenirs, cet adjectif étant celui dont elle et ses sœurs étaient affublées à leur arrivée, dans leur prime jeunesse, dans une nouvelle ville, nouvel environnement auquel aucune des trois n'aurait réussi à s'acclimater. Même si elle dort beaucoup, R. se rend compte que son rythme ne lui convient pas et décidera de prendre une année sabbatique pour faire le point et reprendre des forces. D'ailleurs, elle se rend compte n'avoir plus goût à la prière durant la semaine et avoir pris l'habitude de manger la nuit, conciliant alors ses envies de céder aux tentations avec le désir de ne pas céder sur son désir : désirer oui, consommer non. Sa sœur visée dans ces propos retrouve quelques grâces à ses yeux : « *avoir des sentiments pour une femme c'est possible, mais il ne faut pas céder aux rapports charnels, l'unicité dans le coït hétérosexuel étant la volonté du Seigneur* ». R. distinguera pour autant cette volonté divine d'un désir humain, et refusera de se faire juge, ne pouvant prétendre détenir quoi que ce soit de ce savoir qui nous échappe. Elle nous dira revoir depuis quelques temps déjà sa mère, mais que, nous ayant comme interlocuteurs « bienveillants », elle ne voulait pas parasiter son espace et notre relation par cette présence récente qui lui rappelle trop la souffrance de son absence. R. à ce moment, comme au début de sa venue, a peur d'avoir hérité « de la folie » de sa mère.

Elle analysera son projet d'entrer dans les ordres comme étant un positionnement défensif contre la volonté de sa grand-mère, très « envahissante », qui la pousse au professorat. Si « *la vie moniale n'est peut-être pas faite pour [elle]* », son choix dépendra d'une rencontre amoureuse : vie moniale, seule d'abord en sœur puis en « mère » religieuse ; ou matrimoniale, mariage avec un autre qui la rappellera aux bons souvenirs des biens maternels. Nos dernières rencontres sont caractérisées par un discours plus « continu », chaque point étant développé jusqu'à trouver aporie relançant une dynamique poétique et créative. Elle se nourrira de sa colère envers ses camarades universitaires qui la blessent par leur regard critique pour aborder ses conditions de vie dans un foyer dans lequel elle fut placée, avec ses sœurs, lors du départ de leur mère à cause de sa folie, avant d'être récupérées par leur père. Ce que nous apprenons alors, R. toujours réticente auparavant à nous parler de son enfance, c'est comment sa mère aura été lésée de son exercice parental, conduisant la sororité vers un placement, le père étant absent de l'environnement familial. Néanmoins, celui-ci, quelques semaines après, averti et à la suite d'une longue procédure, récupérera ses filles et les emmènera dans un nouveau lieu de vie, loin de leur terre natale. R. avait cinq ans,

et dans le foyer, un homme les maltraitait physiquement et moralement, homme qu'elle se représentait dans ses souvenirs comme une femme, télescopage entre deux figures qui l'auront fait souffrir. Elle se rappelait que son nom résonnait avec l'autorité et l'appelait « *Sévérian* ». C'est en reparlant avec son père qu'elle s'en souvint comme d'un homme, mais son père lui désignait sa sœur comme seule victime des colères de ce gardien. Elle nous dira avec une voix infantile, sollicitant quelque reconnaissance ou compassion de son père à travers nous « *mais moi aussi je m'en rappelle, on était dans la même chambre* ». La gémellité n'aura donc pas aidé R. à se construire une identité autrement que dans l'opposition à sa sœur qui aura moins souffert du regard d'un Autre la privant d'une place au profit d'une *alter ego* d'autant plus dangereuse qu'elle lui est aussi spéculaire. Séparation parentale, séparation maternelle, séparation de la cellule familiale, nouveaux repères abandonniques et sur fond de violence, retrouvaille paternelle, séparation du lieu de maltraitance, séparation de la terre natale, découverte d'un nouvel environnement qui fera écho à la vie au foyer... Si R. et ses sœurs auront été accueillies dans leur nouvel établissement scolaire par des moqueries, elle aura plus mal vécu encore ce nouveau départ car, d'avoir rattrapé une plume en plein vol, elle se sera vu affublée du surnom de « Satan ».... Et pour ne pas être l'ange déchu, elle compensera son vécu abandonnique qu'elle échouera à se représenter ou à sublimer autrement que dans une croyance excessive : « *Mon bien-aimé, c'est le Très Haut ; ma mère m'a abandonnée mais Dieu m'aime* ». Une seule figure pour deux fonctions, le Réel pour contenir un Imaginaire fantasmatique débordant, une croyance pour contenir une errance psychique déstructurante de n'être pas ponctuée de sanctuaires, et non structurante d'être cycliquement enfermée par tant d'ancrages.

Les derniers temps, R. oscillera entre ferveur religieuse et période « non croyante », ambivalence « *normale puisqu'il y a autant de preuves que Dieu existe que l'inverse* ». Elle profitera de ce clivage pour « *s'éclater* », mais chaque sortie qu'elle tentera se finira par un retour à domicile, les clubs gays visés (« *pour danser avec des hommes qui n'auraient pas envie d'[elle]* ») fermés ou des douleurs menstruelles, lui rappelant à sa condition et sa problématique, l'obligeant à rebrousser chemin. Mais ses tentatives de retraites spirituelles échoueront tout autant, R. se sentant gênée de s'être faite raccompagner par une sœur chez elle car malade, ou encore suite à une jalousie envers une bénévole d'un certain âge qui voudrait « *prendre [sa] place et [la] foutre dehors* ». En rivalité « *comme deux petites filles, deux sœurs* », elle la décrira comme « *ayant tout de la belle-mère* » même si elle avouera préférer la nouvelle compagne de son père à cette femme. Dans le même temps qu'elle concentrera dans cette problématique tous les conflits l'ayant auparavant habitée, elle se

rendra compte que le monastère « *bien aimé* » était en fait un avatar d'un autre lieu qu'elle avait connu. Ce qui la déçut, c'est de ne pas aimer ce monastère pour ce qu'il était, mais pour ce qu'il lui rappelait. Cette déception, elle en témoignera lors de la dernière séance, pendant laquelle également elle donnera à voir sa médaille de St Benoît, symbole qui l'aidera à lutter contre ses « *désirs charnels et homosexuels* ». Réconciliée avec sa mère, à qui elle peut alors reprocher son départ, R. peut également accueillir le respect de celle-ci qui, comme sa jeune sœur, lui répète souvent depuis quelque temps qu'elles sont fières de ses choix de vie, notamment de la chasteté qu'elle arbore désormais comme un signe de sa capacité de maîtrise. Reconnaissance aussi d'un père qui lui aura dit à quel point il la trouvait forte d'arriver à s'assumer sans rien demander, et de trouver les moyens d'être généreuse. Sa mère à qui elle commence peu à peu à consentir quelque ressemblance, ne sera plus dans son discours, folle, mais dans la « *fofofolie* », originalité et légèreté de vie qui l'auront amenée au papillonnage, à l'adultère ou encore à l'abandon. Et dans le même temps qu'elle renoue un lien relisant son passé, R. reproche tendrement à son père de ne pas suffisamment lui parler de choses concrètes, comme sa propre histoire et son désir quant à devenir père. R. aura abandonné un ancrage mystique au profit d'une croyance erratique, ayant retrouvé, dans la réalité, un lieu d'origine et de repère qui acceptent de choir pour être symbolisés.

2. Lieux de passage : du rite à la croyance ou du repère à l'ancrage. *Le temps de comprendre.*

Lors de nos rencontres avec des adolescents, mais aussi des soignants et travailleurs sociaux en lien avec eux, leurs parents et les institutions³⁵⁶ les recevant, nous nous sommes rendus compte qu'à un moment de leur discours, beaucoup de ces « sujets » ne savaient plus où ils en étaient. Chacun à sa manière naviguait entre quête de nouveau (nouvelles solutions, nouveaux liens, nouvelles expériences, nouvelles identités, nouveaux lieux,...) et s'ancrait à des repères anciens (anciens comportements, discours, anciennes prises en charge, relations, anciennes conceptualisations et théories voire pratiques,...). Dans ce dernier cas, il n'était pas rare également d'entendre quelque chose de signifiants transmis de manière trans-

356 Dans diverses institutions dans lesquelles nous avons exercés en tant que stagiaire ou en tant que professionnel.

générationnelle (anciens employeurs, anciens camarades, parents, grands-parents ou autres aïeux,...). Perdant les mots et dans l'impossibilité d'en trouver d'autres pour dire leurs difficultés et maux psychiques (souvent dans la rencontre de l'A(a)utre), ceux-ci à défaut d'être signifiés en acte se retrouvaient tus, effacés, mais agissaient toujours le sujet qu'il soit de l'inconscient ou institutionnel. Ainsi, aurons-nous eu nous-mêmes à nous confronter à cet état de « ne plus savoir », jusqu'à ce qu'un A(a)utre nous prête ses signifiants, parfois ses silences, afin d'étayer et d'y articuler notre propre chaîne signifiante et ce de manière à relancer également ces sujets dans leur errance psychique pour qu'ils se (re)construisent leur histoire, par de nouvelles expériences qui éclaireront le chemin jusqu'alors parcouru.

L'éditorial « *Groupes et individus* »³⁵⁷ aborde comme l'indique le titre, le rapport entre l'un et l'autre. Le groupe par lequel une *jouissance minimale* nous serait permise, selon les termes de P.-L. Assoun, viendrait apporter un sentiment de puissance³⁵⁸ mais dans le même temps révélerait, réveillerait les failles narcissiques inhérentes à notre être humain dépendant d'un A(a)utre, ce qui mettrait à mal « *nos illusions d'autosuffisance et d'auto-engendrement* »³⁵⁹. Une idée hypothétique que l'on rencontre souvent dans les discussions concernant la postmodernité et son impact sur le sujet, est que les groupes d'appartenance ne rendraient que plus difficile une identification tant ils seraient fixés à un Idéal, et l'identité fragile du sujet n'y trouverait donc aucune attache, aucun étayage fiable et assez solide pour que quelque chose puisse s'en cristalliser. Le sujet ne pourrait s'exprimer que dans et devant un collectif qui le fait d'emblée disparaître. Mais s'il s'agit de préserver son intégrité subjective, celle-ci ne pourrait exister que par un collectif, que parce qu'il y a du collectif. L'impasse consisterait ici en une impossibilité de dépasser cette aporie, ce paradoxe, de faire du sujet et du collectif les deux faces d'un ruban de Moëbius. En effet, le collectif lui-même aurait perdu ses repères caractéristiques au profit d'idéaux illusoire érigés comme modèles de conformisme réduisant encore au plus bas l'espoir de pouvoir rejoindre ne serait-ce que de manière asymptotique l'ombre de ces idéaux. Le collectif comme le sujet serait alors définis par des critères non plus dichotomiques permettant une dialectisation mais par des repères antinomiques entre lesquels l'un et l'autre ne peuvent qu'errer. Contrairement à ce qu'il pourrait être, un espace d'ouverture permettant à chacun de se confronter à ses propres « possibilités » et au sujet d'exister dans ses créations, le groupe semble tenter de se défaire de tout symbolique au profit de carcans imaginaires qui ne serviront alors plus

357 Éditorial *Groupes et individus*, dans les « Cahiers de psychologie clinique » 2010/1 (n° 34).

358 Cf. théorisation des psychologies des foules (Freud, Bion, Kaës, Anzieu,...).

359 Éditorial *Groupes et individus*, *op. cit.*.

d'étayage mais d'ancrages aux identifications et à l'identité. Le groupe se réduira ainsi à un espace fermé dans lequel le sujet tentant d'exister, devra en passer par disparaître, et avec lui les limites subjectives, de soi et du monde, dans la confusion engendrée par le conformisme, dans une « *incertaine délimitation* »³⁶⁰.

Dans les sociétés traditionnelles, les rites de passage possèdent des formes concrètes, reproduite et mise en scène par les aînés. Ces derniers la planifient, l'organisent et la réalisent. L'initié y prend place, comme l'un des acteurs principaux. Il se conforme au déroulement de la cérémonie, aux gestes qu'il doit poser, aux paroles auxquelles il doit se soumettre. Lorsque l'épreuve se présente, il l'affronte, sous le regard attentif de ses pairs, mais aussi des ancêtres et des Dieux (Eliade, 1949). Dans de nombreux cas, l'initié est confronté à l'isolement. Il se plie à la volonté de sa communauté, se retire loin des siens, souvent dans un lieu sacré. Ce moment de solitude se caractérise par l'ascétisme, la peur, etc. L'attente fait partie de l'épreuve qu'il traverse. Souvent, les parents ne savent pas où se trouvent leur enfant, prêt à devenir adulte (Marcelli, 1991). Ce temps correspond à la phase liminaire du rite de passage, c'est-à-dire à ce moment où l'initié n'est plus celui qu'il était et où il n'est pas encore qui il sera. L'indétermination et l'errance identitaire caractérisent cette phase.³⁶¹

Les rites sont donc empreints de langage, porteurs d'une Histoire à laquelle le sujet initié devra articuler la sienne, d'une Loi à laquelle il doit se soumettre. Cette épreuve n'a pas besoin d'en passer par un isolement pour être une expérience d'essence singulière. Si l'on sait l'objectif des rites, les processus échappent à l'initié tant qu'il n'en aura pas fait l'épreuve, comme il en est question de l'inconscient. Évidemment, ceci s'accompagne d'angoisse, de conflits intrapsychiques que ces rites doivent, en même temps qu'ils les convoquent, canaliser, accueillir de manière à les dépasser et à symboliser tant cette expérience que tout ce qui lui a précédé, rites qui aideront le sujet à conjuguer aussi avec celles à venir. Et si l'objectif est connu, ni le sujet, ni les aïeux, ni les rites en eux-mêmes ne peuvent présager de comment le sujet dans sa singularité se les appropriera, s'en servira, s'y pliera, et quel en sera le produit. Par le défaut de rites de passage, les lieux de transmission du symbolique et de sa Loi reconnus en tant que tels ne semblent plus aujourd'hui trouver d'incarnation, du moins aussi aisément, dans les institutions et encore moins dans la quotidienneté. Ce qui portait les valeurs

360 Éditorial *Groupes et individus*, op. cit..

361 Lachance, J., « Temporalité et narration chez le "backpacker" », extrait du chapitre « Comme rite de passage », dans la revue en ligne *L'Autre Voie ou l'écriture du voyage autrement*, bulletin de l'association « Déroutes et Détours », n°4. Typographie de l'auteur.

URL <http://www.deroutes.com/backpacking4.htm>

symboliques du langage n'est plus aujourd'hui socialement valorisé, la reconnaissance en passant par le statut, la performance, le chiffre. Ces lieux qui ne sont donc plus indiqués pour recevoir l'angoisse, l'inquiétude, entravent le sujet dans ses possibilités de rendre quoi que ce soit possible. Et l'indétermination identitaire restera une voie sans issue, une impasse dont les bords sont si indistincts qu'ils font disparaître le chemin par lequel repartir n'est plus aussi évident, le point de départ lui-même se confondant avec le reste du décor. Là où le groupe devrait venir soutenir les questionnements, assurant le sujet en errance, il n'y a que des réponses, une voie à sens unique de laquelle on ne peut se désengager sans risque d'être exclu du groupe et ainsi du lieu de l'A(u)tre.

Le sujet sera en quête de lui-même et ainsi en quête d'un Autre où se rencontrer. Tout discours offrant au sujet la possibilité de se construire, ou au moins la promesse ou l'illusion de dévoiler, mettre à nu le secret de l'origine, l'attirera dans une ronde qui l'ancrera au lien social ou au contraire l'en coupera dans un leurre ou un manque. Dans quelle ronde de discours le religieux s'inscrit-il ? Loin de l'attacher à un seul registre, nous dirons que selon ce que le sujet en fait, de ce discours, il pourra tour à tour s'imprégner de Symbolique, de Réel ou d'Imaginaire voire de Virtuel, et le sujet sera donc lui en demeure d'exister à partir de lui ou de s'y fondre. Le religieux pourra s'énoncer en certitude, en savoir, en doctrine ou dogme et même en philosophie, selon que le sujet *le* croira ou *y* croira, respectivement qu'il l'érigera en certitude ou en réalité, c'est-à-dire soumise à interprétations dont au moins une serait choisie par le sujet et au moins une autre en différera paradoxalement ou contradictoirement. Le discours religieux comme signification défendra le sujet d'une opinion et donc d'une erreur qui pourrait être salvatrice pour le sujet³⁶² ; le discours religieux comme signifiante le poussera à mettre à l'épreuve ses croyances pour éprouver sa foi. Ce qui est valable ici pour le religieux l'est pour toute croyance, qu'elle soit en la science ou en l'inconscient.

Quand il ne subsiste plus du passé que les souvenirs incomplets et vagues que nous appelons tradition, cette situation présente un attrait particulier pour l'artiste car il lui est alors loisible de combler selon le bon plaisir de son imagination les lacunes du souvenir et de façonner selon ses desseins l'image du temps qu'il veut reproduire.³⁶³

362 « Un symbole religieux n'a pas pour fondement une opinion, et seule l'opinion peut correspondre à l'erreur », Wittgenstein, L., « Remarques sur *Le Rameau d'Or* de Frazer », dans *Philosophica III*, éd. TER, 2001, p.28. Cité par Benmakhlouf, A., *op. cit.*, pp.46-47.

363 Freud, S., *L'homme Moïse et la religion monothéiste : trois essais*, éd. Gallimard, (coll. Folio Essais), 1986, p.157.

« Y croire » : l'adverbe ici représente le lieu habité et que l'on vise, lieu qui est par le fait que le sujet l'habite. Ce lieu donc est tant celui qui abrite le sujet que celui qui l'accueille, sans jamais être le lieu d'origine. Y croire est une tentative de justifier l'existence, tentative qui échoue du fait que le sujet ne saurait tout en saisir et ce lieu ne dévoilerait pas tout de ce qu'il est. Ce lieu d'un Autre barré, même comme ancrage, renverra toujours le sujet à l'errance psychique. Le lieu de l'Ici ne peut être que parce qu'un Ailleurs est possible – le pas-tout –, y croire malgré l'expérience qui les met à l'épreuve car quelque chose qui échappe, ce manque indicible sera ce qui permettra la croyance et empêchera toute certitude. La croyance résistera autant qu'elle sera mise à mal et cette relation entre ce qui se perd et ce qui s'en dispose sera l'habitation du sujet par le discours auquel il croit.

« Le croire » : le pronom représente en s'y substituant le nom auquel il se réfère. Il prend donc sa place et quand il désigne le lieu du savoir, il le certifie, en en colmatant le trou par le signe et les rapports de signification dont la barre de division, au passage, cède ne laissant aucun espace pour une autre voie possible. Le sujet se ferait donc le lieu du savoir, perdant sa division. Prendre la place du nom, ce qui met le sujet dans le monde, lui confère un rang ou tout au moins une histoire, Nom-du-Père qui plutôt que de colmater le manque en fait un lieu de départ vers le champ des possibles. L'expérience ne servirait plus qu'à confirmer ce que prône le discours que le sujet croit.

R. tentera le nomadisme pour ne pas se laisser dériver, la dérive étant pour elle un moyen de ne pas être prise pour ce qu'elle n'aura pas choisi. En effet, R. partira toujours pour mieux revenir éprouver un « chez elle » qui souffre de sa difficulté à l'habiter. Dès qu'elle sera dans l'Ailleurs, elle rêvera d'un retour à l'Ici, qui la condamne à un retour au même. Elle tentera un déplacement de transfert pour ne pas être mise en place d'une mère qu'elle recherche, en place d'une femme qu'elle idéalise et qu'elle ne saurait incarner sans désillusion d'être La Femme, celle d'un père qu'elle convoque mais dont le substitut symbolique ne parviendra pas à s'ancrer, la privant ainsi de repères. R. parviendra toutefois à faire un pas de côté, se désarrimant d'un discours absolu pour y croire et s'y loger plutôt que de s'y confondre et y perdre sa singularité : elle aura su, acceptant que tout ne peut être saisi, passer d'un ancrage à un Idéal Absolu à la tension vers une possibilité d'être autrement toujours en (r)accord avec ce qu'elle était mais qu'elle avait à découvrir. L'ancrage comme lien à soi, inévitable pour tout sujet émergeant du lien à l'A(a)utre que permet le repère, aura été un point de départ vers un voyage initiatique l'ouvrant à la ré-historicisation de son passé traumatique.

À défaut de pouvoir se dire au sein du système familial, R. se sera trouvé un autre discours de référence. Elle hésitera entre le croire vrai et y croire comme source de connaissances sur l'Homme à laquelle celui-ci ne pourra jamais accéder : les voies du Seigneur sont impénétrables, le Réel indicible, le secret de l'origine inaccessible. Faire avec l'angoisse ou lutter contre, conjuguer avec les figures de la réalité idéalisées ou s'identifier à un Moi Idéal, voilà la problématique de R. mise nécessairement en demeure de choisir une voie dans son errance, une voix à laquelle répondre pour ainsi se dire et découvrir ce que lui réserve sa destinée.

L'appel éthique de Kierkegaard « *deviens ce que tu es. Tu ne l'es réellement qu'à le devenir en propre, qu'à en faire ta propre possibilité* »³⁶⁴, rejoint le surmoi éthique incarné par l'Autre de l'analyste : « *sois ce que tu dois être sinon tu ne seras rien* »³⁶⁵.

Selon Lacan, le bébé vient au monde dans « *un bain de langage* »³⁶⁶ ; il naît dans un système de signifiants, un système de représentations symboliques qui le précède. Le sujet émerge dans un monde déjà structuré et organisé. Dès lors, qu'il s'y inscrira, il en sera divisé, quelque chose de lui-même, l'énigme qui le fonde lui échappant toujours. « *Le mot est le meurtre de la chose* »³⁶⁷, il ne la dit pas, il la représente. Le Réel, l'inconnu, n'est ramené au familier que par la force de l'imagé et de l'image, et ne pourra être dit que par ses représentants et représentations, ce qui fondera la dynamique psychique et fera l'émergence du sujet. « *Wo es war, soll ich werden* »³⁶⁸ disait Freud définissant le destin. « *Là où c'était, "je" doit advenir* »³⁶⁹ traduit Lacan, faisant primer, selon nous, la destinée. Là où était la Chose, est désormais un savoir troué, trou duquel le sujet devra émerger, sujet dont le « Je » sera le représentant discursif. Le psychisme se construit autour du vide de la Chose et le refoulement primordial selon Oury serait l'oubli de la perte de ce qui laisse béante la place désormais vide de la Chose. C'est par ce vide originaire que sera possible la substitution métaphorique d'un signifiant à un autre, qui viendra d'abord représenter le vide d'un objet originaire, inaccessible

364 Maldiney, H., 1991, « L'existant », dans *Penser l'homme et la folie*, éd. Jérôme Million (coll. Krisis), 2007, p.228.

365 Enseignement de J.-M. Vives.

366 Lacan, J., discours de 1966 à l'O.R.T.F.. Cet entretien fut diffusé le 2 décembre 1966 sur les ondes radio dans le cadre des Matinées de France-Culture, au cours de l'émission de Georges Charbonnier Sciences et Techniques, à l'occasion de la parution des Écrits. Il fut à l'origine publié avec l'autorisation de Jacques Lacan et de Georges Charbonnier dans la revue *Recherches* n° 3/4, pages 5-9, en 1967.

367 Lacan, J., 1966, « Discours de Rome », dans *Les Écrits*, éd. du Seuil, 2008.

368 Freud, S., 1936, « La décomposition de la personnalité psychique », dans *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, éd. Gallimard, 1986, p.185.

369 Lacan, J., 1953, *Séminaire I : Les écrits techniques de Freud*, op. cit., p.864.

et innommable. Pouvoir faire avec ce vide, c'est pouvoir assumer l'ouverture à l'Inconnu, créer de l'espace et du rythme. Ce vide n'est pas figé, il circule dans le même temps que le sujet se déplace... si tant est qu'il consente au mouvement. C'est par ce déplacement que la création (de soi), l'organisation et l'agencement des éléments psychiques sont possibles, et que le psychisme est de l'ordre de l'enforme, *gestaltungen*, forme en formation, forme nomade qui sera toujours en changement selon l'*Umwelt* – lui-même changeant – qui l'entoure et le fonde. Le psychisme c'est aussi la représentation du monde, de soi au monde dans la manière dont « je » y évolue.

« *L'inconscient c'est le discours de l'Autre* »³⁷⁰. Le « Je » représentant discursif de la subjectivité, s'établit à partir des discours extérieurs auxquels il s'est en tout ou partie identifié, dans lesquels il se reconnaît. L'*infans* (celui qui ne parle pas) est très tôt confronté à la frustration (manque imaginaire d'un objet réel) : aussi bien dans ses paroles que dans ce qu'elle lui offre, l'Autre maternel anticipe les connaissances de l'*infans*, et cette frustration créée est due à l'interprétation que l'Autre maternel fera des actions de l'enfant. Actions deviendront réactions lorsqu'il passera « du cri pur » au « cri pour », adaptant son cri en demande à l'Autre selon la réponse qu'il en attend ; et lorsque le besoin se fera ressentir, l'enfant fera alors sienne cette frustration, qui pourrait devenir, notamment à l'adolescence, intolérable. Tout comme les paroles de la mère anticipent sur ce que l'*infans* peut en comprendre ou en connaître, les discours sociaux, religieux, historiques, scientifiques... dans lesquels il va naître auront les mêmes effets. Ces discours fondés en certitude, en savoir non troué, se voudront Vérité pour le sujet qui s'y référera.

L'Homme va être tout au long de son existence traversé par des crises dans et par lesquelles il peut se sentir être (lui-même) ou au contraire s'annihiler en tant que sujet, ces crises découlant de la rencontre avec l'impensable du Réel et l'imprévisible de l'altérité que le langage ne viendra dompter que dans l'après-coup. Et chaque interprétation ou dévoilement du vide dans la représentation dévoile par là le sujet à son propre sort d'être-pour-la-mort : la possibilité de pouvoir ne pas être là (Heidegger) précède la possibilité de rendre possible (possibilisation selon Maldiney). Toute crise est donc marquée par la désorganisation temporaire qui devrait être suivie d'une restructuration. Devrait car le sujet peut se perdre en quittant les re-pères d'antan sans avoir trouvé ceux du « nouveau » sujet qu'il doit devenir. L'*Umwelt*, dans ses résonnances interne et externe, donnera soit des points d'appui et offrira une image de soi acceptable qui permettront de découvrir le monde et de le faire par ses voies propres ; soit une idéologie « sectaire » comme le point d'aboutissement, qui sous le masque de la découverte,

370 Lacan, J., 1966, « Le séminaire sur la lettre volée », dans *Les Écrits I*, éd. Du Seuil, 2008, p.16.

(re)convoque les besoins fusionnels infantiles qui aliènent l'individu dans une relation totalitaire indifférenciante.

Qu'il soit radical ou absolu, le sujet cherchera un A(a)utre pour éprouver ses origines et voir ce qui subsiste de son passé et identifications, mais se heurtera parfois à un silence ou à une désillusion qui l'ébranlent dans sa position subjective. Dans d'autre cas, c'est une parole trop pleine qu'il trouvera à son appel, comme une injonction à se soumettre entièrement et sans concession, du moins le croit-il. Non plus d'aliénation donc pour le sujet, c'est une soumission qui ne permettrait pas la séparation ni l'appropriation subjective de cette place qui l'attend. Le sujet sera normé sans aucune possibilisation (de son côté donc) de se désabonner de cet ordre. Plutôt que de le pousser vers une autonomie et vers la responsabilité qui lui incombe du fait de sa position de sujet, cet Autre non barré dont le discours est entendu comme Vérité tente de le soumettre à des lois autres que celle de la castration. Ce discours, pourra soit prendre une place de référence parmi tant d'autres – et serait ainsi restitué du manque dans l'Autre qui ne saurait tout dire d'un savoir absolu ; soit se présenter comme un Autre dictateur et tortionnaire auquel le sujet se soumettra ou contre lequel il luttera, les deux cas mettant en danger sa position subjective. Les voies du Seigneur ne seraient-elles plus impénétrables ? Le sujet ne pourrait dès lors plus se vivre dans la singularité de son histoire puisqu'aucune représentation ne sera nécessaire ou possible ; et sa parole, si elle venait à se déployer, resterait sans adresse, et la croyance glissera vers la certitude, que ce soit à l'échelle collective ou au niveau de l'individu qui se conforme à une pensée unique et absolue en forclisant le pas-tout à défaut de pouvoir s'en saisir.

Le sujet du savoir de l'Inconscient nécessite un lieu dans lequel s'éprouver et avec lui ses contradictions, leurres et autres paradoxes. Ce lieu est l'A(u)tre dans l'espace du transfert, alors délimité et délimitant le sujet qui pourra découvrir ses potentialités, jamais toutes, par le tiers, vide qui permet du « Je » dans le jeu. Une définition de la Vérité selon le *Petit Robert* serait « *ce à quoi l'esprit peut et doit donner son assentiment par suite d'un rapport de conformité entre ce qu'il va énoncer et l'objet de sa pensée* ». Plus simplement : être la dupe de ce que l'on dit... Dans les injonctions dictées par le savoir, faudra-t-il au clinicien tenter de trouver une faille voire incarner ce vide dans le système représentationnel, créer de l'espace entre les signifiants figés dans une chaîne, pour que le sujet puisse s'y loger, d'où le sujet pourra émerger, articuler ses propres signifiants à ce que l'A(a)utre lui propose ou lui impose. Subvertir les discours ou incarner un savoir seront les deux pôles dressant un espace de parole

Vers une conceptualisation métapsychologique de l'errance psychique comme dynamique adaptative du sujet dont le clinicien devra faire lieu en se laissant surprendre, et le pari clinique sera de toujours penser pouvoir faire quelque chose de cette surprise et de le possibiliser.

3. L'errance psychique comme concept opérant des dynamiques existentielle et signifiante. *Le moment de conclure.*

L'errance psychique est *une dynamique qui entraîne un remaniement des repères et des codes qui nous régissaient jusqu'alors* (p.4), si et seulement si un acte d'interprétation ou de Réel dévoilant le vide de toute représentation, de toute mise en sens, pousse le sujet à tenter de ramener l'inconnu à du connu et ainsi, en le révélant à ce qu'il aura été, l'ouvre à au moins une autre possibilité d'être autrement. Si l'errance psychique peut effectivement se colorer de plusieurs spécificités (p.40), c'est par l'habitation du sujet, c'est-à-dire sa manière de faire lieu et rythme dans son habiter.

Si l'adolescence est l'apogée de la construction identitaire, selon notre démonstration, qu'il procède essentiellement d'ancrages ou de repères, le sujet ne saurait se revendiquer d'une seule et même place, se dire toujours à partir des mêmes coordonnées. Même dans une illusion de maîtrise et de continuité de soi, l'identité est, parfois à son insu, toujours changeante puisque représentation dépendant de l'*Umwelt* incessamment changeant puisque berceau du Réel. L'adolescence est donc un éternel commencement, une étape qui amorce la mise en demeure du sujet d'activement être, dont le corollaire restera l'ancrage au sexuel et la tentative toujours vaine d'en inscrire son rapport. Le sexuel répondra à cette question qu'incite l'errance psychique : « comment on fait les bébés ? », première question formalisant l'interrogation de l'énigme de l'origine, que la pulsion épistémophilique déclinera sous maintes autres possibilités, par la parole ou par le corps quand celle-ci fait défaut.

Ces mêmes questions animeront l'être sujet du clinicien, et en tentant d'écrire son propre chemin à partir des traces de ses pas, il amènera le sujet dans son sillon mais dans une autre voie – celle qu'aura choisi le sujet – le clinicien dans son errance qu'il fera nomadisme devenant alors repère, point d'ancrage possible quand le sujet perdra prise et parfois pied.

Ancrage et repère existe non de manière dichotomique ou contradictoire mais dirons-nous paradoxalement, *moëbiennement* lié. Le sujet passera de l'un à l'autre, de l'A(a)utre à l'Un et ainsi éprouvera ses assises par ses déplacements dans lesquels il trouvera d'autres assises encore.... C'est en questionnant l'ancrage comme repère et le repère comme ancrage, en observant ce que le sujet fera de nos interprétations que nous pourrons saisir dans un après-coup ce qui aura fixé le sujet ou au contraire ce qui aura dynamisé sa position. Processus inconscients, ils se manifesteront dans le discours du sujet, dans un énoncé auquel nous supposerons une énonciation possible que nous proposerons sous forme d'interprétation qui aura, ou non, de l'effet sur le sujet, lui seul étant alors « responsable » de ses pertes et découvertes.

Nos interprétations seront toujours colorées de notre propre être-au-monde, et vouloir s'en départir serait de l'erreur autant que de ne répondre qu'à partir de lui. L'ancrage à la théorie, nous l'avons vu, servira de limites au sujet que nous sommes, mais cette théorie aura à être considérée et employée comme fiction, mythe comme mensonge qui dit quelque chose d'une vérité que seul le sujet-patient découvrira et nous soumettra... peut-être. La relation transférentielle sera ainsi ce qui ancrera et repèrera le sujet, oscillation indispensable au rythme désirant de sa dynamique existentielle. L'affect dépressif sera convoqué dans toute fixation qu'elle soit dans le mouvement ou dans l'immobilisme psychique, c'est-à-dire dans l'acte créatif ou dans la représentation. Le sujet doit être présent à ce qu'il est, que son être se décline dans l'ancrage ou entre différents repères, puisque c'est du vide qu'il émergera, vide qui méduse ou anime le sujet selon les ressources qu'il convoquera ou leur absence.

Ne sachant pas ce qui nous attendait, en fin et enfin, nous aurons déclinés différentes possibilités qui ouvrent à diverses possibilisations. Motrice de nos futures recherches, l'errance psychique est une épreuve, une expérience que nous avons confrontée au regard d'autres, spécialistes ou non de la psyché et du comportement humain, et si chacun pouvait se reconnaître dans ce que nous énoncions, chacun aura proposé sa propre lecture de ce que nous voulions concept, faisant chaque fois émerger un quelconque savoir sur soi-même. Aussi l'errance psychique répond à notre tentative en s'y dérochant, pouvant être en puissance ou en acte à partir et à travers d'autres concepts de notre discipline, et trouvant écho dans d'autres. Possibilité d'une autre lecture du sujet, il nous semble que ce qu'elle permet, c'est un lien entre différentes langues, un média de rencontre possible entre différentes disciplines et praxis. Elle ne serait opérante que de nous pousser à nous questionner sur ce que nous

croyons être, puisqu'elle naît de la non justification et de la non détermination à être qui ouvre à l'infinité de possibilités d'existence. C'est en croisant donc des perspectives paradoxalement divergentes (ou convergentes) que l'errance psychique dans son épreuve clinique et existentielle ouvrira chacun à sa propre praxis qui se base sur celles qui nous précèdent et dont nous aurons pu nous saisir par endroit, dans les lieux de transmission. Et c'est là peut-être notre réussite, d'avoir conceptualisé l'errance psychique en tant que processus dont chacun pourra témoigner et que chacun pourra déconstruire.

Nous avons, tout au long de cette présente recherche, tenté tant de mettre en forme l'errance psychique, que de l'ériger en concept. Nous avons ainsi questionné, affirmé, parfois infirmé, de telle façon qu'il nous restera à conclure, *id est* mettre du sens sur nos idées et voir ce qui se perd et ce qui s'en dépose. Mais partant du principe que l'homme, dans sa position de sujet et dans son existence, est un « quoi ? », une énigme pour lui-même, dont le Tout ne saurait être appréhendé que de manière fantasmatique, nous avons à nous rendre à l'évidence de ce qui de prime abord pourrait apparaître comme un échec dans nos intentions. Échouer : erreur salvatrice ou erreur fautive, elle nous aura amenés à notre propre aporie, celle dont nous sommes partis et qui se fait lieu d'accueil d'une parole qui fait halte que pour mieux se redéployer vers un Ailleurs. Notre erreur est celle de croire que nous aurions pu attraper ce qui échappe, formaliser l'impensable, offrir un prisme de lecture qui permettrait de conduire une cure, une psychothérapie, un accompagnement du sujet vers sa potentialité. Et là avons-nous découvert que ce que vise notre écrit, ou plutôt nos écrits qui ne sauraient former un Tout, c'est de partir de ce qui s'est déposé, ce qui a été écrit vers ce qui s'est perdu afin d'errer pour qu'une rencontre soit possible, une rencontre de soi au monde et à l'autre, et d'offrir au sujet cette même possibilité.

Après-coup, nous voyons que nous ne nous sommes pas « servis » des cas cliniques pour servir nos propos, mais de notre propre expérience pour éprouver ce que nous avons-nous-mêmes ressenti et projectivement deviné chez le sujet-patient. En explorant nos erreurs, toujours présentes, toujours nombreuses dans notre positionnement, nous avons donc éprouvé à notre insu souvent ce que nous nommons « errance psychique ». Que nous sachions théoriquement où nous allions ou que nous nous laissions allés à l'aventure, le Réel surprend, il y aura toujours le moment d'une rencontre, d'une surprise, à laquelle nous ne sommes ni ne pouvons être préparés. C'est ainsi que nous dirions finalement que l'errance psychique, ce n'est pas ignorer l'issue ou le chemin ; l'errance psychique est cette force qui nous pousse ou

contre laquelle nous luttons, et si nous nous attendons à quelque chose, si nous savons ce que nous attendons, nous ne savons jamais ce qui nous attend. L'errance psychique ne se dévoile, ne se tait, se fige ou se relance que du fait de l'erreur, qui plus que d'être humaine, nous révèle à notre condition d'humain, l'être.

4. En guise de conclusion

L'errance est-elle mouvement sans but, sans issue prévisible ou sans objet ? Nous dirons que l'errance psychique n'est ni avec ni sans tous ces éléments : elle est. Il s'agit d'une force, ni bonne ni mauvaise, ni pathogène ni garante de santé. Dirions-nous que la force gravitationnelle est bonne parce qu'elle nous maintient au sol ou mauvaise puisque elle nous fait choir ? Ne sont-ce pas les facteurs environnementaux et situationnels qui nous pousseront à qualifier cette force qui, en elle-même, n'est qu'une force qui agit le sujet ? Agir le sujet : elle s'exerce sur lui le poussant à agir. A chaque butée, à chaque obstacle, à chaque rencontre, le sujet sera en passe d'être de manière active. L'errance est, selon notre proposition, une force qui dynamise la vie psychique, la met en mouvement et, puisque constante, la maintient.

Considérer l'avenir ou le devenir uniquement sous le registre du nécessaire, c'est-à-dire dans la nécessité que soit « a » soit « non a » s'inscrive, efface toute autre possibilité dans la simultanéité. Tel fut le cas pour Œdipe dont le choix ne fut porté que sur la réalisation ou la non réalisation de la prophétie, lui laissant comme seul devenir possible d'être ou de ne pas être. Mais considérer « a » et « non a » comme pôles possibles, c'est-à-dire les dialectiser, ouvrira à tous les autres événements possibles. Mais l'ouverture à la possibilisation, l'infinetisation des possibles n'ira jamais sans convoquer son lot d'angoisse que les repères symboliques ou ancrages imaginaires aideront à contenir. C'est ainsi que faire avec l'errance peut être coloré de psychopathologie, dans le traitement de l'angoisse et non par la nature de l'errance psychique.

Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. Mais nul prédéterminisme possible pour savoir à quelle place, entre quels signifiants le sujet émergera, puisqu'un signifiant met le sujet en tension vers un autre non encore survenu, dans une articulation

toujours singulière : il n'y a pas un ou le sujet, mais du sujet perpétuellement nouveau, en fonction donc des *Umwelts* interne et externe et des représentations qu'ils entraînent.

Signifiant → \$ → Signifiant → \$ → ...etc.



Si le sujet se fige dans une stase ou dans l'extase, s'identifiant à l'espace d'où il émerge ou au hors sens, le sujet sera rattrapé par l'affect dépressif et ne se sentira plus en phase ni avec ses *Umwelts*, ni avec lui-même, réalités interne et externe n'existant même plus en phase entre elles. Là l'humour, le cynisme et l'interprétation, traits d'esprit, aideront le sujet au décalage, le pousseront à tenter de faire quelque chose de ce vide qui l'habite et qu'il habite, et ainsi permettra au sujet de se resituer dans l'erre d'une dynamique qu'il aura à habiter. Ainsi l'errance fait-elle du devenir un indéterminé, mais dans le même temps, du fait qu'elle prend essence du Réel, permet au sujet qui se confrontera dans son cheminement à l'inattendu et l'inassimilable, de remanier les représentations qui le maintiennent en lien et en adéquation avec les réalités interne et externe avec et dans lesquelles il se doit d'évoluer. La façon de se dire dans cette errance et de s'y positionner, l'effet de la force erratique seront de l'ordre de l'errance et viendront ainsi témoigner de là où en est le sujet.

Le sujet dès son émergence tiendra sa fonction d'en savoir « un bout » sur l'inconscient. Comme nous l'avons démontré, le sujet ira en quête de lui-même, de ce qui le fonde et de l'origine et cela en passera nécessairement par des moments de dessaisissement de soi, temps pendant lesquels le sujet s'ignorera sujet (tel le sujet dans la psychose) et pourra toucher à quelque chose de la Vérité qui le détermine. Mais ce (le) Réel le débordant, le sujet sera mis face à ce qui, du savoir, ne pourra jamais être mis en sens, et pour cet instant aura à se positionner dans son errance, force qui le poussera à agir, sur ou contre elle, ne serait-ce que dans un renoncement à tout choix, se laissant alors dériver dans les méandres de son être, désert de signifiants. Face à la rencontre du Réel, l'angoisse reprenant sa fonction de défense et d'injonction à la jouissance, ce sont tous les processus psychiques que l'on connaît qui seront convoqués et à l'œuvre. Aussi qualifions-nous l'errance de fondamentale à toute vie psychique.

Le sujet pourra, dans cette rencontre traumatique, appeler son système représentationnel et tout ce qu'il lui aura permis jusqu'alors de surmonter, ramenant l'inconnu à du connu, ou devra faire appel à ses capacités créatives pour donner du sens, forme à ce qui jusqu'alors n'en avait pas. L'errance psychique se vit, est une expérience par laquelle le sujet fera aussi celle de lui-même dans ses limites (Réel qui crée le trou dans le savoir) et potentiels

(Imaginaire dans lequel tout est possible) qu'il aura à dialectiser (Symbolique qui actualisera par une création une façon d'être-au-monde du sujet) pour traverser ce danger (jouissance).

L'errance soufflera donc au sujet son habitation, la façon d'habiter l'habitat qu'il aura choisi, l'objet qui, investi, sera lieu de projection et d'échange avec le reste du monde, espace transitionnel qui, sous certaines modalités d'incapacité à créer de l'Autre ou faire avec l'angoisse de ce possible être rien, pourrait être un lieu vide qui ne résonnerait donc que dans ce qui manque et la fixation, et non dans ce qu'il permet de mouvement.

Habiter le monde est le marquer de sa présence avec l'espoir d'y être même dans sa propre absence. Nous avons par exemple vu une errance entravée de se désinscrire du lien social, ne trouvant ou ne reconnaissant d'Autre lieu que soi-même, au point parfois que le corps, premier habitat de la psyché, devienne le seul ancrage fiable et qu'ainsi, habitat et habitation vienne à se confondre. Le seul mouvement maintenant encore une dynamique psychique sera celui du corps, qui cherchera en vain à suppléer une dynamique qu'il refuse, l'angoisse écrasant les capacités du sujet à l'abréagir.

La force erratique dont le sujet se fera fort, prendra la forme d'une quête ou d'un nomadisme psychique et la mise en récit, conte mythique, assises identitaires, permettra au sujet de le revisiter à chaque fois qu'il sera énoncé, et ainsi par le fait d'un acte interprétatif, de le déconstruire pour saisir jusqu'à ses fondations (les fondements étant inaccessibles). Le mythe donc, se fondera aussi de la perte et l'englobera en évoquant tout ce qui n'est pas dit mais qui permettra au moins une lecture Autre, « entre les lignes », possible. Du fait du trou dans le savoir, le sujet sera dans l'erreur, mais ses consécutifs ratages le mettront sur une voie menant à une de ses modalités d'existence mais toujours dans l'occultation de toutes les autres.... L'errance psychique poussera donc au ratage et ainsi à la parole qui la maintiendra indépendamment du primat fonctionnel, de la manière dont le sujet usera et s'inscrira dans le langage.

L'errance psychique, même entravée demeurera et entraînera tout sujet dans son sillon qui aura alors à tenter de faire quelque chose, pour sa survie, pour surmonter la rencontre traumatique d'un Réel, qui reste parfois, quand le sujet ne parvient plus à se faire la dupe du langage, le seul lieu topique où le sujet, au risque de se perdre dans cette unique injonction de jouissance, est exactement ce qu'il est et là où il doit être.

BIBLIOGRAPHIE

ARTICLES et OUVRAGES

A

Adler, A., *La connaissance de l'homme*, éd. Payot, 2004.

Assoun, P.-L., *Le préjudice et l'idéal. Pour une clinique sociale du trauma*, éd. Paris Anthropos, 1999.

Assoun, P.-L., *Introduction à la métapsychologie freudienne*, éd. Quadrige, Presse universitaire de France, 1993.

Aubert, J., et al., « James Joyce et la psychanalyse » , dans *Savoirs et clinique*, 2005/1 n°6, p. 201-214.

Aulagnier, P., et al., 1967, *Le désir et la perversion*, éd. du Seuil, 1981.

Aulagnier, P., 1975, *La violence de l'interprétation*, éd. Presse Universitaire de France - PUF (coll. Fil Rouge), 2008.

B

Balint, M., *Les voies de la régression*, éd. Payot, 2000.

Barry, A., *Le sujet nomade. Lieux de passage et liens symboliques*, éd. L'Harmattan (coll. Santé, Société et Culture), 2003.

Barzilai, S., *Lacan and the matter of origins*, California, Stanford University press, 1999.

Benamara, N., « Le style oral chez Malika Mokeddem ou l'écriture du conte », dans la revue *Synergies Algérie* n°8, 2009, pp. 181-199.

Benhaïm, M., Rassial, J.-J. et al, *De l'infantile au juvénile*, éd. Érès, 2006.

Benjamin, W., "L'œuvre d'art à l'heure de sa reproductibilité technique", dans *œuvres*, éd. Gallimard (coll. Folio), vol. III, 2000.

Benmakhlouf, A., *L'identité : une fable philosophique*, éd. PUF (coll. Philosophies), 2011.

Bisson de Monguillansky, A. C., « Errancias adolescentes: exilios y desexilios », dans *Psicoanálisis APdeBA*, « Las errancias adolescentes », Vol. XXIII, n°2 - 2001 329, Capital Federal Argentina.

Blanchot, M., 1969, *L'entretien infini*, éd. Gallimard, 2009.

Bonardel, F., *Petit dictionnaire de la vie nomade*, éd. Médicis-Entrelacs, 2006.

Bonnecase, D., *S.T. Coleridge: poèmes de l'expérience vive*, éd. Ellug, Université de Grenoble, 1992.

Boudreault, P. W., *Retours de l'utopie : recompositions des espaces de mutations du politique*, éd. Presses de l'université Laval, Canada, 2003.

Bourdages, L., *La Persistance au Doctorat : Une histoire de sens*, éd. Presse de l'Université du Québec, 1996.

Bousseyroux, M., « Philippe le Clair, le parlêtre au clair de la lettre », dans la revue *L'en-je lacanien*, 2008/2, N° 11, p. 81-96.J.

Brand-Gaborit, C., « À propos de l'errance des jeunes », dans Lebrun, J.-P. (sous la direction de), *Les désarrois nouveaux du sujet*, éd. Érès, 2001, pp.113-121.

Bril, J., *La traversée mythique, ou, Le fils accompli*, éd. Payot, 1991.

C

Caroli, D., *L'enfance abandonnée et délinquante dans la Russie soviétique : 1917-1937*, chapitre « Le secret du Nom-du-Père », éd. L'Harmattan, 2005.

Ceriani, G., Duhamel, P., Knafou, R., et Stock, M., « Le tourisme et la rencontre de l'autre : Voyage au pays des idées reçues » dans *L'autre : Cliniques, cultures et sociétés*. Vol. 6, N°1, 2005, pp 71-82.

Chabrier, L., Cariou, M., *Psychologie Clinique*, éd. Hachette Supérieur (coll. Psycho), 2006.

Chatwin, B., 1996, *Anatomie de l'errance*, éd. Grasset, 2005.

Cherki, A. (1998) Figures de l'errance, in *Psychanalyse-Traversées-Anthropologie-Histoire*, n°5/6, pp 67-72, ARAPS.

Cherki, A., *La frontière invisible - Violences de l'immigration*, éd. Broché, 2006.

Cherki, A., « Exclus de l'intérieur - empêchement d'exil », dans *Psychologie clinique* n°3 « L'exil intérieur », éd. L'Harmattan, printemps 1997.

Cherki, A., « Retard de mémoire », dans la revue *Psychologie clinique*, « Ruptures des liens, cliniques des altérités », n°16 (hiver 2003).

Crosali Corvi, C., *La dépression : Affect central de la modernité*, éd. PUR, 2010.

D

DeKoven Ezrahi, S., *Booking passage: exile and homecoming in the modern Jewish imagination*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 2000.

Deleuze, G., « Deleuze et Guattari s'expliquent : table ronde », dans *L'île déserte et autres textes*, Paris, Minuit, 2002.

Dolto, F., *L'image inconsciente du corps*, éd. du Seuil, 1984.

Dolto, F., *La cause des adolescents*, éd. Robert Laffont, 1988.

Douville, O., « D'une position traumatique de l'étranger », dans *Cahiers Intersignes n°1 : Entre psychanalyse et Islam*, 1990.

Douville, O., Wacjman, C. et al., *Ruptures des liens, cliniques des altérités*, éd. L'Harmattan, 2003.

Douville, O., *De l'adolescence errante : variation sur les non-lieux de nos modernités*, éd. Pleins feux, 2007.

Douville, O., « Les fonctions psychiques de l'errance », dans la revue *Psychologie Clinique*, 2010/2 n°30, p. 80-93.

Douville, O., Degorge, V., « Quelle vie psychique se fige et se reprend dans la vie adolescente ? », dans *Clinique psychanalytique de l'exclusion*, éd. Dunot (coll. Inconscient et Culture), 2012.

F

Falque, O., *Dieu, l'adolescent et le psychanalyste : fonctions du religieux et processus d'adolescence*, éd. L'Harmattan, 1998.

Fedida, P., Schotte, J., et al, *Psychiatrie et existence*, éd. Million (coll. Krisis), décade de Cerisy – septembre 1989, 1991.

Freud, S., 1897. *La naissance de la psychanalyse*, éd. Puf, 1991.

Freud, S., 1905, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, éd. Gallimard, 1962.

Freud, S., 1905, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, éd. Gallimard (coll. Folio), 1992.

Freud, S., 1912-1917, *Métapsychologie*, éd. Gallimard, (coll. Poche), 1986.

Freud, S., 1915, *Pulsion et destins des pulsions*, éd. Payot, (coll. Petite Bibliothèque Payot), 2010.

Freud, S., 1915, « Considérations actuelles sur la guerre et la mort », dans *Essais de psychanalyse*, éd. Payot & Rivages, 2001.

Freud, S., 1915, *L'inquiétante étrangeté*, éd. Gallimard, 1985.

Freud, S., 1917, *La vie sexuelle*, éd. Puf, 1969.

Freud, S., 1917, *Introduction à la psychanalyse*, éd. Petite Bibliothèque Payot, 1983.

Freud, S., 1919, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, éd. Gallimard, 1985.

Freud, S., 1920, « Au-delà du principe de plaisir », dans *Essais de psychanalyse*, Payot, 1981.

Freud, S., 1923, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, éd. Petite Bibliothèque Payot, 2001.

Freud, S., 1927, *L'avenir d'une illusion*, éd. PUF, 1991.

Freud, S., 1929, *Malaise dans la civilisation*, éd. PUF, 1971.

Freud, S., 1936, « La décomposition de la personnalité psychique », dans *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, éd. Gallimard, 1986.

Freud, S., 1937, « Constructions dans l'analyse », dans *Résultats, idées, problèmes II*, éd. PUF, 1987.

Freud, S., 1939, *L'homme Moïse et la religion monothéiste : trois essais*, éd. Gallimard, (coll. Folio Essais), 1986.

Freud, S., 1968 (première édition française), *Métapsychologie*, éd. Gallimard (coll. Folio Essais), 2007.

G

Gaborit, C., « Robinson, ou comment vivre sans liens », dans la revue *Cliniques méditerranéennes*, 72-2005.

Goldberg, F., « Le grand écart », dans la revue *Adolescence*, n° 23, p. 101-112, 1994.

Guelouet, Y., « Du Signe... à la Lettre vivante », dans la revue *Psychanalyse* 2007/1, N° 8, p. 43-62.

Gutton, P., Slama, L., « Essai de Psychopathologie de l'errance », dans la revue *Adolescence* n°23, « Errances », Bayard Éditions, 1994.

H

Haddad, G. et A., 1995, *Freud en Italie : psychanalyse du voyage*, éd. Albin Michel, Hachette Littérature (coll. Pluriel), 2005.

Heidegger, M., « Bâtir, habiter, penser », dans *Essais et conférences*, éd. Gallimard (coll. Tel), 1958.

Helm, Y., *Malika Mokeddem : envers et contre tout*, éd. L'Harmattan, 2000.

I

Imberty, M., *La musique creuse le temps - de Wagner à Boulez : musique, psychologie, psychanalyse*, éd. L'Harmattan, 2005.

Izcovich, L., « L'identité sexuelle et l'impossible », dans la revue *L'en-je lacanien*, 2008/1, N° 10, p. 81-92.

J

Jacobi, B., « Précarité psychique, lien social », dans la revue *Cliniques méditerranéennes*, 72-2005.

Joyce, J., 1922, *Ulysses*, éd. Gallimard (coll. Folio), 2000.

Joyce, J., 1936, *Ulysse*, éd. Gallimard (coll. Folio), 2004.

Juranville, A., *Dépression et mélancolie*, dans *Le Carnet PSY*, 2009/1 n° 132, p. 46-50.

K

Kaës, R., 1978. « L'utopie dans l'espace paradoxal : entre jeu et folie raisonneuse », *Bulletin de psychologie*, 31, n° 336, p. 853-879.

Killingsworth, M. A., Gilbert, D. T., "A Wandering Mind Is an Unhappy Mind", in *Science*, Nov. 2010, Vol. 330, n°6006, p. 932.

Kimura, B., *Écrits de psychopathologie phénoménologique*, éd. PUF (coll. Psychiatrie Ouverte), 1992.

Kimura, B., 1998, *L'entre. Une approche phénoménologique de la schizophrénie*, éd. Jérôme Millon, 2000.

Kuhn, R., « L'errance comme problème psychopathologique ou déménager », dans *Présent à Henri Maldiney*, éd. L'Âge d'Homme, Lausanne, 1973.

Kristeva, J., « Le sujet en procès », dans *L'Identité*, éd. Grasset et Fasquelle, 1977.

Kristeva, J., 1980, *Pouvoirs de l'horreur. Essai sur l'abjection*, éd. du Seuil, (coll. Tel quel), 1983.

Kristeva, J., « Within the Microcosm of "The Talking Cure", in *Interpreting Lacan*, ed. Joseph Smith and William Kerrigan, New Haven, 1983.

L

Lacan, J., 1953-1954, *Le séminaire, Livre I : Les écrits techniques de Freud*, et autres séminaires, éd. du Seuil, 2005.

Lacan, J., 1954-55, *Le Séminaire, Livre II : Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, éd. du Seuil, 1978.

Lacan, J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », dans *La psychanalyse*, n°3 « Psychanalyse et sciences de l'homme », mai 1957, pp. 47-81.

Lacan, J., 1959-1960, *Le séminaire, Livre VII : L'Éthique de la psychanalyse*, éd. du Seuil, 1986.

Lacan, J., 1960-1961, *Le séminaire, Livre VIII : Le Transfert*, éd. du Seuil, 2001.

Lacan, J., 1962-1963, *Le Séminaire, Livre X : L'angoisse*, éd. du Seuil, 2004.

Lacan, J., 1963-1964, *Le séminaire, Livre XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, éd. du Seuil, 1973.

Lacan, J., 1966, *Écrits Tome I*, éd. du Seuil, 2008.

Lacan, J., 1966, *Écrits Tome II*, éd. du Seuil, 1999.

Lacan, J., 1967-1968, *Mon enseignement*, éd. du Seuil, 2005.

Lacan, J., 1967-1968, *Le séminaire, Livre XV : L'Acte psychanalytique*, éd. interne de L'Association Lacanienne Internationale.

Lacan, J., 1968-1969, *Le Séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre*, éd. du Seuil, 2006.

Lacan, J., 1969-1970, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, éd. du Seuil, 1991.

Lacan, J., 1971, *Les écrits*, éd. du Seuil, 1999.

Lacan, J., « L'Étourdit », dans *Scilicet*, n° 4, éd. du Seuil, 1973.

Lacan, J., 1972, *Le Séminaire. Livre XIX : Ou pire*, leçon du 12 janvier 1972, éd. interne de L'Association Lacanienne Internationale.

Lacan, J., 1972-1973, *Le Séminaire, Livre XX : Encore*, éd. du Seuil, 1975.

Lacan, J., 1973-1974, *Le Séminaire, Livre XXI : Les non-dupes errent*, éd. interne de l'Association Freudienne Internationale.

Lacan, J., 1974-1975, *Le Séminaire XXII : RSI*, éd. interne de l'Association Freudienne Internationale.

Lacan, J., 1975-1976, *Le séminaire, Livre XXIII : Le Sinthome*, édition interne de l'Association Freudienne Internationale.

Leclerc, J., *Art et psychanalyse : pour une pensée de l'atteinte*, éd. XYZ éditeur, 2004.

Leroy-Viémon, B., Gal, C., « Utilisation du contact comme ouverture à la rencontre. L'exemple du psychodrame existentiel de groupe pour la psychothérapie des personnes psychotiques », dans la revue *Psychothérapies* 2008/1, Vol. XXVIII, p. 19-36.

Leroy-Viémon, B., « Les enjeux phénoménologiques de la rencontre clinique », dans *Du malaise dans la culture à la violence dans la civilisation*, Cliniques méditerranéennes : Psychanalyse et Psychopathologie freudiennes, n°78-2008, éd. Érès, pp.205-223.

Lesourd, S., « Errance, solitude et post-modernité », dans *Errance et solitude chez les jeunes*, sous la direction de Dupont, S. et Lachance, J., éd. Téraèdre, 2007.

Lévi, P., 1947, *Si c'est un homme*, éd. Pocket, 1988.

Lévi, P., 1963, *Conversations et entretiens*, éd. 10/18, 2000.

M

Mahy, F., « Errances identitaire, urbaine et narrative : "La ronde" de Le Clézio », dans *MOSAÏQUE*, revue des jeunes chercheurs en SHS Lille Nord de France-Belgique francophone – 5, octobre 2010.

Maldiney, H., *Regard, Espace, Parole*, éd. L'Âge d'Homme, 1973.

Maldiney, H., 1997, *Penser l'homme et la folie*, éd. Broché (coll. Étude), 2007.

Martineau, J.-P., « Anthropologie clinique de l'habiter », dans la Revue *HOMO*, XXXIII, 1995.

Mathieu, F., et al., « La pratique du Squiggle urbain. Réflexions sur l'accompagnement des personnes sans domicile fixe », dans la revue *Perspectives Psy*, 2011/2 Vol. 50, pp. 146-154.

Melman, C., *L'homme sans gravité : jouir à tout prix*, éd. Gallimard (coll. Folio Essai), 2005.

Mijolla-Mellor, S., « Le paradis perdu de l'évidence », dans *Le plaisir de penser*, éd. PUF, 1992, pp.9-73.

Miller, P., « À la rencontre du sujet. Discussion de la conférence d'Ana-Maria Rizzuto », dans la revue *TOPIQUE*, 2002/1, n° 78, p. 97-101.

Mokeddem, M., « De la lecture à l'écriture, des livres au livre : résistance ou survie ? », dans *La Nouvelle République*, n° 231 ? 6-7 nov. 1998.

Morin, I., « Les mots et la Chose », dans la revue *Psychanalyse* 2007/1, N° 8, p. 5-22.

N

Nasio, J-D., *Mon corps et ses images*, éd. Payot (coll. Désir), 2007.

Norambuena, M.-D., *De l'animation psychosociale à la clinique du quotidien, Le Centre Racard : clinique et critique*, éd. L'harmattan, 2010.

O

Onfray, M., 1990, *Cynismes*, éd. Grasset et Fasquelle(Collection Poche), 2007.

Ouaknin, M.-A., *C'est pour cela qu'on aime les libellules*, éd. Du Seuil (coll. Points Essais), 2001.

Oury, J., *Création et schizophrénie*, éd. Galilée (coll. Débats), 1989.

P

Paquot, T., « "Habitat", "habitation", "habiter", précisions sur ces trois termes parents », introduction à Paquot, T., Lussault, M. et Younès, C. (sous la direction de), *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*, éd. de la Découverte, (coll. Armillaire), 2007.

Pinel, J.-P., « Les adolescents en grandes difficultés psychosociales : errance subjective et délogement généalogique », dans la revue *Connexions*, 2011/2 n° 96, p. 9-26.

Q

Quesemond-Zucca, S., *Je vous salis ma rue : clinique de la désocialisation*, éd. Broché (coll. Essai), 2007.

R

Rassial, J.-J., *Le sujet en état limite*, éd. Denoël, 1999.

Roussilon, R., « La pulsion et l'intersubjectivité », dans la revue *Adolescence* 2004/4, Tome 50, p. 735-753.

S

Sagot-Duvauroux, D., « De l'œuvre au produit culturel », préprint d'un article publié dans Sirven H., Thely N., *la culture distribuée*, SCEREN-CNDP, 2010, pp 37-43.

Saint-Girons, B., *Vico, Freud et Lacan : de la science des universaux fantastiques à celle des formations de l'inconscient*, dans la revue en ligne Noesis, n°8 « "La Scienza nuova" de Giambattista Vico », 2005.

Sartre, J.-P., 1943, *Huis-clos* (suivi de « Les Mouches »), éd. Gallimard, 2000.

Schotte, J. et al., *Le Contact*, Belgique, éd. De Boek-Wesmael, 1990.

Scotto di Vettimo, D., Miollan, C., « Entre honte et psychose : réflexion sur un savoir supposé », dans la revue *Adolescence*, 2005/2, Tome 23, p. 339-351.

Scwerdtner, K., *La femme errante*, éd. Legas, 2005.

T

Tourn, L., *Travail de l'exil, deuil, déracinement, identité expatriée*, éd. PUF, Septentrion, 1997.

ARTICLES et OUVRAGES NUMÉRIQUES**B**

Boutrolle, M., *Ocnophile ou philobate ?*

URL <http://www.cairn.info/revue-gestalt-2002-2-page-53.htm>

C

Castel, P.-H., séminaire de L'ALI, *Amour et sexe*,

URL <http://pierrehenri.castel.free.fr/S%E9minaires%20ALI/Amoursexe4.htm>

Cathelineau, P.-C., *Logique modale*,

URL http://www.freud-lacan.com/Champs_specialises/Theorie_psychanalytique/Logique_modale

D

Derrida, J., « La Différance », dans *Théorie d'ensemble* (coll. Tel Quel), éd. du Seuil, 1968. Conférence prononcée à la Société française de philosophie, le 27 janvier 1968, publiée également dans le *Bulletin de la société française de philosophie* (juillet-septembre 1968) et disponible en ligne.

URL <http://www.jacquesderrida.com.ar/frances/differance.htm>

Desroche-Vialler, P., Rémi, G., (sous la direction de), *Construction de l'identité dans la rencontre des cultures chez les auteurs d'expression contemporaine*,

URL <http://portail.univ-st-etienne.fr/bienvenue/presentation/construction-de-l-identite-dans-la-rencontre-des-cultures-chez-les-auteurs-d-expression-contemporaine-107566.kjsp?RH=0612111431yr>

F

Fischetti, A., « Reportage sur la psychanalyse », diffusé lors de l'émission radiophonique *La tête au carré*, sur France inter, le vendredi 24 février 2012.

URL <http://www.franceinter.fr/emission-la-tete-au-carre-reportage-d-antonio-fischetti-sur-la-psychanalyse>

Freud, S., 1921 *Psychologie collective et analyse du moi*, éd. électronique (coll. Les classiques des sciences sociales), 2002. D'après l'ouvrage du même nom, éd. Petite Bibliothèque Payot, 1968.

URL http://www.psychanalyse.com/pdf/Psycho_collective_analyse_moi_freud_livre_telechargement.pdf

Freud, S., 1936, *Un trouble de mémoire sur l'Acropole*, 2007

URL <http://www.megapsy.com/Textes/Freud/biblio103.htm>

G

Gay-Lussac, M., *Notre esprit vagabonde la moitié du temps*,

URL http://le-cercle-psy.scienceshumaines.com/notre-esprit-vagabonde-la-moitie-du-temps_sh_26479

Gury, S., « Transhumances V, Actes du colloque de Cerisy 2003, *Résistances au sujet – Résistances du sujet*, éd. Presses universitaires de Namur, 2004 », *Le Portique*, 15 | 2005.

URL <http://leportique.revues.org/index500.html>

H

Hamidi, Z., 2011, « L'absurde ou l'ab-surdité de l'inconscient », paru dans *L'inadmissible, L'inconscient, le malentendu*, Actes n°16 de l'ALI-AM – AEFL. Ou dans *Oxymoron*, 3, mis en ligne le 19 janvier 2012,

URL <http://revel.unice.fr/oxymoron/index.html?id=3291>

I

Imbault, J., « Le mouvement psychanalytique », conférence donnée lors d'un forum à New York intitulé *Images and Ideas of the Twentieth Century*, retranscrit dans les actes Trans V en 1995, pp.206-234 :

URL <http://mapageweb.umontreal.ca/scarfond/T5/5-Imbeault.pdf>

L

La Chance, M., « Autonomie de la représentation : Freud » dans Harel, S. (dir.), *Résonances. Dialogues avec la psychanalyse*, éd. Liber, 1998. p. 289-312.

URL <http://cameras.uqac.ca/pdf/LaChance/F/FreudHarel.pdf>

Lachance, J., « Temporalité et narration chez le "backpacker" », dans la revue en ligne *L'Autre Voie ou l'écriture du voyage autrement*, bulletin de l'association « Déroutes et Détours », n°4.

URL <http://www.deroutes.com/backpacking4.htm>

M

Maffesoli, M., 1997, *Du nomadisme : Vagabondages initiatiques*, éd. Broché, 2006. Notes de lecture réalisée par Plouviez, N., disponibles en ligne :

URL <http://mip-ms.cnam.fr/doctorat-recherche/notes-de-lecture/ouvrages-dont-le-nom-du-1er-auteur-commence-par-m/maffesoli-m--465726.kjsp?RH=ACCUEILFR>

P

Paquot, T., *Habitat, habitation, habiter. Ce que parler veut dire...*

URL http://www.cairn.info/load_pdf.php?ID_ARTICLE=INSO_123_0048

Piret, B., « Approche psychanalytique du traumatisme : de l'irruption du Réel à l'errance psychique », lors du Colloque organisé par l'association Appartenance Les formes de transmission du traumatique, mars 2007.

URL <http://www.p-s-f.com/psf/spip.php?article297>

R

Rabhi, P., *Habiter ?*

URL <http://www.pierrerrabhi.org/blog/index.php?post/2007/05/10/Habiter>

Robert, L., « Il n'y a pas l'objet », *Analyse Freudienne Presse* 2/2005 (no 12), p. 205-211.

URL <http://www.cairn.info/revue-analyse-freudienne-presse-2005-2-page-205.htm>

S

Serfati, J., *Nomade et Nomadisme*,

URL http://www.routard.com/mag_dossiers/id_dm/35/nomades_et_nomadisme.htm

Simmat-Durand, L., étude sur les « *Signalements et placements des enfants de mère toxicomane* »,

URL halshs.archives-ouvertes.fr/.../L_SIMMAT_MATERNITES_A_RISQUE.pdf

T

Toumson, R., *Poésie et identification : la descente aux enfers*, article en ligne, 1996.

URL http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=rtoumson151096

Tuil, S., *Mères en situation d'errance et de précarité ou l'emprise de la logique utopique*,

URL <http://www.cairn.info/revue-dialogue-2004-3-page-95.htm>

V

Violet, D., « Les ruses du voyage initiatique : esquisse d'une « mythologie de l'éducation » », paru dans *Loxias*, Loxias 2, mis en ligne le 15 janvier 2004.

URL <http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=994>.

W

Winnicott, D., 1971, *Jeu et Réalité*, éd. Gallimard (collection Folio Essais), 2006.

RECHERCHES, SÉMINAIRES ET COLLOQUES

A

Aïn, J. (sous la direction de), Colloque "Errances, entre dérives et ancrages", éd. Toulouse Érès, 1996.

D

Drogoul, F., psychiatre et secrétaire générale de l'association « Médecins du Monde », colloque sur le thème « *enfants et guerres* ».

F

Francq, B., *Citoyenneté et urgence sociale : la figure du sans-abrisme*, UCL, Unité d'anthropologie et de sociologie. Colloque de recherche : « Visibles, proches, citoyens, les SDF », PUCA, Ministère du Logement, Paris, 15-16 Décembre 2003.

V

Vives, J.-M., Table Ronde « Psychanalyse et Universel », journée mondiale de la philosophie organisée par l'UNESCO et la Revue Insistance, novembre 2010 à Paris.

Z

Záborská, A., présidente, **Panayotopoulos-Cassiotou, M.**, rapporteur, *Audition publique du Mardi 26 juin 2007*, Bruxelles.

Autres

Journées de Phénoménologie Psychiatrique ayant eu lieu à Nice en 2008, 2010 et 2012.

Séminaires de l'Association Lacanienne Internationale des Alpes-Maritimes – Association d'Études de Freud et de Lacan, Nice de 2008 à 2013.

« *Recherche transdisciplinaire sur les regroupements, en région bruxelloise, de jeunes issus de la migration africaine : leurs difficultés, leurs ressources, les pistes d'action* », de l'APSY Le Méridien, service de santé mentale lié à la Faculté de médecine de l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve en partenariat avec le Laboratoire d'anthropologie prospective LAAP également basé à Louvain-La-Neuve, en Belgique.

URL <http://www.google.fr/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=1&ved=0CDAQFjAA&url=http%3A%2F%2Fwww.uclouvain.be%2Fcps%2Fucl%2Fdoc%2Fadri%2Fdocuments%2FBandesdejeunescorrige.doc&ei=qMe1UdL5GOPH7AaW3ICwDQ&usg=AFQjCNFZnTTW4siu1Uir4GRfAMHChxpedQ&bvm=bv.47534661,d.ZGU>

Dimensions psychologiques de l'habiter chez la personne SDF, projet de recherche universitaire subventionné par la DDASS, sous la responsabilité de F. Vinot, sous la direction de J.-M. Vives, avec la participation de Z. Hamidi et I. Roche, Psychologues Cliniciennes, 2009-2010.

Éditorial Groupes et individus, dans les « Cahiers de psychologie clinique » 2010/1 (n° 34).

URL <http://www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2010-1-page-7.htm>

Table ronde de l'Inter-Associatif Européen de Psychanalyse en 2004.

URL <http://www.oedipe.org/fr/actualites/agora/agora3>

MÉMOIRES et THÈSES

B

Bika, G., *Les logiques de survie des réfugiés de guerre Clinique de la reconstruction post-traumatique dans un pays d'asile. Contributions des méthodes projectives (Rorschach et TAT)*, thèse de doctorat en Psychologie, sous la direction de P. Roman, Université Lumière Lyon 2, soutenue publiquement le 4 juillet 2011.

URL http://www.google.fr/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=1&ved=0CC0QFjAA&url=http%3A%2F%2Ftheses.univ-lyon2.fr%2Fdocuments%2Fgetpart.php%3Fid%3D2468%26action%3Dpdf&ei=5si1UaX0KvOh7AalnYHADA&usg=AFQjCNHnpJ5FZmXbYgUu_2kn58JZ_ZpbeQ&bvm=bv.47534661,d.ZGU

Boinot, K., *La construction psychique de l'errance : Stratégies institutionnelles d'offres et de demandes*, Thèse de doctorat en Psychopathologie Clinique, sous la direction de L.-M. Villerbu, Université de Rennes 2, présentée et soutenue publiquement le 3 février 2007.

URL <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00199400/en/>

Boyer, J., *L'agir au cœur de l'urgence: symptôme dépressif de l'adolescent en crise*, thèse de doctorat en Médecine, Faculté de médecine de Nancy, présentée et soutenue publiquement en Juin 2004.

URL http://docnum.univ-lorraine.fr/public/SCDMED_T_2004_BOYER_JULIEN.pdf

C

Caro, F. A., *Voyage pathologique : historique et diagnostics différentiels*, Mémoire de D.E.A. de Médecine Scientifique, Psychopathologie et Psychanalyse, sous la direction de F. Benslama, Université Paris 7, soutenue en août 2005.

URL http://www.hopital-marmottan.fr/spip/IMG/pdf/F_CARO_memoire_DEA_Voyage_Pathologique_2005.pdf

Colin, V., *Le lien psyché-soma chez les personnes sans domicile fixe*, thèse de doctorat en Psychopathologie et Psychologie Clinique, Université Lumière Lyon 2.

URL http://www.google.fr/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=1&ved=0CC0QFjAA&url=http%3A%2F%2Fnrms.ac-creteil.fr%2Fspip%2FIMG%2Fesf%2Fbi_spsy%2Farticles%2Fthese-colin.rtf&ei=VNC1UYyLNUud7gakm4HQCQ&usg=AFQjCNG3NvgJXNmX7FrWbF4ZTu_00FkbQg&bvm=bv.47534661,d.ZGU

F

Farina, C., *De l'errance à l'attachement : le « sans-abrisme » une pathologie du lien*, Mémoire du Diplôme Supérieur en Travail Social, sous la direction de R. Roussillon, Collège Coopératif de Lyon, soutenue en 2008.

URL http://www.orspere.fr/IMG/pdf/RECHERCHE_DSTS-C.Farina.pdf

M

Mathieu, F., *L'errance psychique des sujets SDF : le manteau cloacal, l'effondrement scénique et la séduction*, thèse de psychopathologie et de psychologie clinique, sous la direction de Bernard Duez, présentée et soutenue publiquement le 4 novembre 2011.

URL <http://theses.univ-lyon2.fr/documents/getpart.php?id=3206&action=pdf>

P

Pauly, S., *Madness in English-Canadian Fiction*, thèse pour l'obtention du grade de Docteur en Philologie, spécialité Linguistique et Lettres, Université de Eupenerstr, Aachen (Allemagne), présentée et soutenue en septembre 1999.

URL <http://ubt.opus.hbz-nrw.de/volltexte/2004/204/>

Pitici, C., *De l'enfouissement psychique à la scène d'amarrage : actualisation de l'indéterminé chez l'errant*, thèse de doctorat de psychologie clinique, sous la direction d'A. Ferrant, soutenue et présentée publiquement en mars 2006.

URL <http://www.google.fr/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=2&ved=0CDMQFjAB&url=http%3A%2F%2Ftheses.univ-lyon2.fr%2Fdocuments%2Fgetpart.php%3Fid%3D968%26action%3Dpdf&ei=jMy1Uf6IIQjQ7AaQ9oCoDQ&usg=AFQjCNGS4LUV8v37uqlXFqh4y7-JPYTHQQ&bvm=bv.47534661,d.ZGU>

R

Ronchi, A., *L'adolescent « voyageur » : rompre, explorer, exister*, thèse de doctorat en Médecine, Faculté de Médecine de Bordeaux, présentée et soutenue publiquement en mars 2005.

URL http://docnum.univ-lorraine.fr/public/SCDMED_T_2005_ROMCHI_ALEXANDRA.pdf

X

Xardel-Haddab, H., *Névrose, psychosomatique et fonctionnement limite. Approche clinique projective : du destin des pulsions agressives*, thèse pour obtenir le grade de docteur en psychologie clinique et pathologique de l'Université de Nancy II, sous la direction du Pr C. de Tyche, présentée et soutenue publiquement le 18 septembre 2009.

URL <http://docnum.univ-lorraine.fr/public/NANCY2/doc426/2009NAN21011-1.pdf>

DICTIONNAIRES

B

Bloch, H., et al, 1997, *Dictionnaire fondamental de la psychologie*, éd. Larousse (coll. In Extenso), 2002.

M

Mijolla (De), A., et al, 1967, *Dictionnaire international de la psychanalyse*, éd. Hachette Littérature (coll. Grand Pluriel), 2005.

L

Laplanche, J., Pontalis, J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, éd. PUF (coll. Quadrige), 2002.

Dictionnaires en ligne

Dictionnaire du Centre National de Ressources textuelles et lexicales (CNRS).

URL <http://www.cnrtl.fr>

Dictionnaire de psychologie en ligne

URL <http://www.dicopsy.com>

Dictionnaire de psychologie et psychanalyse en ligne

URL <http://www.dicopsy.free.fr>

INDEX DES AUTEURS CITÉS

A

Adler, A., 116
Aïn, J., 83
Assoun, P.-L., 182, 233, 305
Aubert, J., 198-200, 202

B

Balint, M., 164
Barzilai, S., 89
Benjamin, W., 178
Benmakhlouf, A., 215, 216, 307
Bika, G., 77
Bisson de Monguillansky, A. C., 88
Blanchot, M., 133
Bloch, H., 162
Bonardel, F., 94, 95, 152, 153
Bonnecase, D., 90
Boudreault, P. W., 63, 64, 85
Bourdages, L., 112
Bousseyroux, M., 147
Bril, J., 87

C

Cariou, M., 107
Caroli, D., 150
Castel, P.-H., 149
Cathelineau, P.-C., 213
Ceriani, G., 246
Chabrier, L., 40, 107
Chatwin, B., 43, 139-142
Cherki, A., 65, 66, 72-74
Crosali Corvi, C., 225, 227, 228

D

Degorge, V., 93
DeKoven Ezrahi, S., 138
Deleuze, G., 96, 100
Derrida, J., 179
Dolto, F., 37, 64, 105
Douville, O., 65, 75, 77, 78, 91-93
Duhamel, P., 246

F

Falque, O., 89

Fischetti, A., 153

Freud, S., 16, 17, 39, 40, 63, 74, 86, 106, 107, 111, 114, 116, 141, 145, 147, 152-155, 160-162, 177, 181-183, 195, 238, 243, 270, 305, 307, 309

G

Gaborit, C., 67-69

Gay-Lussac, M., 157

Gilbert, D. T., 157

Goldberg, F., 63

Guelouet, Y., 148

Gury, S., 74

Gutton, P., 87, 88

H

Haddad, G., 163, 242, 243

Hamidi, Z., 32, 124, 125

Heidegger, M., 114, 141, 161, 179, 231, 234-236, 310

Helm, Y., 84, 85

I

Imbault, J., 183

Imberty, M., 71, 96, 97, 99, 177, 224

Izcovich, L., 94

J

Jacobi, B., 75

Joyce, J., 176, 198-204, 206, 213, 216, 269

Juranville, A., 228, 229, 231

K

Kaës, R., 62, 305

Killingsworth, M. A., 157

Kimura, B., 73, 89, 107, 114, 115, 159, 239

Knafou, R., 246

Kristeva, J., 89, 90, 138, 231

L

La Chance, M., 160

Lacan, J., 13, 16, 17, 36, 57, 67, 68, 80, 88-90, 111, 114, 120, 123, 126, 132, 133, 145-150, 152, 153, 155, 159, 161-163, 171, 174, 177, 181, 182, 199, 202-205, 210-212, 214, 215, 225, 227-229, 241, 242, 294, 309, 310

Lachance, J., 79, 306

Laplanche, J., 162

Leclerc, J., 38, 85, 86, 90, 128, 173, 182, 183, 206
Leroy-Viémon, B., 39, 40, 106, 107
Lesourd, S., 79
Lévi, P., 183-187, 190, 206, 235

M

Maffesoli, M., 164, 166
Mahy, F., 77
Maldiney, H., 40, 106, 134, 164, 309, 310
Martineau, J.-P., 242
Mathieu, F., 77-79
Melman, C., 14
Mijolla (De), A., 151, 163
Mijolla-Mellor, S., 151
Miollan, C., 31, 75
Mokeddem, M., 84, 85

N

Nasio, J-D., 221

O

Onfray, M., 120
Ouaknin, M.-A., 10, 93, 129, 130-135, 177, 203
Oury, J., 309

P

Paquot, T., 74, 151
Pauly, S., 147, 149, 180, 187
Pinel, J.-P., 76
Piret, B., 64-66
Pitici, C., 76, 78
Pontalis, J.-B., 162

Q

Quesemand-Zucca, S., 77

R

Rassial, J.-J., 66
Robert, L., 64, 161, 222, 238, 311
Ronchi, A., 88, 247

S

Sagot-Duvauroux, D., 178
Saint-Girons, B., 177
Sartre, J.-P., 106, 128, 129, 159, 169

Schotte, J., 322
Scotto di Vettimo, D., 75
Scwerdtner, K., 87
Serfati, J., 47
Simmat-Durand, L., 76
Slama, L., 87, 88
Stock, M., 246

T

Toumson, R., 192-195
Tourn, L., 70, 71
Tuil, S., 60-63

V

Vives, J.-M., 16, 31, 32, 57, 95, 309

W

Wacjman, C., 75, 77, 91
Winnicott, D., 219

X

Xardel-Haddab, H., 84, 102

INDEX DES CONCEPTS

A

acte

acte créatif, 313

création, 42, 46, 49, 83, 85-87, 90, 92, 93, 99, 111-113, 115, 116, 128, 129, 137, 144, 147, 155, 165, 170, 171, 175-177, 179, 198, 203, 204, 221, 227, 257, 301, 310, 317

passage à l'acte, 256, 287

adolescence, 29, 33, 76, 86, 87, 89, 92, 103, 245-247, 249, 255, 259, 262, 270, 310, 312

angoisse, 7, 18, 19, 32, 49, 74, 84, 89, 93, 95, 126, 134, 152, 157, 164, 172, 173, 188, 200, 221, 223, 224, 236, 239, 247, 255, 260, 261, 265, 267, 268, 270, 271, 274-277, 281, 283-285, 294, 301, 306, 307, 309, 315-317

anorexie, 121, 122, 246, 248, 251-256, 259, 271

appét@nce, 256

D

dasein, 112, 114, 120, 164, 289

dépression, 3, 24, 33, 35, 46, 91, 152, 163, 165, 220-228, 238, 296

affect dépressif, 3, 152, 227, 228, 235, 256, 257, 259, 265, 267, 268, 270, 271, 294, 299, 313, 316

dérive, 62, 88, 115, 146, 161, 168, 171, 191, 194, 231, 233, 235, 236, 238-240, 247, 259, 262, 288, 293, 308

désir, 15, 26, 42, 51, 60, 61, 65, 68-70, 73, 82-84, 87, 89, 91, 92, 95, 112, 116, 119, 121-123, 127-129, 131, 133-136, 138-140, 143-149, 152-154, 159-161, 163, 170, 171, 173, 174, 177, 182, 188, 190, 192, 210, 213, 219, 223-227, 232, 241, 246, 251, 252, 255, 256, 260, 261, 263, 265-270, 275, 277, 279, 284, 289, 295, 299, 300, 302, 304

discours, 5, 13, 16, 19, 21, 25, 29, 33, 57, 65, 67, 68, 74, 88-93, 98, 100, 105, 112, 115, 116, 118-121, 125, 126, 131-134, 136, 137, 140, 148, 158, 160, 172, 190, 196, 203, 207, 209, 210-212, 215, 221, 225-227, 236, 237, 239, 242-244, 246, 247, 249, 250, 253, 255, 257, 261, 262, 266-276, 279, 284, 285, 287, 288, 290, 296, 300, 301, 302, 304, 307-311, 313

dynamique

dynamique erratique, 48, 129, 133, 140, 159, 224

dynamique existentielle, 3, 36, 47, 52, 89, 94, 95, 97, 102, 103, 106, 110, 111, 114, 119, 131, 135, 136, 140, 144, 154, 196, 313

dynamique signifiante, 3, 35, 47, 52, 83, 177, 181, 185, 196, 210, 221, 229

E

errance psychique, 3, 9, 13, 14, 20, 30, 35, 36, 47, 49, 52, 55-59, 61, 62, 64-68, 70-78, 81-83, 85-92, 94-97, 99-104, 106, 110, 116, 125-127, 129-136, 140, 143, 144, 147, 152-155, 157, 158, 161, 163, 166, 168-174, 176-178, 181, 183-186, 189-192, 195, 196, 198, 199, 201-205, 210, 212, 214, 219, 220, 224-226, 228, 235, 244, 247, 249, 252, 254, 255, 259, 260, 262, 267, 268, 270, 272, 276, 277, 279, 284, 290, 303, 305, 308, 312-317

ésdèf, 235, 239

être-au-monde, 14, 30, 33, 62, 69, 75, 77, 90, 97, 99, 102, 105, 111, 112, 116-119, 122, 126, 128, 130-134, 139, 140, 144, 154, 157, 158, 160, 162, 165, 176, 177, 185, 196, 201, 203, 211, 212, 219, 222, 224, 225, 227, 232, 255, 256, 259, 262, 263, 266, 268, 274, 285-287, 289, 294, 313, 317

exil, 48, 56, 58, 64, 68, 69, 72-74, 86, 165, 227, 239, 290

F

fantasme, 59, 60, 81, 84, 95, 133, 147, 149, 152, 153, 235, 239, 267, 268, 281, 287-290, 298

frustration existentielle, 110, 111, 113, 127, 134, 141

I

identification, 20, 33, 72, 90, 118, 133, 149, 170, 173, 190, 208, 212, 215, 227, 243, 245, 250, 252, 268, 289, 300, 305, 306, 311

identité, 3, 16, 18, 19, 29, 35, 57, 68, 69, 72, 74, 83, 91, 92, 96, 100, 120, 122, 123, 134, 135, 137, 139, 154, 158, 162, 163, 165, 167, 169, 178, 181-185, 190, 193, 203, 207, 208, 212-217, 219, 220, 228, 231, 234, 235, 238, 244, 246, 248, 251, 253, 274, 276, 287, 303, 305, 306, 312

Imaginaire, 25, 29, 32, 34, 61, 68, 92, 98, 99, 105, 115, 132, 133, 144, 152, 169, 185, 201, 202, 208, 211, 216, 219, 236, 246, 249, 269, 272, 273, 299, 303, 307, 317

interprétation, 33, 121, 132, 133, 136, 137, 145-147, 153, 154, 158, 167, 170, 172, 178, 189, 198, 202, 203, 209, 211, 214, 220, 263, 266, 286, 290, 294, 310, 312, 313, 316

J

jouissance, 24, 60, 66, 72, 87, 90, 139, 141, 145, 169, 170, 172, 202, 211, 226-228, 232, 253, 255, 256, 262, 267, 269, 270, 272, 274, 277, 279, 287, 289, 305, 316, 317

L

lalangue, 146, 196, 202, 256, 284

langage, 5, 21, 35, 38, 42, 64-67, 70, 73, 76, 88, 89, 92, 123, 124, 126, 134, 136, 144, 145, 148, 154, 158, 159, 167, 168, 170, 172-174, 177-179, 191-193, 195, 196, 198, 202, 203, 210, 212, 222, 232, 256, 257, 262, 269, 285-287, 306, 307, 309, 310, 317

M

mélancolie, 71, 72, 91, 137, 139, 163, 222, 223, 226, 262, 268, 271, 272

mythe, 66, 69, 71, 72, 81, 82, 88, 94, 95, 102, 129, 148, 165, 166, 175, 189, 190, 192, 193, 195, 196, 202-204, 220, 245, 313, 317

N

nomadisme, 16, 18, 20, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 63, 84, 91, 92, 94, 135, 138, 143, 150, 151, 159, 161, 162, 163, 164, 165, 170, 172, 194, 231, 240, 308, 312, 317

Nom-du-Père, 65-67, 148, 197, 265, 269, 308

P

possibilisation, 92, 157, 158, 174, 179, 186, 227, 239, 255, 266, 290, 310, 311, 315

pulsion

pulsion épistémophilique, 33, 36, 69, 78, 97, 163, 171, 241, 312

pulsion nomade, 90, 135, 159, 161, 162, 210, 240

pulsion viatique, 161, 241

pulsion viatorique, 241

Q

quête, 20, 35, 66, 69, 76, 77, 81, 83, 85-87, 89, 90, 95, 101, 109, 128, 132, 135, 143, 144, 148, 149, 163, 171, 173, 179, 183, 188, 191-193, 196, 210, 243, 275, 287, 293, 294, 304, 307, 316, 317

R

réalité, 15, 25, 26, 30, 32, 50, 55, 59, 60-62, 67-69, 75, 83, 89, 93, 98, 109, 111, 115, 124, 126, 136, 152, 155, 159, 163-165, 168, 181, 182, 185, 186, 209, 211, 213, 221, 223, 224, 254, 262, 267-270, 272, 274, 282, 285, 287, 304, 307, 309, 316

récit, 26, 34, 43, 52, 58, 94, 95, 152, 184, 185, 188-193, 203, 204, 222, 241, 301, 317

Réel, 3, 12, 14, 16, 19, 32, 34, 36, 61, 62, 73, 76, 78, 81-83, 88, 92, 93, 98, 99, 105, 111, 115-117, 124, 126, 128, 140, 147, 148, 151, 152, 154, 155, 159, 166, 168-172, 177, 178, 180, 182, 183, 185-187, 193, 194, 196, 197, 201-203, 209-211, 219, 221, 225, 226, 245, 254, 255, 262, 268, 274, 277, 285, 286, 290, 293-296, 299, 303, 307, 309, 310, 312, 314, 316, 317

représentation, 15, 20, 32, 38, 42-46, 51, 59, 63, 71, 74, 82-85, 90, 94, 95, 100, 104, 105, 111-114, 118, 120, 122, 123, 125, 134, 146, 153, 158, 159, 160, 162, 163, 165, 167, 171, 177, 180, 181, 190, 197-199, 202-204, 208, 212, 217, 219, 220, 222, 224, 225, 232, 249, 254, 255, 259, 262, 265, 267-270, 272, 274, 276, 285, 286, 289, 293, 297, 309-313, 316

S

sédentarisme, 83, 94, 135, 150

sédentarité, 44, 46, 51, 91, 135, 137, 162

signifiant, 13, 27, 43, 55, 59, 65, 66, 68, 83-85, 88, 92, 93, 97, 100, 125, 136, 140, 141, 144-150, 152, 153, 158, 159, 167, 170, 171, 173, 178-180, 198, 201-203, 209, 211, 225, 235, 239, 241, 242, 254, 256, 268, 272, 285, 290, 309, 315

signifié, 55, 85, 92, 97, 125, 132, 140, 145, 147-149, 159, 160, 170, 171, 198, 264, 290

sinthome, 112, 116, 200-203

socius, 113, 114, 158, 224

Symbolique, 32, 34, 100, 105, 115, 144, 152, 170, 172, 185, 186, 201-203, 307, 317

T

transfert, 34, 102, 125, 146, 147, 153, 164, 181, 183, 196-198, 203, 213, 214, 260, 261, 272, 274, 279, 287-289, 308, 311

U

Umwelt, 13, 36, 50, 69, 75, 76, 92, 113, 114, 118, 137, 141, 158, 159, 174, 224, 232, 238, 270, 274, 294, 310, 312, 316

V

vagabondage de l'esprit, 155, 173, 234

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	14
AVANT-PROPOS	11
D'une marche originaire à l'origine d'une démarche	14
MARCHE OU CRÈVE !	23
INTRODUCTION	29

PARTIE 1 : RÉFÉRENCEMENT ET MÉTHODOLOGIE

Chapitre 1

VOYAGE INITIATIQUE : PREMIÈRES CONSIDÉRATIONS	41
1. L'errance dans ses déclinaisons ontologiques : petit aperçu	42
2. Du nomadisme comme acte et de l'errance comme dynamique ?	48
3. Conclusion	51

Chapitre 2

L'ERRANCE PSYCHIQUE COMME MANIFESTATION

PSYCHOPATHOLOGIQUE	53
1. L'errance psychique : de l'égarement à l'exil	54
L'errance de l'égaré	54
D'un défaut d'Autre ou la problématique de l'exilé	56
2. Du lieu de l'exil au lieu de la perte	66
3. L'errance psychique : symptôme psychopathologique	73
L'errance psychique comme psychopathologie	75
4. Conclusion	78

Chapitre 3

L'ERRANCE PSYCHIQUE COMME PSYCHODYNAMIQUE	79
1. L'errance psychique comme mécanisme de défense et processus d'adaptation	80
L'errance psychique comme processus de transitionnalité	81
La quête de l'errance psychique ou l'errance de la quête psychique	83
2. D'une ambivalence de l'errance psychique ?	87
De l'errance identitaire au nomadisme psychique ou le besoin d'ailleurs	89
Du mythe à la dynamique existentielle : ce que permet l'errance psychique	92
3. Conclusion	97

Chapitre 4

MÉTHODOLOGIE	99
1. Points de butées et hypothèses de travail	99
2. Approche méthodologique pluridisciplinaire : pertinence et limites	102

PARTIE 2 : CONCEPTUALISATION DE L'ERRANCE PSYCHIQUE

Chapitre 5

PROPOSITIONS CONCEPTUELLES	107
1. La dynamique existentielle à l'épreuve du Diogénisme : l'errance empirique contre la pensée rationnelle	108
Le diogénisme ou la double genèse : méthodologie d'une praxis	111
L'existence comme dynamique questionnante selon M.-A. Ouaknin	125
2. Anatomie de l'errance psychique : premier profil	135
Organisation morphologique de l'errance psychique	134
3. Conclusion	138

Chapitre 6

MÉTAPSYCHOLOGIE DE L'ERRANCE PSYCHIQUE	141
1. L'errance psychique comme signifiante flottante	141
2. Pensées vagabondes	148
Le rêve n'a pas de sens mais un mouvement	149
Le vagabondage de l'esprit : l'errance psychique au quotidien	153
3. De la pulsion nomade au nomadisme de la pulsion	157
Voyage initiatique : l'errance psychique au service de l'instruction éducative	164
4. L'errance psychique comme piste de l'aventure signifiante	167
5. Conclusion	171

Chapitre 7

L'ART COMME OUTIL ERRATIQUE	173
1. L'œuvre, témoin d'une errance psychique ou de son entrave	174
La différence comme principe ralliant œuvre et errance psychique	174
2. « Si c'est un homme » ou l'errance psychique échouée	179
3. L'erreur d'Ulysse ou l'errance comme punition salvatrice	184
4. Une lecture Joycienne de l'errance psychique : effets de transfert	194
5. Conclusion	201

PARTIE 3 : L'ERRANCE PSYCHIQUE À L'ÉPREUVE DE LA DÉPRESSION COMME CRISE EXISTENTIELLE

Chapitre 8

CONSTRUCTION IDENTITAIRE ET DÉPRESSION	205
1. L'identité comme produit du discours	205
2. Construction identitaire : de la fable à la crise	211
De l'imitation à l'initiative en passant par l'intériorisation : rôle, prise de rôle et crise identitaire	213
La dépression comme crise identitaire et existentielle : du symptôme à l'affect	218
3. Conclusion	225

Chapitre 9

LA DÉRIVE ET L'HABITER DANS L'ERRANCE PSYCHIQUE	229
1. L'habiter en question : le sujet mis en demeure	229
Habiter, <i>èsdèf</i> et dérive	231
D'une errance à la dérive	238
2. De la problématique adolescente à l'adolescence problématique : l'habiter par le symptôme	245
Désert son corps : l'anorexie en réponse du rien	246
3. Conclusion	254

Chapitre 10

DU DÉFAUT DE RE-PÈRE À LA DÉRIVE	256
1. D'une séparation pour restituer le père et le cours de l'errance psychique	257
2. Du libre positionnement subjectif : de l'éphémère re-père déchu par l'effet mère ou la <i>dérratisation</i>	261
3. L'échec de l'errance psychique : l'erreur d'ancrage du clinicien	264
4. Effets d'après-coup	270
5. Conclusion	273

Chapitre 11

QUAND L'ERRANCE N'Y EST PLUS	275
1. Histoire du sujet et rencontre clinique	275
2. Analyse clinique et contre-transférentielle	284
Transfert contre transfert ou la question du fantasme	283
3. Conclusion	286

MARCHE OU CRÈVE... ..	289
1. D'un mystique ancrage aux repères de croyance : Io au service de Dieu, de la fuite de soi à la quête de l'Autre pour trouver sa propre façon d'être au monde. <i>L'instant de voir.</i>	290
2. Lieux de passage : du rite à la croyance ou du repère à l'ancrage. <i>Le temps de comprendre.</i>	300
3. L'errance psychique comme concept opérant des dynamiques existentielle et signifiante. <i>Le moment de conclure.</i>	308
4. En guise de conclusion	311

BIBLIOGRAPHIE	315
----------------------------	------------

INDEX DES AUTEURS CITÉS	337
--------------------------------------	------------

INDEX DES CONCEPTS	342
---------------------------------	------------

Résumé : Il est rare dans la littérature de trouver déclinaison de l'errance psychique en tant que concept ou autrement que sur le versant de la psychopathologie. Il s'agira dans cette présente recherche de construire un modèle conceptuel métapsychologique de l'errance psychique, par la croisée des conceptualisations psychanalytiques et phénoménologiques. Nous démontrerons que l'errance psychique est une dynamique qui permet au sujet de s'adapter à ses environnements interne et externe. L'errance psychique naît de l'imprévisible du Réel par lequel le sujet ne peut savoir ce qui l'attend. Par sa confrontation au Réel, dont l'issue est aussi imprévisible, le sujet devra revisiter, déconstruire et restructurer son système représentationnel en remaniant les repères intrapsychiques et ancrages identitaires qui le régissaient jusqu'alors. Les troubles que certains auteurs imputent à l'errance psychique seront en fait dus à l'aspect traumatogène que revêt la confrontation au Réel, potentialisé par la difficulté voire l'incapacité du sujet, dans certaines situations, à trouver manière d'habiter son errance. Les manifestations erratiques discursives et autres que nous révélerons, témoigneront de la position passive ou active du sujet face et dans son errance, mais selon aussi s'il s'en laisse porter ou au contraire qu'il lutte contre cette force. Comme principal symptôme de l'errance dans son entrave, nous interrogerons la dépression en tant qu'affect corollaire de toute crise existentielle qui atteint le sujet ne sachant plus faire avec son errance, c'est-à-dire ne sachant plus faire résonner ses environnements interne et externe et ainsi éprouver cohérence et *mêmeté* à son être.

Mots-clefs : errance psychique, dynamique signifiante, dynamique existentielle, dépression, affect dépressif, identité.

Metapsychological conceptualization of psychic errancy (wandering) as adaptive dynamics of the subject

Abstract: In the psychological or psychoanalytical literature, it is uncommon to find the "psychic errancy" understood as a concept or as a healthy process. This research presents our construction of a conceptual and metapsychological model of the psychic errancy by cross referencing some conceptualizations of phenomenology and psychoanalysis. We demonstrate that the psychic errancy is a dynamic that allows the subject to adapt to his/her internal and external environments. The subject never knows what to expect because the Real is unpredictable, which is the starting point for the psychic errancy. The issues of a confrontation with the Real cannot be known in advance, but the subject will have to overhaul his/her intrapsychic bearings and identity anchors in order to deconstruct, redefine and restructure his/her representational system. Contrary to what most authors claim, disorders are not due to psychic errancy itself. In fact, they are due to the traumatogenic confrontation with the Real, which can be traumatic if the subject is unable to find a way to live within his/her errancy. Here we reveal some discursive erratic manifestations which testify to the subject's positioning either within his/her errancy or facing it. Positioning can be active or passive, and the subject can use the errancy or fight against it. We will examine depression, the main symptom of a hindered errancy, as a corollary affect of any existential crisis: the subject can be depressed if he/she does not know how to live within the errancy, meaning when the subject no longer feels sameness, because of his/her inability to echo his/her internal and external environments.

Keywords: psychic errancy (wandering), signifying dynamics, existential dynamics, depression, depressive affect, identity.